VRAY ET ASSEVRÉ PRESERVATIF DE PETITE VEROLE & Rougeole,

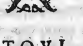
Diuisé en trois Liures.

Enrichy de quatre-vingts Problemes non moins doctes & curieux que necessaires pour l'entier esclaircissement des causes de ces maladies, de leurs differences, de leurs signes diagnostiques & prognostiques, de leur preseruation & curation.

Le tout en faueur des Dames & de leurs chers Poupons.

DEDIÉ A LA REYNE,

Par CHRISTOFLE CACHET, Conseiller & Medecin ordinaire de son Altesse de Lorraine.

Piauant  Chirurgien, 1676

A TOVL,
Par SEBASTIEN PHILIPPE, Imprimeur Iuré.

M. DC. XVII.
Auec Priuilege.

A LA REYNE.

MADAME,

petite de nom ... mais ses effects

sont grands & ...

c'est une Fille ...

langueurs qui ...

de d'ames ... qu'aux petits

pour la ...

non pas d'extraction ou de qualitez. Les

<ornament band>

A LA REYNE.

ADAME,

Ce discours que ie consacre à vostre Majesté semblera indigne de paroistre deuant elle, pour la petitesse de son subjet. Si on iette l'œil sur son frontispice, on y lira le nom de petit: si on passe sur tous les fueillets d'vn bout à l'autre, on les verra attitrez du nom de petit: bref la maladie qu'il nous dépeint se nomme petite, & n'en veut qu'aux petits. Elle est petite de nom à la verité, mais ses effects sont grands & grandement outrageux, c'est vne Hydre d'effrois, d'horreurs, de langueurs, qui rauit au monde vn monde d'ames. Elle n'en veut qu'aux petits pour la plusspart, ouy bien d'aage, mais non pas d'extraction ou de qualitez; Les

Sceptres, les Coronnes, les Monarchies ſont tributaires à ſa tyrannique domination. Elle darde ſes fleches enſanglantees contre ces petits tendrons, & par reflexion perce les cœurs des Grands de mille cuiſants regrets plus inſupportables que la mort. Luy vit-on pas n'agueres attenter furieuſement ſur la perſonne Royale de Madame ſœur du Roy, & comme en vn moment glacer de triſteſſe & de frayeur le cœur du Royaume eſchauffé de ioye & d'eſpoir du repos public, lequel il attendoit de ceſte heureuſe alliance, qui depuis s'eſt heureuſement affermie? Les trauerſes paſſees ſont autant d'augures pour l'aduenir, qui obligent noſtre preuoyance à leur courir au deuant pour en preuenir les diſgraces. Ce reſpect ſeul m'a animé le courage, a conduit ma plume, & tiſſu ce petit ouurage que ſoubs le nom de V. M. ie deſdie à la conſeruation de voſtre

tres-auguste posterité : en esperance que bien tost la bonté diuine benira vos couches Royales *d'vne* Royale *lignee.* O *que bien tost ce bon-heur vous aduienne,* Madame. O *que puißions nous veoir les sacrez surjons de vos lys florissants pour iamais en toute prosperité. C'est la priere que fait du plus profond de son cœur,*

MADAME,

DE VOSTRE MAIESTÉ

Le tres-humble & tres-obeyssant seruiteur

C. CACHET.

Probleme au Lecteur.

QVel iugement ferez vous de ces discours, Amy Lecteur?

Le Cuisinier n'est rien, si friand il puisse estre,
S'il n'adiuste son goust au palais de son Maistre.

dit Martial. Les discours sont les viandes spirituelles de nos ames, les Escriuains en sont comme les Cuisiniers, qui volontairement se soubsmettent au goust des iugements differents d'autant de Lecteurs qu'il s'en rencontre, voire d'autant de Censeurs qu'il se rencontre de Lecteurs; Car chacun s'arroge le pouuoir & l'authorité de censurer & de contredire, establissant les fondements de ses reproches sur ses appetits particuliers. Or si vn Orateur tel en perfection que Ciceron mesme nous le dépeint ne peut tellement satisfaire aux oreilles d'vne poignee d'Auditeurs, qu'il n'encoure mille contradictions: Ay-je pas iuste occasion d'attendre & apprehender mille censures, exposant cet escrit plein d'imperfections à la veuë de tout vn monde? Ie dis de tout vn monde, car les escrits courent d'vn Pole à l'autre, là où souuent les paroles se perdent & s'esuanoüissent auec le son de la voix qui les prononce. Qui à l'ouuerture de ce volume iettant l'œil sur le frontispice se rebutera de ma longueur, m'obiectant, auant que m'entendre, que d'vne mouche i'en fais vn

Elephant. A qui mes discours paroistront trop vulgaires, à qui trop recherchez, à qui mesmes extrauagants. Que sçay-je si l'on m'accusera d'enuie, d'ambition, ou de presomption d'entreprendre à guerre ouuerte vn Fernel, vn Ioubert, vn Mercurial, vn du Laurent, & plusieurs autres l'honneur & la splendeur de ce siecle? Que sçay-je si les Messieurs de ma robe auront pour agreable que ie rende communs & populaires les mysteres plus reseruez à nostre profession? Conclusion autant de Lecteurs autant de Censeurs.

Pour responce, ie proteste que mes vœux, mes labeurs butent entierement au bien & contentement du public: Et comme mon dessein est de seruir à tous, ie ne trouue rien de trop long, de trop haut, de trop bas, de trop familier, de trop recherché, beaucoup moins d'extrauagãt, d'où ie puis tirer quelque adresse ou instruction capable de me conduire à mes fins. I'escry aux sçauants & non sçauants, ce sera au choix d'vn chacun de trier & s'approprier ce qui se trouuera à son humeur. Si les premier & second liures se trouuent en quelque endroit releuez par dessus la portee du commun, le troisiesme luy donnera satisfaction entiere, comme i'espere, & contentera les Dames pieusement curieuses de ce qui touche leur vie, & celle de leurs enfants. L'ennemy commun que ie me figure en teste semble vne mouche en apparence, il est petit de nõ, mais en effet il merite celuy d'Elephant pour les effrois, les trauerses, les dãgers,

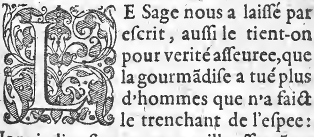
les morts qu'il nous trame. Si en l'attaquãt i'attaque les doctes, c'est en faueur du priuilege cõmun bien receu entr'eux pour la deffence de la verité, sans preiudice de leur reputation, sans vanité, sans passiõ, tenãt à blasme immortel qu'vn viuant s'estudie de bastir sa gloire dans le blasme des morts. Mon entreprise ne peut ombrager ceux de ma profession, ils ont trop de iugement & d'experience pour recognoistre que la science n'a pas plus grand contraire que l'ignorant. Souuent la stupidité de nos sens, ou de nos raisons nous rend insensibles à nos maux, ou inflexibles aux remedes. I'ouure les yeux du populaire autant qu'il m'est possible, pour luy faire voir le destroit auquel il se precipite faute de conduite, & les moyens de s'en retirer: voyant le precipice il entrera en apprehension de sa perte, & de l'apprehension à la recherche du secours. La cognoissance qu'il aura de nos sacrez mysteres luy donnera l'adresse aupres de ceux desquels il doit l'esperer, luy enfantant vn desdain irrecõciliable contre vn tas d'imposteurs, semblables à l'Asne d'Esope reuestu d'vne peau de Lyon, ou plustost de Singe contrefaisant le Docteur. Si ces responses vous sont plausibles (Amy Lecteur) i'entreray en possession de l'vne de mes pretentions, qui est de vous aggreer, en esperance de iouyr bien tost de l'autre, qui est que la lecture de ceste œuure vous seruira grandement à vous, & aux vostres. *Ita faxit bonorum omnium largitor* DEVS, *à quo & ad quem nostra omnia.*



VRAYE ET ASSEVREE METHODE PROPHYLACTIQUE & Therapeutique de petite Verole & Rougeole, diuisee en trois Liures.

De l'importance & vtilité de ce Traicté.

CHAPITRE PREMIER.



E Sage nous a laissé par escrit, aussi le tient-on pour verité asseuree, que la gourmãdise a tué plus d'hommes que n'a faict le trenchant de l'espee: le puis dire, sinon auec pareille asseurãce, du moins auec bien grande apparence de verité, que la petite verole, & la rougeole en tuent plus grand nombre, ny

que l'eſpece ny que la gourmãdiſe enſemble. L'Afrique ne nourrit pas tant de monſtres que ceſte maladie monſtrueuſe en enfante. Ny l'Egypte tant de ſerpents enuenimez, que ceſte maladie meſme nous produict d'accidents du tout funeſtes & pernicieux, qui, comme aultant de ſerpents alterez de noſtre ſang nous livrent mille aſſauts mortels à la perte & ruine d'vne bonne partie du monde. Ceux qui ou par benefice de l'art, ou par la bonté de nature en eſchappent la vie ſauue, en demeurent bien ſouuent tellement mutilez & deshonorez en leurs corps, ſi fort incommodez en leurs fonctions, que la vie qui leur reſte leur ſemble plus inſupportable que la mort meſme. La victoire qu'ilz en r'apportent eſt pour l'ordinaire veritablemẽt Cadmienne, aultant ou plus preiudiciable qu'honorable, & plus lamentable qu'heureuſe & fructueuſe au vainqueur. En quoy la verole ſymboliſe grandemẽt au naturel des poiſons, qui apres la gueriſon, telle que l'on puiſſe l'apporter, entrainent à leur queuë ie ne ſçay quelle impreſſion rebelle & inuincible à toutes ſortes de remedes. Bien qu'au demeurant plus

venimeuſes que les venins meſmes, deſquelz la plus part dreſſent la poincte de leur fureur contre quelque membre particulier, comme pour exemple les Cantharides contre la veſcie; le lievre marin contre les poulmons. Là où ceſte maladie n'eſpargne vne ſeule parcelle de noz corps, deſcoche furieuſemẽt ſes fleſches enſanglantees contre toutes, ſoit mediatement ou immediatement. Fleſches, qui ſans acception de perſonne frappent indifferemment les grands, les mediocres, les petits de l'vn & l'autre ſexe: Fleſches, ou pour mieux dire, ces larmes de miſeres dont Promethee arroſoit abondamment ſon ouurage lors qu'il peſtriſſoit l'homme (ſelon le dire des Poëtes) conſequẽment ineuitables à la pluſpart des mortels, puis qu'elles ſe fourbiſſent, s'attrempent, & s'afilent au lieu meſme, & à la meſme trempe d'où nous tirons l'eſtre, la conſeruation, & l'accroiſſemẽt. Fleſches (dis-ie) non ſeulement outrageuſes à ceux qui en ſont atteints, mais auſſi par reflexion infectes & contagieuſes à qui les frequentent. Iugez, amy Lecteur, s'il ſe peut rencontrer vn ennemy de noſtre nature plus aigrement coniuré

contre nous. A peine naissons nous : que dis-ie ? à peine sommes nous conceus dans le ventre maternel, que ià desià elle attente clandestinemẽt contre noz vies, & ne pouuant nous les rauir, nous en oste le bien & le contentement. C'est ce premier aage tendrelet qui plus se sent assailly de ses alarmes, & alarmé de ses assauts : Les autres y sont moins exposez, mais non sans crainte d'y tomber, & auec moindre espoir d'en releuer. Representez-vous, ie vous prie, ce que l'on s'imagine de grand & de dangereux en vn mal, vo⁹ verrez qu'il a part en cestuy-cy ; Iettez l'œil sur toutes les circonstances, vous n'en trouuerez vne seule qui n'aggraue sa felonnie. Est-elle pas maligne & virulente en ses causes ? impetueuse & indomtable en ses effects ? infecte & horrible en tout & par tout ? Elle peruertit entierement ceste belle harmonie qui est le lien de noz ames, & l'ame materielle de noz corps : Toutes noz parties, noz facultez, noz actions se reduisent soubs son esclauage, & flaischissent soubs le ioug de sa tyrannyque domination. Quel remede ? Combien s'en voit-il qui luy courent au deuant pour luy fer-

mer paſſage? Tous ou la plus part l'attendent comme à bras ouuerts, luy ouurent les aduenues, la reçoiuent, voire ſe iettẽt & ſe precipitent à corps perdus en ſes pieges; qui par ignorance, qui par nonchalance, qui par meſpris. Condition reprochable & deplorable! La nonchalance & le meſpris ſont en pleine poſſeſſion du vulgaire, qui ou d'auarice, ou par ſtupidité pire que brutale mes-eſtime la ſcience que Dieu luy commande d'honnorer & rechercher au beſoing. Bonne partie peche d'ignorance: Et pleuſt-il à Dieu que du moins ceux qui font profeſſion de tenir le gouuernail de noz vies fuſsẽt exempts de ſes ſurpriſes. Si les plus ſages & plus experimentez y ſont pris (bien qu'à la verité difficilement & rarement) quelle opinion aurons nous d'vn tas de practiciens mal-verſez, qui n'ont que la vantiſe & la preſomption pour preuue de leur experiẽce, les vaines promeſſes pour raiſon, la routine pour methode; les ſecrets pour aſyle & pour aſſeurance; & quelques decipez ſpecieux mendiez ça & là pour remedes ordinaires. I'eſpere que les vns & les autres entreront en eux meſmes s'ilz daignent

lire auec attention ce traicté que ie leur addresse. Le vulgaire plus grossier y apprendra en destail l'importance du subiect, & y donnera l'ordre : Le practicien ignorãt y verra ses erreurs à descouuert & s'en corrigera. Ie ne pretends pas faire la leçon aux doctes, mais bien de repaistre & entretenir leur memoire de ce qu'ils ont appris. Si leur monstreray-ie que les plus sçauants sont subiects à faulte, non toutesfois, comme celles des ignorants, preiudiciables au salut public que & particulier, d'autant qu'elles gisẽt plus en certaines recerches curieuses & subtiles, qui sans preiudice s'agitent de part & d'aultre, & se couurent de quelq; apparẽce de raison, que non pas és faicts de pratique : Là où au contraire celles des mauuais practiciens consistent en l'ignorance des indications, battent en ruine, & ne se couurent que de terre. Les doctes me permettront (s'il leur plaist) d'estendre vn petit le fil de mon discours en faueur de ceux icy, aultant que leur instruction le requerera. Les moins sçauants auront pour aggreable que ie releue par fois mes conceptions pour contenter les doctes, & se despoüilleront vo-

lontairemẽt de leur opiniaſtreté accouſtumee, pendant que ie me mets en deuoir de leur donner à tous quelque ſatisfaction. Soub ceſte eſperance i'entre en matiere commẽçant par la definition du nom de Verole.

D'où vient le nom de verole.

CHAPITRE II.


E mot de verole eſt extraict du latin *Variolæ*, le rapport de l'vn à l'autre rend preuue ſuffiſante de telle extraction: Meſmes ſi nous voulons eſcrire *vairole* par *ai* diphtongue aultant cõmune entre les François qu'entre les Grecs, & qui ſe prononce bien peu differemment de l'e ſimple, nous n'y trouuerons qu'vne Methateſe, ou tranſpoſition d'vn i ſeul. Car l'æ diphtongue des Latins peu vſité en noſtre langage, ſe change pour l'ordinaire en e ſimple. Le mot de *variolæ* eſt vn diminutif de *vari*, qui ſont de petites puſtules qui s'engendrent au viſage, & ont quelque reſemblance à celles de la verole. Ce mot de *vari* tire ſon origine de *vario*, qui ſignifie varier ou changer, par ce

que telles pustules ou enleueures changent & bigarent la face. Et de faict Plaute a vsé du mot *varius* [qui vient de la mesme source que *varus*] en ceste mesme signification *vestra ego latera* [dit-il] *loris faciam vt validè varia sient*, ie rendray voz costés bigarrés à coups d'estriuieres. Mais il me semble voir quelque Grammairien entẽdu, qui croyant estre de son gibier vient à moy la bouche ouuerte pour me controoller sur l'etimologie de *variolæ*, par ce que le diminutif doit suyure, sinon la terminaison, du moins le gendre de son primitif. A la verité ie ne puis approuuer quelque Medecin moderne qui [peut estre] vaincu de ceste raison, vsurpe le mot de *variola* au masculin en vn traicté qu'il en a faict, & me semble plus supportable (puis que les mots de l'art ne sont de necessité absoluë asseruys aux regles de Grammaire) que l'on s'emancipe és loix qui sont particulieres aux deriuez, plustost qu'en celles qui sont generales & communes tant aux primitifs qu'aux deriuez ensemble: C'est vne loy particuliere aux deriuez de suyure la terminaison de leurs primitifs: la loy commune les oblige soubz le gen-

dre de leur terminaiſon. Mais qu'eſt-il beſoing d'ētrer en ces diſputes de Grammaire? Le mot de *variolæ* n'eſt diminutif de *vari* qu'en apparēce, & non en effect, car *variolæ* & *vari* ſont maladies fort differentes en ſubiect, en cauſe efficiente, en accidents, en curation, en danger. La verole eſt vniuerſelle, les bouttons ou puſtules appellees *vari* ſont particulieres à la face. Celle la ſe faict d'vn ſang chaud & boüillant, celles icy d'vne humeur froide & groſſiere; celle la eſt accompagnee d'vne Iliade de ſymptomes, celles icy n'ont autre ſuitte que la deformité, & quelque incommodité fort legere. Brief la curation de la verole eſt difficile & douteuſe. Au contraire *penè ineptiæ ſunt curare varos, & lenticulas & Ephelidas, ſed eripi tamen fœminis cura cultus ſui non poteſt*, c'eſt preſques folie de curer les bouttōs, les lentilles & aſpretez de la face, mais l'on ne peut oſter aux femmes le ſoing qu'elles ont de l'embelliſſement de leur corps, dit Celſe. Il n'eſtoit donc ny raiſonnable ny expedient, que ce diminutif ſuyuit ny l'article ny la terminaiſon de ſon primitif, de peur que l'on n'eſtimaſt que ce fut la meſme maladie, differente

Celſus lib. 5. cap. 6.

seulemẽt en grandeur selon le plus ou le moins. Mais que dis-ie diminutif? quelle apparence que la verole soit vn diminutif des varons puis qu'elle les excede en nombre & en grandeur? Concluons doncques que ceste deriuation n'est fondee que sur quelque resemblance qui est entre les pustules de l'vne & l'autre espece. Quelque apprentif de la medecine entrera en vn autre doubte sur la communauté de nom qui est entre la grosse & petite verole, & me contestera qu'elles sont comprises soubz mesme espece, attendu que leurs noms ne tesmoignent autre difference que de grosseur ou petitesse. Ie veux pour le desabuser employer le Chapitre suyuant à monstrer la conuenance & disconuenance qu'il y a entre l'vne & l'autre.

En quoy conuiẽnent & different la grosse & la petite verole.

CHAPITRE III.

C'Est chose triuiale en Medecine, enseignee par Galien, remarquee &

repetee par plusieurs, que les maladies prennẽt leur nom tãtost de leurs causes, comme le *Cholera morbus*, la melancholie l'hydropisie : tãtost de leurs effects, comme l'apoplexie, epilepsie, lethargie : tantost des parties affligees, comme pleuresie, Peripneumonie, Colique & Iliaque passion. Ores de celuy qui est Aucteur de leur guarison, cõme l'vlcere Tilephien, Chironien ; ores de leurs periodes & circuits, comme fiebure tierce, quarte quotidienne. Ores de quelque resemblance qu'elles ont ou auec quelque animal, comme le Cancer, le Polypus ; Ou auec quelq; autre maladie, ainsi que no⁹ auons precedemment declairé de *vari* & *variolæ*, la resemblance qui se trouue entre la grosse & petite verole leur a rendu le nom de verole commun, distingué seulement par la grosseur & petitesse. Le corps est parsemé de bouttons en l'vne & en l'autre, la teste trauaillee de douleurs, les bras & iambes, & generalemẽt tous les membres oppressés de lassitude : la gorge, le palais, les gensiues vlcerees, & pourries ; les os cariez, & rongez, diuerses parties navrees & tronquees, la voix enroüee, les sens, le mouuement,

la parolle empeschee, la grace & la beauté naturelle de la face perdue & aneantie; oultre plusieurs autres inconuenients qui les accompagnent esgalement, ou les suiuent de prés comme l'ombre le corps, que ie remets à la recherche des plus curieux. Or n'est-ce pas seulement au nombre & grandeur de tels accidents qu'elles communiquent, ou en la malignité de leurs causes; mais aussi en la contagion infecte laquelle subreptiuement elles font glisser d'vne personne à l'autre pour y establir leur domination. Il ne faut pas pourtant inferer que ce soit vne mesme espece de maladie, car elles sont formellement & manifestemeut distinctes & separees par diuerses marques infaillibles, qui tesmoignent vne difference specifique. En premier lieu la petite verole ne peut estre où il ny a pustules. La grosse se voit assez souuent sans tache quelconque ny apparẽce exterieure. La petite s'engendre d'ebullition de sang, dont rarement elle arriue sans fiebure. La grosse ne se faict iamais par telle ebullition, & se trouue fort rarement cõiointe auec fiebure; la petite prend sa source ou de contagion, ou de l'impureté du

ſang que nous ſuccons dans le ventre de la Mere, ou des deſordres, que no⁹ commettons au viure, ou du vice de l'air ou de quelque influence ennemye, ou d'autres cauſes que nous deduirõs par apres. La groſſe ne ſe peut acquerir que par l'action Veneriẽne deſbordeé, ou par contagion procedante en premier reſort des faueurs de Venus. D'icy naiſt vne autre difference, ſçauoir que la petite verole eſt preſques vniuerſelle & commune à tout le monde : l'autre eſt particuliere à ceux qui sõt impudiquement deſreglés au ieu d'amour. C'eſt pourquoy le docte Fernel l'a iuſtement appellee *miſerum ſcortatorum flagellum*, le fleau miſerable des putiers. D'auantage la petite, pour ſalutaire qu'elle ſoit, eſt pour l'ordinaire pleine d'effroy & de fureur en ſa naiſſance, plus benigne & plus moderee en ſon augment. L'autre pour felonne & furieuſe qu'elle ſoit ſe monſtre du commencement doulce & traictable, mais ſi vous ne luy courrez au deuant elle ſe coulle ſenſiblement iuſques aux moüelles *vireſque acquirit eundo*, & ſe coullant prend forces, pour deſtruire & renuerſer de fõd en comble toutes les puiſſances & fon-

ctions des parties princieres. De forte que comme l'eruption & l'accroissemẽt des bouttons de la petite verole sont souuent la fin ou le descroist des fascheux accidents qui les precedent, Tout au contraire la premiere sortie des pustules Veneriennes est l'euenemẽt ou surcroist des esclandres qui trauersẽt ceux qui en sont pourprez. Il n'est besoing de tirer icy en ligne de compte cẽt autres distinctions faciles à remarquer à ceux qui ont tant soit peu de iugement & d'experience, & qui se plaisent à donner carriere à leurs pensees. De faict qui ne sçait que les douleurs Veneriennes s'aigrissent principalement la nuict, ou celles de la petite verole sont esgales iour & nuict, & continues? Qui ne sçait que celle icy mesme a regné plusieurs cẽtaines d'annees, auãt que l'on eut ouy parler de la grosse? Car auparauant le siege de Naples qui fut en l'an 1494. l'on ne sçauoit que c'estoit de grosse verole, aussi a elle pris le nom de mal de Naples du lieu de son origine premiere, du moins de sa naissance en nostre Europe. La petite a esté fort bien cognue des anciens comme nous ferons paroistre en son lieu. Quelque curieux

me demandera pourquoy l'vne eſt appellee petite & l'autre groſſe, & laquelle des deux eſt plus dangereuſe? Dreſſons vn chapitre à part pour luy ſatisfaire, & pour l'eſclairciſſement entier du Chapitre preſent.

Pourquoy l'vne eſt appellee petite, & l'autre groſſe?

CHAPITRE IIII.

IL eſt à noter que la groſſeur & petiteſſe ſe doiuent entendre comparatiuement & non abſoluement: Car ce ſeroit vne ſimplicité digne de riſee d'eſtriuer que la petite verole qui traine à ſa queuë la rigueur & violence d'vne formiliere de miſeres, & l'effroy de la mort, fut abſoluement petite. Comme auſſi ſe rendroit-on reprochable de trop legere creance de ſe perſuader que la groſſe, lors que pour la legereté de ſes ſymptomes elle ne ſe donne à cognoiſtre ſinon aux plus clair-voyants & experimentés, & encor auec difficulté grande, fut abſoluemẽt groſſe. Or la cõparaiſon ſe peut

faire ſelon diuers reſpects, ſcauoir eſt ou ſelon la quantité & qualité des bouttons qui ſe treuuent en l'vne & en l'autre : ou ſelon la difference de leurs cauſes : ou ſelon la diuerſité, de leurs accidents, ou de leurs ſubiects, & des dangers qu'elles entrainent, ou ſelon la facilité ou difficulté de la guariſon, ou ſelon la ſuitte qu'elles ont.

Si nous conſiderons la qualité des puſtules le nom de groſſe eſt iuſtement attribué à la verole Venerienne, car ſans doute elle eſt touſiours maligne & virulente, la petite ne l'eſt pas touſiours : l'experiẽce iournaliere m'exempte d'en venir aux preuues.

Le contraire eſt de la quantité, car t'en s'en faut que pour l'ordinaire les puſtules ſoient ſi copieuſes en la groſſe qu'en la petite, & ſi vniuerſellement eſparſes par tous les membres, que meſmes la groſſe ſubſiſte fort ſouuent ſans qu'il paroiſſe aucune enleueure, & ne laiſſe pas de retenir le nom de verole, bien qu'elle n'en porte pas les marques : Là où la petite ne peut eſtre ſans elles.

Quant à la cauſe efficiente il n'y a nulle difference, ſi nous voulons ſoubſcrire à l'o-

à l'opinion de Petronius, qui tient que l'elephanthiasie, la lepre, la grosse & la la petite verole, prennent leur source de la putrefaction de l'aliment dans le ventre maternel. Car les enfans (dit il) gisants au ventre de leur mere abondent en nourriture, laquelle se putrefie pour sa quantité: ilz l'attirent neantmoins & s'en repaissent, & s'y plaisent comme les grenouilles dans le bourbier (Belle comparaison pour vn si graue persõnage). Il adiouste que les seminaires de ceste nourriture putride & corrõpue se gardent le long de la vie dans nos corps, & principalement aux enuirons du cuir, mais comme assoupys & engourdys. C'est pourquoy ilz ont besoing d'estre excitez, soit ou par le vice du regime, ou par l'indisposition de l'air, ou par contagion. *lib. de morbis puerorum c. 2.* Le docte Mercurial a si disertement & suffisãmẽt refuté ceste resuerie, laquelle a plus d'apparẽce de songe que de raison, que ce seroit chose superflue de s'y arrester. Qui n'a entendu d'Hippocrate, ou de ses successeurs que le *fœtus* se nourrit d'vn sang doux & pur? & que s'il en succe de l'impur ce n'est que faulte d'autre? Si le dire de Petronius estoit veritable qui

se pourroit tenir asseuré de la lepre, de L'elephantiasie, de la grosse verole, non plus que de la petite; Touchant la contagion tous noz corps, pour bien constituez & bien nourrys qu'ilz puissent estre, sont subiects à receuoir la grosse verole par attouchement, & non pas à la petite; en quoy la grosse merite iustemẽt le tiltre de grosse. Oultre que sa source est tousiours vilaine, & souuent honteuse. Vilaine, par ce qu'elle ne se communique que par attouchement ou copulation impure. Attouchement dis-ie, ou des corps infectés, ou des matieres virulentes qui en resudent. Honteuse & blasmable, lors qu'elle s'acquiert par le desordre d'vne concupiscence effrenee. Ie sçay bien qu'il s'en trouue entre les doctes qui en rapportent la premiere origine aux sinistres aspects, & conionctiõs ennemyes des corps celestes : quand à moy ie ne puis que ie n'en donne la faute toute entiere aux regards lubriques, aux conionctions amoureuses des corps impudiques. Si les astres y ont contribué quelque disgrace, ce n'a esté qu'en punition de l'incontinence desreglee, qui autrefois a tiré le feu du Ciel pour redui-

re en cendre Sodome & Gomorre. Mais il ne s'est iamais recognu des viuants, ny remarqué des Anciens que le brasier verolique depuis six vingt ans en ça qu'il est enflammé, se soit allumé d'autre feu que de celuy de concupiscence. I'entẽds mediatement ou immediatement, car i'ay souuent veu arriuer que l'innocent (par mesgart ou autrement) participoit à la peine deuë à celuy seul qui auoit commis la faulte: Si ne la receuoit-il que par cõtagion prouenante en premier ressort de quelque action charnelle. Les causes de petite verole comme nous auons desia monstré cy deuant, & monstrerons plus amplement cy apres sont du tout dissemblables. Et pour laisser toutes les autres à part la petite verole se faict par ebullition du sang, & la grosse par corruption. Bien symbolisent-elles en ce que l'vne & l'autre trouble la masse sanguinaire, espand son venin auec le sãg vniuersellement par tout le corps, & n'a autre subiect de ses pustules que les parties cutanees.

Quant aux accidents ilz ont vn grand rapport és deux maladies, ainsi que nous auons enseigné au Chapitre precedent,

mais ceux de la grosse, s'ilz sont quelquefois moindres en violēce, tousiours surpaßent-ilz en duree ceux qui sont inseparables de la petite. Et comme vn petit fardeau pese de loing, aussi la grosse pour sa longueur paroist plus grosse & plus pesante à supporter que la petite qui est du nombre des maladies aigues: souuēt neantmoins si facile à nature qu'elle en vient à bout sans besoing d'assistance, là où iamais il ne s'est veu que la grosse soit guerie d'elle mesme sans quelq; secours. En recompense le succés est plus perilleux en la petite qu'en la grosse, il y va moins de la vie en celle icy pourueu que l'on prēne soigneuse garde d'en extirper les racines de fond en comble, car si peu qu'il en demeure c'est vn foyer qui consomme insensiblement ceux qui le couuent, & vn brasier qui se maintient & se nourrit en leurs ruines, puis de leurs cendres attise & r'allume par fois vn feu de langueurs & de douleurs en leur posterité, soubs ceste cōsideratiō à bon droit l'appellons nous grosse.

Vous me direz que la petite verole a tout cela de commun auec la grosse, car elle se couue & couure en aucuns

iusqu'à l'extreme vieillesse, sans se faire paroistre; Aucuns la communiquent à leurs descendants auec leur semence. Ie respond que les dispositions à petite verole se peuuent tenir longues annees closes & cachees en nous, mais non pas l'effect mesme: Car ceux qui n'ont que les dispositions ne se peuuent legitimement dire verolés, & ont besoing de quelque cause mouuante ou excitante qui reduise les dispositions à l'acte. La grosse au contraire est actuellemẽt verole alors mesme que ses effects ne nous sont pas bien sensibles; & n'induict pas seulement les dispositiõs auec la semẽce, mais l'acte mesme, qui petit à petit accroissant de grandeur descouure son pouuoir, & son essence.

De ces discours nous pouuons bien tirer quelque lumiere pour la cognoissance de nostre subiect, s'il est vray que les choses opposees les vnes aux autres rendent vn plus grand esclat: Mais la definition vray fanal qui esclaire & rayonne dans les cachots plus ombragés & obscurcys d'ignorance nous mettra du tout clairement son essence en euidẽce.

Que c'est que petite verole.

CHAPITRE V.

LE Peintre Arelius tiroit toutes les faces des images qu'il peignoit à l'air & à la resemblance des femmes qu'il affectionnoit, & chacun des Medecins nous repesente la petite verole selon l'idee & l'imagination qu'il en conçoit. Ce seroit abuser du temps & de la patience des Lecteurs de produire tant de tableaux diuers qui nous en sont dressez, presques esgaux en nõbre à leurs Autheurs. Depeignons la s'il est possible au naturel, de la perfection de nostre peinture l'on fera iugement de l'imperfection des autres. Voicy son pourtraict tiré [si me semble] au naturel.

La verole sont pustules vniuerselles & contagieuses, prouenantes de l'ebullition du sang dans les veines, pousse par la nature, & retenu au cuir, ou és parties proportionnees au cuir.

Ceste description est construicte de gendre & de difference.

Les pustules sont le gendre : le surplus tient le lieu de difference.

Nous disons pustules au plurier, & non au singulier, d'aultant que comme vne hyrōdelle ne faict pas le Printemps, de mesmes la verole ne reçoit ny le nom, ny l'estre sinon du concours de plusieurs pustules ensemble. C'est pourquoy les Latins la nomment *variolæ* au plurier, & quelques François à leur imitation l'appellent veroles. Ainsi le mot de pustules, bien que general de soy, est desia restreint à vne difference propre & particuliere à la chose definie. Pustules disons nous, & non pas simples taches, ou defedations, ou autres eruptions qui se font ordinairement au cuir.

Les causes qui constituent la verole, constituent aussi sa difference. Ce sont sa forme, sa matiere, & son efficiēt. Nous en excluons la fin pour les raisons qui se deduiront par apres.

Sa forme est comprise soubs ces deux mots vniuerselles, & contagieuses, qui sont proprietez particulieres à la verole priuatiuement des autres pustules, principalement si vous les conioingnez par ensemble. Aucuns y adioustent rondes,

chaudes, & humides, auec fiebure, & d'autres formalités, toutes superflues.

La verole est vniuerselle non pas à toutes les parties du corps, mais seulement au cuir, & aux parties proportionnees au cuir. Vniuerselle simplement & absoluement, car elle peut s'emparer de tout le cuir ensemble. Vniuerselle par Synecdoche, prenant vne bonne partie pour le tout : aussi du moins la verole doit-elle occuper vne partie notable pour meriter le tiltre de verole vniuerselle par indifference, ainsi que nous monstrerõs plus amplemẽt en son lieu.

La verole est contagieuse, par le contact des corps qui en sont infectez ; par le foyer qu'ilz laissent és linges, & autres meubles à leur vsage : Par l'air mesme qu'ilz expirent ; Ce qui ne conuient à nulle autre pustule.

La matiere de verole est son subiect : son subiect est le cuir, ou les parties proportionnees au cuir. Nous vsons d'vne clause disiunctiue *(ou)* bien que l'vn & l'autre subiect se peut entendre conioinctement aussi bien que separement : Car la verole peut s'inuestir du cuir, & des parties proportiõnees au cuir ensemble ;

ou bien ſeulement de l'vn ou de l'autre, auquel des deux elle ſe campe, elle eſt touſiours proprement verole. Soubz le mot de cuir nous comprenons non ſeulement le vray cuir, mais auſſi l'epiderme, nonobſtant qu'il n'a point de vie, & qu'au iugement de quelques Anatomiſtes, le nom d'excremẽt luy eſt plus conuenable que celuy de partie du corps.

Par les parties proportiõnees au cuir nous entendons non ſeulemẽt les membranes ou tuniques qui couurent & enceignent les parties interieures cloſes à noz yeux, mais auſſi pluſieurs peaux expoſees à la veuë, comme celle des yeux meſmes, de la bouche, des oreilles, & autres.

La cauſe efficiente de verole conioincte eſt le ſang receu & retenu au cuir: La remote eſt le meſme ſang boüillonnant preſt à eſtre pouſſé au cuir. La vertu expultrice qui le pouſſe en eſt le moteur qui tient le milieu entre les deux, car irritee du boüillonnement elle faict ſon effort, & de ſon effort naiſt l'effect par l'applicatiõ de la cauſe prochaine. Nous comprenons tous les trois ſoubz ceſte clauſe d'vn ſang boüillonnant, pouſſé

par la nature, & retenu au cuir. Et pour monſtrer où il boüillonne, & d'où il eſt pouſſé, nous adiouſtons dans les veines. Le mot de retenu eſt vne condition ſans laquelle la verole ne ſe peut faire ; Car ſi le ſang porté au cuir s'euapore promptement elle ne s'engẽdrera pas. C'eſt pourquoy elle eſt plus rare l'Eſté qu'au Printemps, d'aultant que par l'ardeur du ſoleil les pores ſe dilatent, & les humeurs s'attennent de façon telle que tout ce qui eſt tiré à la ſuperficie s'en va en fumee, & n'enfle non plus le cuir de noz corps deſſeichez que l'or des Alchymiſtes celuy de leurs bourſes plattes & ridees.

Voila noſtre definition complete & parfaicte, tirons-en vne idee & vn proiect de tout ce qui nous reſte à dire.

Proiect de tout ce Traicté.

CHAPITRE VI.

LA definition contient la nature de la choſe : La nature eſt le poinct & le centre d'où naiſſent, & auquel aboutiſ-

ſent toutes nos conceptions, toutes nos intentions, comme autant de lignes addreſſantes infailliblemẽt à la precaution & guariſon des maladies que nous entreprenons. C'eſt à ce meſme poinct que nous rapporterons les diſcours de ce Traicté.

En premier lieu nous auons dit que la verole ſont puſtules, c'eſt donc par les puſtules que nous entrerons en matiere, car il faut ſçauoir que c'eſt que l'on veut faire auant que commencer l'ouurage: Or par ce que le nom de puſtules eſt general & commun à pluſieurs eſpeces, nous le reſtraindrons par ſes formalités & monſtrerons comme les puſtules de verole ſont vniuerſelles & contagieuſes. Nous entretiendrons aſſez longuement le Lecteur ſur la derniere (ſi ſa patience nous le permet) pour luy faire clairement comprẽdre en quoy git, & d'où procede la contagion, & pour luy rẽdre reſolutiõ de pluſieurs Problemes, beaux & dignes de la recherche des eſprits curieux.

Le proiect fait le plan dreſſé, l'Architecte fait prouiſion de materiaux: Nous de meſme tournerons briſee vers le ſub-

eſt de verole qui eſt le cuir, ou les parties proportionnees au cuir, qui tiennẽt lieu de matiere. Car les maladies ſont accidents, les accidẽts n'ont autre matiere que les ſubiects eſquelz ilz sõt inherẽts.

Que la petite verole sõt puſtules.

CHAPITRE VII.

La puſtule eſt vn vice fort frequent, (dit ce grand Fernel en ſa Patologie) qui comprẽd ſoubz ſon nom toutes les petites enleueures rondes qui ſe font au cuir, *Quicquid rotundo ſchemate leuiter in cute extuberat.*

Ceſte definition contient le gendre & le ſubiect des puſtules, auec deux proprietez qui leurs ſont particulieres eſtãt priſes conioinctement.

Le gendre eſt que ce ſont enleueures ou eminences, ſignifiees par *extuberat.* Le ſubiect eſt le cuir. La premiere proprieté eſt que ces enleueures sõt rondes. L'autre qu'elles ſont petites.

Ce ſeroit faire tort au tact & à la veuë de prouuer quil ſe faict des eminences au cuir en la petite verole. La Rougeole

ne descouure pas si apertemēt son eminence à noz yeux, mais le tact en iuge sans difficulté par l'inegalité qu'il resent au cuir. C'est en quoy & l'vne & l'autre different des simples taches, esquelles il ne se faict aucun accroissemēt de grandeur, mais seulement quelque changement de couleur.

Quand au subiect nous en parlerons amplement cy apres.

Touchant la rondeur, qui est la premiere proprieté; il si troue vn petit de difficulté. Car si vous la prenez pour vne rondeur égale & vniforme en toutes ses parties, vous renuersez la diuision commune des plus sçauants & experimētez qui tous d'vn commun accord diuisent les pustules en rondes, plattes, aigües, rabotteuses, égales, inegales. Il fault donques entendre largement ce mot, & l'appliquer generalement à tout ce qui retient en quelque façon que ce soit de la forme ronde. C'est ce que le mesme Fernel semble tresbien exprimer par ces paroles *rotūdo schemate*. Or la petite verole sont pustules, donques ce sont pustules rondes, & consequemment rondes en la signification mesme que nous attri-

buons en general aux pustules. Ceste interpretation s'accorde fort bien au iugement de nos sens, ainsi que chacun peult recongnoistre à part soy.

D'icy ie concluds que c'est chose superflue d'adiouster à la definition de verole le mot de rondeur puis qu'il est enclos soubz celuy de pustules. Aucuns l'y adioustent pour distinguer la verole de la Rougeole: car les pustules de verole sõt rõdes disent-ilz, & celles de Rougeole poinctues. Ie respõds que les vnes & les autres sõt rõdes, mais souuent d'vne rõdeur inegale & difforme. Pour exẽple, d'ordinaire les pustules de la verole maligne s'applattissent; ie leur demande si ces pustules plattes sont rondes, ou non? s'ilz nient qu'elles le soient, ilz nieront tout d'vne suitte qu'elles soient pustules de verole pour maintenir leur position. S'ilz aduoüent qu'elles soient rondes, pourquoy ne donneront-ilz pas aussi bien le tiltre de rondeur aux poinctues, Doncques leur distinction est vaine, de tant plus qu'il se rencontre par fois des pustules de verole poinctues cõme celle de Rougeole.

L'autre proprieté des pustules est qu'-

elles ſont petites, ce qui eſt ſignifié par *leuiter*. Ou il eſt à noter que comme generalement la grandeur accreuë eſt diuiſee en trois parties, auſſi chaque partie de ceſte diuiſion ſe partage & diuiſe en trois autres. Par la premiere diſtinction le partage des tumeurs ſe fait en grãdes, mediocres, & petites. Les grandes nous les appellons abſoluement tumeurs: Les mediocres, tubercules: Les petites puſtules. Chacune de ces trois parties ſe diſtingue de rechef en grandes, moyennes, & petites, ainſi des puſtules aucunes ſont grandes, autres mediocres, autres petites. Il n'eſt ia beſoing de venir aux raiſons pour monſtrer que ceſte proprieté conuienne tant à la Rougeole qu'à la verole. Le ſens nous en faict ſages, & teſmoings, & nous monſtre d'auantage la diſtinction qui eſt entre la verole & Rougeole. Car il n'eſt ſi idiot s'il a des yeux qui ne die que les puſtules de verole ſont groſſes à comparaiſon de celles de Rougeole. Iuſques icy appert clairement que la verole & Rougeole ſont puſtules: paſſons vn petit plus haut, & voyons ſi telles puſtules ſont rangees ſoubz le tiltre de maladie.

Si la petite verole est maladie?

CHAPITRE VIII.

C'Est vn axiome approuué entre les Medecins qu'aucune partie ne peult estre malade que son action ne soit lesee: Il n'est pas pourtāt loisible de tirer vne consequēce reciproque, & dire que là où l'action est lesee là necessairemēt se retrouue quelque maladie: Pour exemple la suffusion qui se faict par les vapeurs esleuees de l'estomach, trouble la veuë, il n'y a neātmoins aucune maladie en l'oeil. L'imagination se trouble aux hypochondriaques sans que le cerueau soit malade. De mesmes en la petite verole plusieurs actions se treuuent offencees, sans que leurs principes soient malades Donques pour releuer de tromperie les Apprentifs, esquelz i'adresse ce discours, ie les aduertys que lors qu'ilz parleront des actions lesees, ils prennēt soigneuse garde de ne confondre les offences qui se font par idiopathie, c'est à dire par affection propre, auec celles qui se font par sympathie & cōsentemēt: Celles qui se font mediatement, auec celles

celles qui se font immediatement. Nous en donnerons quelques exemples en ce Chapitre dedié à cet effect, à l'imitation desquelz l'on pourra s'estendre & philosopher sur tous les autres.
Nous auons dit que tantque le cuir exterieur que les parties proportionnees au cuir (sçauoir est celles qui couurent & reuestent les visceres) sont le subiect des pustules de verole. Or comme les parties sont fort differentes, aussi sont differentes les actions qui en reçoiuent de l'outrage. Et comme ces mesmes parties sõt inegalement assaillies, tantost plus, tantost moins, aussi sont leurs actions inegalement corrompues ou peruerties.

Vous verez à aulcuns retention ou difficulté d'vrine: A d'aultres vn tenesme, ou vne espreinte perpetuelle du gros boyau. A d'aultres de grands desbordements par hault ou par bas. Qui a peine de respirer, qui d'aualler, qui de parler. Qui perd entierement le goust, qui l'odorat, qui la veuë, qui l'oüye, qui ne peult faire aucun iugement, au tact des obiects exterieurs, qui a l'action des sens seulement deprauee ou diminuee; qui ne sent des douleurs & demangeai-

ſons cuiſantes, qui ne peut ſouffrir ny la lumiere, ny les ſons, ny les odeurs, ny les ſaueurs, ny les draps qui le couurent, qui a le mouuemēt entierement perdu, qui fort empeſché. En ſomme ſouuent arriue que la plus part des actions tant animalles que naturelles ne ſont exemptes d'offence. Toutes ces actions ne peuuent appartenir au cuir, auſſi leurs offences ne peuuent elles toutes immediatement proceder des puſtules.

Les puſtules qui de ſoy immediatemēt engendrent les offences ſont propremēt maladies. Celles qui les engendrent mediatemēt ſont cauſes de maladies, l'affection qui eſt au cuir eſt propre, celle qui eſt aux autres parties eſt ſympatique. Vous me demanderez le moyen de diſcerner tout cela; Il n'eſt pas difficil ſi nous y prenons garde, neantmoins il ſe treuue de tres doctes perſonnages qui s'y ſont abuſez

La reigle plus certaine eſt de conſiderer en premier lieu quel eſt le vray ſubiect de ces puſtules; Secondement quelles ſont les actions propres de ce ſubiect. Car ce ſont celles la ſeules qui de ſoy immediatement reſſentent l'offence: Les actions des autres parties ne ſont leſees

que par le consentement, & par l'entremise des parties malades. Pour exemple le subiect des pustules est le cuir, le cuir a sentiment, dont les pustules douloureuses sont maladies propres du cuir, en tant que d'elles mesmes immediatement elles deprauent son sentiment. Au contraire la respiration n'appartient pas au cuir, donc l'offence de la respiration ne peult prouenir des pustules sinon mediatement, ou par consentement. Pour plus grand & plus facil esclaircissement, notons encor icy que les offences des parties qui n'ont nulle action, ains seulement quelque vsage, sont causes de maladies & non pas maladies. Que si elles ont vsage & action tout ensemble, leurs offences en tant qu'elles ont action seront maladies: en tant qu'elles n'ont que l'vsage seront causes de maladies. Ie me rends vn petit long à dessein, tant en faueur des moins versez, comme aussi par ce que ie vois que les plus sçauants ne sont pas bien d'accord en l'explicatiõ de ce faict. Rapportons maintenant toutes noz pieces ensemble, & les appliquons à nostre poinct.

Les pustules de la langue en tant qu'-

elles empeschẽt le goust sont maladies, par ce que ceste peau tressubtile qui la couure, est l'organe du goust, & vray subiect des pustules. Mais en tant qu'elles empeschent le mouuemẽt elles sont causes de maladie par compression ou constipation des nerfs. pareillemẽt celles du gosier qui bouchent le passage aux viandes, & à l'air: & celles du nez qui ferment l'entree au mesme air & aux vapeurs odorantes, & consequemment donnent empeschement à la deglution, à la respiration, au parler, à l'odorat, sont causes de maladies, sçauoir est d'aspreté, cõdẽsatiõ, obstructiõ. Si ce n'est que no⁹ aymions mieux dire qu'elles sont l'obstruction mesme, selon l'opinion d'aulcuns Medecins esquelz ie contrediroys volontiers si le lieu le me permettoit. Les pustules de l'epiderme ne peuuent estre que symptomes, ou causes de maladies, par ce que l'epiderme n'a ny vie ny action. Quand à celles du vray cuir elles sont vrayement maladies, en tant qu'elles y engendrent des stupeurs, douleurs, cuisons, & demangeaisons fascheuses, qui sont actions diminuees ou deprauees du sens du tact, propres au cuir. En tãt aussi qu'elles affoiblissent

ou peruertiſſent les actions naturelles du meſme cuir, dont ſa nourriture eſt vitiee comme il ſe voyt à l'œil.

Quelqu'vn m'obiectera que le ſens git aux nerfs, & que le cuir de ſoy eſt inſenſible, & conſequemmēt qu'il ne peut eſtre ſubiect à douleur, ny l'inſtrument du tact. I'aduoüe que le cuir eſt inſenſible de ſoy en ſa propre ſubſtāce, l'anatomie mę l'apprēd. Mais lors que nous diſōs qu'il eſt vray ſubiect des puſtules, nous le conſiderons non en ſa ſubſtance ſimple & particuliere ſeulement, ains cōme compoſé & baſty de nerfs, veines, & arteres, d'où il reçoit le ſens, la nourriture, & la vie.

D'icy nous pouuons conclure que le docte Campolongo a eu tort de r'apporter abſoluement les puſtules du ventre au nombre des ſymptomes, d'aultant (dit-il) qu'elles n'offēcēt nulle operatiō. C'eſt au liu. qu'il a fait *de variolis*, Ch. 4. *lib. de Variolis c. 4.*

Il dit bien mieux en ſe contrediſant bien toſt apres au chap. 5. que la chaleur & humidité de la verole rendant le cuir intemperé, eſt cauſe qu'il iuge ſiniſtremēt des obiects ſenſibles au tact, & conſequemment que ceſte chaleur & humi-

dité est morbifique, qui vaut autant à dire que maladie.

Il dit deplus parlant des actions naturelles au mesme chap. 5. & au 24. *pustularum caliditatem & humiditatem morbificam esse, quia deprauatam cutis coctionem reddit, quæ propriè putrefactio dicenda est.* Ce sõt ses parolles, que la chaleur & l'humidité des pustules est maladie, d'aultãt qu'elle depraue l'action de la vertu concoctrice du cuir, d'où vient que sa concoction n'est proprement parlant que putrefaction.

Le mesme Docteur au mesme cha. 4. veut que les pustules des mains soient maladies, d'aultant qu'elles empeschẽt immediatement l'apprehension; comme si c'estoit l'action propre du cuir ou de l'Epiderme d'empoigner : Ainsi le debuons nous inferer de son escrit mesme, car au chap. 28. il dit en terme exprés que les pustules sont esparses principalement à la superficie du vray cuir, voire mesme à l'epiderme. Et ailleurs par tout son discours il ne suppose autre subiect des pustules que le cuir, ou les parties proportionnees au cuir, d'où suit manifestement que l'apprehension est action

propre du cuir ou de l'epiderme.

Au mesme chapitre 4. il met les pustules des paupieres & du front au rang des maladies, par ce qu'elles empeschẽt leurs mouuements, comme si les paupieres ne receuoient pas le mouuement de leurs muscles: Et le front tant de ses muscles, que du pannicule charneux & non du vray cuir. D'où suit manifestement que ces mouuements ne sont offensez que mediatement par l'entremise de l'offence du vray cuir. Ie serois trop long, & peut estre importun si i'allois recherchant pied à pied, & par le menu toutes les autres actions lesees par la verole, pour les reduire soubz leur chef particulier, il vaut mieux laisser cet exercice aux esprits esueillez & curieux. Auãt toutesfois que passer oultre il se presente vn Probleme digne de leur curiosité, qui m'a esté mis en ieu par vn mien Amy homme tresdocte, & tresexperimenté.

PROBLEME.

S*I la petite verole peut estre sans pustules?* Ceste demande semble estre de mesme que si l'on demandoit si la fiebure

peut estre sans chaleur, le phlegmõ sans tumeur, la tumeur sans accroissement de grandeur, l'accroissement de grãdeur sans vice de l'organe.

D'aultre part le faict est disputable, car les choses similaires telles que sont les maladies, sõt les mesmes, & ont mesme nom lors qu'elles ne sont que naistre, ou qu'elles sont encor en leur commencement, que lors qu'elles arriuent à leur vigueur, & perfection. Ainsi la fiebure est vrayement fiebure, & porte le nom de fiebure à son commencement, comme à son progrés, & en son estat. Or est il que la verole commence si tost que la fiebure a faict son entree au cœur, que la face rougit, les yeux estincellent, la teste s'appesantit, le dos sẽble froissé & rompu, tout le corps accablé de lassitude, sãs qu'il se voye encor apparence de pustules. Que suit il doncques sinon que la verole & les pustules ne se rencontrent pas de necessité?

Rapportez vous en, s'il vous plaist, aux Medecins (car ilz doibuent estre absoluement creus en leur art) demandez leur, lors que tous les accidents susdits paroissent, quelle maladie c'est? ilz vous

diront, si le iugement ne les trompe, que c'est la verole soit qu'il y ait apparence d'exanthemes ou non. Bien prennẽt ilz garde s'il s'en descouure quelqu'vn, pour s'asseurer d'auãtage en leur opiniõ.

Ces raisons ont quelque apparence de verité, si ne doiuent elles pas auoir plus de lieu enuers nous que la verité mesme, qui est que la verole ne peut estre sans pustules, puis qu'elle se definit par icelles cõme par le gendre soubz lequel elle est comprise. Ceste preuue est peremptoire, si l'on ne veut opiniastrer que la verole ne se peut definir par les pustules comme par son gendre, qui est vne proposition contradictoire à l'opinion commune de toute l'Eschole Peoniẽne.

Notez toutesfois qu'il y a deux sortes de pustules, les vnes interieures, les autres exterieures : celles icy sont exposees à la veuë, les autres non.

I'aduouë que la verole est vrayement telle, lors que les pustules se retreuuent à l'interieur, bien qu'à l'exterieur il n'en paroisse aucun indice, ce qui peut aduenir par le defaut de nature accablee soub le faix des humeurs, ou dissoulte & debilitee par leur virulẽce & malignité, ou

preſſee & oppreſſee de la qualité & quãtité tout enſemble. I'aduoüe (dis-ie) que la verole eſt où il y a puſtules apparentes, ou non apparentes; toutesfois nous ne pouuons auec aſſeurance donner tiltre de verole tandis qu'elles nous ſont cachees, & que nous n'en auons aucune euidence.

Ce que l'on obiecte au contraire eſt fondé ſur vne ſuppoſition erronee, car il ne ſe trouuera aucun Medecin qui voyant les accidents ſusmentionnez die (ſi ce n'eſt parlant figuratiuement au preſẽt pour le futur) que le patient a la verole, mais bien qu'il eſt ſur poinct de l'auoir, ou qu'elle luy viẽt. Et tous vnanimemẽt rapportent ces accidents comme precurſeurs & auantcoureurs de verole, & non cõme pathonomoniques ou cõcomitans: Ils eſtabliſſent ſon commencement lors ſeulement que la matiere ſe iette des veines au cuir, & que les boutons commencent à poinctiller. Voila ce que nous auions à dire ſur le mot de puſtules, paſſons oultre à noſtre definition, & examinõs ce qui ſe doit entẽdre par celuy d'vniuerſelles.

Que la petite verole est vniuerselle.

CHAPITRE IX.

LEs maladies sont dictes vniuerselles en deux manieres, sçauoir absoluement & sans restriction, ou auec restriction. Celles la sont absoluement vniuerselles qui peuuent establir leur siege en toutes les parties du corps de quelle constitution & tẽperature elles puissent estre, tant simples que composees, similaires que dissimilaires: Telle est la solution de continuité. Les maladies se disẽt vniuerselles auec restrictiõ, lors qu'elles sont vniuersellement communes, non à tout le corps, mais à toutes les parties cõtenues soubz vn mesme gendre. Ainsi que l'intemperature est maladie vniuerselle ou cõmune à toutes les parties similaires. Les maladies instrumentaires sont communes à toutes les parties organiques, & entre les maladies organiques aucunes sont seulement communes és parties qui ont des cauitez, autres à d'aultres comprises soubz quelque dif-

ference particuliere.

Ces deux especes d'vniuersalité ou communauté se peuuēt prēdre en deux autres manieres, sçauoir est simplement ou indifferemment. Les maladies sont simplement vniuerselles qui occupent vniuersellemēt toutes les parties ensemble : Ainsi la fiebure est vniuerselle par ce qu'elle s'empare vniuersellemēt de tout le corps, les maladies indifferemment vniuerselles sont celles qui indifferemment peuuēt prendre possession de toutes les parties, bien qu'elles ne les possedent pas toutes ensēble. Ainsi la tumeur est vniuerselle, par ce qu'indifferemmēt elle peut se camper par toutes les parties du corps, tantost en l'vne tantost en l'autre.

La chose ainsi expliquee & entendue, nous respondons à nostre question par deux conclusiōs. La premiere est que les pustules de petite verole ne se peuuent dire absoluemēt vniuerselles, mais seulement auec restriction ou adionction du cuir, c'est pourquoy en nostre definition nous n'auons pas dict qu'elles se font vniuersellement par le corps, mais seulemēt au cuir, ou bien és parties pro-

portionnees au cuir.

La seconde conclusion est que ces pustules se peuuent dire simplement & indifferemmẽt vniuerselles à tout le cuir. Simplement (dis-ie) par ce qu'elles peuuent estre vniuersellement esparses par toutes les parties esquelles nous auons octroyé le nom de cuir. Et de faict la circonference du corps s'en voit, quelquefois si abondamment parsemee qu'à peine s'en trouue il aucune parcelle exẽpte: Il n'y a nulle repugnance que le mesme n'aduienne par fois au cuir interieur, cõme il s'est veu à l'œil par l'ouuerture des morts. Mais arriuant que quelques parties en soient entachees, les autres non, l'appellerez vous lors vniuerselle? me dira quelqu'vn. Ie responds qu'ouy, d'autant que de sa nature elle est capable d'establir son siege par tout, si bien actuellemẽt elle ne l'y establit pas tousiours. Ainsi la fiebure ne laisse d'estre appellee vniuerselle lors que la chaleur quitte le dehors & se retire au centre. Oultre que communement parlant & mesme entre les doctes vne bonne partie se prend pour le tout: Ie responds aussi que la verole est vniuerselle par indifference

d'autant qu'il luy eſt indifferent de prendre place en vne partie ou en vne aultre. Ce qui luy eſt commun auec la pluspart des autres puſtules. Mais difficilement en trouuerez vous d'aultres qui ſe nomment auſſi ſimplement & abſoluement vniuerſelles que la verole: I'en remets la preuue à la curioſité de ceux qui en voudront faire la recherche. D'icy ie tire pour troiſieſme concluſiõ que le mot d'vniuerſalité ſuppoſe vne quantité notable de puſtules. Auſſi ne ſuffit il pas que ces bourgeons ſoient pluſieurs en nombre, mais il faut d'auantage que le nombre en ſoit notable, pour occuper vne grande eſtendue telle que merite le nom d'vniuerſel. I'adiouſte qu'vn petit nombre ne merite pas le tiltre de verole au rapport des Medecins, & au iugement du vulgaire. Car ſi quelqu'vn a fort peu de puſtules ſans autres accidẽts, il ne vous diront pas ſimplement qu'il aye la verole, mais ſeulemẽt qu'il a quelques grains ou bouttõs de verole. Ie dis ſans autres accidents, par ce que s'il arriuoit quelque accident faſcheux l'on prẽdroit augure que l'eruption ſe feroit à l'interieur, or eſt il que le nom de vero-

le appartiẽt aux pustules interieures non moins qu'à celles qui paroissent exterieurement à noz yeux, ainsi que nous auons dict. Beaucoup moins la verole meriteroit elle d'estre qualifiee maladie, si elle se retrouuoit sans aucune lesion euidente des actions.

Mais me dira quelqu'vn si la verole est indifferemment vniuerselle, d'où vient qu'elle s'attaque plus viuement & plus abondamment à la face, aux pieds & mains qu'à nulle autre partie? Examinõs vn petit ce Probleme en faueur des Dames.

Probleme.

POurquoy *les bouttons de verole sont ilz plus copieux en la face, aux pieds & mains qu'és autres parties?*

Ie sçay bien que pour les pieds & mains l'on me respondra sans hesiter, que l'expulsion qui se faict de la matiere verolique du centre à la circonferẽce, est vne action de la vertu naturelle, laquelle tant qu'il luy est possible procure la descharge & la conseruation des parties nobles, voire mesmes à l'interest & surcharge des ignobles. Ce n'est d'oncques

de merueille si elle y employant tout son effort chasse aux extremitez cõme plus esloignees de son siege royal, ce qui luy cuit & luy pese.

Mais que dira-on de la face qui est le domicile des sens? l'interprete du cœur, le ministre ou pour mieux dire le guidon de la raison, attendu que l'intellect faict son apprentissage soub la conduitte de ses sens ? Croira-on que les parties princieres ou les aultres destinees à leur seruice coniurees contre son honneur attentent sur son lustre? ou bien oserons nous ranger la face au nombre des parties plus viles & plus abiectes? & croire que seulement elle serue comme de sentinelle perdue, estant exposee à descouuerts aux aduenues, & à la mercy des contraires qui nous guerroyent, & nous alarment sans cesse.

Quand à moy ie ne puis soubçonner de l'enuie où ie recognois vn accord si harmonieux, vn consentement si inuiolable, vn lien si indissoluble. Beaucoup moins puis-ie me persuader, que la nature abuse indiscrettement de son ouurage doüé de si belles prerogatiues, comblé de tant de perfections, employé

aux

aux charges aultant vtiles qu'honorables, vray modele ensemble de sa puissance, de sa bonté, de sa prudence.

Certes plusieurs se trouuent fort empeschez à dissouldre le nœud, lors qu'ilz considerent que la face abonde tellemēt en espritz & en chaleur qu'elle supporte à descouuert auec plus de facilité & moins d'offence les iniures & mutations des temps, que nulle autre partie bien que couuerte. Et s'estonnent qu'elle ne puisse resouldre & dissiper entierement, ou du moings pour la plus part, les humeurs ou vapeurs qui l'abordent, puis que les espritz mesmes si resouldent & espuisent abondamment, qui faict qu'és syncopes & deffaillances de cœur l'on a coustume de l'arroser pour retenir & reprimer leur mouuement, selon l'opinion de Theophraste. D'aduantage ilz trouuent estrange que la froideur du cerueau qui voisine la face, ne r'abbatte & r'enuoye bien loing d'elle les fumees que la chaleur des parties inferieures luy esleue.

Mais que dis-ie la froideur du cerueau bien plustost celle de l'air ambient qui iamais ne se treuue si eschauffé (s'il en

fault croire à Galien nostre maistre)que le cerueau ne l'excede en chaleur. Pourquoy donques les pustules n'abondent elles pas plustost au ventre, voisin du foye, à la poitrine qui enceint le cœur, au dos qui s'oustient ceste grande, veine caue, & l'artere dict *aorta* qui est si ample & si bouillãte? pourquoy sommes nous si soigneux de tenir noz malades clos & couuerts à l'abry du froid exterieur, n'est ce pas de peur que la matiere verolique ne rebrousse en arrier, & ne fasse sa retraicte à l'interieur; Ce soin se monstre vain & de nulle efficace, puis que la face qui moings y a de part, participe d'auantage à l'infection.

Mesdames qui receués ses atteintes pour affronts, reiettez-en la faulte au sit, à la chaleur & à l'humidité de la face mesme, & à la rareté & tenuité de son cuir. Son sit en tant qu'esleué multiplie les pustules; par ce que le propre de l'ebullition est de produire & sousleuer des vapeurs, lesquelles de leur mouuement propre tirent contremont, le mesme sit y contribue en tant que superficiel; par ce que la matiere de la verole est principalement contenue en l'ambitude du

corps. Sa chaleur accroist l'ebullition, & redouble tellement l'impetuosité de l'expulsiõ, que ny la froidure du cerueau, ny celle de l'air ambient ne la peuuent repousser. Voire mesme la resistence du cerueau est plus nuisible qu'auantageuse au voisinage, d'aultant qu'elle y repousse & rabbat ce qui luy est enuoyé. L'humidité de la substance de la face fournit de matiere en abondance: & la rareté & tenuité de son cuir rend le passage libre. C'est pourquoy la face suë plustost que nulle autre partie dit Aristote en ses Problemes. Iusques icy nous auons appris comme la verole est vniuerselle, voyons comme elle est contagieuse.

Que la verole est contagieuse, & les conditions requises à la contagion.

CHAPITRE X.

PEu de personnes ignorent que la verole ne puisse communiquer son infection d'vne personne à l'autre, plusieurs craignẽt de la receuoir. Les Dames

comme y ayant plus d'intereſt, s'y rendent plus craintiues & plus ſoigneuſes que les autres, tant pour elles que pour leurs tendres poupons. Et non ſans raiſon, car la verole ſe ſert de diuers moyẽs pour faire ſon entree en noz corps; Elle n'infecte pas ſeulement par l'attouchement de ceux qui en ſont atteints, mais auſſi par l'attouchemẽt des linges & habits deſquelz ils ſe couurent. Et qui pis eſt, & en quoy elle ſe monſtre plus dangereuſe que la groſſe, elle ſe gliſſe & s'inſinue de loing par l'entremiſe de l'air & des vapeurs. Quelqu'vn me demandera comme il ſe peut faire que les vapeurs puiſsẽt ſe cõſeruer elles & leur infection cõtagieuſe en des ſubjects inanimez & deſtituez de chaleur? l'experiẽce no⁹ mõſtre qu'il ſe peut faire, perſonne n'ẽ peut
le petit coffre doubter qu'il ne doubte du ſens. A-on pas veu la peſte ſe couuer dans les coffres longues annees, puis en vn moment s'eſclore à l'ouuerture de ces coffres, & au maniement des hardes y cõtenues? Les odeurs ſe conſeruent-elles pas longuement és gans, és colettins, és habits parfumés?

Quo ſemel eſt imbuta recẽs ſeruabit odorem

Testa diu,

Dit vn Poëte, qui est ce que l'on dit en commun Prouerbe, que le pot sent tousiours des aulx. Le docte Fracastorius pour en donner la raison requiert des conditions tant de la part des vapeurs, que du subiect qui les reçoit & fomente. Il veut que les vapeurs soient subtiles, & d'vne mistion forte, au moyen de leur subtilité elles penetrent, & profondent les trous & destroits plus esloignez du concours & de l'action des corps exterieurs, où elles se tiennent comme à couuert & en seure garde contre leurs iniures. Au moyen de la fermeté de leur meslange, elles resistent à la violence des causes estrangeres, & ne se laissent facilement vaincre, alterer, ou dissiper: la fermeté de leur meslange consiste en la lenteur ou tenacité des parties, desquelles les moindres parcelles doiuent estre bien meslees par vne agitation mutuelle Quand aux subiects tous ne sont pas capables de les conseruer & entretenir, mais seulement ceux qui sont poreux, & ont quelque chaleur, ou peu de froidure, comme les draps, les laines, les fourures, quelques especes de bois. Au con-

traire ny le fer, ny l'acier, ny les caillous, ny aultres matieres ſemblables froides & ſolides, n'y ſont pas propres, ou par ce qu'elles leur ferment l'entree par leur ſolidité ou d'aultant qu'elles repriment & aſſoupiſſent leur vigueur par la froideur.

D'où procede ceſte contagion.

CHAPITRE XI.

IE ſçay bien qu'il ſe rencontre diuerſité d'opinions en cet endroict, & qu'aucuns rapportans en general la cauſe de contagion à l'aduſtion, diſent que la petite verole eſt contagieuſe à cauſe de l'aduſtion qui ſe faict par l'ebullition du ſang. Mais il y a pluſieurs maladies plus feruides & bruſlantes qui ne ſont pas contagieuſes, eſquelles ceſte raiſon ſe trouue manque. D'aultres ont d'aultres opiniōs leſquelles ie ne veux ny approuuer ny refuter pour le preſent. La mienne eſt que pour le plus ordinaire là où il n'y a putrefaction il ny peut auoir contagion, d'aultant que la contagion ſuppoſe preſque de neceſſité la putrefactiō. Non toutesfois au contraire, car la pu-

trefaction se retrouue ordinairement sans contagion. Bien est il veritable que la putrefaction s'estant saisie d'vne partie ny demeure iamais arrestee, ains va petit à petit insensiblement gaignant sa voisine, & en suitte pied à pied s'estend aux pl⁹ esloignees, iusqu'à ce que le tout soit vitié & corrompu, si ce n'est que l'on luy couppe chemin par remedes conuenables. Ou en leur defaut que l'on vienne à l'amputation du membre putrefié, pour destourner l'esclandre des mẽbres sains. Mais cette communication de putrefaction d'vn membre à l'aultre n'est pas ce que nous appellons contagion, ains seulemẽt celle qui se communique d'vne personne à l'aultre.

Quelqu'vn m'obiectera si la putrefaction est cause de contagion quelle apparence y a il que la petite verole soit plustost contagieuse que beaucoup de fiebures plus aigues & putrides que celles qui l'accompagnent ? Que dis-ie plus putrides ? souuent la fiebure de petite verole est sans putrefaction, donc sans contagion : souuent mesme la petite verole est sans fiebure.

Ie responds au premier poinct de cet-

te obiection auec le docte Fracastorius que la putrefaction n'est pas cõtagieuse, si elle n'est sordide & recluse. Il appelle sordide celle qui est profonde, & non superficielle. Il appelle enclose celle en laquelle les parties qui euaporent sont longuement retenues & agitees, dont ensuit vne mixtion forte & glutineuse. La fiebure qui se faict par telle sorte de putrefaction est legere en apparẽce (telle est celle de la verole) par ce qu'il s'y faict grande euaporation d'humidité, qui ensemble engẽdre la glutinosité, & rabbat l'acrimonie & vehemence de l'ardeur febrile : Les fiebures ardentes ne sont pas contagieuses, car ou les parties qui en exhalent ont vn meslange fort debile, ou elles ne peuuẽt adherer & s'attacher pour leur seicheresse. I'adiouste que la disposition particuliere de la matiere putrefiee y faict beaucoup.

Ie responds au second que bien que le sang contenu dans les veines ne soit pas putride, il se putrefie neantmoins lors qu'il arriue au cuir, & se putrefiant rend des vapeurs contagieuses. La putrefaction se donne à cognoistre euidemment par la puanteur qui accompagne les pu-

ſtules, & les crouſtes ſeiches & cendrees qu'elles laiſſent apres elles. Ie reſponds au troiſieſme que la petite verole eſt plus contagieuſe en ſon eſtat & declinaiſon lors que pour l'ordinaire il n'y a point de fiebure, qu'en ſon commencement & augment, qui monſtre que la contagion ſuit la putrefaction des puſtules, pluſtoſt que celle de la maſſe ſanguinaire.

Par quels moyens, & par quelles voyes ſe communique la verole.

CHAPITRE XII.

LE Docte Fernel en ce traicté admirable qu'il a faict des cauſes cachees, faict trois differences des maladies occultes : Aucunes ſont peſtilentes, dit-il, les autres ſont contagieuſes, les dernieres ſont venimeuſes. Les peſtilentes ſont celles qui ſe communiquent tant par l'air que par l'entremiſe des humeurs : Les contagieuſes ne ſe prennent que par les humeurs ſeules & par le ſeul attouchement : Les venimeuſes ſont fondees

libro 2. de abditis rerum cauſis cap. 11.

en vne substance plus grossiere, c'est pourquoy elles ne se cõmuniquẽt qu'en receuant interieurement les corps venimeux. Il rapporte la verole au nombre des maladies pestilentes par ce qu'elle infecte tãt par l'air que par les humeurs: tant par l'inspiration & trãspiration que par le contact. Ceste doctrine suppose que la verole est absoluëmẽt pestilẽte, ce que nous n'aduoüerõs pas. Au reste elle s'accorde auec celle que nous auons supposee cy deuant: Elle differe seulement en ce que nous auons vn petit plus clairement & distinctement specifié la chose. Car nous auons dict que la verole est contagieuse en trois manieres, 1. par le contact des corps verolés; En second lieu par le foyer que ces corps espandent és linges & draps qui les approchent ou enuironnent. Tiercement par l'air ambient. Ce foyer est vne humeur ou vapeur. Ceste vapeur est comprise ou soub l'humeur de laquelle elle s'esleue; ou soub la'ir auquel il symbolise en substance, c'est pourquoy Fernel n'en faict aucune mention particuliere. Voyons maintenant comme la verole se glisse d'vn corps à l'autre par toutes ces voyes

Elle infecte ou par l'air, qui sort sensiblement de la poictrine du verolé, & insensiblement au battement des arteres, ou par l'air qui l'enuironne.

L'air qui vient du malade sans doubte retient quelque impression de la pourriture interieure & exterieure laquelle est communiquee au cœur, & aux arteres : Aux arteres, par les pustules qu'elles reçoiuent comme parties aboutissantes au cuir : Au cœur, par la fiebure & par la communication des arteres, comme reciproquement le cœur faict part de ses affections aux arteres. L'air qui enuironne le malade est infect, tāt par le meslange de cet air impur qui part de sō corps, auec les vapeurs putrides qui en exhalēt, comme par l'attouchement immediate du corps infecté.

d'un sel volatile & venimeux qui s'exale par la fermentation des humeurs qui se joint à celuy des corps et luy servant de levain en produit un mal piquant

En second lieu elle infecte par les vapeurs, qui ne peuuent qu'elles ne soyent putrides & copieuses. Putrides, puis que les choses chauldes & humides, encloses & reserrees en lieux chauds & humides conçoiuent facilement la putrefaction : Particulierement le sang qui, si tost qu'il franchit ses barrieres & se coule hors ses vaisseaux pour s'espandre par

les pores & petits trous insensibles de noz corps, se corrompt & putrefie ou du moins il s'eschauffe par dessus sa nature dict Galien en sa methode. Copieuses, puis qu'il se faict ebullition, ebullition dis-ie du sang qui est de soy vaporeux, comme estant chaud & humide. Le sang en tant que chaud s'esleue, se separe, & s'attenue en tant que vuide il est de parties laxes & mollasses obeissantes à la separation. En dernier lieu la verole infecte par les humeurs, qui sont plus que suffisantes & en quantité & en qualité.

Leur quantité se monstre par la multitude des pustules pleines & rebondies, & par les Icheurs qui en d'escoullent.

la qualité de l'humeur qui cause ce mal

Leur qualité est putride puis qu'elles puent: Elle est acre, tesmoing la douleur & demangeaison. Elle est tenüe, puis qu'elles se portent à la circonference. Elle est gluante, puis que sensiblement elles s'attachent & adherent es linges & draps, & aultres corps contigus. La putrefaction les rends infectes: L'acrimonie, promptes & actiues: La tenuité, penetrantes: La tenacité, adherentes: Conditions necessaires pour com-

muniquer promptement & efficacement l'infection d'vn corps à l'aultre.

Ces matieres ainsi disposees trouuent diuerses entrees en noz corps, l'air & les vapeurs s'y glissent par l'inspiratiõ, & par la Diastole des arteres. Ce mesme air, les mesmes vapeurs r'encontrant la peau exterieure, laquelle a vne analogie particuliere à telle infection, luy imprimẽt leur venin. Aussi ayie veu arriuer souuentesfois que ceulx qui manioyent les verolés en heritoyẽt quelque bouton á la face, soit ou qu'ilz portassent la main á la face soudain apres auoir touché le malade, ou par la communication de l'halene & des vapeurs. comme elle entre dans nos corps

Les humeurs ne sont cõtagieuses que par l'attouchement seul ou des malades, ou des linges, habits & autres meubles capables d'en entretenir le foyer. Leur infection se communique premierement au cuir, & aux veines & arteres desquelles il est cõstruict, puis de suitte en suitte, parcelle à parcelle va estẽdant son venin de ces petits rameaux aux plus grands: le sang & les espritz abandonnez á telle infection, L'ayant receuë, se troublent, sagitent, s'eschauffent & bo- luy sert de le main

üillonnent. Les venes trauaillees de tant de mouuements outrageux font effort, vomissent ce qui les presse, & moleste, le poussent & reiettent aux parties plus viles & abiectes, & plus esloignees du centre, s'en deschargent à proportion de leur chaleur & vigueur.

Il n'est pas du tout necessaire que ceste infection se coule plus auant dans les grands vaisseaux, il suffit que tant le cuir que les rameaux qui s'y terminent reçoiuent les seminaires de contagion, puis les faisant germer & multiplier les dispersent à toute la circonference & ambitude du corps, commenceant au voisinage, & de là empietant sur les parties plus esloignees, aultant que la dispositi-on du subiect le peult permettre. Ces voyes sont communes aussi bien à l'air, & aux vapeurs, comme aux humeurs.

Ces discours dõnerõt peut estre enuie aux doctes de profonder plus auant, & subiect aux curieux de nous dresser des volumes de propositions curieuses & problematiques, Mettons en quelques vnes en auant pour leur exciter l'esprit à telle curiosité, & leur fournir de quelque fondement pour y respondre.



DOVZE PROBLEMES touchant la contagion de verole.

CHAPITRE XIII.

Sy où il y a moins de pustules, il y a moins de contagion?

Il y a raison de part & d'aultre. Pour l'affirmatiue, c'est chose bien aduouee entre les Philosophes que la grandeur de la quantité rend la qualité plus actiue: Et sans en prendre aultre aduis que de nos sens, nous experimentons iournellemẽt que l'action se rend plus forte ou plus debile à mesure que la quantité de l'agẽt est augmentee ou diminuee. Il y a donques grande apparence que comme.

Vn grand feu rend plus de chaleur,
Vn grand flambeau plus de lumiere,
Vn grand parfum plus forte odeur,
Vn grand vent faict plus de poussiere.

Aussi vn grand nombre de pustules conçoiue vne chaleur estrangere plus

forte, des Icheures & aultres matieres plus copieuses, dont il arriue vn boüillonnement plus cuisant, vne putrefaction plus sordide, des vapeurs plus infectes, plus acres & en plusgrand nombre, lesquelles se rencontrant ensemblemẽt en mesmes temps & en mesme subiect, redoublent la violence de leur effort, & forcent la resistence du patient.

D'autrepart il semble que la contagion est tellement despendante de la qualité & disposition de l'agent, que pour peu de matiere qui la fomente & sustẽte, elle ne laisse pas de produire son action, & son effect, si elle a quelque Analogie & proportion auec le patient. Ainsi la poincte du Scorpion tuë auant que l'on puisse descouurir la playe qui a donné l'entree à son venin. Ainsi tout le corps s'esbransle & s'abbat au mouuement d'vne vapeur presques insensible portee de la moindre de ses parties au cerueau, & donne les mesmes conuulsions que feroit vne humeur ou vapeur plus copieuse. Et pour demeurer aux termes de contagion, le chassienx darde vne œillade de contagieuse à l'œil de son voisin sans grand concours de matiere. Le

les yeux chassieux communiq leur mal à celuy qui les regarde

Phthysique

Phthyſique rend vne halenée pernicieuſe aux poulmons de celuy qui l'aſpire, bien que ſa corruption ſoit petite en qualité, mais forte & puiſſante en quantité. De meſmes la verole ne laiſſera d'eſtre aultant & plus contagieuſe, ſi elle n'eſt ſi vniuerſellement eſtendue, moyennant que les conditions requiſes à la contagion s'y retrouue au ſouuerain degré, Or eſt il qu'ẽtre ces conditiõs nous n'auons faict nulle mention de la quantité, donques elle n'y eſt pas neceſſaire.

L'on pourroit fortifier l'vn & l'aultre party d'aultres raiſons probables mais ce ſeroit abuſer de la patiẽce du Lecteur, qui deſia attend auec impatience la reſolution. Ie reſponds donc premierement que la petite verole petite en quantité eſt moins contagieuſe de loing, c'eſt à dire par l'entremiſe de l'air & des vapeurs, que ſi elle eſtoit plus copieuſe. La raiſon eſt que l'air peut plus facilement diſſiper ſes ſeminaires par ſon agitation cõtinuelle, & rompre leur effort par ſes qualités manifeſtes, lors qu'ilz ſont petits en nombre. Car bien que les ſeminaires ſoyent gluants & viſqueux, ſi ne peuuent ilz faire reſiſtence aux grandes

le phthysique communique son mal du poulmons de celuy qui la regarde ces choses se font par les esprits volatils et par moyens qui sortent par le bouillonnement ou fermentation et rentrant dans les parties qui sont de meme nature et trouble leur fonction En leur communiquant leur meme mal et nature par leur levain piquant

alterations comme il se iuge clairement en ce qu'ilz ne resistent ny à la chaleur du feu, ny au grand froid de l'eau; de mesmes ne resisteront ilz pas, qu'à peine, à l'action de l'air, si ce n'est que la quantité soulage & renforce leur resistẽce. Ainsi vn bien peu de fumee se perd incontinent, & n'ennuyt pas beaucoup en vne grande chambre. Ainsi vn grand air rompt incontinent l'odeur puante d'vne petite vapeur. Neantmoins ny ces vapeurs ne perdent pas soudainement ny entierement leur action pour legere qu'elle soit, aussi ne faict pas la verole, qui est tout ce que les arguments contraires peuuent conclure. Car nous nenions pas que la poincte venimeuse du Scorpion, & la vapeur epileptique, & la Chassie, & la Phthyse ne fassent de grands effects en peu de matiere, mais leurs outrages seroient bien plus grands & plus violents si ceste matiere qui sert de suppost à leur qualité venimeuse ou contagieuse estoit plus abondante. Bref ny la Cigue, ny la Mandragore, ny le pauot bien que doüez de qualités contrai- *3. aphoris. comm. 17.*
res à nostre nature ne feront iamais bresche à nostre santé, dit nostre Galien, si ce

n'eſt ſoubs le port de la quantité, & à proportion de la meſme quantité.

Ie reſponds ſecondement qu'vn bouton ſeul de verole peut dõner auſſi grande infection par l'attouchement que pluſieurs enſemble, mais comme cette infection ne s'attache qu'à vne fort petite partie du corps, il n'y a pas grande apparence qu'elle puiſſe beaucoup gaigner & empieter ſur les autres parties ſaines, là où au contraire quand pluſieurs parties ſont ſoüillees & polluees de la meſme infection plus facilement elles ſe rendẽt maiſtreſſes de leurs voiſines, & comme de main en main forcent les plus eſloignees. Ainſi ſe trouuera-il abſoluement veritable que plus copieuſe eſt la verole plus elle eſt cõtagieuſe, d'aultant meſme que plus elle abonde en matiere moins peut elle eſtre regie & gouuernee par la chaleur naturelle, d'où ſuit vne putrefaction plus grãde & plus profonde, vne fœteur plus inſupportable, vn meſlange plus fort au moyen de l'agitation qui ſe faict par la chaleur eſtrangere, vne acrimonie plus vehemẽte & plus penetrante, & conſequemment plus contagieuſe.

parceque tous les esprits et salz se fermen tant trouuant vne ouuerture sy porte tous comme la fumee se porte par la cheminee qui nen trouuant point emplit toute la maison piauant

Second Probleme.

LA *verole mortelle eſt-elle pas plus contagieuſe que la ſalutaire ?*

Il ſemble qu'ouy, ſi les raiſons que nous venons d'alleguer ont quelque poids : Car comme la mort eſt l'extremité du mal, auſſi toutes les diſpoſitions à la mort doiuent eſtre extremes, ſçauoir eſt la putrefaction, la ſordicie, la fœteur, l'agitation, l'acrimonie, l'infection.

D'autrepart l'on voit que la mortelle n'aduance pas comme l'autre, ou elle diſparoit, ou elle ſe deſſeiche. Ce qu'elle n'aduance point teſmoigne vne chaleur debile, laquelle oppreſſee ſoubz le faix ne peut faire grand effort, d'où arriue que comme elle manque en l'expulſion, auſſi l'agitation en doit eſtre moindre. Et par conſequent le meſlange n'en eſt pas ſi ferme. Lors qu'elle diſparoit elle teſmoigne que la putrefaction eſt ſuperficielle, & moins glutineuſe, d'où vient que ce qui ſe putrefie s'exhale.

Lors qu'elle ſe deſſeiche elle donne euidemment à cognoiſtre qu'elle n'eſt pas contagieuſe, puis que la ſeichereſſe empeſche qu'elle n'adhere & s'agglu-

tine. Ainsi manifestemẽt y a-il tousiours quelque defaut d'vne ou de plusieurs conditions necessaires à la contagion.

Pour responſe i'accorde que lors que la verole disparoit, ou se desseiche entierement, elle est moins contagieuse au tact, d'autant que la glutinosité & lenteur ne peut estre sans humidité. L'air neantmoins qui sort du verolé tant par l'expiration que par le battement des arteres estãt plus infect, à cause que toute l'infection se retire à l'interieur, & se redouble par l'actiõ de la chaleur estrangere qui en est en pleine possession. C'est air (dis-ie) accompagné des vapeurs putrides prouenantes du foyer de contagion est beaucoup plus contagieux en la verole mortelle qu'en la salutaire. De tant plus que la verole mortelle ne se trouue iamais sans fiebure lente, laquelle par sa lenteur donne preuue suffisante qu'il se fait vne putrefactiõ sordide, profonde, & refermee au dedans, conſequemment contagieuse. Elle est sordide d'autant qu'il s'euapore quantité grande d'humidité, ceste humidité rend les vapeurs gluantes & adherentes, & ensemble rabbat la violence de l'ardeur febrile.

les esprits de la sortant d'un principe disposé a la mort change en sa nature toute ce qui luy est contraire et luy imprime sa même qualité piquant

Troisiesme Probleme.

Es morts verolés sont ils plus contagieux que les viuants?

Morta la bestia morto il veneno, dit le prouerbe Italien: Morte la beste meurt le venin. Aultãt en dit ce grand Fracastor de la contagion, sa raison est que les seminaires de contagion s'esteindent auec la chaleur naturelle. Mais supposõs que ceste engeance ne s'estainde point auec la chaleur, par quel moyẽ se pourra-elle communiquer? ce ne sera pas par l'expiration, les morts ne respirent point. Ny par le battement des artéres, ilz n'en ont point. Ny par l'euaporation, les vapeurs ne s'excitent & ne s'espandent qu'au moyen de la chaleur, les morts sont froids, voire si froids qu'ilz esmoussent le tranchant des rasoirs que l'on employt à les ouurir & dissequer, sera-ce donc par l'attouchemẽt de leurs corps? Non, car ou la matiere contagieuse est desseichee & lors elle ne peult s'agglutiner, ou sa force est aneantie par la froideur excessiue de la peau. Il est bien vray que les seminaires de contagion se peuuent deffendre & conseruer longuemẽt

ce prouerbe n'est pas vray lorsqu'estant mort il ne laisse pas de le faire y une fermentation des esprits aride auec le sel fixe qui sont souleué les partye comme l'on voit à ceux qui viennent enflez apres leur mort & par consequent le venin peut y demeurer & se fermenter comme il paraist dans la peste tant aux chod quaux animaux viuant

contre les assaults legers ou mediocres des causes exterieures, cõme l'on voyt par experience que la peste s'entretient bien longtemps dans des hardes, qui sont à couuert en quelque coin: Mais si vous exposez ces hardes longuement à l'air ou les faictes passer par l'eau ou par le feu, les seminaires se perdront & consumeront, faulte de pouuoir resister aux alterations si puissantes. De mesme la contagion verolique pourra bien s'entretenir dans la laine ou fourure, mais non dans vn cuir extremement refroidy par la mort.

D'aultrepart ceux qui sont appointez en faict contraire alleguent les generations & corruptions qui se font és corps morts. Generations d'animaulx cõme de vermisseaux. Corruptions putrides, infectes & insuportables pour leur puanteur. Or est il que l'ouurier principal & necessaire en toute generation c'est la chaleur: Nulle putrefactiõ n'arriue que par vne chaleur estrangere. Toute puanteur s'esleue par la chaleur, & se porte à nos narines par l'entremise des vapeurs qui s'exhalent du corps putrefié, les exhalaisons mesmes ne peuuent estre

suscitees sans chaleur: Doncques il reste aux morts de la chaleur à suffisance pour conseruer & fomenter les semin aires de contagion, pour les augmenter, les exciter, les esleuer, les espandre & distribuer à ceux qui les approchent ou manient. Qui croyra que les morts soyent plus froids que les parois, les planchers, les meubles, bref que les chambres ou les Phthysiques font leur demeure? Les Medecins neantmoins sont d'accord qu'elles conçoiuēt l'infection du Phthysique, la confirment & la communiquēt long espace de temps apres à ceulx qui en prennēt possession auant qu'elles soyent bien airees & purifiees: Aura l'on pas iuste occasiō de soubçōner le mesme des corps morts? Pline racōte que ceulx qui goustēt le lievre marin en meurent, & ne viuent qu'aultant d'heures apres qu'ilz l'ont mangé, que le lievre en aura vescu. Quelq'vn prendra ceste histoire pour fable, aussi est elle subiecte à caution, qui en veult respondre? qui sçaura combien le lievre aura vescu d'heures? si elle se treuue veritable en vn qui asseurera des aultres? Mais posé qu'elle soit veritable l'on peut dire que le lievre ma-

rin tue comme venimeux, & non comme contagieux.

Mais que respondrez vous de ce loup enragé qui, (au rapport de ce grand Fernel, homme tresdigne de foy) estant cuit & appareillé en diuerses saulces infecta de sa rage tous ceux qui en mangerent, dont aucuns en moururent, les autres sages aux despens de leurs compagnons, mirent ordre à leurs affaires; Est-ce pas chose admirable que ny le feu, ny la cuitte n'ayent peu dompter ou reprimer son infection contagieuse? Donques les seminaires contagieux ne s'esteindent pas par l'extinction de la chaleur de la beste contagieuse.

Quant à moy ie tiens que tandis qu'il reste de la chaleur actuelle & sensible dans vn corps mort l'on ne peut douter qu'il ne s'exhale des vapeurs putrides & contagieuses.

L'exhalaison se faict par ce que la chaleur ne peut estre oyseuse rencontrant vn subiect propre à produire son action, le subiect ne peut manquer en vn corps mort de verole, plein d'vn sang putride & vaporeux. Ces vapeurs sont putrides puis que leur subiect est tel. Elles sont in-

Experience contraire
J'ay veu vn beuf
enragé et tué dans
sa plus grande
furie car j'ay
veu tuer avec
bien 30 coups
[illegible] il estoit
fort gras des
gens le prirent
et le mangerent
tant frais que
salé sans en
avoir aucun mal
J'ay aussi veu
plusieurs fois
manger du beuf
pesté et en ay
moy mesme
mangé sans qu'il
m'en soit arrivé
aucun mal
[illegible]
Je croy que le
mal des bestes
quand il sont
mortes ne se
communique
qu'aux bestes
et non a l'homme

fectes & contagieuses, car l'extinction de la chaleur naturelle ne peut estre cause de l'extinction des seminaires de contagion, au contraire comme la contagion naist de putrefaction, & la putrefaction d'vne chaleur contre nature, là où la chaleur contre nature abonde la putrefaction y abonde, & auec la putrefaction la cõtagion. Les corps desnués & desertés entierement de chaleur naturelle cõme les morts, sont laissez à l'abandon à la pourriture & corruption, n'ayant aucun lien qui retienne ou reprime le mouuement de la chaleur estrangere, & qui serue de bride à la dissolution qui se fait de l'humidité. Lors toutesfois que les corps morts sont actuellement refroidis, ceste chaleur qui se couue à l'interieur soubz la putrefaction est comme vn feu soubs la cendre; qui pour la debilité de sa vertu ne fait pas grande esmotion, & ne donne que fort leger sentimẽt de ses esclats. D'où vient ou qu'à peine se peut-il exciter aucune vapeur, ou s'il s'en excite, qu'elle ne peut s'esleuer; ou si elle s'esleue, qu'elle mãque de poussee pour franchir la barriere d'vn cuir referré & constipé par la froidure qui le posse-

de & l'enuironne. Neantmoins les vapeurs infectes & les humeurs attachees au cuir des morts peuuēt (à mon aduis) communiquer la contagion par leur attouchement: & n'y a pas de raison, que le foyer de contagion ne se puisse du moins pour peu de temps maintenir & cōseruer en vn subiect desia infect de soy, & disposé à vne entiere corruption, aussitost qu'en vn lict ou en vn plancher.

Mais quelqu'vn s'estonnant de ceste comparaison me demandera si la verole se peut communiquer par vn plancher.

Probleme quatriesme.

PEut-on prendre la verole en logeant en vne chambre, ou couchant en vn lict apres vn verolé bien que les draps soient changez? Chacun aduouë cela d'vn Phthysique, & desia nous l'auons supposé pour veritable. Personne n'ignore le soing que l'on a coustume de rendre à parfumer les chambres des pestiferés, & peu de gens se treuuent asseurez d'y loger apres eux auant que d'y auoir pourueu à bon escient.

Le mesme semble deuoir estre prati-

que en la verole, puis que, selon les doctes & experimentez, elle est capable de laisser vn foyer de son infection, & que le bois (principallement celuy qui est poyeux) est propre à le receuoir & conseruer.

Pour moy ie ne ferois aucune difficulté de permettre à vn enfant ou autre de loger en vne chambre, peu de iours apres que le verolé en seroit sorty, sans vser de plus grand appareil pour la correction de l'air, sinon que les linges, draps, fourures, tapisseries, & autres meubles semblables qui facilement reçoiuent, retiennent, & communiquent l'infection fussent changés, ou purifiés comme il appartient : pourueu que la chambre fut bien airee d'elle mesme, & non estouffee. Car i'estime que l'air libre d'vne chambre spatieuse est seul suffisant pour dissiper & surmonter l'infection des vapeurs veroliques y delaissees. Ie serois plus circonspect & retenu à l'esgard des Phthysiques, d'aultant que leurs vapeurs comme plus gluantes & d'vn meslange plus elabouré sont plus adherentes & rebelles que celles des verolés. Quant à la peste, l'experiẽce nous

a faict foy, au danger & à la perte de plusieurs comme son foyer est penetrant, actif, opiniastre, & de longue duree, ne s'y iouë qui vouldra.

Probleme cinquiesme.

M*Ais vn qui n'auroit pas la verole pourroit-il la donner à vn autre?*

Propter quod vnum quodque tale, & illud magis dit l'axiome qui reuient au Prouer- vulgaire, *Nemo dat quod non habet*, personne ne donne ce qu'il n'a pas. Pourquoy donques (dira quelqu'vn) les Dames sont elles si scrupuleuses pendant qu'il y a bruict de verole, & si soigneuses de tenir leurs portes serrees, de peur que quelqu'vn inopinement ne les aborde apres auoir visité quelque verolé? Pourquoy ferment elles l'entree de leurs chãbres à leurs Medecins propres lors qu'ilz traictent les verolés, voire encores quelques iours apres qu'ilz les ont quittez?

Les Dames respondront ce que les Legistes nous apprennent que *excedens cautio non nocet*, le trop de soin ne peut nuire: qui doit auoir plus de lieu en ma-

tiere de santé, qu'en matiere de chicanne. Adioustant que les Historiẽs ne donnent point de blasme à Cæsar d'auoir banny sa femme de sa compagnie soubz quelque apparence qu'elle s'estoit prostituee à Clodius, là où meritoirement elles seroient reprises & blasmables d'auoir prostitué leur santé, & celle de leurs enfants à l'indiscretion de toutes sortes de personnes, en temps suspect d'vne maladie si infecte & dangereuse. Certes elles ont raison de craindre & fuir ceux qui s'en approchent, s'il est vray ce que nous auons dict que les verolés infectẽt, non seulement par leur conuersation & attouchement, mais aussi par le foyer qu'ilz communiquent aux linges, robbes, manteaux, & autres vestements de ceux qui les hantent ou assistent. Aurelian raconte qu'vne tailleuse d'habits apres auoir tiré aux dents vne estoffe qu'vn chien enragé auoit mordu, fut saisie de rage le troisiesme iour ensuiuãt. Peut il pas aussi bien arriuer qu'vn prenne la verole par le maniement de quelques meubles, ou habits de son voisin qui les portera sur soy sãs qu'il en resente ou receoiue aucune offence? Ie dis d'auantage

cette communication se pouuoit faire par la baue qui estoit demeurée a le toffe qui estoit et nest presque autre chose que le larmo mar uolatile qui pouuoit entre familement a celuy de cette famme ou par le parel ou par quelque petite glere de la bouche

qu'vn Medecin ou autre touchant le poux d'vn verolé peut receuoir l'infectiõn en ses doigts sans en estre interessez en sa santé, neantmoins quelq; Damoiselle tendrelette qu'il viendra à toucher par apres receura de luy ceste mesme infection à son grand interest. Ceste supposition est beaucoup plus facile & plus croyable que ce que l'on escrit d'vne ieurine Indienne nourrie longuement de poison soubs esperance qu'Alexandre charmé de sa beauté venant à l'embrasser prendroit la mort où elle auoit pris sa nourriture.

Nonobstãt ces raisons, auec permission des Dames plus scrupuleuses, qu'il me soit loisible de dire en faueur de ma robbe, que c'est vne actiõ de bien seance de ne point entrer legeremẽt en crainte & meffiance de ceux qui ont le gouuernement de noz vies & de noz santez en main, sur tout où il s'agit de leur profession. Aussi est-ce reciproquemẽt vn traict digne de la prudence Hippocratique de n'apporter aucun ombrage ou apprehension à ceux qui nous font l'honneur de nous confier ce qu'ilz ont de plus cher & plus precieux en ce mõde, ie dis

eux mesmes, & de n'engager temeraire-ment nostre reputation au reproche des langues malueillantes, soit à droit ou à tort. Que si apres auoir esté en quelque lieu suspect, la necessité nous porte au-pres de quelque personne delicate & tendrelette, preparee à receuoir l'infection de laquelle nous pourrions estre entachés, la raison nous commande, & nostre consciẽce nous oblige à changer d'habits, lauer les mains & la face, bref à faire entierement ce que nous iugerons necessaire pour euiter tout danger, voire mesme le moindre soubçon de dãger.

Mais retournons des Medecins aux malades, & voyons en quel temps ilz sont moins à craindre.

Probleme sixiesme.

SI les auant-coureurs de verole sont contagieux?

Nous nous souuiendrons que les accidents qui precedent l'eruption des pustules, sont appellez communement precurseurs de verole. Telle est la fiebure, telle la douleur & pesanteur de teste, l'endormissement, la lassitude & au-

tres

tres que nous rapporterons entre les ſignes de verole imminente. A preſent la queſtion eſt, ſi ceux qui ſont touchez de ces accidents auant-coureurs peuuent infecter les aultres?

Il y a de la probabilité tant en affirmant qu'en nyant. Ceux qui tiennent la negatiue obiecterõt qu'où la putrefaction ne ſe treuue, là ne ſe peult retrouuer la contagion, or eſt il que ſouuent ces auant coureurs ſont ſans fiebure, & par conſequent ſans pourriture; Car qui oſeroit nompas conteſter, mais s'imaginer qu'vne putrefaction ſi vniuerſelle peut demeurer ſans fiebure? ſi donques il n'y a fiebure, il n'y a putrefaction; s'il n'y a putrefaction, il ny peult auoir de contagion. Poſez, diront ilz, qu'il y ayt fiebure, conclurez-vous de neceſſitè qu'elle ſoit putride? peut-elle pas eſtre ephemere? ou bien ſynoche ſans putrefaction? Le ſang qui de ſon ebullition fait eſclorre & bourgeonner la verole, peut-il pas boüillonner ſans ſe putrefier? Mais quand bien la fiebure ſeroit putride elle ne ſeroit pas contagieuſe, par ce que ſa chaleur couue à l'interieur comme vn feu ſoubz la cendre, ſans commu-

niquer ſes fumees à l'exterieur, autrement dés le commencement il s'en verroit quelque apparence au cuir, lequel en guiſe d'vn Prothee ſe change & transforme en diuerſes couleurs, comme en autant de formes reſpondantes à celles des humeurs qui luy sõt enuoyees. D'autant plus que les vapeurs ſuſcitees des humeurs putrides ſont autant de Polypes qui s'attachent & adherent opiniaſtrément és corps qui les reçoiuent, differentes neantmoins des Polypes en ce qu'elles donnent la couleur ou teinture à leur ſubiect, là où le Polype la prẽd des rochers eſquelz il s'agglutine. Si donc le cuir du corps infecté n'en deſcouure aucune impreſſion les corps voiſins en reſentiront-ilz de l'infection?

Ceux qui combattent pour l'affirmatiue vſeront les meſmes poinctes contre leurs contraires, & prouueront que ſouuent il arriue non ſeulement ebullitiõ de ſang, mais auſſi putrefactiõ ſans fiebure, ou du moins ſans fiebure putride: Car & l'ebullitiõ & la putrefactiõ peuuẽt eſtre ſi legeres, ou ſi eſloignees du cœur, qu'elles ne luy cõmuniquerõt ny chaleur ny pourriture. Les vapeurs

& exhalaisons putrides ne laisseront pas pourtãt de s'esleuer & s'espandre à l'exterieur, & d'infecter ceux qui les receueront, sans que le cuir du patient qui leur donne passage semble en estre alteré ou endommagé. Tout ainsi que ceux qui ont l'haleine puãte sont insupportables aux narines des assistants, sans qu'eux mesmes resentent nulle incommodité de leur puanteur. Que s'il y a fiebure putride la contagion doibt estre beaucoup plus suspecte, car c'est sans doubte que le cœur infecte l'air qu'il attire pour son rafraichissemẽt, & consequemment que par l'expiration de cest air infecté l'air ambient se rend impur, & infect à ceux qui le respirent. Le mesme se doibt entendre du battemẽt des arteres, qui chasse & repousse insensiblement l'air & les vapeurs infectes à l'exterieur. Insensiblement dis-ie à noz yeux, car le cuir n'en paroist nullement changé, du moins au commencement : Mais sensiblement au tact, tesmoings les cuisons, les poinctes, les douleurs, les lassitudes, & aultres accidents que l'on resent presque vniuersellement par tout le corps.

Ces raisons de part & d'aultre se peu-

uent appoincter sans grande difficulté, s'il'vne & l'aultre partie veult remettre quelque chose de ses pretentions. Si l'affirmatiue pretend que tousiours les auantcoureurs de verole sont contagieux, elle a tort. Si la negatiue se fonde sur la contradictoire absoluemẽt, & sans restriction, & maintient que iamais ilz ne sont contagieux, elle a tort. Moderons l'affaire, & leur accordõs à chacun partie de sa position. Aduoüons volontairement que les auantcoureurs sont contagieux lors qu'ilz ont les marques de putrefaction euidemment emprein-tes, (i'entends par les auantcoureurs les maladies mesmes esquelz ces signes de verole imminente se font paroistre) La putrefaction conceuë à l'interieur les rend infects & contagieux: non indifferemment, mais de la maladie mesme de laquelle ilz portent les caracteres, & dõt ilz entrainent les dispositions. Au contraire c'est chose certaine que les auantcoureurs ne peuuent estre contagieux s'ilz sont destitués du vray foyer & seminaire de contagion qui difficilement se rencontre sans putrefaction, & difficilement la putrefaction contagieuse se

peut-elle rencontrer en si notables parties de nostre corps sans se donner à cognoistre. Donques où il n'y a nulle indice de putrefaction, il n'y doibt auoir aucun soubçon de contagion verolique.

Les arguments de part & d'autre militent pour nostre resolution, & se destruisẽt les vns les autres en ce qu'ils outrepassent les termes esquelz nous les auons reduicts. Les moins doctes sont capables de les resouldre.

Probleme septiesme.

LEs bouttons de petite verole sont ils tousiours contagieux?

Ilz le doiuent estre si vostre definition est bonne dira quelque subtil Dialecticien. Car la Dialectique m'enseigne que la definition & le definy doiuent estre reciproques, si doncques la verole sont pustules contagieuses, les pustules non contagieuses ne seront pas verole.

Le Medecin colligera le contraire du discours precedent: vous nous auez appris (dira-il) que les auantcoureurs de verole sont sans contagion, lors qu'ilz sont sans putrefaction, pourquoy ne di-

rons nous pas le mesme des bouttons? S'il y a mesme raison, ferons nous pas mesme illation? Les bouttons seront-ils contagieux en tant que bouttõs simplement, ou en tant que veroliques, ou en tant que putrides? Non en tant que bouttons simplement & absoluement, autrement nous serions obligés d'aduoüer le mesme en toutes especes de bouttons. Non pas mesmes precisemẽt en tãt que bouttõs de verole, car il y faut adiouster vne cause particuliere de cõtagiõ, & specifier pourquoy les bouttõs de verole sõt plustost cõtagieux q̃ les autres

Il reste doncques qu'ilz le soient en tant que putrides (suiuant les cõditions cottees par cy deuant) Or est il que du commẽcement ils ne sont pas putrides, lors que leurs auantcoureurs n'ont tesmoigné aucune apparence de putrefaction: car si leur matiere ne l'estoit pas auant qu'elle se coulast au cuir, pourquoy le sera-elle incontinẽt apres qu'elle y est escoulee? Le cuir ne peut pas l'infecter, puis qu'il n'a autre infection que celle qu'elle mesme luy communique. Aussi ne peut-elle pas en vn momẽt estre desertee de la chaleur naturelle, & mise en proye à celle qui est contre nature

mere de putrefaction. La putrefaction ne s'y glisse pas en vn instant, car elle s'induit par l'alteration, & l'alteration auec temps perceptible. Il s'ensuit donc que petit à petit elle se rende contagieuse à mesure qu'elle se putrefie. Voila le pour & le contre. Quant à moy ie iuge ceste seconde opinion veritable. Mais que respondrons nous à la premiere? Supposé que toutes pustules veroliques sont cõtagieuses, faut il pas de necessité faire consequẽce que les pustules ne sõt pas veroliques qui ne sont pas contagieuses? Ie responds que non : Elle seroit valable si l'on supposoit que toutes pustules veroliques sont cõtagieuses, & en tout temps, c'est à dire en leur commencement, accroissement, estat, & declinaison; Et lors ce seroit nier la supposition. Car au contraire nous aduoüons librement que les pustules ne sont pas tousiours actuellement contagieuses en leur premiere sortie, bien le sont elles tousiours en puissance prochaine (comme parlent les Philosophes) en tant que d'elles mesmes elles y sont portees & disposees, & desia en voye de putrefaction : non seulement pour l'impureté

de leur matiere (supposé qu'elle soit impure) mais aussi par ce que le sang ne peut subsister longuement hors ses vaisseaux sans se corrompre.

Probleme huictiesme.

LA verole est-elle plus contagieuse que la Rougeole?

Nous declairerons en son lieu la difference qu'il y a entre l'vne & l'autre maladie, & si elles se doiuent reduire soubs vne mesme, ou soubs differẽtes especes.

Nous supposerons pour le present que les pustules de verole se font d'vn sang plus pituiteux, & consequemment plus humide. Celles de la Rougeole d'vn bilieux & plus sec. Nous faisons iugemẽt des differences & qualités de la matiere par les pustules mesmes, qui en la verole sont plus grosses, plus pleines, & plus abondantes en mucosité; En la Rougeole sont plus petites, moins esleuees, plus resemblantes à des taches qu'à des bouttons.

Cela supposé il ny a doubte quelconque que la verole ne soit plus contagieuse que la rougeole. La mucosité de la ve-

role teſmoigne ſa viſcoſité, & ſa viſcoſité fait qu'elle s'attache, s'agglutine, & s'entretient facilement & longuement és corps qu'elle aſſaut : Et que non ſeulement elle les infecte par l'attouchemẽt, mais auſſi par le foyer qu'elle laiſſe és linges, & draps, qui longtemps apres retiennent encore & communiquent leur infection. La ſeichereſſe de la Rougeole n'empeſche pas entierement la contagion qui arriue par l'attouchement, mais bien celle qui ſe cõmunique par le foyer, ou du moins elle la diminue bien fort, d'autant qu'elle empeſche l'agglutination ſans laquelle il ny peut auoir de foyer. Auſſi la conuerſation de ceux qui ſont touchez de Rougeole eſt moins dangereuſe que celle des verolés, par ce que leurs vapeurs (bien que plus penetrantes) comme plus ſubtiles, ſe diſſipent & ſe reſoudent plus facilement : comme moins gluantes, ſont moins adherentes, & attachees : comme plus ſeiche, ſont moins ſordides.



Probleme neufiesme.

LEs freres & les proches sont ilz plus subiects à estre infectés que les autres?

C'est l'opinion commune, qui neantmoins semble subiecte à cautiō. Qu'ainsi ne soit supposez deux hommes bien sains aupres d'vn tier malade de verole; L'vn qui soit frere du verolé, & l'autre qui ne luy touche de rien. Posez que le frere ait eu la verole abondamment, & que l'autre ne s'en soit oncques resenty: Lequel des deux sera plustost infecté à vostre aduis? Ie m'asseure que chacun donnera sa voix à l'estranger. Donques la fraternité ou la proximité n'y fait rien. Supposez si bon vous semble que ny l'vn ny l'autre de ces deux qui sont aupres du malade nayent iamais esté touchez de verole, mais que le frere soit desia d'aage, & l'estranger encore en son enfance, qui doubte que l'estranger n'en doibue estre plustost saisy que le frere?

Ie respōds que la comparaison se doit faire toutes choses égales, car il y a d'autres conditions qui n'ont pas moins de poids & d'efficace que la consanguinité, desquelles l'vne peut suppleer au defaut

de l'autre. Faictes donques que ces deux ſoient de meſme aage, diſposés eſgalement à receuoir l'infection, ſans qu'il s'y retreuue autre difference que de la proximité, le proche courra plus grande fortune, d'autant qu'entre les proches il y a du ſymbole & cõformité du ſang & des humeurs qui facilite l'action, & donne l'entree plus libre aux impreſſions eſtrangeres. Ainſi les Elements qui ſymboliſent en qualité ſe tranſmuent plus prõptement & auec moins de reſiſtence les vns aux autres: Les aliments qui ont plus de proportion auec noſtre ſubſtance, ſont plus facilement changés en noſtre nourriture. Et pour demeurer aux termes des maladies, les yeux chaſſieux infectent les yeux des regardans & non les poulmons, pour la proportion qu'ilz ont auec les yeux cõme auec leurs ſemblables. Au contraire les poulmons vlcerés & pourrys offencẽt les poulmons de leurs voiſins, & non les yeux pour la correſpondance qui eſt entre eux.

Probleme dixiesme.

Donques ceux qui n'ont iamais eu la verole sont plus subiects à la prendre que ceux qui l'ont euë?

Pourquoy cela? par ce que le sang purifié par la verole, comme le moust par l'ebullitiõ, demeure pur & net, sans meslange des parties vitieuses qui peuuent luy apporter quelque esmotion.

Que dira-on de ceux qui l'ont deux ou trois fois? Nous pouuons dire que la depuration ne s'est pas faicte entiere par vne separation accomplie du sang alteré d'auec le bon. Et de faict il arriue rarement que celuy la recidiue qui l'a euë vne fois abondamment. Raremẽt dis-ie, car il ne peut pas s'en tenir absoluement exempt, d'autant que le sang peut s'alterer de nouueau par contagion, & par le concours, & la violence d'autres causes exterieures, sur lesquelles nous nous estendrons bien au long cy apres.

Probleme vnziesme.

Est-il vray que les vieux sont moins exposez à ce danger que les ieunes?

L'on le voyt; l'on le croyt.

L'on le voyt direz vous, mais il arriue ainsi par ce qu'il se rencontre fort peu de viellards qui n'ayent eu la verole en ieunesse. C'est de mesme que qui soustiendroit que les ieunes sont plus subiects à la mort que les vieux, par ce qu'il s'en voit mourir plus de ieunes que de vieux. Ou bien que les Medecins viuent moins que les yurongnes par ce qu'il y a plus de vieux yurongnes que de vieux Medecins. Ce qui doibt s'imputer à l'inegalité du nombre qui est entre les vns & les autres, & non pas à quelque disposition particuliere. Car il se rencontre dix milles ieunes hommes pour vn seul viellard, & vn nombre infiny d'yurongnes pour vn vray Medecin, & mesmes entres les yurongnes des Medecins.

Pour coupper chemin à tel discours mettons toutes billes pareilles, faisons qu'il n'y aye distinction que de l'aage, sans doubte l'enfant ou l'adolescent est plus prompt & plus disposé que le viellard à engendrer ou receuoir la verole.

Ie dicts à l'engēdrer par ce que les Enfants sont chauds & humides de temperature, & sanguins, d'humeurs. Comme chauds enclins aux ebullitions; Comme

humides, à putrefaction : Comme sanguins, à l'vn & à l'autre ensemble. D'autant plus qu'ilz regorgent d'impuretez contractees au ventre de leurs meres, desquelles on voyt les effects ordinaires, és vlceres descoulants de leurs teste, és galles & grattelles qui s'emparent de touts leurs corps. Leur mesme humeur & leur tẽperature les rend pour la plus-part dissolus & desreglez en toutes leurs actions, excessifs au boire & manger, impetueux en leurs mouuements, sans respect ny des lieux, ny des saisons, d'où vient, que le plus souuẽt ilz se sentent allarmez & saisis de toutes maladies en general, & particulierement des chauldes, desquelles ilz attisent & embrasent le foyer.

Ces mesmes causes les rendent plus exposez aux iniures externes, & plus susceptibles des affections chaleureuses, auec lesquelles ilz ont du symbole & du rapport naturel. Outre que la mollesse de leur cuir se presente cõme à bras ouuerts & estendue pour receuoir les impressions estrangeres. Mais que dis-ie susceptibles des affections chaleureuses? I'adiouste & des froides : C'est Galien qui

me l'enſeigne au troiſieſme de la faculté des ſimples, où il dict que les venins froids attenuez par la chaleur produisẽt plus promptement & plus facilement leurs effects, que ceux qui ſont chaulds de nature.

L'es vieillards au contraire ont le cuir plus dur & reſerré. Car leurs forces eſtãt *6. in 6. Epidem, tit. 6.* aneanties (dict Galien) l'habitude toute extenuee & le cuir mal nourry. Les pores s'appetiſſent & s'eſtreignent. Leur *1. Aphor.* chaleur eſt moindre *frigidum enim eorum* *14.* *corpus* (dict Hippocrate) qui faict que la vieilleſſe ouure ſon ſeing pluſtoſt aux maladies longues, & lẽtes, qu'aux briefues & aigües; aux froides qu'aux chauldes; l'humeur & la tẽperature des vieillards les rend plus retenus & moderez en leur viure que les ieunes gens, conſequemmẽt plus vuides d'excrementz & immõdices, vrayes allumettes de toutes noz infirmitez: d'où vient que pour la *Hippocrat.* pluſpart ilz ſe treuuent moins aſſeruys *2. Aphori.* & abandonnez à la mercy des maladies. *39.*

Les excrements qu'ilz engendrent ſuiuẽt la meſme temperature froide naturellement, plus propre à la generation du phlegme que du ſang, à rabbatre &

esteindre la ferueur de sa masse, qu'à l'enflammer : à la congeler, qu'à la fondre, à l'incrasser qu'à l'attenuer, à la retenir & repousser vers son centre, qu'à l'espandre à la circonference, d'autant plus que la debilité des muscles & des nerfs ne leur permet pas de lascher la bride aux violents exercices. Ainsi ne se voit-il rien qui ne fasse à l'auantage de la vieillesse contre la verole.

Probleme douziesme.

LA grosse verole est elle plus contagieuse que la petite ?

En vain seroit elle appellee grosse si elle ne surpassoit l'autre en infection; Car si nous considerons le nombre des pustules, il est d'ordinaire plus copieux en la petite qu'en la grosse ainsi que nous auons remarqué cy deuant. Mesmes les pustules de la petite excedent souuẽt en grosseur celles de la grosse, & occupent plus de parties. Donques il est à croire que la difference de leur tiltre n'est tiree sinon de la grandeur de leur infection ou contagion.

D'autrepart la petite paroist plus contagieuse,

tagieuse, en ce qu'elle se communique en plus de manieres que ne fait la grosse. Car elle infecte tāt par le cōtact mutuel, que par la respiration, ainsi que nous l'auons enseigné : La grosse au contraire n'infecte nullement par l'entremise de l'air. Qui a iamais entēdu que les chambres où logent ceux qui sont atteints de grosse verole soient infectees par l'expiration ou transpiration des vapeurs qui sortent de leurs corps? Si cela estoit ceux qui leur donnent les frictions, & qui cōuersent ordinairement auec eux en des cabinets fort chauds & fort estroits ne pourroiēt s'asseurer de leurs personnes. Mesmes l'attouchement de leurs pustules n'est pas contagieux s'il ny a quelque sanie ou autre matiere qui en resude ou distille

Telles & semblables obiections se peuuent faire de part & d'autre, qu'il est difficile de bien resouldre sans distinction. Car à la verité la petite verole est plus contagieuse que la grosse si nous auons esgard à ce que nous venons de desduyre en faueur de la partie negatiue. Combien en voyons nous qu'elle attaque & surprend inopinemēt par la seule

frequentatiõ & hantiſe, ſans qu'il ſe faſſe aucune communication des humeurs? Là où la groſſe ne peut rien ſans leur entremiſe, mais en recompenſe où elle touche elle faict bien reſentir ſon attainte, & ne deſcoche que bien rarement ſes fleſches à faulte: ſi puiſſante & ſi virulẽte eſt elle. I'ay veu en diuers lieux pluſieurs honneſtes femmes entachees de verole par l'imprudence ou ignorãce des ſages femmes qui les accouchoient, ayant vn vlcere verolique bien petit, & peu dangereux en apparence au bout du doigt. Pluſieurs ont eſté contraints de paſſer par ſuerie & par bauiere pour auoir beu apres vn verolé qui auoit la bouche vlceree? ſon infection a ſi grande force que ſon effect eſt preſques indifferemment ineuitable à tous ceux qu'elle aborde, pour bien diſpoſez qu'ilz puiſſent eſtre: Au contraire celle de la petite verole requiert vne grande diſpoſition au patient, voire meſme vne certaine proportion entre l'agent & le patient, entre celuy qui la communique & l'autre qui la reçoit. Si bien que la pluſpart toucherõt & manierõt à nud les corps infectez, ores qu'il en deſcoule quelque Icheur

la grosse verolle se gaigner par le toucher des gens qulons sans copulation charnelle

ou autre humeur infecte ſans en receuoir aucune offence. La groſſe n'eſpargne ny ieunes ny vieux, ny chauds ny froids, ny melancholiques, ny ſanguins, ny proches, ny eſtrangers: La petite ne porte pas coup, ou fort rarement, ſi elle ne faict rencõtre des aages, des humeurs, & autres telles circonſtances particulieres. Mais c'eſt trop nous entretenir ſus vne proprieté ſeule de verole, venõs au ſubiect qui la reçoit.

Du ſubiect de la petite verole.

CHAPITRE XIIII.

NOus auons cy deuant appris du docte Fernel que les puſtules ſont eminences qui ſe font au cuir, d'où nous auons inferé que leur ſubiect eſt le cuir. D'icy nous pouuons tirer deux autres conſequences infaillibles.

La premiere eſt que les puſtules ne ſont pas ſeulement diſtinctes & differentes des tumeurs en grandeur, mais auſſi en leur ſubiect: Car les tumeurs peuuẽt occuper indifferemment chaque partie du corps, les os, les cartilages, les nerfs,

les tendons, la chair, la peau, bref il ne s'en treuue aucune exempte de leurs assauts. Les pustules se contentent de trouuer place au cuir, & n'empieter pas plus auant.

L'autre consequence est que si la petite verole est pustule, comme vrayemẽt elle l'est, elle ne peut auoir autre siege que le mesme cuir. Donques me dira quelqu'vn, vous auez commis vne Tautologie adioustant à la definition de verole le mot de cuir, puis que desia il est tacitement compris soubz celuy de pustules. Donques vous encourez le mesme reproche que vous obiectez à ceux qui adioustent le mot de rondeur à la mesme definition. Car tout ainsi que la verole estant pustule s'ẽsuit de necessité qu'elle soit ronde: De mesmes si elle est pustule s'ensuit de necessité qu'elle soit au cuir.

Ie responds que le mot de cuir se prẽd en diuerses manieres, & iaçoit que parlant generalement, le cuir en toutes ses differẽces soit vray subiect des pustules, si estce qu'en particulier toutes pustules ne s'emparent pas indifferemment de toutes les parties esquelles on attribue

le nom de cuir. Pour exemple les varons, que les Latins appellent *vari*, ne se voiēt qu'en la face. Donques il a esté raisonnable de specifier le subiect auquel se retreuue la difference de question, afin qu'il ne restat nulle doubte de tant plus que la verole ne se campe pas seulement en la partie qui merite plus particulierement le nom de cuir, mais aussi en celles qui luy sont proportionnees, ce qui n'est pas en toutes pustules.

Pour plus grand esclaircissement de ceste difficulté, il est à noter que le mot de cuir se prend communement en quatre manieres, toutes lesquelles ont part à nostre subiect.

Il se prend en premier lieu pour la Cuticule que les Grecs nomment ἐπιδερμίς qui n'est qu'vne efflorescēce engendree d'vn excrement grossier du vray cuir, en façon mesme que se faict la peau du formage. L'on ne peut nier que ceste petite peau ne soit receptacle de petite verole, car il se voit à l'œil que sa forme & sa couleur est tellement alteree & vitiee, qu'au lieu d'embellir le corps, elle le rend difforme & hydeux, voire horrible & monstrueux. Les pustules se

font (dit Galien) lors que les humeurs plus grossieres s'attachent au cuir, ou plustost à l'epiderme car il est plus dense.

6. Epid. cōment. 2. t. 30

L'on pourra m'obiecter que ie pose le siege d'vne maladie, telle que la verole, en vn excrement; qu'au contraire le commun des Medecins ne recognoist nulle maladie où il n'y a point d'ame. Ie responds que la petite verole consideree en tant qu'elle offence, ou occupe l'epiderme ne merite pas le nom de maladie, mais seulement de symptome, compris soubz le gendre des qualités changees. Le mesme se doit entendre de toute autre espece de pustules.

En second lieu par le cuir nous entendons le vray cuir, que les Grecs appellēt δέρμα, παρὰ τὸ δέρεσθαι qui signifie escorcher, d'autant qu'il se peut escorcher & disioindre de la plus part des parties subiacentes. Ce vray cuir est vray subiect de verole, comme il se tesmoigne à veuë d'œil par les fosses & vestiges, qui souuēt deshonnorent la face apres la guarison, lesquelles ne peuuent proceder de la lesion de la Cuticule, car elle renaist & recroist soudainement & sans difficulté quelconque lors qu'elle est tombee ou

arrachee, d'autant que la matiere ne luy peut manquer, n'estant qu'vne superfluité prouenante du vray cuir, & des veines, nerfs, & arteres qui y aboutissent.

Au contraire le cuir est partie spermatique, laquelle estant diuulse & separee ne peut estre reiointe ny engendree de nouueau si ce n'est par la seconde intention, c'est à dire au moyen d'vne cicatrice, qui faict que la marque y demeurre empreinte, & tellemẽt engrauee qu'elle ne se peut s'effacer.

Or pour deux raisons principales les pustules de verole s'engendrent facilement au cuir. La premiere, par ce que les extrmitez presque de tous les vaisseaux y terminent, d'où vient que le sang boüillonnant s'y escoule, plustost qu'ailleurs. La seconde, par ce que la peau sert comme de sentine vniuerselle és parties interieures. Et de faict l'Architecte de nature a voulu qu'elle fut debile, afin qu'elle receut leurs immondices & superfluitez sans les pouuoir repousser au centre.

Ainsi me l'apprend Galien disant qu'il est bien raisonnable que le cuir reçoiue les excrements de tout le corps, puis *lib. de morborũ caussis cap. 6.*

qu'il est son extremité & la superficie, & n'a action quelconque, mais seulement quelque vsage tel que peut auoir vne couuerture ou vestement naturel : & consequemment que pour seruir d'emonctoire, il doit estre naturellement plus imbecille que les parties nayes & dressees à quelque operation. Aussi le range-il au nombre des lieux propres & destinez à la descharge du corps, que nostre Hippocrate appelle τὰ ξυμφέροντα χωρία.

En troisiesme lieu par le cuir nous entendons les membranes qui reuestent & enuironnent les parties interieures cachees à noz yeux, lesquelles pour plus grande distinctiō nous appellons parties proportionnees au cuir. Les Anatomistes François les nomment Tuniques, d'vn mot emprunté du Latin *Tunica*, qui estoit vn saie ou vne robbe courte & estroicte sans manches, que les anciens Romains portoient soubz la robbe longue, ou soubz le manteau, desquelz encore auiourd'huy nous retenons le Prouerbe qui fait foy à nostre dire, *Tunica pallio propior*, la tunique est plus proche que le manteau. Ce nom de tunique, à

mon aduis conuient mieux aux parties dont il eſt queſtion, que celuy de petite naſſe duquel vſe Platon, comme auſſi celuy de robbe ou manteau a plus de conuenance auec le cuir exterieur qui couure entierement le corps, que n'a pas celuy de naſſe. Nous pourrions auec non moins de raiſon que Platon, & auec plus de rapport & d'Analogie appeller ce meſme cuir exterieur, grand ſac, & les Tuniques interieures, petits ſachets, mais n'importe du nom pourueu que l'on ſcache que les Tuniques ſe treuuēt ſouuent parſemees de verole, & conſequemmēt qu'elles en ſont le ſubiect auſſi bien que ceſte grande eſtendue de la peau exterieure. La preuue s'en eſt faicte par l'ouuerture des corps morts, au teſmoignage & au recit de pluſieurs grands perſōnages dignes de foy. Soubz le meſme nom des parties proportionnees au cuir, l'on comprend communemēt pluſieurs peaux qui ſont deſcouuertes à noz yeux, ou du moins qui s'y peuuent deſcouurir, leſquelles ſont differentes du vray cuir. Telles ſont celles des yeux, des narines, de la bouche, des oreilles, du ſiege, & autres. La verole non ſeule-

ment les assault, & s'en empare, mais souuent y laisse vn dur & fascheux souuenir qui dure le reste de la vie.

Les Anatomistes remarquent vne quatriesme espece de peau qu'ilz appellent Pannicule charneux, d'aultãt qu'en la face, au col & ailleurs elle est charneuse & musculeuse. D'autres aymẽt mieux la nommer adipeuse, ou nerueuse. Adipeuse dis-ie, d'aultant qu'elle est enduitte de graisse de toutes parts, signammẽt aux bras & iambes, au ventre inferieur & moyen. Nerueuse, parce qu'en son propre corps elle est de substance nerueuse. Quelques Medecins sont d'opinion que ce cuir nerueux est le vray subiect de petite verole. Ie ne veux point nyer absoluement leur assertion, mais ie puis asseurer que fort raremẽt les Pustules se iettent hors les bornes & les pourpris du vray cuir, ou les veines ont leurs embouscheures. Car est il certain que le sang espanché ne retrograde point pour l'ordinaire, ains au contraire la vertu expultrice faict son effort de tout son possible pour le pousser au dehors: D'où vient que les Pustules s'enflent & grossissent vers la circonference. Bien

peut il se rencontrer quelque empesche-ment qui s'oppose à ceste action, & re-pousse le sang d'vn mouuemēt contraire aux parties subiacentes, ou bien l'acri-moine du sang mesme acquise par putre-faction ou autrement, va rongeant son subiect, & gaignant passage, estale son domaine par le voisinage. Mais c'est cho-se extraordinaire, ceux qui disputent le cōtraire font bien nyer absoluemēt que le vray cuir soit vray subiect de petite ve-role. Donnons leur le Chapitre suiuant pour les entendre, & satisfaire à leurs raisons.

Responce à ceux qui nient que le vray cuir appellé δέρμα soit vray subiect de verole.

CHAPITRE XV.

NOus auons dit au Chapitre precedēt appuyez sur l'authorité de Galien, qu'il estoit plus que raisonnable que le cuir ne seruant que comme de robbe ou vestement au corps, & n'ayant action quelconque ains seulement quelque vsage, receut l'egoust, les superfluités &

immondices des parties qu'il couure, lesquelles comme doüees d'vne faculté expultrice forte & vigoureuse se deschargent puissammẽt sur les imbecilles, plus abiectes, & plus esloignees du Donjon: Ainsi qu'en l'oligarchie les plus foibles de la populace sont contraints de prester l'espaule, & supporter le fardeau, qu'ilz ne peuuẽt ny reietter en arriere, ny renuoyer aux plus puissants. D'icy aucuns tirent vne conclusion du tout contraire à nostre intention, & retorquẽt les mesmes discours de Galien cõtre nous, pour monstrer que le vray cuir ne se peut dire vray subiect de verole. Voicy leur argument en forme.

Les maladies ne peuuent auoir pour subiect les parties qui n'ont nulle action: Or est-il que vous nous accordez que le cuir n'a nulle action; donques il ne peut estre subiect de verole qui est maladie.

La majeure se preuue par la definition de maladie qui comprend soubz soy la lesion de l'action, consequemment où il n'y a nulle action il n'y peut auoir maladie, puis qu'il n'y peut auoir de lesion d'action, c'est la sentence expresse du mesme Galien au liure des differences

des maladies. Les offences (dit-il) des parties qui bleſſent immediatement les actions ſe doiuent appeller maladies, les offences de celles qui ne tendent qu'à quelque vſage ſe nomment cauſes de maladies, donc les offences du vray cuir ſont cauſes de maladies, & non des maladies meſmes. Cet argument a quelque apparence, mais ſi nous y prenons garde de pres nous trouuerons qu'il erre doublement.

Il erre premierement en ce qu'il ſuppoſe abſoluement que toute puſtule verolique eſt maladie, ce qui ne peut s'accorder ſans deſtruire entierement la definition de maladie ſuſalleguee ; Car la maladie ne peut ſubſiſter ſans leſion euidẽte des actions, les puſtules au cõtraire. Pour preuue dequoy il n'eſt beſoing que de rafraiſchiſſement de memoire ſur ce qui a eſté dit precedemmẽt au Chapitre huictieſme, où nous monſtrons comme la verole ſe peut dire tantoſt maladie, tantoſt cauſe de maladie, tantoſt ſymptome; donques ſi le vray cuir n'eſt vray ſubiect de verole en tant qu'elle eſt maladie, il le ſera du moins en tant qu'elle eſt ou ſymptome ou cauſe de maladie, &

ainſi l'argument ſe trouuera nul & ſans valeur.

Il erre ſecondement en l'intelligence du texte de Galien; car lors que Galien dit que le cuir eſt ſans action, il parle des actions communes & non des propres. Qu'ainſi ne ſoit conſtitue-il pas le cuir au nombre des parties viuantes? La vie eſt elle ſans action? Du moins où eſt la vie là de neceſſité ſe retreuuent les actions ſans leſquelles elle ne peut ſe conſeruer ny ſubſiſter. La ſubſtance du cuir ſe diſſipe inſenſiblement à tout moment comme celle des autres parties, donques elle a beſoing de reparation: pour eſtre reparee il faut que la nourriture y aborde, elle n'y aborde de ſon mouuement propre, donques elle y eſt attiree. Or y a il de la diſſemblance entre la nourriture & la partie nourrie, donques il eſt beſoing d'alteration; l'alteration ne ſe faict ſinon par le contact, donques il eſt beſoing que la nourriture ſe retienne: & en fin qu'elle s'agglutine à la partie en laquelle elle doit eſtre tranſmuee. Voila pluſieurs actions differentes ſçauoir l'attraction, retention, alteration, agglutination, tranſmutation, mais toutes propres &

dreſſees au bien particulier de la partie qui a beſoing de nourriture, pas vne qui ſe rapporte au bien commun de tout le corps, pas vne qui ne ſe rencontre par tous les membres où il y a vie. De dire que le cuir ſe maintienne & s'accroiſſe par appoſition de matiere comme font les ongles & les cheueux, c'eſt abus. La meſme vie és animaux parfaicts ſuppoſe de neceſſité la faculté vitale. La vertu animale ſe deſcouure manifeſtement au cuir par l'action du ſens, qui luy eſt dõné tresexquis, afin qu'eſtant posé aux aduenues en guiſe de ſentinelle perdue, il donne aduertiſſement au corps de ce qui luy eſt propre ou nuiſible, de ce qu'il doit fuyr ou embraſſer pour ſa conſeruation.

Certes en vain la nature auroit-elle pourueu le cuir d'inſtrumẽts propres & deſtinez à toutes ces actions, ſi elle lauoit priué & deſpourueu des actions meſmes: La diſſection nous fait veoir comme il eſt tiſſu & entrelacé de nerfs, veines & arteres. Ce beau tiſſu, ces entrelacs ne ſe font pas ſans quelque fin, leur fin ne peut eſtre que l'operation. Donques ſi le cuir eſt capable d'actions,

il le sera aussi de maladies. Pour plus grande preuue de ceste conclusion renuoyons l'esteuf à celuy qui nous l'a ietté, & le combattons reciproquement de ses armes.

Ie luy demande quel est le subiect de verole? il me respond que c'est vne peau profonde & du tout interieure, qui doit plustost estre appellee soubassement ou annexe du cuir que non pas cuir: mais quel est ce soubassement, *stratum & annexum cutis* qu'il appelle, sinon le pannicule charneux duquel nous auons parlé? Quelle action a ce pannicule? Vous ne trouuerez Anatomiste quelconque qui luy en dõne aucune, mais bien quelques vsages, sçauoir est de conduire, renforcer, & soustenir les veines, nerfs, & arteres qui s'espãdẽt au vray cuir. Pourquoy donques veut il que l'on admette plustost ce pannicule charneux pour subiect de verole que le vray cuir? Mais d'auantage, puis que ledict pannicule charneux est profond comme il le suppose, il y a iuste occasion de doubter si tant de petites pustules de verole qui paroissent à l'exterieur peuuent profonder si auant qu'elles atteindent iusques à luy. Quant

à

à celles de Rougeole ie ne puis me persuader qu'elles y arriuent. Que si tant de de petites pustules de verole, & celles de Rougeole se terminent au vray cuir, la consequence est claire que le vray cuir en sera le vray subiect.

Le docte Mercurial respond autrement au Syllogisme susallegué, tiré de l'authorité de Galiẽ & dict que lors que Galien desnie toute sorte d'actions au vray cuir, il le considere selon sa propre substance qui d'elle mesme est insensible & desnuee de toute sorte d'action, & n'apporte autre commodité au corps sinon de le couurir & le parer contre les iniures externes. Car les actions qu'il a procedẽt du concours des veines, nerfs, & arteres dont il est parsemé.

Ceste responce cloche, & encourt des inconuenients non moindres que ceux qu'elle veut esquiuer. En premier lieu si le cuir a vie, il ne peut la conseruer sans l'entremise des quatre facultés subministrantes que nous appellons, qui sont l'attractrice, la retentrice, l'alteratrice, & l'expultrice, ces facultés ne sont que pour l'action, *operatio sequitur virtutem*, *virtus essentiam*, car l'opera-

tion ſuyt la vertu, & la vertu l'eſſence, les veines ne conferent que la matiere propre à leur action, l'action ſe faict par la partie meſme. L'aſſimilation qui eſt la fin à laquelle les actions des facultés ſuſdictes ſont ſubordonnees, ne peut prouenir ſinon de la ſubſtance meſme de la partie aſſimilante. Dõques c'eſt à la ſubſtance propre du cuir que ceſte action appartient.

En ſecond lieu il a eſté dict (& ainſi le remarquent les meilleurs Anatomiſtes) que le cuir ne ſert pas ſeulement de couuerture, mais auſſi de guet ou de ſentinelle pour deſcouurir & diſcerner ce qui eſt cõmode ou incõmode au corps, & qu'à ceſte occaſion il a le ſentiment treſexquis, le ſentiment ne luy peut arriuer de ſa propre ſubſtance, car elle eſt inſenſible. Donques lors qu'il eſt queſtion des vſages ou actions l'on ne les conſidere pas ſeulement en ce que les parties ont de propre en leur ſubſtance ou temperature, mais auſſi en ce qui leur arriue d'emprunt par la ſtructure & compoſition qu'elles reçoiuent de diuerſes pieces rapportees. Or comme le cuir en toute ſa ſtructure & compoſitiõ

eſt vray ſubiect de verole, auſſi l'eſt il de toutes les actions que nous luy attribuons.

En fin pour recognoiſtre à pur & à plein la verité de noſtre interpretation il n'eſt beſoing d'en venir à autre teſmoignage qu'à celuy des Anatomiſtes, conſultons, & fueilletons leurs liures d'vn bout à l'autre, nous trouuerons que lors qu'il eſt faict rapport des actions de chaſque partie, il ne ſe faict mentiõ que de celles qui ſont communes, l'on laiſſe les propres à part, ainſi attribue-ton à l'eſtomach l'action de former le chyle: Au foye de tourner le chyle en ſang: aux genitoires, de conuertir ce ſang en ſemence: Au cœur d'elabourer les eſpritz vitaulx: Au cerueau d'elabourer les animaulx, ſans qu'il ſoit nouuelle d'aucune action propre. Bref les parties qui n'ont autres actions que celles qui ſont particuleremẽt dediees à leur entretien ſont cenſees ſans action. Elles ne ſont pas pourtãt cenſees incapables de maladies, au contraire tous d'vn cõmun accord les eſtimẽt & diſent vrayement malades lors que leurs actions propres ſont euidemment offencees.

Briefue recollection & suitte de Discours.

CHAPITRE XVI.

TAndis que le Lecteur esgaye ses esprits, & entretiẽt ses cõceptions sur tant de propositiõs diuerses & curieuses que ie luy represente, i'ay crainte que sa memoire ne s'esgare, & ne s'emporte hors les limites de nostre proiect. Pour le remettre à noz brisees, il se souuiẽdra s'il luy plaist que l'entresuytte de noz discours est entieremẽt fondee sur nostre definition. Le dessein qui en est dressé au chapitre sixiesme en rend preuue suffisante pour ce qu'il contient. Pour ce qu'il contient (dis-ie) car il est defectueux partie par ma faulte, partie par celle de l'Imprimeur. Ma faulte est que l'exẽplaire que ie luy ay mis en main est fort raturé au progrés de ce chapitre : La sienne est d'auoir tourné fueillet auãt que discerner l'escriture des ratures. Ce qui s'y treuue de proposé est maintenãt accomply : nous auons esclaircy le gendre de nostre subiect reuestu de ses formalités : De plus nous luy auõs estably son siege,

qui est sa matiere. Reste presentement à mettre noz pieces en œuure, nous auõs produict trois ouuriers, à cest effect; Le premier est le sang, le second l'ebullitiõ, le troisiesme la vertu expultrice. Nous les considererons en mesme ordre, & verrons, que s'ils excitẽt de grands troubles és corps verolez, ilz ne suscitent pas moins de contentions entre les doctes qui s'employent à les recongnoistre.

Nous ferons entendre leurs debats & leurs raisõs clairemẽt & fidellemẽt en ces entrechocs, pour desẽnuyer le Lecteur, nous l'egaillardirons par plusieurs belles questions problematiques. O combien de difficultés espineuses se presentent à mon entendement, lors que ie iette la veuë sur les conditiõs requises à ce sang verolique, sur ses boüillons, sur ses saillies, sur tant & tant de diuers motifs qui l'esbranlent, l'irritent, le poussent, & le violẽtent à tant de mouuements diuers! Nous nous en desmellerons au mieux qu'il nous sera possible, nous y occupant tout le reste de ce premier liure.

Le second liure monstrera comme au doigt les differẽces, & les signes auant-

coureurs, concomitans, & prognostiques de verole, espluchãt fort distinctement, & esclaircissant familierement tout ce qui si rencontrera d'obscur & ombrageux.

Le troisiesme sera entieremẽt reserué à la preseruation & curation : Là nous fonderons touts les moyens vtiles & necessaires à nous garentir des atteintes, & à soustenir les assaults d'vn si fier ennemy. Et pour ne rien obmettre de tout ce qui peut faire au contentement & à l'instructiõ des moins sçauants ou curieux, nous estendrons nos recerches problematiques vn petit plus auant que les bornes d'vn traicté particulier ne semblent le permettre. Ie ne doubte pas qu'vn tas de Censeurs plus aigus à mordre, que duits à bien faire, ne s'efforcẽt de le faire trouuer mauuais. Ie laisse à leur liberté d'en penser & dire tout ce qu'il leur plaira, pourueu que l'on sçache que la volonté que i'ay de seruir & satisfaire au publique ne peut estre diuertie pour si maigre subiect. Tous n'ont pas estudié en Medecine pour profonder en vn mot le fond & le creu des difficultés: I'escrits en langue vulgaire & au vulgai-

re, la plus part n'entendront que les paroles sans cõceuoir les choses que ie leur desduicts en bonne partie de mes discours, du moins si ce qui est purement de Theorie leur est inaccessible, ilz aurõt dequoy se repaistre & s'instruire en ce qui les touche de plus prés, la Theorie ne vise qu'à la pratique, i'auray assés faict pour eux si m'attachant à mon subiect particulier, ie puis leur donner entree à l'intelligẽce de quelques preceptes generaulx concernants le gouuernement de santé.

Mais qu'est il besoing d'arrester le cours de noz desseins pour preuenir les poinctes de l'enuie? Poursuyuons carriere, nous auons des querelles à vuider plus importantes, & auec personnages d'authorité & de merite, entrõs en lice tout respect à part, pour embrasser le party de la verité.

Que le sang est cause de verole.

Chapitre XVII.

IL n'y a nulle These mieux & plus vniuersellement receuë entre les Mede-

cins touchant la verole que celle icy: car tous d'vn commun accord tiennent qu'elle se faict du sang, si bien ils sont du tout appointés en parties contraires lors qu'ils viennent à explicquer & definir quel est ce sang, & quelles sont ses conditions. Nous entendrons cy aprés leurs debats, & s'il n'y a moyen d'en conuenir à l'amiable nous les attendrons à pied ferme les armes aux poings pour la deffence de la verité, & de la doctrine ancienne. Monstrons maintenant qu'ils ont raison de nous accorder ce qu'ils ne peuuent nous nyer sans demētir le sens.

Ce grand Docteur Galien nous apprend au quattriesme des Aphorismes commentaire second, que nous deuons faire iugement des humeurs peccantes par la couleur. Dont elles infectent noz corps, par les maladies & accidents qu'elles nous suscitent & forment, par la nature du malade, par son aage, ses exercices, ses façons de viure, par la constitutiō de l'air, & la saison de l'annee. Si nous employons toutes ces considerations à nostre subiect nous verrons clairement que l'on ne peut accuser autre cause de verole que le sang.

Pendãt les premieres assauts qui nous sont liurés par l'auant-garde de verole, lors que nous nous trouuerons fort empeschés de sçauoir soubs quelle espece de maladie nous deuons comprendre les accidents qui nous trauersent, si tost que nous descouurons quelque nombre de taches rouges esparses ça là, nous concluons que c'est verole ou rougeole. Les taches sont autant de tesmoings irreprochables non seulement du mal qui nous assaut; mais aussi de l'humeur dont elles portẽt les liurees. La bile (dit le mesme Docteur au mesme lieu) teint le corps en iaulne, la melãcholie en noir, la pituité en blanc: il ne reste donc que le sang seul qui teinde en rouge. Ceste marque est tellement inseparable de la verole que mesme quelques Doctes de nostre temps l'ont inseree en sa definition comme proprieté tenant lieu de forme. En quoy ils me semblent outrepasser les bornes d'vne iuste definition, car si toutes pustules qui se font du sang sont de couleur sanguine, c'est à dire rouge, il suffit à mon aduis de les definir par leur cause sans adionction de couleur; attendu que la couleur ne peut nous apporter

autre instruction ny cognoissance quelconque sinon de la cause efficiente. Ie m'explicque en faueur des nouices, & dis que la definition de verole est superflue en ces termes. La verole sont pustules rouges causees de sang d'autant que la rougeur est comprise soubs le nom de sang. I'adiouste que ceste marque supposee comme formelle est commune à toutes les pustules sanguines, & consequemment elle ne peut estre specifique ou pathognomonique à la verole, outre qu'elle n'est pas absoluemẽt inseparable. La fiebure qui la precede ou l'accompagne nous rend la mesme preuue que la couleur, car pour l'ordinaire elle est Synoche, & la Synoche, à l'adueu des Medecins, ne peut prouenir que du sang.

Nous tirons des coniectures non moins fortes pour verifier nostre intention tant des aages, des temperatures, des humeurs & façons de viure des personnes plus subiectes à verole, que de la constitutiõ des saisons, & de la dispositiõ particuliere de l'air ambient, car l'experience nous apprend que la verole treuue plus facile entree és corps qui ont

plus de rapport aux qualités du sang, c'est pourquoy l'enfance & l'adolescence y sont plus enclines que les autres aages, comme plus chaudes & plus humides. Et entre les adolescēts les plus sanguins, (au rapport d'Auicenne & de tous les Medecins tant vieux que modernes) en sont plus promptement & plus facilement atteints, & plus abondamment parsemés que ceux qui enclinēt à toute autre humeur. La nourriture enfantine donne grand aduantage à ceste atteinte, car les Enfants tendrelets employent bonne partie du iour & de la nuict la bouche à la mammelle, le reste du temps pour la plus part à dormir. Les plus grandelets ont tousiours le pain à la main, puis d'vn sault d'Allemand s'eslancent de la table au lict, & tirent comme d'vne haleine vn doux, long, & profond sommeil qui leur emplit les veines de bonne quantité de sang. Le printemps aussi foisonne en verole sur toute autre saison ; & en toute saison la constitution australe, bref la chaleur & l'humidité de l'air luy seruent d'esguillon. Or non seulement la couleur des pustules que nous auons posee pour marque premiere &

presque infaillible du sang, mais aussi leur temperature nous tesmoigne la mesme cause, car chacun est d'accord qu'elles sont chaudes & humides: Elles ne peuuent tenir ces qualités de la bile qui est chaude & seiche; Beaucoup moins de la pituite ou melancholie qui sont froides, reste doncques qu'elles les tiennēt du sang. Aussi est il certain qu'ētre les tumeurs contre nature il n'y a que les sanguines qui puissent causer l'intemperature chaude & humide.

Ie n'entēds pas neantmoins fauoriser le party de ceux qui veulēt que nommement on fasse mention de la chaleur & humidité en la definition de verole, au contraire ie les taxe & reprends de superfluité, non moins que les precedēts. Car si toutes pustules sanguines sont chaudes & humides, qui ne conclura que celles de verole sont de mesme temperature si elles sont sanguines? Si ce n'est que le sang change de qualités par quelque meslange ou alteration notable. Mais remettons la dispute à vn autre lieu, & permettons à ceux qui ne pensent iamais auoir suffisamment esclaircy la nature des choses, d'y adiouster non seulement

ces conditions ou proprietez, mais encore telles autres que bon leur semblera: à eux par apres le debat auec les Dialecticiens qui se rendront plus seueres que nous à leur endroit.

Il se presente vne autre difficulté plus grande & plus importãte, que ie ne puis passer soubs silence sans faire tort aux bons escholiers: sçauoir si le sang est cause efficiente ou materielle de verole? la mesme questiõ se peut faire generalemẽt de toutes les tumeurs sanguines. La resolution n'en est pas bien facile à tous, aucuns tiennent la partie affirmatiue, autres la negatiue, plusieurs s'y treuuent bien fort embarassés, mettons les d'accord s'il est possible, & rendons l'affaire claire.

Si le sang est cause materielle ou efficiente de verole.

CHAP. XVIII.

IE ne m'estonne pas si quelques Doctes de nostre temps se sont trouuez si empeschez, confus & irresolus en ceste difficulté, car à la verité elle est vn petit es-

pineuſe. Le Signor Euſtachius Rudius Profeſſeur de Padouë (homme digne de recommandation pour ſon ſçauoir & experience) parlant de la cauſe efficiente des tumeurs en general s'eſt tellement eſchauffé de iuſte cholere contre ceux qui tiennent que l'humeur qui afflue à la partie tumefiee, ſoit cauſe materielle & non efficiente de la tumeur, qu'il en vient iuſques aux inuectiues.

Ie ne puis (dit il) diſſimuler l'erreur de pluſieurs Medecins qui ſont ſi ſtupides de croire que la matiere vitieuſe qui eſt la cauſe conioincte efficiẽte prochaine des tumeurs contre nature, en ſoit la cauſe materielle. Car puis que toute intemperature, toute grandeur accreuë, & pour le dire en vn mot toutes maladies ſont accidents,elles ne peuuẽt auoir autre cauſe materielle fors le ſubiect meſme auquel elles ſubſiſtent. Il eſt neceſſaire (dit Galien parlant des cauſes procatartiques) qu'il ſe faſſe rencontre d'vn patient qui tienne lieu de matiere, & d'vn autre qui agiſſe contre luy qui tienne lieu d'agent, lequel a beſoing d'inſtrument. Comme ſi quelqu'vn eſt mort pour auoir receu vne ruade au

combat: Celuy qui a donné la ruade eſt cauſe efficiente de la mort: l'inſtrument c'eſt ſon pied: La matiere eſt le corps de celuy qui a eſté frappé. Que ſi quelqu'vn eſt offencé de la vehemence du chaud ou du froid de l'air ambient, l'air eſt la cauſe efficiente ou offenſiue: le corps de celuy qui eſt offencé eſt la matiere, Ainſi parle Galien. Au cas ſemblable lors qu'vne partie eſt malade ou tumefiee, la matiere eſt la partie malade. Ce n'eſt donc pas ce mauuais ſuc qui s'eſt emparé d'elle qui en eſt la cauſe materielle, mais bien en eſt il la cauſe efficiente prochaine, que l'on appelle conioincte.

Voila les raiſons de Rudius, leſquelles nonobſtant le Signor Thomas Minadous auſſi Profeſſeur Padoüan, tresdigne de la bonne reputation qui luy eſt acquiſe par ſes merites, ſe monſtre vn petit confus ſur ce ſubiect. Il me pardonnera s'il luy plaiſt, ſi i'vſe franchement de la liberté meſme en ſon endroit, de laquelle il vſe enuers les autres.

Ce perſonnage intitule ſon Chapitre ſeptieſme *De materia ex qua fiunt variolæ*, c'eſt à dire. De la matiere de laquelle ſe fait la verole. Puis en ſuitte du meſme

discours, il intitule son Chapitre vnziesme, *De variolarum effectrice causa verior sententia, & de proxima eorum materia*, & commence par ces parolles, *veriorem de causa effectrice, seu de materia ex qua fiunt variolæ & morbilli sententiam hanc esse putamus, illos produci à materia modò menstruali modò non menstruali; modò maligna, modò benigna.* c'est à dire que l'opinion plus receuable touchãt la cause efficiẽte ou materielle de verole, est qu'elle est produicte tantost d'vne matiere menstruelle, tantost non menstruelle, tantost maligne, tantost benigne. (Notés qu'il vsurpe par tout le mot de *variolæ* au genre masculin, passe toutesfois pourueu que les Grammairiens le luy permettent.) Mais quelle distinction faict il icy entre l'efficient & la matiere? prẽd il pas clairement l'vn pour l'autre?

Ceste confusion luy est commune auec Aurelius Campolongue son predecesseur en matiere de profession, duquel il a suiuy la trace en son traicté de verole presque pas à pas. Campolongue intitule son chapitre huictiesme *Materia ex qua fiunt variolæ.* Et son chapitre neufiesme, *Quid per sanguinem variolarum causam effectricem*

inaudiendum sit. Sans distinguer comment le sang peut estre matiere & cause efficiente de verole tout ensemble, & si c'est soubs vn mesme respect. Vous trouuerez la plus part des Docteurs en mesme confusion. Voyons si nous pourrons fournir de raison à leur aduantage.

C'est chose asseuree qu'vn mesme sang ne peut estre cause efficiente & materielle tout ensemble d'vn mesme effect, & soubs vn mesme respect, Mais bien soubs diuers respects le peut il estre. La premiere partie de nostre conclusion est receuë pour axiome entre les Philosophes, & n'a nul besoing de preuue.

La seconde sera fort-bien receuë & approuuee si nous iettons la veuë sus les Elements, qui en tant que corps muables sont les subiects d'alteratiõs & corruptiõs: en tant que doüés de qualités alteratiues en sont les causes efficientes.

De mesme le sang en tant que corpulent sera matiere de laquelle se produisent diuerses especes de tumeurs, de pustules, d'enleueures. En tant que doüé de diuerses qualités il est cause efficiente de ces mesmes tumeurs, & enleueures.

Car en tant que corpulent il concourt à la production de l'effect, & l'entretient apres qu'il est produict par vne seule action, qui est de grossir & estendre les parties esquelles il est ennoyé. Son effect ne reçoit autre difference que de plus ou moins grand, qui est vne proprieté particuliere à la quantité ; aussi le sang ne grossit ny n'estend la partie sinon qu'en tant qu'il est doüé de quantité, & à proportion de sa quantité, qui est vne condition materielle. Mais en tant que doüé de diuerses qualités, il s'esmeut, il s'effarouche, il boüillonne, il irrite la faculté expultrice : & produict diuerses especes de tumeurs, ou pustules : Ores vn phlegmon, ores vn anthrax, ores la verole, ores la rougeole.

Pour mieux comprendre la verité de ce discours, representez vous s'il vous plaist quelque amas qui se faict de sable, de terre, de pierre, ou de toute autre matiere que vous pourrez vous imaginer : quelle est la cause efficiente de cest amas ? est-ce pas celuy qui les ammoncelle ? Quelle est la matiere, sont-ce pas les pierres, le sable ou la terre mesme ? les tumeurs, les pustules sont-ce pas autant

d'amas? qui les amoncelle? eſt-ce le ſang comme ſang, ou bien comme impur, & doüé de quelque qualité turbulente, ou de quelque autre condition telle qu'il vous plaira, qui preſſe & ſtimule la nature à s'en deſcharger ſur la partie tumefiee? Si vous dictes que ce ſoit le ſang comme ſang, quelle raiſon m'apporterez vous pourquoy ceſt effect ſe produiſe pluſtoſt qu'vn autre? pluſtoſt en vn temps qu'en vn autre, puis que touſiours la cauſe eſt preſente? Que ſi vous y adiouſtez quelque motif, donc ce motif ſera la cauſe agente. Or quelle ſera la matiere? ſera ce pas le ſang meſme amõcelé, qui accroiſt la tumeur en la façon meſme que faict la pierre, ou la terre ſon amas? Reſpondez moy ie vous ſupplie, voyez vous pas icy deux proprietez inſeparables de la matiere, deſquelles l'vne & l'autre conuient au ſang en tant qu'il eſt cauſe des puſtules veroliques? Donques il en eſt la cauſe comme matiere, & non pas comme efficient. La premiere proprieté eſt que la matiere concourt nõ ſeulement à la production, mais auſſi à la conſtitution de la choſe: c'eſt à dire qu'elle produict l'effect, puis l'entretiẽt

& le conserue aprez qu'il est faict. Ceste proprieté est commune à la matiere & à la forme, d'autant qu'elles agissent immediatement par leur entité, se communiquẽt elles mesmes à l'effect, si bien que l'effect ne peut subsister sans elles. Au contraire la cause efficiente est extrinseque, & ne se ioinct point de necessité à son effect aprez qu'il est produict: ainsi que tesmoignent les exemples sus alleguez empruntez de Galien par Rudius. Car ny le pied qui a donné la ruade, ny la chaleur qui a causé l'intẽperature ne se retrouuent nullement en celuy qui est offencé. L'autre proprieté est que sans la quantité la forme ne peut trouuer lieu en la matiere; Touchant la premiere l'on recognoist à l'œil que le sang se retrouue tant en la productiõ qu'en la cõstitution des pustules comme partie d'icelles. Quand à la seconde proprieté il est clair que le mesme sang en tant que doüé de quantité cõstitue la tumeur ou eminence, car en tant que doüé de quantité il occupe vne circonference mesuree selon sa grandeur d'où procede la tumeur: Donques la tumeur s'entretient du sang & s'en faict comme de sa matiere. Ce qui

ſe confirme par ce que la quantité n'eſt point actiue d'elle meſme, donques elle ne peut faire d'elle meſme que le sãg ſoit principe actif, ou cauſe efficiente.

Ces arguments concluent pour Campolongue, qui croit que le ſang tient lieu de matiere, & d'efficient en la verole: Mais ilz renuerſent directement la diſtinction qu'il ſemble faire, intitulant ſon chapitre neufieſme, *quid per ſanguinem cauſam efficientem variolarum inaudiendum ſit*, Et l'huictieſme, *Materia ex qua fiunt variolæ*. Car parlant du ſang cõme matiere il le conſidere en tant que boüillonnant & intemperé: là où au contraire nous auons monſtré qu'en tant qu'intemperé, il tient pluſtoſt lieu de cauſe efficiente, d'autant qu'il eſt diſpoſé & determiné par ſes qualitez à l'ebullition, & de l'ebullition à la verole. Parlant par apres du meſme ſang en tant que cauſe efficiente, il le conſidere en tant que ſang, alleguant ſeulement les differences qui luy conuiennent en tant que ſang. Or eſt-il qu'en ceſte conſideration il doibt pluſtoſt eſtre pris pour matiere, comme eſtant indeterminé & indifferẽt de ſoy à produire toutes eſpeces de pu-

ſtules ou tumeurs.

Sur ceſte contrarieté d'opinion & de raiſons à quoy nous reſoudrons nous? Pour cōcluſion vſōs d'vn petit diſtinguo, & diſons que la tumeur ſe peut conſidederer en deux manieres, ou cōme grandeur augmentee, ou comme maladie. Si l'on la conſidere comme grandeur accreuë & augmentee en quantité, ſans doubte il y faut recognoiſtre quelque matiere de laquelle ceſt accroiſſement arriue: car la quantité ne peut iamais croiſtre qu'auec la matiere. Or la matiere de laquelle eſt compoſee la tumeur eſt en partie le ſang, en partie le lieu tumefié, car la tumeur eſt vn aggregé par accident de l'vn & de l'autre, le ſang ſeul ne faict pas l'eminence, car il appert manifeſtement que la partie affligee eſt eminente & tumefiee en ſa propre ſubſtance. Auſſi ne faict pas la partie ſeule: car l'humeur y contenue, paroiſt à noz ſens par l'euacuation euidente qui s'en faict. Dōques la partie tumefiee auec le ſang y contenu ſont cauſes de la tumeur en meſme façon que les pierres & le ſable enſemble feroyent cauſes materielles d'vne tumeur ou eminence qui ſe feroit ſur

terre. Et c'est à quoy concluent les arguments contre Rudius. Que si vous considerez la tumeur cõme maladie, il n'y a nulle apparence d'y establir autre cause materielle que la partie affligee qui en est le subiect, ainsi que conclud le mesme Rudius. Car la maladie n'estant pas substance ne peut estre composee de substance, & ne peut receuoir autre estre que celuy d'accident qui est d'estre inherent en quelque subiect. Le sang ne peut estre son subiect, car il n'y a ny vie ny action, mais bien en est il la cause efficiente prochaine & conioincte, d'autant qu'il produit la tumeur par distention de la partie tumefiee, d'où prouient la lesion de l'action.

Quelqu'vn m'obiectera que la tumeur ou pustule ne se peut legitimement appeller maladie puis qu'elle ne peut subsister sans sa cause productiue. Ie respõds que si en vn moment il se pouuoit faire resolution du sang qui est impacte en la partie tumefiee, elle demeureroit neantmoins plus grosse & plus estẽdue qu'auparauant: cela se voit apres que le pus en est sorty, argument manifeste qu'il y a vne affection permanente au cuir & in-

dependante de sa cause.

Mais ce discours est trop long & trop recherché pour de petites pustules dont nous traictons, acheuons nostre entreprise & voyons que c'est que ce sang.

Ce qui se doit entẽdre par le sang.

CHAPITRE XIX.

NOstre Galien nous enseigne en plusieurs endroicts, & particulieremẽt au liure qu'il a fait de la plenitude, que le mot de sang se prend communement en deux manieres: Premierement pour vne quatriesme humeur distincte & separée des trois autres, pure, & exempte de tout meslange, telle qui iamais ne s'est veuë ny trouuee dans les veines. En second lieu pour la masse entiere du sang: Ainsi l'a pris le mesme Galien au 6. de la methode therapeutique, disant, que l'on appelle plenitude quand les sucs sont esgalement accreus. Mais au quatriesme de la mesme methode, il comprend l'vne & l'autre acception soubs la definition de Plethore, la Plethore (dit il) est vn accroissement ou redondance des

chap. 13.

chap. 4.

quatre humeurs maintenues en leur proportion ordinaire, ou bien du sang seul.

Par les quatre humeurs il entend la masse sanguinaire. Par le sang seul, il entend le sang pur, distingué des autres humeurs auquel particulierement, & priuatiuement de toutes autres, le nom de sang est proprement attribué. Ie sçay bien que Fuchse a voulu qu'en cest endroit le mot de sang ne signifiast autre chose que la masse entiere. Mais ceste interpretatiõ est esloignee de l'intention de Galien, & ridicule à son autheur, car lors que Galien dict que la Plethore se faict par le surcroist des quatre humeurs, ou du sang seul, si l'opinion de Fuchse estoit receuable autant vauldroit qu'il vsast de ceste repetition, la Plethore se faict par le surcroist des quatre humeurs, ou des quatre humeurs, ou bien par le surcroist de la masse du sang, ou de la masse du sang, puis que par le sang seul est entendu la masse entiere aussi bien que par les quatre humeurs. Qui desirera d'en sçauoir d'auantage qu'il lise noz controuerses sur les aphorismes, il y trouuera ceste opinion amplement

Aphor. 3. quaest 3. refutee.

Il suffit à nostre propos que l'on sca-che que tant la Plethore, que la verole se font du sang pris en l'vne & en l'autre maniere, sçauoir tant pour la masse en-tiere, que pour le sang seul, telle est l'o-pinion des bons Praticiens.

Ie trouue encore vne troisiesme ac-ception du sang dans Galien au commẽ-taire sur les Epidemiques, laquelle *2. in 6. Epi text. 39.* prend son nom de l'humeur qui predo-mine en la masse sanguinaire : Ainsi appellons nous vn sang bilieux, melan-cholique, phlegmatique, ou sereux. Pour bien comprendre ces distinctions il est à noter (c'est aux apprentifs que ie parle) que la masse du sang est construicte & bastie du sang, de la bile, de la pituite, de la melancholie, & du mesgue ou de la serosité. Ce mesgue est inutil à la nourriture de soy, mais bien est il neces-saire à la distribution de l'aliment, cause que s'estant acquité de sa charge il est r'enuoyé aux reins, & de la poussé à la vescie, & de la vescie hors du corps comme excrement, il se voyt apres la saignee lors que le sang est refroidy & congelé, nager & flotter, au dessus des

palettes. Les quatre autres humeurs ſont alimentaires differentes en temperature, & en ſubſtance. La bile eſt chaude & ſeiche, & de parties ſubtiles tenāt de la nature du feu. La pituite eſt plus groſſiere, froide & humide, de nature d'eau. La melancholie craſſe & terreſtre froide & ſeiche. Le ſang eſt mediocre en ſubſtance, chaud & humide en qualités. Ceſte difference & varieté de parties qui ſe retreuue en la maſſe du ſang la rend ſuffiſante & capable de fournir d'aliment propre & neceſſaire à tant de parties diuerſes, voire contraires en ſubſtãce & temperature deſquelles nous ſommes conſtruicts. Or en ce meſlange ſi diuers la nature ſage & prouide a gardé vne certaine proportion, qui tient le tout en vnion & concorde, Ceſte proportion eſtant vne fois vitiee, le ſang perd ſa bonté ordinaire, s'eſloigne de noſtre nature, rend vne nourriture vitieuſe & en fin degeneré en cacochymie lors qu'il retient encore ſa forme & que neantmoings il panche d'vn coſté ou d'autre, il retient bien le nom de ſang mais auec adionction de l'humeur qui redonde, ſi c'eſt la bile il eſt dict bilieux;

si c'est le phlegme, phlegmatique : si c'est la melancholie, melancholique : si c'est la serosité, sereux.

Le sang pris en toutes les manieres susdictes peut produire la verole, mais non pas la vraye Plethore. Car la Plethore qui se fait d'vn sang bilieux ne merite pas absoluement, ny proprement le nom de Plethore, mais auec adionction de l'humeur peccante elle se nomme bilieuse, ou pituiteuse, ou melancholique. Ce nom demeure tandis que le sang est
Galen. 2. Apho. 17. capable de recouurer sa bonté naturelle par la vuidange de l'humeur qui redonde, s'il en est incapable ce n'est pas Plethore mais cacochymie ou corruption. Au contraire la verole est proprement verole, soit qu'elle se fasse d'vn sang sereux, ou bilieux, ou melancholique, ou phlegmatique.

I'ay tenu ce discours vn petit long en faueur des Tironcles : Les Doctes n'auront dequoy s'en plaindre si ie leur monstre à veuë d'œil qu'aucuns des plus sçauants de nostre siecle n'ont pas bien entendu, ou fort mal expliqué ceste matiere, de laquelle sans doubte despendẽt les indications principales preseruatiues

& curatiues.

Erreurs d'aucuns modernes touchant le ſang cauſe coniointe de verole.

CHAPITRE XX.

CAmpolongue en ſon traicté de la verole chapitre neufieſme, conclud qu'Auicenne, parlant du ſang boüillonnant duquel ſe produit la verole, entend par le mot de ſang deux choſes: ſçauoir la maſſe entiere, & vn chacun des quatre ſucs alimentaires, puis y adiouſte en troiſieſme lieu le ſang ichoreux. Expliquant quel eſt vn chacun de ces quatre ſucs alimentaires, dit que c'eſt la bile, le phlegme, la melancholie, & le ſang, & preuue par Hippocrate & Galien que le mot de ſang conuient à chacun d'iceux à part ſoy.

En quoy il me ſemble qu'il s'abuſe, & abuſe enſemble du teſmoignage de ces deux oracles des Medecins. Qu'ainſi ne ſoit oyons parler Galien meſme au liure de la plenitude où il deſcouure ouuertement ſon intention. Nous diſtinguons (dict il au Chapitre onzieme) les eſpe-

ces de plenitude par la couleur. L'abondance du sang cause la rougeur : La bile iaulne, la palleur : la pituite la blãcheur : La melancholie, la noirceur. Mais il faut que le sang s'augmẽte à proportion de ces autres humeurs pour faire la Plethore. Car si la bile seule abõde comme aux icteriques, ceste abondance ne sera pas Plethore, mais cacochymie : Le mesme se doit entendre de la melancholie, & de la pituite. Puis ayant assez longuement continué le discours sur les humeurs vitieuses, à la fin il adiouste. Ce n'est icy le lieu de parler des tumeurs cõtre nature, ny de la cacochymie, mais bien de l'accroissement qui arriue aux humeurs tandis qu'elles gardent leur proportion accoustumee, ou du moins que le surcroist de l'vne par dessus les autres n'est pas grand. Car il n'y a que le sang seul qui puisse de beaucoup surpasser les autres en quantité pour produire la Plethore. Si quelqu'vne des autres est notablemẽt accreuë & augmentee, cela ne s'appelle pas Plethore, mais vice ou prauité d'humeur. Voila l'opinion de Galien si pleinement expliquee que ie iuge chose superflue mendier d'autres

passages, ou d'autres interpretes pour la conceuoir. Or si l'exces de l'vne de ces humeurs conioincte, & aggregee à la masse engendre la Cacochymie, comme pourrons nous iustement l'appeller alimentaire estant prise à part soy, ainsi que l'escrit Campolongue? Voicy ses parolles, afin que l'on ne croye que ie vueille luy rien imposer. *Hippocrates, Galenus, & Auicenna sanguinem bifariam accipiunt, pro massa sanguinea, & pro quolibet quarto succo alimentari.* C'est à dire qu'Hippocrate, Galien & Auicenne prennent le sang en deux façons, sçauoir est pour la masse sanguinaire, & pour vn chacun des quatre sucs alimentaires: qui est le mesme que s'il disoit que chacun des quatre sucs alimentaires mertie le nom de sang en son particulier. Pardonnez moy Signor vous vous trompez en vostre seconde interpretation. Pour la premiere ie la vous accorde: Car de dire que les humeurs redondent, c'est autant que qui diroit que le sang redonde. (dit Galien au liure de la plenitude chap. 10.) pourueu que ce soit soubs la proportion requise. Mais que le nom de sang se donne en particulier à chacune des humeurs

iamais il ne se monstrera ny dans Galien ny dans Hippocrate, ny dans Auicenne. Où est-ce que la bile est appellee sang, ou la pituite, ou la melancholie? si cela estoit lors que Galien definit la Plethore par le surcroist égal des quatre humeurs, ou du sang seul. Il fauldroit entendre par le sang seul non seulement le sang pur distinct des trois autres humeurs, mais aussi la bile separee des trois autres, de mesme la melancholie, & la pituite: qui est directement contraire à ce que nous venons d'alleguer du mesme Galien, sçauoir qu'en la Plethore le sang seul peut outrepasser la proportion requise & ordinaire, pas vne des autres humeurs ne le peut.

Mais auãt que passer entiere condemnation contre Campolongue, considerons s'il vous plaist ce qu'il allegue pour ses preuues, voicy la premiere. *Quæ quidem distinctio potissimùm colligitur ex Galeno libro de inæquali intemperie cap. vltimo, vbi dicit fieri tumores ex succo vel bilioso vel pituitoso, vel melancholico, vel sanguineo. Deinde succum sanguineum, vel esse calidum & tenuis substantiæ, vel frigidum & crassæ substantiæ, vel alio pacto affectũ. Per succum sangui-*

ſanguineum calidum & tenuis ſubſtantiæ intelligens quartum ſuccum alimentalem, bilioſum ſcilicet; Per ſuccum frigidum & craſſæ ſubſtantiæ, pituitam alimentalem: per ſuccum ſanguineum aliis modis affectum ſanguinem pro quarto ſucco acceptum, & melancholicum ſuccum alimentalem.

Il dict que Galien par le ſuc ſanguin chaud & tenu, entend le ſuc bilieux: par le froid, & groſſier, le pituiteux, & ainſi des autres. Ce qui eſt manifeſtemēt contre l'intentiō de Galien, car en vain auroit-il diſtingué la matiere des tumeurs en la bilieuſe, pituiteuſe, melancholique, & ſanguine, ſi apres diſtinguāt la ſanguine en celle qui ſe fait d'vn ſang chaud & ſubtil, d'vn froid & groſſier, d'vn mediocre, & d'vn terreſtre, il entendoit les meſmes humeurs mentionnees en la premiere diſtinction, & non pas les differences du ſang meſme, c'eſt à dire, de la maſſe ſanguinaire. Car ſelon Galien, ſelon le ſens, & la façon commune de parler, tant des Doctes que du vulgaire, la maſſe du ſang eſt dicte ou chaude, ou froide, ou tenue, ou groſſiere, à meſure de l'exces qui ſe retreuue ou en ſes qualitez ou en ſa ſubſtance, & non

pas eu esgart à ses parties ou humeurs distinctes & separees.

Ceste interpretation de Campolongue est tiree d'vn mesme air que celle de Fuchse refutee au Chapitre precedent. Car Galien disant que les tumeurs se font de bile, de pituite, de melancholie & de sang, puis adioustant que celles qui se font de sang se font d'vn sang subtil, ou bien d'vn sang grossier: Reïtere-il pas vne mesme chanson, si par le sang subtil nous entendons la bile, par le grossier la pituite, & ainsi des autres?

La seconde preuue de Campolongue est puisee du mesme Galien au 2. des differences des fiebures chap. 9. & au 2. des Crises chap. 12. Et d'Hippocrate au liure de la nature humaine chap. 1. Et d'Auicenne au chapitre des humeurs. Lise tous ces lieux cottez par Campolongue qui voudra, il n'y trouuera rien qui face à son aduantage, aussi se contente-il de les cotter sans mettre en ieu les termes comme il a faict au precedent. En quoy il nous dispense d'vser de la mesme liberté en nyant, dont il vse en affirmant, à luy la preuue, ou à ses fauteurs. Il eust parlé & auec Galien, &

auec raison, s'il eust dict que le sang se prenoit ou pour la masse totale, ou pour le sang seul distingué des autres humeurs, & non pas pour chacune des quatre humeurs alimentaires en particulier.

Mais ceste faulte n'est pas seule, il manque encor en l'autre membre de sa distinction, lors qu'il dit que par le sang l'on peut entendre le sang ichoreux, il est bien vray que le sang ichoreux est compris soubs le mot de sang, mais pourquoy n'y comprendrons nous pas aussi le bilieux, le pituiteux, & le melancholique? Hippocrate (dit-il) au 2. sur le 6. des Epidemiques texte 38. enseigne que les parties plus subtiles du sang boüillonnant, se separent des grossieres par la force de la chaleur, & que ce sang se nomme ichoreux ou icheur du sang, en difference des icheurs des autres humeurs. Adiouste qu'il n'est pas formellement distingué du sang, ains seulement en ce qu'il est plus subtil, & moins nourrissant. Voyla bien du mystere que ce Docteur nous feroit croire si nous n'auions leu Hippocrate, qui n'a que ces trois mots, *de sanguine ichorroïde*: Le

reste qui suit au mesme texte, sçauoir *Quod in pauidis talis, aut in vigilantibus & siue malus, siue bonus*) ne fait nullemẽt à son propos. Campolongue peut estre veut conclure qu'il n'y a que le sang ichoreux qui merite le nom de sang, par ce qu'Hippocrate ne fait mention que de celuy là, mais que n'escoutoit-il Galien au commentaire faisant vn denombrement du pituiteux, melancholique, & bilieux, tous contenus soubs le nom de sang aussi bien que le sereux?

Du moins eust il esté plus tolerable s'il eust expliqué proprement que c'estoit ce sang ichoreux, & n'eust pas pris pour vne mesme chose *sanguinem ichorroïdem, & sanguinis serum*: le sang ichoreux, & l'icheur du sang; Car il n'y a si grossier, ny si nouueau en medecine qui ne sçache que le sãg ichoreux est differẽt de l'icheur du sang, cõme le tout de sa partie. Le sang ichoreux denote le sang auec son icheur, mais l'icheur du sang ne denote que l'humeur sereuse ou ichoreuse separee du sang. Ceux là tombent au mesme precipice, qui au lieu de dire que la verole se fait d'vn sang sereux, disẽt qu'elle se fait des icheurs: Doctrine contraire à celle d'Hippocrate qui au second de

ſes Epidemiques a remarqué que les icheurs eſparſes ſoubs le cuir, & reſerrees s'eſchauffoient & excitoient des demangeaiſons, & puſtules ſemblables à celles qui viennent de bruſlure, auec vne chaleur cuiſante comme feu. Qui ne iuge que telles puſtules ſont fort diſſemblables à celles de verole, comme auſſi leur cauſe en eſt fort diſſemblable? Tenons donques ferme à noſtre premiere concluſion, & diſons auec aſſeurance que la cauſe conioincte de verole n'eſt autre que le ſang: & que le mot de ſang ſe doit entendre proprement & improprement. Proprement parlant il ſignifie la maſſe entiere bien proportionnee en ſes parties, ou la quatrieſme humeur ainſi particulierement appellee: Il ſe dit improprement du ſang bilieux ou pituiteux, ou ſereux, ou melancholique. En quelconque de ces façons vous le vouliez prẽdre il ſe peut dire cauſe de verole.



Quelle est la cause qui dispose & determine le sang à la verole.

CHAP. XXI.

AVtant de testes autant d'opinions differentes en la decision de ceste question, toutes appuyees sur l'auctorité de tresgrands personnages, & fondees sur quelque raison probable.

La premiere & plus commune opinion entre les modernes empruntee des Arabes, est qu'il demeure aux enfants quelques reliqua du sang menstruel duquel ils se sont nourris dans le ventre de la mere, qui venants à s'eschauffer par la constitution du temps, ou par quelque autre cause exterieure, boüillonnent, & boüillonnants pressent ou stimulent la nature à s'en desfaire.

Fernel nomme Auicenne pour Autheur de ceste opinion, & apres l'auoir refutee par viues raisons, cõclud que les Ecthymes & exanthemes (ainsi appelle-il la verole & la rougeole de noms tirez des Grecs) procedent d'vne cause commune emanee d'enhault, qui commu-

nique à l'air vne infection maligne, particuliere & incognue. L'air par apres attiré au cœur par l'inspiration, infecte les humeurs (par l'inspiration dis-ie, car il ne veut pas que l'air puisse imprimer son infection au cuir par le contact) & de faict les accidents veroliques se sentent trois ou quatre iours à l'interieur auant que l'œil puisse descouurir à l'exterieur les marques specifiques de la maladie. Voila briefement ce que Fernel tient de la verole contre l'opinion Arabesque, à laquelle, (nonobstant son authorité fort recommandable pour la rareté de sa doctrine) la pluspart de ceux qui l'ont suruescu n'ont pas laissé d'adherer, bien qu'ilz l'ont fort diuersement entendue, & expliqué chacun à son humeur.

Aucuns imputent la cause de verole à l'impureté seule de ce sãg duquel le petit fœtus a esté sustẽté au vẽtre maternel, adioustent que ce sang s'est rẽdu impure, ou par sa longue demeure & retenue dans la matrice, ou bien par le meslãge des humeurs qui y accourrent comme à la sentine du corps, ainsi l'a estimé du Laurent.

Ioubert reçoit en partie ceste opiniõ,

& croyt que si la mere estant grosse est mal saine elle emplit son enfançon d'excrements & fournit de matiere à la verole, mais si elle se porte bien, qu'il y a plus de raison d'en accuser la gourmandise de l'enfant mesme, & les faultes qu'il commet en son viure. Car estant encore dans l'enclos du champ de nature attaché continuellement à sa pasture en guise des Vegetaux, il se farcit, & par maniere de dire s'ẽyure à sa tauerne: Puis reduict à la mammelle, il s'y rend du tout affriandé & desbordé. Lors qu'il est capable de mascher de ses dents, il a sans cesse le pain à la main, & mange indifferẽment tout ce qui rit à son goust, sans reigle, sans ordre, sans mesure. Au partir de là il est à toute heurte à toute heure, à faults & à bonds comme vn cheual eschappé. Iugez s'il faict amas de superfluitez, & si ces superfluitez sont pas capables de produire la verole.

Mercurial non moins docte en ses decisiõs, que curieux en se: recherches, a estimé que, puis qu'il ne se trouuoit aucune mention de verole dans les liures des anciens Grecs, il y auoit apparence que c'estoit vne

maladie nouuelle, escoulee en premier resort du vice du ciel & de l'air, qui ayant d'vn prin assault infecté la pluspart du monde, faict de suytte en suytte ressentir ses offẽces à toute la posterité, par l'impression maligne qu'il a empreinte & engrauee en la semence de tous ceux qui en ont esté atteints, & laisse comme hereditaire de pere en filz à toute la sequele.

Voyez (Messieurs) combien de iugements differents és testes des plus sages de nostre siecle, qui pourroyent contester de la preminence en doctrine contre l'antiquité. Se peut-il rien forger de noueau apres toutes ces opinions? y a il quelque cause exempte de soubçon en la generatiõ de ceste maladie? Il semble que comme elle est presque vniuerselle sans acception ny exception de persõne, il faille reciproquement que tout l'vniuers se rende tributaire à sa production. Le ciel, les elemẽts, la semence, le sang, le laict, les aliments, le pere, la mere, la nourrice, le nourrisson, bref tout ce qui se peut imaginer est accusé d'y contribuer. Qui dresse la poincte de son accusatiõ contre l'vne ou plusieurs de ces causes

en particulier, qui contre les autres. Qui osera entreprendre d'appointer vn differēt si grand, entre si grands personnages? Permettez moy Lecteurs que ie les vous face ouyr tous en particulier, chacun representant ses raisons de soy mesme, & que ie me declare partie contraire. Vous en serez les iuges, pour parties oüyes conclure & y ordonner difinitiuement

Raisons de Fernel refutees, par lesquelles il preuue que la verole est tousiours Epidemique & pestilente.

CHAPITRE XXII.

Ce grand Fernel l'honneur de la France, rapporte plusieurs indices, qui luy seruent d'aultant de raisons, pour prouuer que la verole prend sa source d'vne cause commune esparse par tout l'air qui nous enuironne.

Premieremēt en ce qu'elle n'est nullement attachee ny assubiettie aux changements des temps ny des saisons, Car

ſans reſpect ny des ardeurs cuiſantes, ny des froids glacés, elle nous aſſault, & l'eſté, & l'hyuer, non toutesfoys cõtinuellement & inceſſammẽt, mais ſouuent apres de longues trefues de pluſieurs annees. Et lors cõme ayant cueilly nouuelles forces, elle redouble ſes coups & nous trauerſe tantoſt d'exanthemes, (ainſi appelle-il la rougeole) tantoſt d'Ecthymes (ainſi appelle-il la verole) donques il n'y a pas moins de ſubiect de recognoiſtre vne cauſe ſuperieure & vniuerſelle en l'vne & en l'autre, qu'és charbons & bubons peſtilents, differẽts ſeulement en vne certaine particuliere eſpece de malignité: Ceſte malignité ſe communique non par le contact, ains par l'inſpiration, laquelle ayant imbu & infecté le cœur, s'eſpand incontinent dés ſa premiere naiſſance, appeſantit tout le corps, & principalement la teſte, qui ſouuent ne demeure pas exempte de douleur: les yeux s'enflent, & larmoiẽt; la face rougit comme enflammee; la voix deuient rauque, la reſpiration courte, le poux frequent, meſſager de la fiebure, ſans qu'il y ait apparence de putrefaction aux veines (ſi ce n'eſt qu'il y ait

marque de la petite vérolle selon fernel

complication de maladie) argument irreprochable d'vne qualité venimeuse, laquelle se fait encor plus euidemment paroistre par la laideur qu'elle delaisse aux corps, telle qu'aucuns en sont demeurez aueugles, à d'autres la peau est tombee en crouſtes & en escailles: d'autres se sont veus noircys, desseichez, & emaciez comme s'ilz eussent esté quatre mois au gibet: A d'autres elle s'attaque non seulement au cuir, mais aussi aux muscles, aux visceres, iusques aux parties solides, si bien qu'il s'est trouué des enfans qui l'ont apportee au monde; & des morts qui en auoient le foye, la ratte, les poulmons, & tout le dedans du corps parsemé. La raucité mesme, & la difficulté d'halene dont nous auons parlé, tesmoignent que le mal procede de l'interieur, attendu que l'vn & l'autre persiste apres la guarison, & nait auec le mal.

Voila des raisons qui pourroient bien prouuer quelque chose, mais non-pas entierement tout ce que veut Fernel. Elles auroiēt quelq; apparēce de cōclure que la verole peut proceder de quelque cause vniuerselle, telle qu'elle est suppo-

ſee, mais que touſiours vniuerſellement elle en procede, c'eſt ce qui manifeſtemẽt deroge à l'experience. (Ce que ie dis de la verole ſe doit pareillement entendre de la rougeole, car ie comprends tous les deux ſoubs vn meſme nom, ſauf les differences que ie deduiray en ſon lieu).

Or auant que venir aux priſes auec vn ſi rare perſonnage duquel l'on ne doit iamais parler ſans reſpect, ie veu faire entendre clairement & plainement ſon opinion à ceux qui ne ſont pas aſſez aduancés és bonnes lettres pour mettre le nez en ſes doctes & diſerts eſcrits.

Il diuiſe les maladies, en communes & eſparſes. Les communes ſont celles qui ont vne cauſe commune. Si ceſte cauſe commune prouient du boire & manger, elle engendre les maladies dictes ſimplement communes, telles que ſont flux de ventre, fiebures, tumeurs, & autres cauſees de l'vſage commun de l'eau, des leguments, fruicts, & autres viures. Si la cauſe procede de l'air, elle produit les maladies dictes Endemiques ou Epidemiques. Les maladies Endemiques ſont celles qui ſourcent d'vn air infecté par des cauſes inferieures ou ter-

quiſont les maladies endemique

reſtres, comme par la putrefaction des corps morts non enſeuelys, par des marets, par des cloaques & voiryes.

que c'est que Epidemie

Les Epidemiques tirent leur ſource des corps celeſtes qui infectent l'air, ou manifeſtement, ou occultement. Manifeſtement, par les troubles, & changements qui arriuent és ſaiſons, d'où n'aiſſent les maladies epidemiques ſimples: Lienteries, toux, pleureſies, dyſenteries populaires. Occultement par quelque vertu & influence occulte & cachee, d'où naiſsẽt les maladies vrayement peſtilẽtes: deſquelles aucunes ſont plus griefues & dangereuſes, les autres moins; Aucunes ſont ordinaires, les autres extraordinaires. Fernel met la verole au nõbre des maladies epidemiques peſtilentes plus legeres & ordinaires.

Tout ce diſcours eſtoit neceſſaire pour bien comprendre le faict, venons maintenant au poinct. Ie dis que l'opinion de Fernel contrequarre l'experience: Car tant s'en faut que la verole nous accorde de ſi longues trefues qu'il ſuppoſe, qu'a peine ſe rencontre-il, ie ne dis pas vn printemps, mais vn eſté, vn automme, vn hyuer, voire meſme vn ſeul mois de

l'annee entierement libre & asseuré de ses allarmes. S'il est ainsi, nous pouuons iustement inferer que le ciel nous enuisage cõtinuellemẽt d'vn maling & pestilent aspect, ce qui est faux mesme en la doctrine de Fernel.

Cest aspect celeste n'est point particulier mais vniuersel, du moins à toute vne contree, d'où vient que son influence est tousiours pernicieuse à grand nõbre de personnes ensemble. Au cõtraire souuent en vne bien grande ville à peine s'en trouuera-il passé trois ou quatre infectez de verole en mesme temps: Appellerons nous ceste verole Epidemique, c'est à dire populaire, & non partiale?

Mais à quel droit l'appellons nous populaire puis que de tout le peuple elle n'allarme, & n'attacque pour l'ordinaire que ceux de bas aages? D'autant dict Fernel, que les aages plus fermes & plus robustes ne s'esbranlent ny ne s'abbatẽt pas de petits maux. Donques Monsieur Fernel, vous appellez petits maux ceux que vous tenez pour pestilents, & que vous nous figurez venimeux & malings pour la representation d'vne Iliade de

ſymptomes malings qui les accompagnent ?

Combien s'en voyt il d'autres plus legers qui n'eſpargnẽt nomplus les grands que les petits ? Combien d'autres, qui deſpeuplent les chefs de famille, & pardonnẽt aux petits orphelins giſants aux berceaux, aſſez intereſſez des pertes qui leur ſont encores inſenſibles ? ſouuent au contraire vous verez les centaines d'enfants precipitez au tombeau par la verole, ſans qu'vn homme ſeul en ſoit touché. Il eſt bien vray que quelque-fois elle eſt ſi legere, qu'elle n'a ny auantcoureurs, ny compagnie, ny ſuitte d'accidẽt quelconque qui teſmoigne quelque leſion euidente des actions. Et de faict pendant que ie ſuis ſur ceſte diſpute en ce mois d'Apuril 1614. Monſieur le petit Baron de Marcoſſey (Seigneur aagé de dix ans, rare en eſprit, & accomply en toute gentilleſſe par deſſus ſon aage) s'eſt pluſtoſt veu taché, que ſenty touché de verole. Il n'a eu ny fiebure, ny peſanteur de teſte, ny endormiſſement, ny inquietudes, ny laſſitudes, ny perte d'appetit, Bref toutes ſes actions ſe ſont cõſeruees ſaines & entieres deuãt & apres, & pendant

dant le cours de sa verole. Ie m'en rapporte à bon nombre de tesmoings oculaires ses domestiques & autres personnes de iugement, & dignes de foy. Qui osera qualifier ceste verole pestilente ou maligne, la voyant sans aucune marque, ie ne diray pas de malignité, mais mesme de maladie ? Si elle n'est pestilente, elle n'est pas Epidemique au rapport mesme de Fernel. Et comme seroit-elle Epidemique si en ceste grande & celebre ville de Nancy pendant le mois susdict il ne s'est trouué nul autre, que ie sçache, qui en soit atteint.

Mais accordons, s'il vous plaist, à Fernel que la verole pour sa legereté est particuliere aux enfans : Pourquoy à peine s'en voit-il de cent vn qui y recidiue ? le propre des maladies est d'affoiblir plustost que d'affermir ceux qu'elles ont possedez. Donques arriuant vne secōde influence verolique, les enfans qui ont vne fois eu la verole seront plus subiects d'y retomber que ceux qui ne l'ont pas euë ; qui est contre l'experience. Donques il est necessaire d'auoir recours à quelque cause particuliere.

Ce qu'adiouste Fernel que la maligni-

té verolique, ne se communique pas par le contact, ains que par l'inspiration seule d'vn plein abord elle assault le cœur, est autant receuable que ce que nous venons de refuter, Nous auons enseigné precedemment le contraire si clairement, & l'experience nous en est si cõmune que ce seroit temps perdu de s'y arrester d'auantage. A la verité le mal ne seroit iamais petit, & feroit tousiours sentir ses esclãdres par toutes les parties du corps s'il n'y pouuoit trouuer entree que par le cœur. Car les maladies qui sortẽt de ceste partie la plus forte de tout le corps sont tresgriefues, & si elles y font quelque seiour il est necessaire que tout le corps en soit trauaillé, dit le grand
2. de natu. humana. Hippocrate. Les accidents fascheux & pernicieux que Fernel met en ieu pour verifier son dire, ne sont pas inseparables, ainsi que ie viens de monstrer par l'exemple susallegué, & comme il se peut confirmer par vn millier d'autres. Posé qu'ils soiẽt inseparables, nous pourrons sans difficulté les rapporter à d'autres causes qu'à l'influence supposee, aussi ne se retrouuent ilz pas tousiours sans que les vrines donnent aucun indice de pu-

trefaction; & bien qu'ainſi fuſt il n'eſt ia beſoing d'auoir recours à ſon influence. La douleur & peſanteur de teſte, l'enflure & les larmes des yeux, la rougeur de face, la raucité de la voix, la difficulté de la reſpiration, la frequence du poulx, la fiebure meſme, la deformité du cuir, & autres ſymptomes exterieurs dont il fait regiſtre ſuppoſent ilz de neceſſité putrefaction en la maſſe ſanguinaire? ſi le ſang eſt ſans pourriture pourquoy voulez vous que les vrines en portent les marques. Les meſmes accidents arriuent ilz pas ſouuent de cauſes ſenſibles interieures, ou exterieures, à l'adueu de toute l'eſcole Pæonienne? Ie n'en veux à preſẽt autre confirmation que l'approbation commune, & l'experience iournaliere maiſtreſſe de toutes choſes. Or eſt ce vne ignorance groſſiere de croyre abſoluẽment que les vrines n'ayent aucun indice de putrefaction ſinon lors que la verole eſt compliquee à quelque maladie putride, comme dit Fernel: Car lors que le ſang duquel la verole s'engendre eſt putride, la fiebure qui l'accompagne eſt putride, & les vrines rendent teſmoignage euident de la putrefaction qui

ſe retreuue dans les veines. Vous me demanderez ſi l'opinion de Fernel n'a pas quelque fois lieu ? Ie reſpond qu'ouy, & pour vous en rendre plus ſçauants ie veux le vous faire voir à l'œil au chapitre ſuyuant.

Que la verole eſt quelquefois Epidemique.

CHAPITRE XXIII.

LE meſme Fernel s'eſt monſtré rigoureux contre Auicenne en pluſieurs endroicts, & particulierement en la recherche que nous faiſons : Où, pour ſe dõner carriere auec plus d'apparẽce, il a rapporté ſon opinion auec peu de fidelité. Ie ſçay, dit-il, qu'Auicenne tient que la cauſe de verole n'eſt autre que les reliques du ſang menſtruel, duquel les enfants ont eſté nourrys au ventre maternel, leſquelles eſchauffees & boüillõnantes par la ferueur de l'air, ou par vne conſtitution auſtrale, viennent à eſtre pouſſees au cuir. Eſt-ce là tout ce qu'en dit Auicenne ? O ! Fernel vous pouuiez faire vn rapport plus fidele de ſon dire,

& rēdre quand & quand son tesmoignage fauorable & aduantageux à vostre intention. Considerez premierement qu'Auicenne ioint le traicté de la verole à celuy des fiebures pestilentes, Est ce pas fauoriser vostre party, puis que vous la rangez entre les maladies pestilentes? Que si elle est pestilēte est il pas necessaire, selon vostre doctrine qu'elle prouienne de quelque influence occulte? Que dis-ie selon vostre doctrine? Auicenne mesme en termes expres faict mention de ceste cause occulte: Voicy ses parolles (ou plustost le latin Arabesque de celuy qui l'a translaté) *Et de hoc est cuius causa est res adueniens extrinsecùs, ebullire faciens, occulta quæ permiscet humores cum sanguine.* Il dit que la cause du boüillonnement est exterieure, occulte & cacheé, laquelle meslange les humeurs auec le sang. Ce n'est donc pas la seule ferueur de l'air, ou la seule constitution australe, car elles sont causes manifestes, non cachees.

Donques Auicenne suppose deux causes vniuerselles de la verole, l'vne qui est manifeste, sçauoir la constitution australe: L'autre qui est occulte, laquelle

il n'explique point. De l'vne & l'autre de ces causes nous pouuons tirer consequẽce asseuree que la verole est quelque fois epidemique. Et certes l'experience en est si manifeste qu'il me semble que qui voudroit la nyer ne pourroit euiter la risee ; mesme de la simple populace, qui au decours de quelques annees la voit si vniuersellemẽt effarouchee, que chacun se met en peine qu'il ne luy en arriue quelque disgrace, ou à ses chers pouppons. De fraische memoire l'annee precedẽte 1613. le long de l'automne qui a esté austral & pluuieux, nous l'auons veuë esparse par les quatre coins & le milieu de Nancy, & en plusieurs endroicts de Lorraine à la perte de grand nombre d'enfants, a perseueré encor au commencement de l'hyuer si longuement que ceste constitution a persisté. Il ne me seroit nullement difficile, mais bien inutil & peut estre desaggreable au Lecteur, d'accumuler grand nombre d'exemples à ce propos tirez de diuers Autheurs authentiques : Mesmes nostre memoire nous en pourroit fournir à ennuy. Il vaut mieux fonder la cause qui est esloignee de noz sens, que s'arrester

à la preuue d'vn effect sensible, Outre que la preuue de la cause tire cõsequēce de l'effect. Quelle est donques la cause de la verole epidemique, est-elle manifeste, ou occulte?

Nous auons desia appris de Fernel qu'elle est tousiours occulte & pestilēte, & auons reietté ses raisons, voire nous les auons en partye faict rejaillir contre leur autheur.

Auicenne a meilleur droict à mon aduis d'estimer que quelquefois la cause vniuerselle est manifeste, autres fois elle est cachee. I'appelle manifeste auec Fernel celle qui procede de la temperature & constitution de l'air. I'appelle occulte celle de laquelle nous n'auons aucune raison sensible. Ceste cause occulte peut estre pestilente & non pestilente selon Fernel mesme, car il constitue vne cause occulte és maladies Epidemiques qu'il appelle simples, telles que sont les pleuresies, & autres maladies populaires. Bien d'auantage il recongnoist quelque cause cachee en toutes fiebures putrides. Mais il nyera que ces causes cachees procedēt du ciel pour ne point s'obliger d'aduoüer que toutes sortes de fiebures

soient pestilentes.

Comme il en soit ie concluds premierement auec Fernel que la verole est Epidemique & pestilente. Mais non pas tousiours.

Ie concluds en second lieu contre le mesme Fernel que quelquefois elle est epidemique simple. Ie tiens en troisiesme lieu auec le mesme Fernel qu'en toutes maladies Epidemiques il y a quelque chose de caché, d'où ie tire cõsequence qu'en toute petite verole epidemique il y a quelque chose de caché.

Pour preuue de la premiere conclusion oultre le tesmoignage d'Auicenne auquel s'accorde Rhasis qui attiltre la verole du nom de peste, i'employe largument de Fernel, & dis que lors que la verole s'aigrit indifferemment pendant le chaud, & pendant le froid nous n'en pouuons accuser vne constitution & temperature manifeste de l'air ambient; Au contraire attendu que le froid qui rend les humeurs paresseuses, & immobiles qui bousche & reserre les pores insensibles de noz corps, ne peut empescher sa sortie, il est à iuger qu'il y a quelque puissãce incognue, qui la pous-

ſe, la conduyt, & luy ouure les paſſages. Ceſte puiſſance incognüe deſcouure euidemment ſa malignité peſtilente par vn nõbre infiny de ſymptomes treſmalings & pernicieux, & par la mort meſme de pluſieurs.

La ſeconde concluſion a vn millier d'experiẽce pour ſupport, & de faịt l'on a veu de freſche memoire l'année precedente au meſme temps que la conſtitution auſtrale, dont nous auons parlé s'eſt changée, & que la biſe a eu le deſſus, la petite verole attiedie & toſt apres du tout eſteinte. I'adiouſte à ceſte concluſion que l'aïr infecté par des exhalaiſons terreſtres nous peut enfanter vne verole cõmune, car il eſt vray sẽblable q̃ ces vapeurs infectes nous eſtant cõmuniquées n'ont pas moindre pouuoir ſur nous que les changements violents des temps & des ſaiſons.

La troiſieſme concluſion ſe verifie en ce que iuſques icy ie n'ay trouué nulle raiſon qui me ſatisface, pourquoy vne année la petite verole regnera pluſtoſt que la rougeole, vne autre année la rõugeole aura ſon regne, vne autre la pleureſie, vn autre la lienterie, vn autre la di-

ſenterie, Et bien que l'on puiſſe en gros en rapporter la cauſe à quelque intẽperature ou inclemẽce manifeſte du Ciel, neantmoins il eſt treſdifficile ſinon impoſſible de rẽdre raiſon en deſtail pourquoy ceſte meſme intemperature redondera ores au detrimẽt d'vne partie, ores d'vne autre, & procurera ores vne affection, ores vne autre du tout differente, voire en vne meſme partie. Ainſi Fernel a raiſon d'attribuer la verole aux cauſes vniuerſelles: Mais il faict tort à ſon beau iugement, & ne peut tomber d'accord auec le ſens s'il n'en admet des particulieres. Voyons quelles elles ſont.

Raiſons de du Laurent refutées par leſquelles il conclud que la verole procede touſiours de l'impureté du ſang maternel.

Chapitre XXIV.

La verole (dit ce docte du Laurent au deuxieſme de ſon Anatomie queſtion 21.) eſt vne maladie commu-

ne, par ce qu'elle assault vn chacũ : Car à peine de dix milles s'en voyt il vn d'exempt. Mesmes Auenzoar tient pour miracle qu'il se rencontre quelqu'vn qui n'en reçoiue quelque atteinte. Or est il que selon le diuin Hippocrate les maladies communes ont vne cause commune, quelle sera doncques la cause commune de ceste maladie? Sera ce l'air? il ne peut, puis qu'il est si diuers, pur en vn lieu, impur en vn autre, chaud icy, froid ailleurs, & ainsi des autres qualitez, c'est dõcques le sang duquel se forme & nourrit le fœtus au vẽtre maternel, ainsi que l'estime Auicẽne, Auenzoar, Haliabbas, Auerroës premiers entre les Medecins Arabes. Et bien que ce sang soit pur & loüable de soy, il est neantnmoins soüillé & pollué par le meslange des humeurs qui accourent à la matrice comme à la sentine du corps, d'où vient que tant les parties solides que les charneuses estant infectées, ont besoing d'estre depurées vne fois en la vie, en la mesme façon que le moust boüillonnant iette son escume & s'esclaircit.

Quãd à moy i'ay tousiours hõnoré feu Monsieur du Laurent pendant sa vie, &

hõnore sa memoire apres sa mort, mais ie ne puis m'inscrire à son opinion, car en premier lieu ie treuue, qu'Auicenne soubs l'estendart duquel il s'est rangé fait à son des-auantage. Voicy les parolles barbaresques de son traducteur. *Aut generatur in ea post illud ex cibis fæculentis, & malis, de illis quæ rarificant substantiam eius, & faciunt eam ebullire, donec fiat ei substantia recta fortior primâ.* Non seulement (dict Auicenne) la verole s'engendre des reliques de la nourriture prise au ventre maternel, mais aussi des viandes feculẽtes & mauuaises, qui rarefient la substance du sang, & la font boüillonner iusques à ce qu'elle se renforce & rectifie.

Les autres Docteurs dont il se targue sont plus à son aduantage, mais nous ne les tenons pas pour oracles infaillibles, car nonobstant qu'ils fassent mention d'autres causes manifestes & occultes qui concourrent à la production de verole, neantmoins, ils les rapportent, nõ comme premieres & principales, mais comme mouuantes & coadiutrices de celle qui est en debat.

Mais que les autheurs en croyent ce

qu'il leur plaira, nous ne voulons reprẽdre que de la raiſon meſme. Ie demande s'il y a quelque repugnãce qui nous empeſche d'eſtablir d'autres cauſes que le ſang maternel? du Laurent mõſtre qu'il ne ſe peut rencontrer autre cauſe commune d'vne maladie ſi commune, par ce que l'air eſtant du tout diuers en diuerſes contrées, ne peut eſtre cauſe vniuerſelle d'vn meſme effect. Ceſte preuue eſt trop maigre pour vn homme ſi riche en raiſons. Premierement elle peche en la iuſte enumeration de toutes les cauſes communes, deſquelles il debuoit faire vne induction entiere pour tirer vne cõcluſiõ abſoluë, ſon argumẽt vaudroit en la forme ſuyuãte. Ny l'air, ny la ſemẽce paternelle ou maternelle, ny la nourriture que l'on prẽd hors le vẽtre de la Mere, ny regime que l'on tient és cauſes nõ naturelles, ny autre cauſe quelcõque que l'on puiſſe ſ'imaginer n'eſt pas ſuffiſante d'engẽdrer la verole : dõques il n'y a que le sãg mẽſtruel ſeul qui l'ẽgendre. La cõcluſiõ ſeroit recepuable, mais nous nyerõs abſoluëmẽt l'antecedẽt. Car touchãt l'air deſia auõs nous prouué clairemẽt le contraire au chapitre precedẽt, & monſtré comme il tient rang de cauſe com-

mune touchant la ſemence, le regime, & la nourriture, nous auons entendu les opinions de Mercurial, & de Ioubert qui ne ſont du tout à reietter ainſi que l'on cognoiſtra cy apres. Nous y adiouſterõs encore entre autres la contagion puis que nous auons enſeigné que la verole eſt contagieuſe.

La preuue de du Laurent peche en ſecõd lieu en s'equiuoquãt manifeſtement ſur le nom de commune. Il appelle la verole maladie commune par ce qu'elle aſſault tout le monde: Puis il appelle communes les maladies (ſuyuant la doctrine d'Hippocrate) qui ſe ſaiſiſſent de plusieurs perſonnes enſemble, & en meſme temps, Voicy ſes meſmes parolles. *Eſt ergò communis quia omnes obſidet, hic affectus : at ex ſummi Hippocratis doctrina libro de natura hominis, communes morbi communem cauſam agnoſcunt, cùm multi homines eodem tempore eodem morbo laborãt, cauſam ſtatuere oportet communem*, l'equiuoque git en ce que la premiere appellation ne denote nulle diſtinction des temps, & la ſeconde ſuppoſe que ce ſoit en meſme temps. Par la premiere appellation la verole ne laiſſera pas d'eſtre dicte com-

mune si bien en toute vne saison en vne ville en vn pays entier elle ne s'empare que d'vne personne seule. Par la seconde elle est dicte commune seulement lors qu'en mesme tẽps, elle trauaille vn nombre signalé de personnes. Par la premiere la fiebure tierce merite iustement le nom de commune, parce qu'il se voit fort peu de personnes qui n'en reçoiuẽt quelque atteinte vne fois en leur vie, bien que ce soit en diuerses années: Par la seconde la fiebure tierce ne peut obtenir le nom de commune si elle ne s'empare de plusieurs, & en mesme temps. Pour le dire en vn mot parlãt en Medecin, c'est abuser du nom de commune de l'attribuer absoluëment à la verole, car il se treuue fort peu de maladies qui ne nous obligent pour la mesme raison qu'allegue du Laurent, de les qualifier de mesme, par ce que la foiblesse de nostre nature nous rend tributaires à toutes, & nous faict tomber en la plus part d'icelle, vne, voire plusieurs fois auant que prendre possession du tombeau. Qui n'est atteint du moins vne fois en sa vie de fiebure Ephimere? si ceste fiebure est autant ou plus nommée que la verole que n'en

recherche-on vne cause cõmune, aussi bien que de la verole? Mais que diriez vous si ie vous faicts voir à lœil que la cause de verole supposée par du Laurent est particuliere? Le sang maternel dit il est ceste cause commune par ce qu'elle se retreuue en toute, ie l'accorde, mais bien differente & distincte en autant de particularitez qu'il se retreuue de mere. Car le sãg d'vne femme chaloureuse differe beaucoup du sang d'vne phlegmatique: il y a grande difference entre le sãg d'vne femme biẽ saine, & celuy d'vne valetudinaire; d'vne femme bien nourrie, & d'vne mal nourrie: Aussi les effects en sõt ils fort differẽts, car les sangs n'ayant rien de commun sinon l'estre, le nom de sang, produisent leurs actions conformes à leurs qualités, & à leurs substãces: & disposent ceux qui en sont faicts & nourrys à diuerses maladies souuent du tout contraires. Mais que dis ie qu'il se retreuue autant de particularitez au sãg maternel que de meres? vne mesme mere n'a pas tousiours le sang de mesme: le sang se change au changement des aages, des saisons, des viandes, d'exercices, des climats, des passions du corps &

des

de l'ame. L'on voyt comme les enfants sortys d'vn mesme ventre sont dissemblables, de mœurs, d'humeurs, de forces, de santé. Quelle raison auez vous d'accuser plus tost ce sang comme cause commune d'vne maladie cõmune que l'air qui est commun à tous? que les viures qui sont aussi communs? Car tous ou la plus part viuēt de mesmes legumes, mesmes fruicts, mesmes herbages, mesmes vins, mesmes chairs, & poissons, Neantmoins vous n'admettez pas l'air pour cause cõmune, parce qu'il est diuers en diuers endroicts, icy Septentrional, là Meridional, icy pur, là impur. Vous auõs nous pas faict paroistre le mesme du sãg maternel? & bien d'auantage, que ce n'est pas tousiours le mesme en vne mesme mere. Vous me direz que c'est tousiours le mesme en qualité d'impur, & que son impureté est la cause commune de son infection verolique, c'est icy le refuge seul qui reste à du Laurent, & c'est où ie l'attend à pied ferme pour le conuaincre. Dictes moy premierement de grace, Monsieur du Laurent, auez vous pas enseigné par le texte expres d'Hippocrate que lors qu'en mesme temps

plusieurs sont saisys de mesme maladie, il en faut assigner vne cause commune? Permettez moy d'argumēter *à contrario*, cōcluray-ie pas fort à propos cōtre vous que lors que plusieurs en mesme temps ne sont pas saisys d'vne mesme maladie, il ne faut pas auoir recours aux causes communes. Et consequemment que la verole despend de causes particulieres, lors qu'elle s'addresse à peu de persō-nes, & en diuerses saisons comme souuent en toute vne année à peine en verrez vous vne douzaine de verolez en vne grande ville, & de ceste douzaine les vns tomberont malades en vne saison les autres en en vne autre.

Que si en tel cas vous admettez l'impureté mēstruelle pour cause, il faut de necessité que vous la vous representiez comme cause particuliere. Mais posons que la verole soit epidemique, & vrayement commune, c'est à dire qu'en mesme temps elle en assaille plusieurs ensemble comme elle fait souuētesfois, estimez vous que l'on doiue attribuer la cause à la seule impureté menstruelle? Ceste impureté est elle pas trop inegale és vns & aux autres, pour esclorre

vn mesme effect en toutes, & en mesme temps? qui ne sçait qu'en aucuns elle fait son eschec pendãt l'enfance, en d'autres en ieunesse ou en vieillesse? Et consequemment (si ce n'est par cas fortuit, ou pour quelque autre cause) que iamais il ne se fera rencontre de la mesme maladie en plusieurs, & en mesme temps. D'auantage la verole epidemique se voit quelquefois salutaire, & partiale aux enfans: autrefois elle ne pardonne pas aux plus aagez, & tüe la pluspart de ceux qu'elle touche, Ces effets contrariés ne peuuent reüssir de la seule impureté du sang vterin: car l'impureté despend des dispositions indiuiduelles de celle de laquelle elle prouiẽt qui sont plus infectes en l'vne moins en l'autre, & par consequent elle faict acte d'hostilité conforme à sa malignité particuliere, sans estẽdre son pouuoir sur le commun, Mais donnons s'il vous plaist tout à gaigner à du Laurent, aduoüons luy que la verole soit maladie commune, & que le sang maternel en soit cause commune, laisserons nous pourtant en arriere toutes les causes? Pourquoy l'impureté de ce sang que nous receuons pour aliment dans le

ventre maternel apportera-elle cet accident, & l'aliment qui se prend hors du ventre ne l'apportera pas? Ny a il rien d'impur au monde que nous prenions pour nourriture fors ce sang maternel? Le Prince des Arabes (de l'autorité duquel se couure du Laurent) confesse que la verole s'engendre des viandes feculentes, & par l'vsage de laict de chameaux & de iuments, donc ce laict, ces viandes feculentes se doiuent tenir au mesme predicament que le sang menstruel. Et iaçoit que nous voulussions accorder que telles & semblables viandes fussent du tout pures & loüables d'elles mesmes, & qu'il ne se trouuast rien d'impur que le sang seul dont il est question, si ne pourroit on nous nyer qu'elles ne peussent estre alterees & corrompües par le mesme, & par milles occasions iournalieres, & comme telles, capables de produire la verole. Car quelle proprieté, ou influēce particuliere voit on en l'infection menstruelle destinée & determinée à verole qui ne puisse se rencontrer en nulle autre matiere? Quelle est ceste proprieté? quelles marques en auez vous? si elle est si puissante qu'elle face de ne-

cessité reüssir son effect en tous ceux esquelz elle se rencontre (cõme vous supposez) Pourquoy espargne-elle la mere pour descharger sa felonnie sur l'ẽfant? Pourquoy ne se faict elle paroistre en celles qui ont manque de leurs purgations? du Laurent ne fait cas de toutes ces obiections: il respond que le sang est retenu dans les vaisseaux en celles qui ne se purgent point, & qu'il ne s'espand point par la substance des parties, & qu'à ceste occasion il n'imprime point sa qualité maligne aux parties solides.

Responce indigne d'vn si grand personnage. Ie vous demande si l'impureté de ce sang se communique à toute la masse ou non? si vous me l'accordez, vous accorderez tout d'vne suytte qu'elle redõde de necessité aux parties solides qui ne peuuent receuoir nourriture d'ailleurs que de ceste masse: si vous le nyez, vous nyerez absolüement ce concours vniuersel, ceste harmonie, ceste correspondance qui est en tout le corps, recognue par le diuin Hippocrate, & apres luy par tous les autres, vous contrarierez au sens qui nous fait voir que l'impur soüille par son attouchement ce *libro de alimento.*

qui eſt pur. Ainſi le mortier qui ſent des aulx infecte de la puanteur la liqueur qu'il reçoit: ainſi les corps impurs (diſoit ce meſme oracle) plus vous les nourriſſez plus vous les offencés, d'autãt que comme les eaux douces ſe rendent ſallées par le meſlange de la marine, auſſi la bonne nourriture ſe conuertit en infection par le meſlange, & attouchement des humeurs infectes. Vous dementirez l'experience qui nous enſeigne que comme tout le corps ſe reſent des accidens qui procedent de la retention des mois, il ne peut qu'il ne participe à la cauſe, qui eſt ceſte impureté, ceſte malignité, ceſte infection. Laiſſons toutes ces preuues à part, ie veux que l'impureté ſoit ſeulement dans les vaiſſeaux, ſans ſe cõmuniquer aux parties ſolides, que s'enſuyt-il, ſinon que le ſang eſt de ſoy diſpoſé à ceſte ebullition de laquelle procede la verole? Et de faict lors que l'on obiecte à du Laurent, que les parties ſolides ne boüillonnent pas, & conſequemment que ce ſang menſtruel qui ſe trouue en leur ſubſtance ne peut pas cauſer la verole. Il reſpõd que veritablement les partes ſolides ne boüillonnẽt

2. aphor. 5.

plus on nourit les corps impurs plus on les blesse

pas, mais qu'elles infectent les humeurs de leur qualité lesquelles infectées viennẽt à boüillir. Dõcques selon du Laurẽt l'infection des humeurs est la cause prochaine & immediate du boüillonnement: doncques il n'est ja besoing que l'infection se glisse du sang és parties solides, puis q̃ tout au cõtraire il veut que des parties solides elle s'espãde au sãg. Or puis que telle impureté abõde souuent beaucoup plus en celles qui ont leurs purgations longuement retenues sans estre grosses, qu'ẽ celles qui sõt grosses, & que d'icelles comme de la boëtte de Pandore s'espanche par tout le corps vne fourmiliere de symptomes tresdãgereux, pourquoy ne causera-elle pas aussi tost la verole au corps auquel elle s'engendre, cõme en celuy qui la reçoit pour nourriture? Iugez s'il vous plaist comme la responce de du Laurent ne satisfaict point à cest argument duquel nous rendrons la vraye solution en nos problemes.

ce bouillonnemẽt se faict par la rencontre et fermentation des sels fixes auec les acides comme il se fait du sel de tartre et de l'esprit de vitriol piquant

Il ne satisfait non plus à ce que l'on obiecte touchant la recidiue, laquelle semble ne deuoir pas arriuer lors que tant les parties solides que la masse sanguinaire sont vne fois depurées & nettoyeés de ceste immondice. Sa responce est que

la recidiue n'arriue point ſinon lors que pour l'imbecillité de la vertu expultrice, il y demeure quelques reliques, mais ſuppoſé quil n'en demeure point, ſi la verole eſt contagieuſe comme tous l'eſtiment, pourra elle pas faire renaiſtre le mal vne & pluſieurs fois? les partyes ſolides, dict du Laurent infectent les humeurs qu'elles contiennent: vn qui aura la verole peut il pas de meſme communiquer ſon infection aux humeurs de sõ voiſin? ſi vous luy objectez pourquoy les autres animaux qui ont la meſme cauſe que l'homme, n'encourrent pas meſme diſgrace? Il reſpõd qu'ils vſent d'vn viure plus ſec, & qu'à force d'exercice ilz digerent la ſuperfluité & l'impureté du ſang, qui ſont les amorces & le foyer de verole. Foible reſponce: cõbien de caignes tiennẽt perpetuellemẽt les cendres, ou le lict, & viuent de pareilles viãdes que nous, ſans que iamais il s'en voye vne ſeule ſaiſie de verole? cõbien d'aultres animaux menẽt vne vie du tout diſſolüe en gourmandiſe & oyſiueté exempte neantmoins de ceſte maladie? Cõcluons donques que le sãg maternel n'en peut eſtre la cauſe vnique, bien croyons nous.

Que le sang maternel est la cause plus frequente & plus ordinaire de verole.

CHAPITRE XXV.

CEste conclusion est differente de celle de du Laurent, en ce qu'il maintient absoluement & vniuersellement que la verole n'a autre source ny resource que le sang maternel : Nous au contraire sommes bien d'accord que ce sang en est la source plus ordinaire, mais nous en recognoissons encor d'autres, lesquelles nous desduyrons cy apres : Il nous suffit à present de prouuer la premiere partie de nostre dire; Laquelle nous auons mise pour tiltre & pour borne à ce chapitre, & monstrer comme le plus souuent la cause de verole est puisee du ventre maternel qui est l'arche, & l'architecte tout ensemble d'vn grand nombre de noz miseres. En premier lieu c'est l'opinion plus commune entre les doctes, tellement receuë, que mesme plusieurs auec du Laurent n'en recongnoissent point d'autre. Le vulgaire s'y

accorde librement, comme estant fauorisee de noz sens, & plausible à noz conceptions.

A l'on pas veu des enfants l'apporter au monde? Où l'auoient ilz prise, sinon dans cest enclos où ilz tenoient prison? De quelle cause, sinon de la pasture qu'ilz y reçoyuent? Car de dire auec Fernel que ce soit par l'infection de l'air exterieur, ce seroit regratter de vieilles cartes, & renouueller des querelles mortes. De dire aussi que ce soit par contagion, il n'y a nulle apparence, supposé que la mere n'en soit point entacheé n'y autre qu'elle ayt frequenté. Il ne reste nul soubçon d'infection qu'en ce sang maternel impur, duquel ce nourrisson se treuue aussi tost deformé que formé, aussi tost gasté que nourry, plustost malade que nay, plustost en crainte de mort qu'en espoir de vie.

Mais posons que la maladie luy arriue quelques annees apres sa naissance. Posons que les parens se soient rendus curieux autant qu'humainemẽt se peut faire de sa nourriture; Que la nourrice ayt esté au choix & au gré des Medecins plus experimentez, que le viure soit

allé par compas, & à l'eslite tant en quantité qu'en qualité. Posons que l'ordre se soit estroittement obserué touchant les exercices, les hantises & visites des personnes & lieux non suspectz. Bref que toute la contree s'en soit veüe exempte pendant tout ce temps. A qui en reietterez vous la faulte, sinon à ceste premiere nourriture receuë au ventre de la mere, fomentee & entretenue dans le corps tendrelet, comme vn feu soubz la cendre ? Vous me direz qu'apres toutes ces belles suppositions il n'y a nulle apparence que la verole treuue nulle entree en noz corps. D'où vient donques que la pluspart des Princes & Seigneurs s'en treuuent fort rarement afranchys, nonobstant le soing qu'ilz rendent à leur conseruatiõ ? Certes tout ainsi que l'impureté de leur nourriture maternelle les a asseruys, comme les autres, à diuerses especes de purgations, lesquelles la nature chatoüillée, ou pressee attente par diuerses voyes si tost qu'ilz viennent au iour: De mesmes elles les a assubiectis & obligez à ceste purgation vniuerselle, pour extirper comme d'vn coup toutes les racines innées, &

comme naturelles de leurs maux : Ou bien comme la cauſe ſe treuue vniuerſellement eſparſe par tout le corps, auſſi eſt il neceſſaire que l'euacuation s'en faſſe vniuerſellement.

Les arguments qui ſe dreſſent au contraire ſont faciles à rabbatre. Pour plus grand contentement des curieux, & pour l'entier eſclairciſſement de toutes difficultés, nous y reſpondons par autant de problemes : Et par meſme moyẽ vuiderõs quelques differents qui reüſſiſſent tant de ce que nous auons dict iuſques à preſent ſur ceſte matiere, que de ce qui nous en reſte à dire.



DOVZE PROBLEMES *touchant le ſang menſtruel cauſe de verole.*

CHAPITRE XXVI.

LE premier Probleme eſt ſur le premier argument de Fernel, duquel

nous nous sommes seruys contre du Laurent, pour monstrer queles femmes ou filles qui ont faulte de purgation encourroient la verole s'il estoit vray qu'elle prouiẽne du sang menstruel. Le second probleme sera sur son second argument, qui monstre par l'authorité de Galien que l'enfant ne s'abbreuue que du sang le plus pur de la mere, & consequemment que la verole ne doibt pas estre imputee au sang maternel. Les troisiesme, & quatriesme seront sur son tiers argument, qui est que l'aliment impur receu au ventre maternel ne peut se maintenir trente ou quarãte ans dans noz corps apres tant de fiebures & tant d'autres maladies. Les 5. & 6. seront sur son dernier argument, par lequel il infere que nul ne pouroit se garantir de ce mal, & ne si verroit retomber, s'il procedoit du sang que nous succons dans le ventre maternel. Les autres problemes seruiront de respõce à d'aultres qui fortifient le party de Fernel par d'autres raisons. Venons au premier.

* *
*

Premier Probleme.

Pourquoy les femmes qui ont manque de purgation, n'encourrent elles pas la verole aussi tost que l'enfant qui succe ce sang retenu ?

Est ce point à cause que ce sang estant encore retenu dans les vaisseaux de la femme n'imprime aucune qualité maligne aux parties solides ? Ainsi respond du Laurent comme desia nous l'auons dict & refuté.

Est-ce point plustost que ce mesme sang est reserué à l'enfant seul, conuerty en sa substance, & delaissé de la mere ? De faict elle n'y a nulle part, car ce qui en reste apres l'enfantement se vuide entierement par le benefice de nature, & se repousse comme estranger, & inutil, voire nuisible à l'accouchee. Que si la vuidange en est imparfaicte, il suruient fiebure, ou autre maladie tresdangereuse, accompagnee d'accidents, & souuēt suiuye de la mort. Car la retention des
3. epidem. menstrues n'est iamais si pernicieuse,
commen. 3 (dict Galien) que lors qu'elle arriue
t. 73. apres l'enfantement par ce qu'elles ne

pechent pas seulemẽt en quantité, mais aussi en qualité deprauee, d'autant que l'enfant tire le meilleur & laisse le pire.

Mais que dirons nous des filles, ou des femmes qui ne sont pas grosses? Ie respond que si leur sang est chaud & humide, & assez subtil pour se glisser par les trous insensibles des veines capillaires iusques à la superficie du corps; Il n'y a rien qui les empesche de courrir mesme fortune que les enfants. Ce qui se peut tesmoigner par l'experience de celles qui de l'vn sont tõbees à l'autre. Fernel mesme ne nye pas ceste experience, mais il dict qu'elle est rare. Voicy ses parolles. *Ex ea ipsa causa mulieres quibus suppressi menses in omne corpus redundant, iisdem malis obnoxiæ iacerent, quod tamen rarum videas.* C'est chose rare, dict-il, que les femmes esquelles le sang menstruel regorge soient saisyes de ce mal. C'est chose rare, ie l'aduoüe, elle n'est donc pas impossible, comme il debuoit conclure pour obtenir gain de cause.

Or pourquoy est ce chose rare? D'autant qu'il y a bien plus de raison que le sang superflu se vuide par les voyes desti-

nees de nature, que par d'autres esquelles elle n'a nulle inclination. D'auãtage il y a plus d'apparence qu'il fasse sa sortie par les veines ordinaires qui ont leur emboufcheure assez ample & spatieuse, que par les capillaires qui pour leur petitesse trompent noz yeux. Que si ce sang ou pour estre grossier de soy, ou pour estre meslangé auec d'autres humeurs grossieres ne peut franchir ses barrieres ordinaires, comme voulez vous qu'il se fasse vn passage si extraordinaire? Arriuant toutesfois que les cotyledons soient obstrus & bouschez d'ailleurs, & que le sang retenu, soit chaud & humide prompt au boüillonnement, de substance tenüe, il n'y a nulle doubte que la verole ne puisse s'en ensuyure. Or comme ce cas est rare, aussi l'effect en est il rare. Car tant s'en faut que le sang de celles qui ne se purgent point soit chaud & boüillant, qu'au contraire tous, ou la plufpart des symptomes qui les trauaillent, en tesmoignent vn refroidissement euident & comme vne stupidité immobile. Elles ont la couleur pasle, bien esloignee de ce vermillon qui teint les ioües en vne habitude athletique. Tout le

accidents qui trauaille les fammes qui ont leur mois retenu

corps

corps leur bouffit cõme aux leucophlegmatiques : Tous les membres leurs sont appesantys, lourds, & paresseux à toutes sortes d'exercices. Vous n'y voyez que froideur, que glace, mesmes en plein esté. Si la fiebure si rencontre, c'est en guise d'vn feu dans vn bois verd. C'est donques fort rarement que le sang leur boüillonne, & que boüillonnant il soit pousfé d'vne emotion & violence telle, qu'elle se requiert à la production de verole. Aussi ceste maladie estant si fort disproportionnee à leur humeur, celles qui en tel estat en sont touchees courrent risque de leurs personnes.

Second Probleme.

LE nourrisson peut il estre infecté du sang, duquel il ne succe que la plus pure, & plus doulce partie?

Le Sieur du Laurent respond selon Galien que le petit embrion aux premiers moys ayant de la munition à foison vit à discretion, & se refaict du plus beau & du meilleur, mais qu'à mesure qu'il croist les eaux s'abbaissent, il demeure *r. de symp. causis 7.*

contrainct de tirer pesle mesle le bon & le mauuais comme il se rencontre, ainsi qu'en la chereté l'on faict de pierre pain (comme l'on dict) & de necessité vertu. Mais comme ceste cause n'est pas vniuerselle, aussi ne doit elle pas estre receuë pour raison suffisante d'vn effect vniuersel. Il respond en second lieu que le sang duquel l'embrion se nourrit est loüable de soy, mais depraué par le concours des humeurs estrangeres qui s'escoulent à la matrice, ou qui y sont enuoyees comme à vn membre seruil employé naturellement à l'euacuation de ce qui moleste le corps.

Ceste seconde responce semble aucunemẽt deroger à la prudence de nature, qui destourne le plus qui luy est possible les humeurs estrangeres de la matrice apres la conception, d'où procedent les vomissements ordinaires qui trauersent les femmes grosses, sera-il donc pas plus raisõnable de dire que les degousts qui trauaillent les femmes grosses, aultãt que les vomissements & pour mesme cause, les rendent desreglees au viure comme en leurs appetits, & que leur desordre redondent à la masse du sang, &

du ſang à l'embrion ?

Ou bien diſons que le ſang longuement retenu ſe ſoüille par le voiſinage des vrines & ſueurs de l'enfant. Ou bien que l'enfant tirant le meilleur laiſſe le pire qui non ſeulement emplit ſa mere d'humeurs corrompues, comme dit Galien, mais auſſi infecte & corromp aucunement le bon qui reſte pour ſa propre nourriture. Comme il en ſoit, les teignes, les galles, les vlceres, les dartres, & autres infectiõs cõmunes aux enfans, sõt marques tresmanifeſtes de l'impureté de leur ſang; qui ne peut ſourcer que de leur nourriture.

au 3. des Epid. lieu ſus allegué

Troiſieſme Probleme.

Pourquoy donc la verole ne moleſte-elle pas les enfans toſt apres l'enfantement? Pourquoy eſt elle plus rare à ceux qui ſont encore pendants aux mãmelles qu'aux plus grandelets? ſi les principes de ceſte infection ſe formẽt & s'affermiſſent auec eux, il eſt raiſonnable que moins ilz s'eſloignent de leur naiſſance, plus ilz participent à l'impreſſion infecte auec laquelle ils naiſſent: & plus ils participent à

telle impreſſion plus ilz ſoient diſpoſez à ſuccomber au mal qui en deriue.

Nous examinerons ce faict plus à propos où il ſera queſtion expreſſe de ce que peut l'aage, ſçauoir en la queſtion 35. probleme premier.

Quatrieſme Probleme.

EST il raiſonable de croire que ceſte impureté contractee du ventre maternel ſe puiſſe conſeruer quarante ans, & plus, apres tant de fiebures & tant d'autres maladies qui en deuroient auoir extirpé les racines?

I'ay traicté plusieurs verolez qui approchoient leur quarantieſme année. Les hiſtoires nous font mētion d'aulcūs qui en ont eſté touchés en leur extreme vieilleſſe. Ceſte infection venoit elle du ventre de la mere? eſt il poſſible qu'elle ne ſe perd pas par le decours de tant d'ānees? Le Sieur du Laurent reſpōd qu'elle ſe conſerue fort bien: les aages different des aages, & les natures des natures (dict il) ſouuent le venin eſt caché pour vn temps, qui par apres ſe deſcouure, comme l'on voyt en la maladie venerienne que nous appellons

groſſe verole, en la ladrerie, en la morſure d'vn chien enragé. Ceſte reſponce ſe confirme clairement par la goutte, laquelle, bien qu'elle ſoit hereditaire n'arriue pour l'ordinaire qu'en la conſiſtẽce, ou au declin de noz iours, meſmes (ſelon l'aduis de treſgrands perſonnages) elle paſſe quelque fois du grãd pere au petit fils, ſans que le pere en reçoiue aucune offence: Bien en reçoit il l'impreſſion laquelle il communique à ſon filz, qui meſpriſant le regime de ſon pere, paye la peine enſemble de l'infirmité receuë de ſes ayeulx, & de ſon mauuais gouuernement,

comme la goutte passe du grand pere au petit fils sans que le pere en soit incommodé

Seroit il pas loiſible d'aduoüer qu'auec le temps telle infection ſe peut diſſiper, & aneantir par tant d'euacuations ſenſibles & inſenſibles, voire meſme corriger par la force & bonté de nature? Et dire que neantmoins elle prend ſouuent nouuelles racines par le deſordre, ou par contagion? car tout ainſi que la goutte nous arriue quelque fois par ſucceſſion hereditaire, autrefois par nos vices ou infirmitez particulieres: de meſme la verole ſe peut conceuoir & enfanter auec nous dans le ventre maternel,

ou bien prendre sa premiere source, & sa naissance de nous mesmes.

Cinquiesme Probleme.

D'*Où vient que tous se repaißent d'vn sãg impur dans le ventre maternel, tous neantmoins ne sont pas atteints de verole?*

Du Laurent fondé sur l'authorité d'Auenzoar, tiẽt pour miracle qu'il s'en treuue aucun d'exempt: mais l'experiẽce iournaliere nous faict voir le contraire, ie m'en rapporte à quiconq; en voudra dresser enqueste, quand à moy i'en cognois plusieurs bien aduãcez en aage qui n'en ont reçeu aucune atteinte iusqu'à present.

Dirons nous (ce que disent quelques doctes) que la verole ne se faict sinõ du sãg mẽstruel superflu, & consequẽment qu'en ce sang superflu elle n'y a point d'entrée?

Ceste responce semble superflue, puis qu'il est icy question de la qualité seulement & non de la quantité, si bien nous ne deuons pas nyer qu'il n'y faille quelque mesure, car ny la Cigue, ny la Mandragore, ny le Pauot, bien que d'eux

mesmes tres-nuisibles & pernicieux à nos corps, ne nous nuyront pas (dit Galien) s'ils ne sont en quãtité suffisante: 2. apho. 17 Beaucoup moins nous nuyra le sang menstruel sans l'assistance de la quantité. Mais en quelle mere n'est il pas superflu, puis qu'en toutes apres l'enfantement il succede euacuation de ce que l'enfant n'a peu employer à sa nourriture? En quel enfant n'est il pas suffisant en quantité pour produire son effect, puis que toute sa chair, tous ses paranchymes en sont bastys & formez, tout son corps alimenté, toutes ses veines remplyes?

Dirons nous doncques plustost que l'impureté de ce sang est beaucoup plus legere és vns qu'aux autres, & qu'en aucuns elle est telle que la nature y peut remedier par autre voye que par la verole, comme par les eruptions diuerses & ordinaires qui se font en diuerses parties, & par toutes sortes d'euacuations occultes ou apparentes à nos sens? Or comme ceste impureté est notable en la plufpart des humains, & les euacuations, pour copieuses & frequentes qu'elles soient, ne suffisent pour abolir entierement & effacer son impression,

c'est cas de rareté, non de merueille toutes-fois ou de miracle, qu'il se treuue aucun affranchy contre les assaults de verole.

Sixiesme Probleme.

PEut on retomber plusieurs fois en ce mal? Il sẽble que non: s'il est vray que le mal mesme serue de purgatiõ; & qu'en guise d'vn vipereau il destruise sa mere par sa naissance, & oste l'estre à celle qui le luy donne, c'est à dire, consume la cause qui le produit.

L'experience reproche ceste raison, & s'inscrit de faux contre ceux qui entreprendroient sa deffence, d'où viennent doncques les recheuttes?

2. apho 12 Nous auons desia faict parler du Laurent sur ce subiect, qui s'appuyant sur l'Aphorisme d'Hippocrate, tient que ce sont les reliques de la premiere cause qui suscitent ce second mal.

Ceste raison n'est à rejecter: Car tout ainsi que des racines cachees soubs terre nous voyons pulluler de nouueaux bourgeons, de nouuelles fueilles, de nouueaux fleurons apres que la faux y a passé: & que d'vn petit feu delaissé apres

vn grand deluge, se r'allume vn nouueau deluge, & que des cendres du Phœnix s'auiue vn autre Phœnix, de mesme ce qui reste de la cause d'vne maladie estant estranger à noz corps inutil & inabil à nostre nourriture vient à se corrompre, tire petit à petit à sa corruption tout son voisinage, & le dispose au mesme accident que precedemment il a souffert. Mais posons le cas qu'il n'y ait rien demeuré dans nos corps de ce sang maternel, que tant la masse du sang que les parties solides soient entierement purifiees & nettoyees de l'immundice menstruelle, demeurerons nous quittes & absous de toute crainte de verole?

Quand à moy ie ne voudrois nullemẽt m'asseurer sur la raison susalleguee. Ie tiendrois pour mal-aduisé celuy qui sur ceste asseurance se precipiteroit à toute heurte au danger, principalement s'il estoit ieune & sanguin; En printemps en vne constitution australe, & lors que la verole regneroit populairemẽt. Car il pourroit l'ẽcourir par vn mauuais viure, & par contagion, sans que le concours du vice maternel y fust necessaire.

Septiesme Probleme.

QV'entendez vous par ce sang maternel? Ce probleme est bien necessaire d'estre esclaircy pour vuider bon nõbre de difficultez qui se presentẽt sur ce subiect, & desia nous nous y sommes trouuez empeschez.

lib. 3. fen. 21. tract. 1 cap. 2. Auicenne le diuise en trois portions, la premiere est celle qui sert de nourriture à l'enfant pendant la grossesse. La seconde s'esleue aux mammelles: la tierce est ceste superfluité qui se purge pendant & apres l'accouchemẽt. Ceste diuisiõ est empruntée de Galien, qui disputant cõtre Erasistratus, monstre que c'est coniurer contre la nature & se rendre ignorant ou ennemy de ses œuures de fuyr la saignée. *lib. contra Erasistra. cap. 5.* Car la nature espãche to⁹ les moys le sang aux femmes. Elle l'espanche aussi apres l'enfantement: elle l'espanche à l'entretien de son petit embrion: finalement elle l'espanche abondamment par les mammelles.

ce nest pas le sang qui faict le laict aux mammelles mais le chile noy harneur pecquet chadillon

Doncques le sang maternel n'est autre que ce mesme sang qui pour son abõdãce se purge tous les moys, lequel par prouision de nature est retenu & emplo-

yé partie à la formation, nourriture & accroissement de l'enfant gisant au ventre de sa mere; partie court aux mãmelles pour le substanter apres qu'il en est sorty: partie est reietté comme deprané & corrompu. De faict il se monstre noir & melancholique, és accouchées, & infecte leurs vrines comme si elles estoient enfumees.

Gal. 3. Ep. com. 3. tit. 73. & lib. de atra bile cap. 8.

Huictiesme Probleme.

QVelle de ces trois portions dispose l'enfant à la verole?

Diroit on que ce fust celle qu'il attire à soy pendant sa closture? quelle raison si c'est la plus pure, la plus douce, la mieux elabouree?

Est-ce le laict? il n'y a pas d'apparence, car il ne cede pas beaucoup en bonté à la portion susdicte. Et de plus il ne contribue rien à la nourriture de l'enfant auant sa naissance, si ce n'est en cas de necessité, lors qu'estant grandelet la munition luy vient à faillir, & mesme arriuant que le laict accourut à la matrice en telle abondance que les mammelles deuinssẽt extenuees, c'est vn tesmoigna-

ge de disette extreme, & presage d'auortement. Ce n'est pas aussi celuy qui demeure aux mammelles, car au cas qu'il ne soit pas loüable, l'on le peult vuider, ou le corriger par remedes conuenables & par bon regime, auant que l'enfant en gouste, & ce pendant luy pouruoir d'vne bonne nourrice attendant que la sienne se mette en estat.

Finalement ce n'est pas la derniere partie aduste & maligne; Car elle est delaissee de l'enfant, & n'a nulle part à sa construction.

Ie responds que toutes les trois induisent la disposition verolique, ou mediatement ou immediatement. La premiere & la seconde l'induisent immediatement lors qu'elles sont impures d'elles mesmes, comme és femmes mal saines: ou qu'elles viẽnent à s'infecter par la cõtagion de la troisiesme auec laquelle elles ont faict si longue demeure, Elles l'induisent immediatement par ce qu'estant attirees & receües pour aliment, elles emplissent les veines de leur infection, & des veines la font glisser aux parties solides & vniuersellement par tout le corps. La troisiesme l'induict

mediatement, & immediatement: Mediatement, par la contagion susdicte, immediatement, lors qu'elle est employee à la nourriture du miserable nourrisson soit ou que luy mesme par sa voracité s'estant retranché les viures se treuue contrainct d'attirer le pire en vne necessité vrgēte, au deffault du meilleur. Ou que la mere pour quelque indisposition contre nature, ou par mauuais regime peruertissant l'economie naturelle fasse surcroist de sucs estrangers. Meres naturellemēt curieuses & amoureuses du bien de voz enfants, exercez ce premier acte de pieté en leur endroit pendant qu'attachez à voz entrailles comme petits reiettons à la terre, ilz ne prennent autre substance que celle que vous leur communiqués.

Neufiesme Probleme.

D'Où vient que l'homme seul entre les animaulx encourt ceste maladie?

Nous auons peu auparauant rapporté & refuté la respōce du Sieur du Laurent qui veut qu'absoluement l'on attribue la cause de ceste diuersité à la diuersité du

viure & des exercices. Car les beftes brutes, dit il, digerent & diffipent touts les reliques du fang vitieux par vn viure deffeichant, & par le trauail continuel. Les hommes au contraire paffent prefque leur fept premieres années entieres à tetter, à manger, & en oyfiueté. Mais que peut il refpondre à l'inftance que nous luy auons faictes? les chiens viuent des viandes de nos tables, f'en farciffent iufqu'à rẽdre gorge à tout bout de chãp? cherchent le repos & fuyent l'exercice non moins que les enfants au deffoubs de fept ans, & viuent fans verole.

Seroit-ce donc point que les beftes n'ayant pas du fang en affluence comme les hommes n'en prẽnent que ce qu'il leur eft neceffaire, & n'ont rien de fuperflu?

Cefte refponce ne me peut fatisfaire, bien qu'elle vienne de bonne part, Car en premier lieu elle ne peut valoir és chiens, és vaches, és Iuments, qui (au tefmoignage d'Ariftote) font amas de fang menftruel.

Secondement l'appetit naturel reigle & gouuerne les enfants auffi bien que les beftes dans le ventre de leurs meres,

en sorte que pour grande & abondante que soit leur nourriture, ils n'en attirent qu'autãt qu'il leur est necessaire, le reste comme superflu partie se vuide apres l'accouchemẽt, partie mõte aux mammelles. La raison auroit plus d'apparẽce si elle concluoit que le sang se corromp plus facilement aux femmes qu'aux bestes pour sa quantité desmesurée. Car les bestes n'abondent pas en purgations menstruelles comme les femmes, & pour la pluspart n'en ont point du tout.

La mesme raison vaudroit si elle supposoit non absolument vne plus grande quantité de sang, mais de mauuais sang. Car c'est la verité que le sang des femmes grosses est plus abondant en impuretez que celuy des bestes. Tesmoings tant d'accidents qui trauersent ordinairemẽt les femmes enceintes depuis le pied iusqu'à la teste, desquelz nous ne recognoissons autre source que la cacochymie retenüe par la retention des moys. Les bestes comme moins sedentaires pour la plus part plus mesurees en vne simplicité de viure, contentes de ce que la nature leur prepare de sa main liberale, sans nulle artifice de cuisine, sans

lauteur ne dit pas vray le sang ne monte pa la mamelle pour faire le laict parce qui le laict [illegible] chile [illegible] et [illegible] par [illegible]

ces appasts de gueule, ces saupiquets, qui n'appartiennẽt qu'à l'asne d'Apulèe, ne font pas grands âmas de crudité aussi ne sentent elles pas ces refrains d'oysiueté & gourmandise qui sont commune à nostre espece.

Vous remetterez sus pied la responce de du Laurent laquelle vous auez renuersee, me dira quelqu'vn. Ie la faicts valoir comme particuliere & non cõme vniuerselle, ainsi que luy, qui n'allegue nulle raison qui puisse afranchir de verole les bestes oyseuses & gourmandes.

Pour parler clairement & pour euiter plus longues disputes vuidons l'affaire auec distinction.

Disons ou que la matiere de verole default entierement és animaux, ou qu'elle n'est pas bastante, ou qu'elle est dissipee, ou qu'elle est employée à quelque vsage, ou qu'elle ne peut penetrer à la circonference du cuir, ou qu'elle n'y est pas poussee, & que pour toutes ou aucunes de ces raisons ilz ne peuuent estre touchez de verole.

La matiere defaut aux bestes exangues, à celles qui s'engendrent d'œuf, & à leurs semblables.

Elle

Elle n'eſt pas ſuffiſante en celles qui ne font pas long giſte dans le ventre de leurs meres, par ce qu'elle n'y acquiert pas grande corruption. Auſſi ne l'eſt elle pas en celles qui vſent d'vn viure deſſeichant, qui ſobrient, qui trauaillent d'ordinaire.

Elle ſe deſſeiche & conſume par ceſte meſme qualité du viure, par la ſobrieté, par le trauail.

Elle eſt employee à la generation du poil, des ongles, des cornes, des coquilles, des eſcailles, des crouſtes, des plumaches, des laines, qui ſeruent aux animaux d'ornement, de veſtement, de rempart contre les injures du temps. La nature (à qui ſeule appartient de mettre proprement toutes pieces en œuures) s'en ſert meſmes en la generation humaine, pour la production de l'arriere-faix, qui eſt le lict où elle poſe l'enfant: mais la production de ce lict n'en eſpuiſe pas l'impureté, non plus que la ſuperfluité.

Ces coquilles, ces eſcailles, ces crouſtes ſuſmentionnees, les peaux meſmes pour leur dureté ſont impenetrables en pluſieurs animaux, les matieres veroli-

ques, si aucunes se retreuuent en leurs corps, n'y font aucune bresche. Moins à ces rempars crousteux qui tiennent lieu de cuir, és animaux appellez ὀστρακόδερμα.

Bref en quelques animaux la matiere est rebelle pour sa grossiereté, espaisseur, ou tenacité: ou bien la vertu expultrice manque de chaleur & de poussee pour faire quelque notable effort.

Voyla bon nombre de raisons lesquelles ie remets au choix d'vn chacun pour les appliquer à son bon plaisir à chasque espece d'animaux.

Dixiesme Probleme.

Pourquoy ceste corruption gisante au sang ne paroist elle pas aux vrines?

Ie reponds premierement tandis que l'enfant est aux termes de santé que ceste engeance verolique est gouuernée & & maistrisée par la nature, & ne peut faire nulle violence ou offence à ses actions, c'est pourquoy les excrements n'en portent aucune marque.

Ie responds en second lieu que bien qu'elle s'esmeuue, & s'esleue contre la nature, elle ne conçoit pas pourtant

necessairement quelque putrefaction, or y a il grande difference entre impureté, & putrefactiõ, L'impureté des veines ne paroist pas tousiours aux vrines si fait bien la putrefactiõ. De celle icy s'engendre tousiours vne fiebure putride, de celle la non, voire mesmes voyons nous quelque fois la verole du tout sans fiebure.

Ie responds en troisiesme lieu qu'il arriue rarement que les vrines ne descouurent en quelque façon le trouble qui se faict és corps verolez, soit en leurs substances, & consistences soit en leurs couleurs, soit que le foyer soit putride ou non : leur changement respond aux conditions & dispositions du sang. S'il y a putrefaction dans les veines elles se monstreront beaucoup plus esloignees de leur estat naturel tant en leur liqueur qu'en ce qu'elles contiennent, que lors qu'il ne se faict qu'vne simple ebullition. Neantmoins si tost que la matiere putride est entierement poussee du centre à la circõference, comme la fiebure cesse, les vrines demeurent loüables sans confusion, sans meslãge, sans apparẽce d'aucune substance ou impression estrãgere.

Vnziesme Probleme.

PArloit-on de verole du tẽps d'Hippocrate, & de Galien?

Ceste recherche est plus curieuse que proffitable, neantmoins fort controuersee entre les plus beaux esprits de nostre temps.

Chacun en croyra ce qu'il luy plaira, Quand à moy ie tiens pour asseuré que la verole n'a peu estre incognüe des Anciens, car iaçoit que l'on puisse probablemẽt conclure que le bon regime qui se tenoit du passé auoit grand pouuoir de destourner & retrancher les occasiõs à telle maladie, si ne puis-je me persuader, que ce pouuoir se soit estendu si vniuersellement & si indifferemment sur tous, que la verole n'ayt trouué quelque entree en plusieurs, où par quelque vice particulier, où par l'inclemence & indis-
6. apho. 29 positiõ du ciel. Du temps d'Hippocrate les femmes n'estoient pas subjectes aux gouttes, si les moys ne leur estoyent retenus: doncques des-ja dés lors la retention des moys causoit de grands acci-
5. aph. 57. dens, dés lors *fiebant ab vtero morbi*, La

matrice estoit comme vn seminaire de maladies. Pourquoy non de verole aussi bien que d'autres? puis qu'a l'adueu de la plus part des doctes experimentez la source principale & plus ordinaire en despend? Que direz vous si ie vous monstre au doigt & cotte quelques lieux où Hippocrate en fait mention? Ie me contenteray de deux seulement en laissant la recherche à ceux qui en desireront d'auantage. Ces exanthemes rouges, ronds, petits, en forme de varons, qu'il dict estre arriuez à Silene que sont-ce sinon verole? Ils suruindrent à Silene l'huictiesme iour d'vne fiebure maligne, apres des lassitudes, des beuuettes, des exercices desreglés: sont-ce pas causes, & indices de verole tout ensemble? l'aage de Silene y simbolisoit, car il n'estoit aagé que de vingt ans. Ces autres exanthemes qui s'esleuerẽt par le corps du fils d'Euphranor en guise de morsure de moucherons, qu'estoient-ce sinon rougeole? que personne ne s'estonne si soubs le nom d'exantheme Hippocrate comprẽd l'vn & l'autre, car il les distingue assez clairement par les differences adioinctes. Ainsi comprenons nous l'vn

1. Fpidem. ægroto 2.

5. Epidem.

& l'autre soubs le mot de pustules, & les distinguons par leurs causes, leurs qualitez, leurs formes particulieres. Les pustules de verole sõt plus grosses & plus eminentes, celles de rougeole ont quelque affinité auec les morsures de moucherons, dont à bon droit par l'adiunction de ceste marque au mot d'exãthemes nous entendons la rougeole.

Si les maladies estoient en regne du temps d'Hippocrate nonobstant que la sobrieté fust en hõneur, que peut il estre aduenu au siecle de Galien, lors que desja la dissolution tenoit lieu de vertu? Est il à presumer qu'elle se soit esteinte lors que ses amorces se sont plus ardemment allumees?

Bien est il veritable que Galien n'en a pas rapporté les marques si formelles qu'Hippocrate; si pouuons nous probablement dire que ces pustules larges & sublimes dont il parle en diuers lieux; & les exanthemes noirs qui paroissent tout à coup par tout le corps, & en abondance pendant la peste; dont il parle au cinquiesme de sa methode therapeutique: Nous pouuons dis-je maintenir soubs l'adueu de plusieurs personnages

3. in 6. Epi dem. t. 30. *4. apho. 9.* *cap. 12.*

tres-experimentez & auec bonne raiſon que ces exanthemes eſtoient eſpeces de verole, mais d'autant qu'il ne nous importe comme il en ſoit, ne nous enquerons pas d'auantage.

Douzieſme Probleme.

Si les Anciens Grecs ont cogneu ceſte maladie pourquoy l'ont ilz laiſsé à nonchaloir? Que ne nous ont ilz enſeigné la methode de la traicter? Ilz ſe ſont bien employez à de moindres?

Eſt-ce point (cõme dict du Laurent) par ce que de leur temps elle eſtoit fort legere à cauſe du bon reglement de leur viure? Comme encor pour le iourd'huy nous la voyons quelquefois ſans fiebure, ſans vomiſſements, ſans nul accident violent ou dangereux.

Il y a bien quelque apparence de croire que pour ſa legereté ilz n'en ont pas faict beaucoup d'eſtat; Où qu'ilz en ont remis la cure preſque totale à l'action de nature, iugeant que l'induſtrie du Medecin n'y eſtoit pas neceſſaire. De faict Galien r'apporte que les exanthemes noirs dont nous parlions precedẽ-

ment ſe guariſſoyent d'eux meſmes ſans aſſiſtance de medicaments : Neantmoins ilz eſtoient malings, teſmoing la noirceur, qui monſtroit que leur cauſe prouenoit des reliques du ſang putrefié pendant la fiebure, lequel eſtoit pouſſé à la peau par benefice de nature, cõme cendres reſtantes apres l'aduſtion.

Mais de dire que la legereté de la verole du temps de Galien procedoit d'vn regime exquis & bien ordonné, c'eſt deroger aux plainctes qu'il faict en pluſieurs endroits ſur les deſbordements de ſon temps, deſquels les Medecins meſmes, qui deuoient ſeruir d'exemplaires de ſobrieté, eſtoient & complices & miniſtres. Du temps d'Hippocrate (dit-il au 6. des Aphoriſmes) il ſe trouuoit peu de perſonnes qui patiſſent la goutte à cauſe de leur temperance & mediocrité grande. Mais du noſtre il s'en treuue vn nombre infiny, d'autant que le lux & la volupté ſont tellement à leur periode, qu'il ne leur peut rien arriuer de ſurcroiſt. La pareſſe, la gourmandiſe, l'yurongnerie rend les eunuques podagres auſſi bien que les autres, ores qu'ilz ne ſoient point portez aux exercices de

Venus.

Comme il en soit, ou que la verole fust àlors plus benigne & facile que du temps des Arabes, ou quelle fust aussi rude & fascheuse, les Grecs n'ont pas estimé necessaire d'en faire aucun recueil ou traicté à part, considerants que ce qu'ils auoient si amplement discouru de toutes especes de fiebures, ioinct aux enseignements qu'ilz ont donné touchant la curatiō des affections cutanees, pouuoit seruir de guide & conduytte en la guarison d'icelle.

Si la verole peut prouenir d'auoir esté conçeu pendant les purgations menstruelles?

AInsi l'a laissé par escrit le bon viellard Gordon en ces termes qui resentent le bon temps *Accidētaliter autem venit ex piis causis, vt si aliquis esset generatus in tēpore mēstruorū, & iste modus est valdè malus: Quia tales sic generati raro effugiūt lepram, aut aliquam terribilem ægritudinem.*
Voyla vne terrible sentence, qui doibt faire herisser & fremir de frayeur ceux

qui s'approchent des femmes pendant leurs purgations. La premiere est que la verole procede accidentellement d'auoir esté conceu pendant le cours menstruel. L'autre est que telle verole est tresmaligne, par ce que mesmes ceux qui sont engendré pendant ce temps là rarement eschappent ilz la lepre, ou quelque autre maladie espouuentable,

c. de lepra Ainsi le confirme Azarabius, disant que celuy qui est conceu au premier iour des purgations deuient lepreux au douziesme an de son aage, ou plustost. Celuy qui est conceu au second iour encourt la lepre du 13. an insqu'au 24. Celuy qui l'est au tier iour, l'encourt de 35. à 36. Qui au quattriesme, deuient ladre de 37. à 48. Voyla vn calcul bien ietté & auec belles proportions. Or que la femme puisse conceuoir pendant ses fleurs, nul n'en doubtera s'il ne veut s'opiniastrer contre Aristote, & contre l'auctorité mesme du diuin Hippocrate. Aucunes (dit Aristote) conçoiuent pendant que les fleurs leurs coulent & ne peuuent conçeuoir par apres, d'autant que la bouche de la matrice est comprimée incontinent apres la purgation :

les femmes peuuent conceuoir pendant leur purgations

Hippocrate passe plus outre au premier liure des maladies des femmes en deux diuers endroits, où non seulement il asseure que la chose est faisable, mais bien d'auantage donne aduis aux fẽmes *vt ad virum accedant incipientibus mensibus: optimum autem desinentibus, & adhuc euntibus, magis quàm vbi disparuerunt*, Cecy est latin mais Hippocrate parle Grec, i'ay peur que la pudeur & modestie du sexe feminin ne me reprenne si ie dis françois, qu'il conseille aux femmes desireuses de lignée de s'approcher de leurs marits lors que les purgations leurs commencẽt, Ou bien lors qu'elles sont sur le poinct de cesser, & qu'elles fluent encores plus tost que lors qu'elles sont entierement taries. Qui ne s'estonnera de ce conseil si tost qu'il entendra les qualitez infectes du sang menstruel, qui necessairement communiquẽt leur infection maligne à la semence, & à ce qui en est produit? Qui ne croira que les principes de la vie imbus & polluéz de telle infection ne nous menacent de griefues & terribles maladies, cõme parle Gordon, & d'accidents malings? Est-il possible que ce sang qu'Aristote appelle vitié & malade, produise vn bourgeon *3. de histo. animaliũ cap. 9*

sain & entier? Lisez comme Pline le
lib. 7. c. 15. despeint en son histoire naturelle Il sẽble (dit il) qu'il n'y ayt chose plus monstrueuse que le flux menstruel de la femme: Car si ayant ses fleurs elle s'approche d'vn vin nouueau il enaigrira : Les bleds aussi seichent, si elle les touche estant en cest estat: les entes en meurent, aussi sont les herbes de Iardins par où elle passe, mesme le fruict des arbres soubs lesquels elle se sera rafreschie tombera: les miroirs se tachent à son regard, aussi faict l'acier, & l'yuoire, & le fer & l'acier s'y enroüillent, & mesmes l'air en est infecté. Les chiens en ayãt goustez deuiẽnent enragez & sont leurs morsures incurables.

Le grand Fernel lumiere de la France luy adiouste encor d'autres prerogatiues & conclud en fin au rapport des anciens, que c'est vne poison non moins venimeuse que le sang d'vn lepreux auallé. C'est pourquoy (dict il) estant retenu dans la femme, & n'ayant son cours ordinaire, il engendre tant de pernicieux accidents à celle mesme à qui il est propre, & à qui il deuroit estre familier. Hippocrate à ce propos raconte vne

histoire fort memorable au 6. de ses Epidemiques de Phætuse laquelle apres le bannissement de son mary Pytheas ayant esté longuement sans se recognoistre eut des douleurs & rougeurs és articles, puis deuint toute velüe & barbüe, auec vne voix aspre & virile. Et en fin mourut apres qu'Hippocrate mesme eut employé toute son industrie à soliciter ses fleurs sans aucun effect. Que si l'impureté des menstrues ne rendoit les femmes impures & immondes quelle raison auoit Moyse de leurs deffendre le sanctuaire pendãt qu'elles se purgeoiẽt? si ceste impureté ne redondoit au detriment de l'enfant sur quel subject estoit establie la deffence de toucher les fẽmes pendant les purgations? *au Leuitique ch. 18.*

Ioubert au second de ses paradoxes attaque viuement Fernel sur ce subject & monstre par viues raisons, Ou que la conception ne se peut faire pendant les purgations, ou que si elle se faict l'enfant n'en peut estre interessé. Son argumẽt principal est tel. *parado. 1.*

Ou la purgation se faict par les veines interieures qui terminent à l'amarry, ou par celles qui enceignent son col: si c'est

par les veines internes appellees par Hippocrate & Galien Cotiledons, la semence sera repoussée, & ne pourra s'appliquer ou adherer à la matrice: Ou bien si elle y est retenüe, soudain la matrice se reserrant comme elle faict apres la conception, le sang qui flüe hors ses vaisseaux ne treuuãt issue se corrompra, & tirera quand & soy la semence à corruption, & d'vne suitte empeschera la conception.

Que si vous accordez que la purgation se fasse par les veines du col de la matrice, la semence n'en fera conte & tirera des cotiledons le meilleur qui s'y trouuera. D'auantage il n'y a nulle apparence que ce sang qui s'escoule pendant la conception puisse occasiõner plus de maux à l'enfant, que celuy qui s'escoule apres la conception, en plusieurs qui se purgẽt presques tous les moys estant grosses.

Pour plus grande preuue de son intention Ioubert monstre par deux raisons que la purgation ordinaire des femmes non enceintes se faict par le col de la matrice. La premiere est que les veines du col de la matrice paroissent beaucoup plus grosses, en elles que celles du fond.

L'autre est que la bouche de la matrice est tousiours close & fermee, donc si la purgation se faisoit par le dedans, il faudroit que le sang y fist quelque seiour auant que sortir, & y seiournant qu'il se caillast : Et ainsi ne sortiroit il que par grumeaux, comme il arriue apres l'accouchement, nonobstant qu'au parauāt l'amarry se soit bien fort dilaté.

Quand à moy ie soubscrits librement à l'opinion de Ioubert, touchant le faict de question, mais ie ne puis soubscrire à ses raisons. Ie luy accorde volontiers ou que pendant les purgations, la conception ne se peut faire, ou que si elle se faict elle n'est pas preiudiciable à l'enfant. Mais ie luy nye qu'absolument & ordinairement les purgations arriuent à filles & à femmes par les veines du col de la matrice. Ie l'accorde pour les femmes enceintes, pour les autres non. Ie luy nye que pendant les purgations la femme ne puisse conceuoir, ores que la descharge s'en fasse par les cotyledons. Resouldons en premier lieu les differentz que nous auons contre luy, puis nous fortifierons noz accords.

L'opinion commune des Docteurs

fondee sur l'auctorité du souuerain Dictateur, & sur la raison, est que la purgation ordinaire des femmes non enceintes se faict pas les veines du fond de la matrice. La sentence d'Hippocrate en est toute formelle au premier des maladies des femmes, où il dict que les femmes sont du tout disposees à la conception apres la purgation, d'autant que lors la bouche de la matrice est fort beante & estendüe : & que les veines attirent la semence où auparauant la matrice estoit close, & les veines pleines de sang ne tiroient pas la semence auec telle auidité. Ce qui ne se peut entendre sinon des veines qui sont dans la matrice, & non de celles du col, puis que pour conçeuoir il ne suffit pas que la semence soit tirée au col, mais il est necessaire qu'elle paruienne iusqu'au creu. D'auãtage les fleurs s'euacüent par ce qu'elles redondent, elles redondent par vne preuoyance de nature, pour satisfaire à la conformation, à la nourriture, à l'accroissement du fœtus, (ainsi l'estime Ioubert) doncques il failloit par la mesme preuoyance de nature que le sang pour fournir à ce à quoy il estoit destiné,
fut

fut porté & expulsé par les voyes mesmes qui seruent à ces intentions.

Ce qu'allegue le mesme Ioubert au contraire n'est pas de grande force. Premieremēt la petitesse des cotyledons és femmes non enceintes ne conclud rien contre nous, d'autant qu'ils ne sont pas si minces, si petits, qu'ils ne puissent rēdre le sang en abondance. Outre que cōme les hemorrhoïdes s'enflēt & se grossisset lors qu'elles coulent, par apres elles se retirent & s'appetissent tellement qu'à peine les discerneriez vous, le mesme peut arriuer aux cotyledons.

Ce qu'il adiouste sçauoir que la matrice est tousiours close & fermée, cōtrarie ce que nous venons d'apprendre de nostre oracle, duquel voicy les propres termes, *Maximè os vterorum hiat & distentum est post purgationes, at in priore tempore conclusum est*, si la bouche de la matrice est fort ouuerte apres les purgations à plus forte raison le sera elle pendant icelles.

L'autre differēt que nous auons auec ce tresdocte & tressubtil personnage, est qu'il maintiēt que la cōception ne se peut faire pendant les purgations, sup-

posé que les purgations se facent par les cotyledons. Si Ioubert a raison, nostre Hippocrate a grand tort d'auoir donné cest aduis aux femmes duquel nous auons parlé peu auparauant.

Mais pourquoy la conception sera-elle empeschee? d'autant dit-il que la semence ne pourra s'appliquer ou adherer à la matrice, ou si elle y adhere, elle se corrompra auec le sang retenu, lequel se gaste & se corromp si tost qu'il est hors ses vaisseaux.

Ie respons que le flux menstruel estant copieux il y a peu d'apparence que la femme conçoiue, mais ne l'estant pas il n'arriuera ny l'vn ny l'autre de ces incōueniens que l'on nous obiecte. Car les paroys de l'amarry ne seront pas tellement imbües & humectées qu'elles ne puissent retenir la semence: & soudain la conception faite, tout ainsi que la bouche de la matrice se ferme si estroitement que la pointe d'vne petite sonde n'y penetreroit pas, aussi son corps entier se ride, & se ridant restraint quand & soy & reserre ses vaisseaux, lors le flux cesse, & le sang demeure pour seruir de munition au petit embriō à la necessité.

Mais ie m'apperçoy, que pour me desmesler d'auec Ioubert, i'entre en castille & en altercat auec ses aduersaires, comment disent ils peut-on s'imaginer que d'vne matiere vicieuse & maladiue, voire monstrueuse & venimeuse il s'engendre vn corps bien sain? Tout beau messieurs, les femmes, la nature mesme vous appelleront à reparation en matiere d'iniure, quelle vie meneroient elles si leur sang menstruel estoit doüé de ces qualitéz que vous luy attribuez? la plus saine d'entre elles seroit elle pas tresmal saine, puis que les plus saines sont subiectes à ces purgations? Car de quelle source pourriez vous puiser des qualitez si malignes sinon du vice & de l'indisposition du foye qui en est le principe? à la verité, ou le foye, ou les veines, ou quelque partie noble, ou tout leur corps seroit tresmal affecté. Or si l'affection estrangere du sang suyt de necessité celle du corps, ie vous demande quelle santé pourront esperer les fẽmes de cinquante ans lors qu'elles ne se purgent plus? de dire que le sang se corrige auec l'aage, c'est vn abus, car à mesure que les années se haussent, les forces s'abaissent, & à

mesme proportion que les forces & la chaleur s'abaissent les actiōs decroissēt, la corruption s'augmente, les accidents se multiplient, doncques c'est vne merueille que les vieilles tenant la mesme forme de viure que du passé, plus debiles neantmoins de chaleur, facent vne concoction plus parfaicte, engendrent vn sang plus pur & plus loüable qu'en ieunesse: ou si elles l'engendrent soüillé de la mesme impureté qu'au parauant, est il probable que l'infection demeurant en leurs corps destituez du benefice des purgations precedentes, elles ne soient rongees de lepre, pourries & empestées de leurs propres venins si pestilents?

Ie laisse à part vne infinité d'autres arguments qui sont tous communs entre les doctes, & qui conuainquent manifestement de faulseté ceux qui de leurs langues enuenimées taschent d'empoisonner ce sang menstruel second principe de nostre generation.

Mais que respondrons nous à Aristote, à Pline, à Hippocrate, & Galien mesmes, qui tous presque d'vne mesme voix, & d'vn mesme consentement condamnēt la qualité de ce sang? Que dirons nous

aux experiences qui la confirment?

Disons en vn mot qu'és femmes saines & de bonne temperature, qui ne font nul amás d'humeurs estrangeres, le sang menstruel est du tout sans vice & sans offence, au contraire que celles qui sont mal disposées, & intemperées engendrẽt vn sang vitieux & corrompu de soy. Ou bien alteré & gasté par le meslange des autres humeurs. C'est de ce sang icy que procedent tous les effets malings & venimeux dont parlent ces grands personnages.

Mais d'où vient dira quelqu'vn que c'est Phaetuse susmentionnée qui se portoit si bien auparauant encourut de si estranges symptomes, & en fin la mort par la perte de ses moys? D'où vient que les plus saines sont si rudement trauersees lors qu'elles en ont manque?

Ie responds en premier lieu qu'il faut de necessité supposer vne disposition extraordinaire & cõtre nature en celles qui ne sont pas enceintes & ne se purgẽt point: Ceste disposition comme elle est capable de retenir le sang, aussi souuent est elle capable de l'alterer & corrõpre. Tel pouuoir eut la melancholie insup-

portable que Phaethuſe conceut de l'abſence de ſon maryt.

Ie reſponds en ſecond lieu que le ſang eſtant retenu pour quelque legere cauſe que ce ſoit, venant à regorger ſurcharge tellement le corps qu'il ne peut plus eſtre reiglé & maintenu en ſa bonté naturelle, dont toſt apres degenerant en cacochymie produict des effects du tout pernicieux ; D'autant plus, que plus parfaict eſt vn ſubiect, pire & plus infecte en eſt la corruption.

Touchant la loy de Moyſe ie treuue qu'eu eſgart au reſpect que l'on doibt aux choſes ſacrees, la ſeule effuſion du ſang, pour pur & net qu'il fuſt, donnoit ſubiect legitime à ſa deffence. La deffence addreſſee aux marits de ne cognoiſtre femmes pendant les purgations, eſt fõdée partie ſur l'honneſteté & bienſeãce: partie ſur l'horreur, qui nous eſt empreinte de nature, de ſe polluer & comme baigner dans le ſang humain: Horreur ſuffiſante pour empeſcher la fin & l'action du mariage, & engendrer & nourrir vn deſdain irrecõſiliable contre ce ſexe qui maiſtriſe noz cœurs. I'en remets aux Theologiens le iugement, &

Au leuitique. chap. 18.

la recherche d'autres raisons conformes leur saincte doctrine.

Opinions de Ioubert refutée, touchant la cause de verole.
CHAPITRE XXVIII.

IOubert Medecin non moings aigu que sçauant & experimenté, dispute subtilement & doctement au lieu prealle- legué sur la qualité des menstrues, & apres auoir monstré que le sang mẽstruel n'est nullement pernicieux contre l'opinion de Fernel, il conclud par ces parolles, *Quæ si vera sunt nemini iam dubium est quin morbillorum & variolarum generatio ex κακοχυμία pendeat quam infantes in lucem editi ex ingluuie & improba victus ratione, sæpius quàm ab vtero contraxerunt.* Comme s'il vouloit dire que l'on ne peut pas nyer absoluëmẽt que quelquefois la verole ne prenne racine du vice contracté dans la matrice, mais que le sang maternel estant loüable pour l'ordinaire, il est à presumer que la faute en doit plustost & plus souuent estre imputee à la gourmandise insatiable de l'en-

2. decade. Parado. 2.

ſant. La preuue de ceſte preſomption ſe tire de l'experience, car à peine l'enfant eſt il entieremẽt formé que deſia il s'enyure du ſang de ſa mere, & continue ſi longuement qu'il eſt dans l'enclos de ſes flancs. Vient il au mõde? l'on le voit iour & nuict attaché aux mammelles, ſuccãt le laict iuſqu'à regorger. Croiſt il en age? Il croiſt en deſordre, il n'y a ny borne ny meſure ny choix des temps ou des qualitez en ſon boire & manger, ny reigle ny compas, ny fin ny ceſſe en ſes exercices tant que le iour ou les iambes luy durẽt, c'eſt vn Euripe deſreiglé en ſes flus & reflus, De ſorte que ſi toſt la viande reçeüe dans ſon petit eſtomach, ſi toſt elle en eſt precipitée auant la cõçoction parfaicte. C'eſt pourquoy il abonde en crudités, & les cruditez le rendent eſclaue de verole, dit Ioubert.

Or que la cauſe de verole ſoit vn ſang crud & pituiteux, il le preuue par les accidens, car au commencement l'on ſe ſent preſſé de ſommeil, la teſte peſante, les yeux enflez & larmoyans, la fiebure non fort vehemente.

Ioubert fauorize ſubtilement le party des femmes, & ſemble faire beaucoup à

la descharge des meres r'enuoyant le pacquet aux enfans ; mais ie treuue au contraire qu'accusant le desreiglement des enfans apres leur naissance, il condãne & les peres & les meres à qui touche le soing de leur nourriture. Meres s'il y a faute, à vous principalemẽt la coulpe & le regret, la peine est à vos tendres innocens desnuez de iugemẽt & de cõduitte. Vous en estes les gardiennes, mais helas! souuent l'on faict du Loup le berger, vous les ruinez par vne liberté licentieuse & en guise de Singes, vous les creuez ou les suffoquez pour les trop cherir.

Reprimande aux mere pour la nourriture des Enfans

Ce petit mot en passant seruira d'instruction à celles qui en ont besoing. Parlons maintenant à Ioubert, & luy monstrons où cloche son discours.

Premierement il encourt le mesme reproche d'insuffisance que nous auons faict à du Laurent touchant le denombrement des causes, du moins deuoit il tirer en ligne de compte les aultres causes non naturelles qui ont part en la production des cruditez, aussi bien que la gourmandise & les exercices immoderés.

Voyez ce que dict Hippocrate des

temps & des saisons par tout son troisiesme des Aphorismes : Voyez comme il parle des airs, des lieux, & des eaux, dans ce petit traicté qu'il en a faict.

En second lieu Ioubert abuse du mot de cacochymie, l'attribuant à ce sang crud & pituiteux qu'il constitue pour cause vnique de verole. Car ou ce sang est propre & vtil à la nourriture, ou nõ : S'il l'est, il ne merite pas le tiltre de cacochymie : S'il ne l'est, il ne merite pas celuy du sang.

Tiercement il erre grandement en ce que sans distinction il veut que ceste cacochymie, ce sang crud & pituiteux soit indifferemment cause de rougeole, & de verole : Là où le commun des bons Praticiens distingue ces maladies par leurs causes, & recognoist vn sang plus bilieux en la rougeole, & plus pituiteux en la verole.

En quatriesme lieu il choppe doublement, & parle contre l'experience toute claire, & contre la raison disant que les enfants reçoiuent ceste infection par leur desreglement apres leur naissance plus souuẽt que de la matrice. Il choppe premierement en ce qu'il note & taxe

d'auantage le vice de l'enfant que celuy du sang vterin : Secondemẽt en ce qu'il accuse plustost la gourmandise de l'enfant desia nay, que celle de l'enfant gisant dans la matrice. Quand au premier nous voyons le soing que rendent les Princes, les Seigneurs, & les honnestes familles à la nourriture de leurs enfants, sans neãtmoins qu'ilz puissẽt les asseurer contre la verole : En tel cas la faute ne peut proceder que de la matrice. Si elle vient de la matrice elle est ou à l'embrion, ou à la mere : Elle n'est pas à l'embrion comme nous prouuerons par apres, donques elle est au sang maternel. Donques le vice du sang maternel est plus souuent cause de verole que celuy de l'enfant, puis qu'il est commun & à ceux qui tiennent regime, & à ceux qui n'en tiennent point.

Quand au second il y a de la contradiction, ou du moins de la repugnance manifeste au dire de Ioubert, car s'il est vray que les enfants non seulement se saoulent, mais aussi s'enyurent tellemẽt du sang maternel qu'ilz naissent auec vne rougeur immoderee, comme parle Ioubert, pourquoy n'accuserons nous

pas leur gourmandiſe auãt la naiſſance? Qui pourra naiſtre ſans diſpoſition à verole? Moins les cauſes peuuent s'euiter plus frequentes ſont elles, & plus vniuerſelles: Or qui veut cognoiſtre ſi l'embrion prend trop de nourriture? S'il en prend trop qui y veut remedier? La gourmandiſe de l'enfant ne reçoit ny frein, ny bride, ny correction dans le ventre maternel; Hors du ventre elle ſe peut corriger, elle ſe peut moderer, l'enfant tette-il trop? Mange-il trop? Il y a moyen de luy tetrancher ſes morceaux. A-il trop tetté ou trop mangé? Se ſent-il greué? Il y a moyen de luy ouurir le ventre, ſi la nature ne le deſcharge d'elle meſme, ou s'il n'arriue vomiſſement, comme il arriue aſſez familierement aux enfants gourmands. La nourrice a-elle trop de ſang? Nul inconuenient en la ſeignee, regorge-elle en mauuais ſuc? L'on la peut purger auec aſſeurance. Eſt elle ſi mal diſpoſee que l'on n'y puiſſe donner ordre? Il eſt loyſible de la changer. Bref le vice de la nourrice n'eſt preiudiciable à l'enfant qu'autant que noſtre nonchalance, ou ignorance le permet.

Mais qu'eſt il beſoing de raiſons contre vn qui ſe couppe de ſoy meſme ? Ioubert donnant raiſon pourquoy l'on retombe ſi rarement en verole, dict qu'il ſuffit que la depuration ſe faſſe vne fois des humeurs comme du vin, & des autres ſucs. Toutesfois que ce qui n'a point eſté purgé & purifié peut r'allumer le foyer, exciter vne nouuelle ebullition & de nouueaux exãthemes par des fiebures d'aultres eſpeces, vous vous entretaillez icy monſieur Ioubert, car ſi la gourmandiſe des enfans nays, & leurs exercices deſmeſurez ont vne fois engendrez la verole, ainſi que vous nous perſuadez, Pourquoy ne pourront ils pas la r'allumer de nouueau pour vne ſeconde, pour vne troiſieſme, voire pour autant de fois qu'ils fourniront de matiere ? ie treuue fort eſtrange que Ioubert oſe accuſer la gourmandiſe de l'enfant giſant au ventre de ſa mere, car accuſant l'embrion il paſſe condamnation contre la nature meſme, & monſtre qu'elle comme deſnaturée en nous meſpriſe noſtre conduitte. Meſſieurs les Phyſiciens à vous le debat. Tenez vous pas pour certain que la nature ne faict

rien en vain? d'où vient dõcques qu'elle nous conçoit auec cet appetit desreglé, ceste faim canine, qui nous rend plustost yures que nays, qui enfante & nourrit les maladies auec nous mesmes? D'où procede l'appetit naturel sinõ de nostre default? Quelles sont ses limites sinon de fournir à la necessité? Doncques l'appetit de lenfant n'est pas naturel puis qu'il outre-passe les bornes de nature, doncques leur nature est contre nature. Mais quelles marques a Ioubert de leur gourmandise? leur rougeur immoderée (dit il) tesmoigne l'abondance de leur nourriture. C'est tirer vne conclusion trop hardie d'vne cõiecture trop legere: Il deust auoir mis en ieu tous les signes d'vne habitude athletique & les faire paroistre és nouueaux nays pour donner couleur à son discours. La rougeur qu'il allegue leur est cõmune presqueà tous: combien s'en voit-il de rouges au reste chetifs & mal nourrys qui ont plus de disette que d'abondance?

Ie pourrois entretenir la dispute plus longuement, mais quel besoing? quel fruict? voyõs plustost s'il y a moyen d'en tirer quelque resolution mieux fondee.

Que la cause de verole se peut accumuler par vn regime desreiglé.

CHAPITRE. XXIX.

PAr le regime du viure les Medecins entendent generalement tout ce qui concerne l'establissement des six choses appellees non naturelles, qui sont,

1. L'air exterieur,
2. Le manger, & le boire,
3. Le mouuement, & le repos,
4. La veille, & le dormir,
5. La repletion, & l'euacuation,
6. Les passions de l'ame.

Chacune d'icelles soit par mesgard, soit par necessité peut contribuer à la verole, ou comme cause dispositiue, ou comme mouuante ou assistãte. I'appelle dispositiue celle qui induit les dispositions requises à verole, la mouuante est celle qui les excite & les reduits de puissance en effect. L'assistante est celle qui les ayde & seconde en leur action. Nous les considerons icy seulement comme causes dispositiues, Nous

es conſiderons par apres comme mouuantes & coadiutrices.

Touchant l'air noſtre Hippocrate en diuers endroicts, & apres luy ſon diſciple noſtre maiſtre, nous teſmoigne le grand pouuoir qu'il a generalement en la production des maladies & de leurs cauſes; Perſonne n'ignore la prerogatiue qu'Auicenne luy attribue en la production de verole, particulierement à la ſaiſon printanniere, à la fin de l'autõne és conſtitutions auſtrales. Ce qui ſe doibt pareillement entendre des regiõs, & climats chauds & humides, ou tendans à chaleur & humidité.

Le meſme Auicẽne accuſe la qualité du manger & du boire, non moins que celle de l'air. Il condamne principalemẽt les aliments feculents & de mauuais ſuc, ſur tout ſi apres en auoir pris l'on vſe de drogues ou de viandes chaudes; Il met le laict au meſme predicament, & particulierement celuy de chameaux, & de iuments, ſi l'on s'en emplit ſans y eſtre accouſtumé & ſi par apres l'on boit quantité de vin, ou de medicamentz eſchauffants. Ioubert prefere la quantité à la qualité, comme nous auons dict, dreſſant

dressant la poincte de son accusation contre la voracité des enfants. Voire mesmes il ne recognoist autre cause de verole en eux auant leur naissance que leur gourmandise, supposant que le sang maternel est bon & loüable de soy. Il adiouste pour ceux qui sont nays le peu de regle qu'ilz tiennent au temps, en l'ordre, en l'option des viandes, & en leurs exercices importuns, qui retirent la chaleur de son centre, empeschēt la concoction, & precipitent le chyle hors l'estomach auant qu'il ayt acquis sa perfection. Nous receuons tout ce discours comme en partie, mais non pas comme absoluement veritable.

Or comme l'exercice immoderé espuise les espritz, & distraict la chaleur de ses fonctions; eschauffe la masse sanguinaire & la rend bilieuse : Aussi l'oysiueté l'oppresse & l'aggraue, & de suytte emplit les veines de crudités.

Les veilles & le dormir font les mesmes effects que les exercices & le repos. Que si les corps sont de bonne habitude & temperature, la bonne chere, le long dormir, l'oysiueté accumulent telle quātité de sang que pour bon & loüable

qu'il puisse estre l'on court fortune de verole, ainsi que l'on verra au chapitre suyuant. Chacun sçayt combien il arriue de changements diuerses en la qualité & quantité du sang, par la retētion des euacuations ordinaires. Si le manquement des artificielles nous prepare à verole, comme dit Auicenne, parlant à ceux qui espargnent les saignees, deuons nous pas faire mesme iugement du manquement des naturelles, puis que l'art n'est que pour supplement de la nature? Finalement si les passions ont du pouuoir sur la production des humeurs elles en aurōt en la productiō de verole. Or est il qu'il se retreuue vn tel consentement des vnes aux autres, que tant les Françoys que les Italiens attiltrent noz meurs & noz passions du nom d'humeur. Ainsi disons nous d'vn homme fascheux & rabarbatif, qu'il est de mauuaises humeurs; Et de celuy qui est en lyesse, nous disons qu'il est en bonne humeur. Tout ce discours me semble fort plausible, mais il en reüssit vne difficulté qui se peut vuider problematiquement.

Probleme.

Pourquoy la recidiue de verole est-elle si rare en vn si grand, si frequent, & si puissant nombre de ses causes?

Nyerons nous qu'elle soit rare, puis qu'elle se rencontre en bon nombre de personnes? Vray est que la pluspart de ceux qui recidiuent l'ont euë legeremẽt pour la premiere fois; Qui tesmoigne que souuent la recidiue se suscite des reliques delaissees.

Ou bien dirons nous que c'est le propre de nature, selõ la doctrine de Galien nostre maistre, de purger noz corps mesmes par maladies? Si ces maladies font purgatiõ entiere & vniuerselle, noz corps libres & deschargez de leur faix en demeurẽt plus forts pour resister, & obuier aux causes nouuelles, & empescher les nouueaux assaults tant des maladies que nous auons souffertes, que d'autres esquelles nous estions precedemment disposez. Ainsi (dict Aece) ceux qui ont esté vne fois touchez de fiebure quarte, n'y retournent plus. S'entend si la guarisson a esté entieremẽt parfaicte. Et non seulement sont garan-

Hippoc. 21. Galen. 6. in 6. Epid. t. 7. & 1. Epid. part 3. t. 4.

tis de ceste fiebure pour l'aduenir, mais aussi d'autres maladies tresgriefues, comme d'epilepsie, de melancholie, de lepre, lors que la quarte par sa lõgueur, & par ses rigueurs a desseiché tout le corps, & corrigé son intemperature. Voyons nous pas iournellement que la verole produict mesme effect, & laisse noz corps plus sains qu'auparauant, lors que la nature s'acquitte parfaictemẽt de son debuoir, ou qu'à son defaut nous ne negligeons pas le secours de l'art? que si par continuation de mauuais viure il se faict quelque nouuel amas, le changement d'aage nous dispose à d'autres maladies plustost qu'à la verole. Pour mesme raison à mesure que nous aduançons en aage la galle, la grattelle, & autres eruptions cutanees qui symbolisent aucunement à verole, viennent à nous quitter. Neantmoins comme en tous aages il se treuue tousiours quelque galeux par quelque vice, ou indisposition particuliere, aussi s'en treuue-il de verolés pour la seconde & troisiesme fois, nonobstant le changement d'aage & de temperature, & l'abondance & suffisance des euacuations precedentes.

Opinion de Mercurial refutee.

CHAPITRE. XXX.

MErcurial tresexacte & tres-curieux rechercheur de l'antiquité, ne pouuant à son iugemēt rencōtrer aucun pasage dās les escrits des Anciens où il soit faict mētion expresse de verole, tiēt premierement que c'est vne maladie nouuelle incognue des Grecs, ce que desia nous auons reprouué. Secondement apres auoir examiné les opinions des modernes touchant la cause d'icelle, il n'en veut receuoir aucune pour valable, & conclud que sa premiere source est emanee du ciel, & s'est esparse presques vniuersellement sur tous les hommes, puis de pere en filz maintenüe & communiquee auec la semence infecte & polluee de ceste premiere impression: En la façon mesme que des goutteux, souuent naissent les goutteux, des Epileptiques, les Epileptiques, des graueleux les graueleux, & que plusieurs autres infirmités paternelles passēt comme par droict de succession aux

enfants.

Ceste opinion est à la descharge des femmes, esquelles l'on attribue, souuent auec trop de licence, la meilleure part de noz maux. Desia auons nous monstré clairemẽt que c'est leur faire tort de croire qu'il n'y ayt autre cause de verole que le sang que nous receuõs pour nourriture dans leurs entrailles; Que noz desbordemẽts propres sont plus que suffisantz pour nous y faire tomber, & que celuy qui commet le desordre paye souuent la iuste peine de sa propre faute. Voicy de plus Mercurial qui renuoyt le paquet sur les peres, sinon du tout, au moins pour la plus grande partie; Car si le mal procede de la semence (comme il dict) il ny a nulle difficulté que le pere n'y cõtribue d'auãtage que la mere. Quand à moy ie n'entrerois nullement en contraste auec ce grand Docteur s'il n'auoyt parlé trop absoluement, & appuyé son discours sur vn fondement trop fresle, car i'accorderay volontiers (& le prouueray au chapitre suyuant tant en faueur des Dames, que pour la verité mesme, de laquelle i'entreprends la deffence tout respect à part) que la verole peut

prouenir du vice de la ſemence des progeniteurs, ainſi que du ſang maternel; Mais ie nie que la ſemence en ſoit la cauſe vnique comme poſe Mercurial. De plus ie nye que ſa premiere origine ſoit du ciel ou de l'air, qui ayant infecté d'vn prin ſaut la plus grand part du monde, ſe ſeroit par apres conſeruee de pere en filz, & comme de main en main transferee à la poſterité.

Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, ou ſe mesfier de ſa memoire de l'entretenir de nouueau ſur le denombrement des autres cauſes, deſquelles nous auons ſi copieuſement diſcouru, il iugera facilement de ſoy meſme que Mercurial a tort de les recuſer.

Mais peut eſtre ſe laiſſera l'on perſuader que la ſuppoſition du meſme Mercurial eſt veritable touchant l'origine de verole. Car s'il eſt vray ce que nous auons aduoüé à Fernel que ſouuẽt l'infection verolique vient d'en-haut, eſt il pas vray ſemblable qu'en premier reſort elle ſe ſoit eſcoulee du meſme principe? Vid-on tout à coup à Rome & aux lieux circonuoiſins enuiron le my-

regne de l'Empereur Tyberius Claudius
Cesar vne maladie non moings infecte
que la verole du tout incognüe aux
Anciens, appellez des Grecs Lichen, &
des Romains Mentagra par gausserie.
D'autant qu'elle s'attaquoit principalement au menton ? C'est celle que descrit Martial en ce distiche.

Pline liure 26. chap. 1

Non vlcus acre, pustulæue lucentes,
Nec triste mentum, sordidiue Lichenes.

Ceste maladie auoit quelque rapport à la verole, car elle estoit exterieure & rendoit vne deformité execrable au visage & le deshonnoroit par des vilaines cicatrices : Elle estoit si contagieuse qu'elle se prenoit par vn seul baiser. Bref cõme la verole n'en veut qu'aux ieunes, & pardonne aux vieux : Elle de mesme, comme faisant acceptiõ des personnes, assailloyt à guerre ouuerte les plus grands, laissoit en paix les femmes, les esclaues, & le commun peuple. S'estoit il ouy parler en Italie des charbons pestilentiels auant la censure de Lucius Paulus, & Quintus Marcius ? Estoit il nouuelle de ladrerie blanche dicte *Elephantiasis* auant le temps du grand Pompee? Tybere Cesar fut il pas des pre-

miers qui y furent trauersez de colique? Sont ce pas coups du ciel? N'estimons nous pas (dict Pline) que ce soient autant de punition des Dieux? Mais chose fort admirable (dict le mesme historien) qu'il y ayt des maladies qui perdent leurs cours par le decours des annees, comme celle qui se nommoit Gemursa, delaquelle rien n'est demeuré que le nõ: Et qu'il s'en soit trouué d'autres qui resistent au temps & qui durent encores. La verole est du nõbre de ces dernieres. Mais quelle est la cause d'vne si longue duree sinon la debilité, & la mauuaise impression qu'elle a delaissee en ceux qui ont resenty ses premieres poinctes, qui par apres de suytte en suytte s'est empreinte & engrauee en ceux à qui ilz ont communiqué leur substance?

Telles & semblables raisons ont quelque apparence, mais elles nous laissẽt en pleine liberte de nyer absoluement les consequences qui s'en tirent pour confirmation du dire de Mercurial, qui sont. Premierement que comme les maladies susdictes estoient incognues aux Anciens, aussi l'estoit la Verole. Secondement que cõme les maladies assail-

lirent d'abord tout Rome & son voisinage, ou toute l'Italie ensemble; Aussi la verole fit d'vn premier assault resentir sa furie par tout l'vniuers sans exception de personne. Tiercement que ce soit d'vne cause celeste. Finalemẽt que ceste source seule & non autre ayt esté suffisante comme vniuerselle d'espancher vniuersellement tout le malheur, qui encore nous trauaille pour le iourd'huy.

Quand à la premiere consequence, ie treuue (sauf meilleur aduis) qu'elle se doit faire tout à rebours de l'intention de Mercurial: Car tout ainsi que Pline a fait registre de la premiere origine de Mentagra, des charbons pestilentiels, de la ladrerie blanche, de la colique: & noz modernes quottent le temps auquel la grosse verole a commencé. De mesmes il est à croire que les Arabes qui ont les premiers trassé par escrit la curation de petite verole, n'eussent oublié de nous desduire sa naissance si elle eust commẽcé de leur temps, & se fust en sa naissãce monstrée si vniuerselle, & si signalee que la descrit Mercurial. Ceste mesme consideration destruict la seconde consequence. Et bien que l'on aduoüast que

le premier assaut de verole ayt esté vniuersel, si est-ce neant-moins qu'il ne s'est iamais veu peste, ny autre maladie pour vniuerselle qu'elle ayt peu estre, qui n'ayt espargné quelque contrée particuliere; & qui n'ayt exempté bon nombre de persõnes de ses atteintes. Il se deuroit doncques rencontrer du moins quelques contrees, ou quelques familles & races particulieres absoluement exemptes de verole.

Ie tire du dire de Pline vne cõsequence contraire à la troisiesme & quatriesme de Mercurial. Car tout ainsi qu'vn cheualier Romain natif de Perouse apporta d'Asie la Mentagre, qui depuis s'est espandue par toute l'Italie, & que le seminaire des charbons pestilentiels passa de la Prouence & du Languedoc, au trauers des Mers, iusqu'aux costez d'Italie. Et l'engeance de ladrerie blanche s'y glissa du pays d'Egypte, de mesmes la petite verole a peu d'vne fort petite source faire ruisseler vn torrent, vn fleuue, voire vne Mer vniuerselle de son infection.

Pline au lieu sus allegué.

Mais qu'est il besoing de raisons? Mercurial par la supposition qu'il faict de ceste cause celeste premiere en datte

de toute autres causes quelles elles soient, admet expressement l'opinion de Fernel, & fortifie son party que luy mesme s'est essayé de destruire? La verole dit Mercurial est naye du Ciel: Fernel dit-il pas le mesme? Mais de ceste premiere abordade il est demeuré vn leuain qui se va fermentant, & multipliant de iour en iour dit Mercurial: Quoy Fernel nyera-il que la verole soit contagieuse? Et que celuy qui en est infecté ne puisse infecter les autres? & que lors qu'elle s'est iettee & comme encuirassee és parties de nostre corps, elle n'imprime sa qualité contagieuse à la semence, & à l'enfant qui en est produit? Escoutez ce qu'il dit de la maladie venerienne, que nous appellõs grosse verole, Ie veux rapporter ses mesmes paroles selon mon accoustumé afin que on ne pense que ie y adiouste ou diminue, *Tempore siquidem reuiuiscit (scilicet lues venerea) recurritque interdum post annum trigesimum, tantoque interuallo mali fomes quasi sepult⁹ delitescit, & nihilominus qui tum expertes mali prorsusque expeditos se putant, alios cum quibus concubuerint, contaminãt, prolemque gignũt ea lue conspersam, indicium profectò tum tẽ-*

poris, mali fermentum in venis, in ipsisque partibus reseruari, & vt dicere soluit in ipsis quasi medullis latere, c'est a dire que la grosse verole se r'auiue auec le temps, & retourne quelque fois apres trente ans, si longuement son foyer se couure & se cache comme enseuely dans nos entrailles. Et neantmoins ceux qui ce pendant croyent estre parfaictement guaris, & du tout guarantis de son venin gastent ceux auec lesquels ils ont copulatiõ charnelle, & engendrent des enfants infectés de la mesme maladie: vray indice que pendãt tout ce temps le leuain s'est gardé & entretenu dans les veines, voire és parties mesmes, & comme l'on dit dans les moelles. Voyla la menace que faict ce grand docteur, qui doibt faire dresser les cheueux en teste à ceux qui au mespris des ordonnances diuines laschent impudiquement la bride à leur concupiscence effrenee. Ceste mesme menace peut auoir lieu en la petite verole, doncques il n'y aura nulle difference entre l'opinion de Fernel & celle de Mercurial. I'adiouste que l'opinion de Fernel s'accorde beaucoup mieux à l'experience que celle de Mercurial. Car si la petite verole

n'est vniuerselle & celeste, ou aëree qu'ẽ sa premiere origine, comme pose Mercurial, d'où vient que souuent elle s'espand par toute vne Ville, par toute vne Prouince, par tout vn Pays? l'infection seminale peut elle estre cause d'vn deluge si vniuersel en mesme temps? Ceste infection seminale estant particuliere à vn seul comme peut elle redonder à tant de testes? s'espandre par tant de cõtrees tout ensemble? Ou bien comme l'effect est commun, faut-il pas auoir recours à vne cause commune, ainsi que faict Fernel? Mais nous auons desia faict bruire ceste corde, disons d'autre, laissons la dispute contre Mercurial, & aduisons si son opinion nous pourra donner ouuerture à quelque doctrine veritable.

Que la petite verole se peut communiquer par la semence.

Chapitre. XXXI.

au 2. de sõ anatomie quest. 21. LE sieur du Laurent a raison de debatre & rejecter l'opinion du docte Mercurial, mais il a si mal dressé sa batterie que ses flesches rejaillent contre luy

mesme, il a dis-je raison de s'opposer à Mercurial, car partie des raisons que nous auons objecté contre son opinion battent en ruine celle de Mercurial. Entre autre celle icy, qu'il est impossible qu'en vne diuersité & contrarieté si grãde des naturels & des dispositions, la verole puisse estre commune à tant de peuples en mesme temps, si l'on n'en veut recognoistre autre cause que ce sang, ou ceste semence infectee qui a part à nostre generation.

Or comme neantmoins nous aduoüons à du Laurent que la verole prẽd souuent pied en nous par l'infection du sãg, aussi faut-il qu'il aduoüe auec nous au Sieur Mercurial qu'elle peut proceder de l'infection de la semence. Est-il pas vray que la semence est vn excrement vtil? Ainsi l'appelle Aristote ce grand genie de nature.

Excrement l'appelle-il à cause qu'elle se faict d'vn sang redondant & superflu apres la nourriture du corps: Il l'appelle vtil, parce qu'elle est employée à la conseruation de l'espece, par la multiplication des indiuidus. Si la semence vient du sang, donc elle tiendra la qualité du

ſang, que ſi le ſang eſt taché de l'infectiõ verolique, la ſemence ne peut qu'elle ne la reçoiue; ſi la ſemence la reçoit, auſſi faict l'embrion. D'auantage la meſme ſemence ſe tire de toutes les parties du corps, ou du moins retient les vertus & proprietez d'icelles, donc-ques elle reçoit les meſmes impreſſions qui ſe retreuuent au corps? Si elle les reçoit du corps elle les communique à ſon fruit. Si vous me nyez ces propoſitions vous mettés à neant la reſolution commune touchant les gouttes, la lepre, l'Epilepſie & autres maladies hereditaires, ſi vous les m'accordez vous eſtes cõuaincu par voſtre depoſition propre. Dictes s'il vous plaiſt monſieur du Laurent, lors que l'on vous objecte que le ſang menſtruel ſe tourne en la ſubſtance des parties, & que les parties n'endurent point d'ebullition: Reſpondez vous pas que les parties infectent les humeurs de ceſte qualité verolique qu'elles acquierẽt par l'impureté du ſang menſtruel? s'il eſt ainſi pourquoy n'infecteront elles pas auſſi la ſemence? Mais il ſemble que vous vouliez entrer en contradiction auec vous meſmes, & vous retracter pour

auoir prise contre Mercurial: Car argumentant contre luy vous vous seruez du mesme argument que ie viens de faire contre vous. Voicy voz parolles. Les semences contiennent en puissance l'idee, la forme, & les proprietez de toutes les parties, aussi la semence des goutteux, & des graueleux retient la disposition des articles & des rains propre à produire la goutte & la grauelle; Doncques (concluez vous) il faut que telle disposition se retreuue és parties solides des peres & meres. Ie vous accorde le tout, & desia i'ay monstré par vous mesme que telle disposition se retreuue és parties solides.

Toutesfois vous prouuez le contraire, disant que ceux qui ont esté vne fois entierement purgez par la verole n'ont nuls reliquas, d'autant que toute la corruption s'est depuree par l'eruption totale de la matiere infecte, autrement il y auroit danger de recidiue. D'icy vous inferez que ne restant nulle infection en eux leur semence ne peut estre nullemẽt infecte ou corrompüe. Voyla vne preuue tresslegere & (si ie l'osois dire) indigne d'vn si graue personnage, & contre vn

si graue personnage. Car elle ne vaut que pour ceux qui ont esté parfaictemẽt & entierement purgez par la verole. Ceux à qui il demeure quelque leuain comme par vostre confession propre ilz sont subiects à recidiue, aussi seront ilz subiects à communiquer leur infection à leur semence. Mais que direz vous de ceux qui ne se sont sentys de verole sinõ quelque temps apres qu'ilz ont eu des enfants? leur sang n'estãt pas depuré est il à croire qu'il puisse fournir de matiere pure & nette à la semence? Luy peut il conferer ce qu'il n'a pas? *orta de principijs attestantur*, disent noz Philosophes: Les effects ne peuuent rendre tesmoignage de leurs causes sinon en tant qu'ilz participent à leur nature.

Le second argument de du Laurent est de mesme alloy que le premier. Toutes les maladies ne sont pas hereditaires (dict il) mais seulement celles qui sont absoluement faictes & complettes, ainsi les fiebures putrides, & les maladies qui se font ne se communiquent pas aux enfants. Or est il que lors que la verole a commencé (s'il se faut tenir aux principes de Mercurial) c'estoit vne maladie

qui se faisoit, & qui auoit son foyer en l'impureté des humeurs, doncques elle n'a peu se communiquer aux enfants.

Que dictes vous monsieur du Laurent? Vous vous equiuoquez, ce n'est pas la maladie qui se communique, mais seulement la disposition à la maladie. Ceste disposition se retreuue en plusieurs qui iamais ne se sont resentys de la maladie à laquelle ilz sont disposez : combien de ieunes gens voyez vous disposez à la goutte, à la grauelle, & à d'autres maladies hereditaires desquelles ilz n'ont iamais senty aucune atteinte? Les goutteux mesmes, les graueleux & autres ont tousiours la dispositiõ aux gouttes, à la grauelle, à d'autres maladies, qui neantmoins leurs donnent de longues trefues.

Les articles (dit nostre souuerain Docteur Galien) pourroient estre imbecilles de nature, & disposez à la goutte tant quil vous plaira, & neantmoins libres de gouttes'il nese retrouuoit quelque humeur estrangere qui les abordast. Doncques la disposition non seulement d'vne maladie qui est presente, ou en voye d'estre faicte, mais aussi de celle

qui est absente, & qui n'a rien de faict se peut communiquer. Ainsi vn ieune homme qui n'aura iamais eu la goutte en communiquera à son enfant la disposition laquelle il aura heritee de son pere, & d'auantage par son bon regime s'exemptera de l'effect duquel l'enfant se sentira griefuement persecuté. Mais quoy il n'y a que les maladies faictes qui se communiquent de pere en filz? (dit du Laurent) Ie vous demande la goutte est ce vne maladie faicte? Despend elle pas entierement de sa cause? se definit elle pas par la douleur qui est vn symptome? Il dict de plus que les fiebures putrides ne se communiquent pas de pere en filz. Est ce parce qu'elles n'ont rien de parfaict? s'il est ainsi il a tort de les appeller maladies, il leur donneroit plus proprement le nom de passions, puis que les maladies sont differentes des passions comme ce qui est faict & accomply, de ce qui se faict. Finalement du Laurent croyant fermer du tout la bouche à Mercurial, il luy demande pourquoy nous ne sommes pas saisis de peste du moings vne fois en nostre vie comme de verole, attendu que l'on a veu quel-

quefois la peste aussi vniuersellement effarouchee que la verole, ne pardonnant qu'à peu de personnes. Ie responds en vn mot pour luy que toutes les maladies qui laissent quelque leuain ou impression notable en quelques parties de nostre corps font que la semence qui reçoit l'idee & la proprieté de ceste partie en demeurant entachee, communique consequemment son impression à l'enfant qui en est procreé; En ceste impression consiste la disposition à la mesme maladie de laquelle elle prouiët. Donques si les fiebures putrides, & la peste, ne se communiquent point aux enfants, c'est qu'elles ne laissent nulle impression notable en noz corps de laquelle la semence puisse estre infectee.

Pour entendre le faict plus clairement il faut sçauoir que nous naissons auec certaines puissances ou impuissances naturelles. I'appelle puissance naturelle auec les Philosophes vne qualité particuliere par laquelle chasque chose est propre pour agir ou pour resister. I'appelle impuissance vne qualité par laquelle les choses sont inhabiles à agir, ou à resister. Ces qualités sont ou communes

à toute vne espece, ou bien indiuiduelles. Communes, comme la puissance de rire, de parler, d'apprendre les sciences est commune à l'espece humaine. Au contraire l'impuissance à telles actions est commune aux bestes brutes. Indiuiduelles, cõme l'agilité & promptitude à certaines actions est propre & particuliere à aucuns priuatiuement des autres. De mesmes aucuns sont doüez d'vne force particuliere indomtable & à l'espreuue de toutes iniures externes. Au contraire il s'en treuue d'autres du tout incapables des actions plus communes & plus familieres à ceux de leur espece, & tellement imbecilles en quelques parties que pour quelque legere cause que ce soit facilement ilz y resentent de l'offence. Ces puissances ou impuissãces sourcent quelquefois de causes occultes, autrefois de causes manifestes. Les incognües sont celles que nous appellõs sympathies ou antipathies naturelles. Les causes manifestes des puissances naturelles sont comme les estudes & exercices des peres qui empreignent aux enfantz ie ne sçay quelle facilité aux mesmes estudes. & exercices ; Ainsi de

les pere communiquealent sans luy mesme

bons Peintres, de bons ioueurs de paulme, de ſonneurs d'inſtrumentz, naiſsẽt des enfans propres & comme d'eſtinez aux meſmes actions. Les cauſes manifeſtes des impuiſſances naturelles ſont comme les maladies qui arriuent à quelque partie de noz corps, & y engrauẽt quelque qualité eſtrangere, laquelle redonde par apres à la ſemence, & de la ſemence, au fruict, & du fruict à toute la ſequele. Or la peſte ne peut point eſtre hereditaire, par ce que ſa qualité eſt ſi maligne & venimeuſe, que s'il en demeuroit quelque impreſſion au cœur, où elle eſtablit ſon ſiege, il ſeroit impoſſible de ſubſiſter.

dispositions & adresse soit pour les sciences ou pour les arts

Les fiebures putrides pour l'ordinaire ne laiſſent nulle impreſſion notable au cœur, où elles poſent leur domaine, cõme toutes autres eſpeces de fiebures, c'eſt pourquoy pour l'ordinaire elles ne ſont point hereditaires. Arriuant toutesfois que le cœur en receuſt quelque alteration notable en ſa temperature, il n'y a nulle doubte que les enfants ſe troueroient enclins & diſpoſez aux meſme mal. D'autant plus que (comme enſeigne treſdoctement le treſdocte

Galien) il arriue peu souuent quelque fiebure putride qu'il ne se rencontre quelque vice aux visceres, sçauoir en la quotidiane l'estomach se treuue particulieremẽt offencé, en la tierce, le foye: en la quarte la ratte. Or ceste offence croissant par la longueur, ou par la violence de la fiebure, l'impression y demeure, laquelle (comme nous auons dit) se porte à la semence, & de suytte à l'enfant & à ses descendants.

Mais ie crains de m'estendre trop longuement sur ce propos, c'est le desir que i'ay de m'esclaircir en vn sub-ject assez ombrageux qui m'y a retenu d'auantage que ie ne m'estoys proposé. Retournõs à noz brisees & voyons si la quantité a quelque part en la production de ceste maladie, aussi bien que la qualité.

Si la quantité du sang peut estre cause de verole.

Chapitre. XXXII.

Le sens de la question est, si vn homme ou vn enfant qui auroit le sang fort loüable, pur, & net de toute infection,

mais trop abõdant & copieux, pourroit par le vice de la quantité superfluë encourir la verole? Ceux qui attribuent vniuersellement ceste maladie à l'infection contractee dans le ventre maternel n'aduoüeront iamais que le seul excez de la quantité du sang suffise pour la procreer. Ceux qui en accusent la semence, se trouuerõt de mesme aduis: aussi feront ceux qui tiennent que l'ebullition de laquelle s'engendre la verole se faict au sang comme au moust, seulemẽt pour l'esclaircir & depurer. Le lien qui ioinct & vnit les opinions à cet accord, bien qu'au reste appoinctees en partys contraires, & que la verole ne peut naistre que l'impureté ne l'enfante. Leur aduis est appuyé sur la raison, & sur ce qui se voit à l'œil.

En premier lieu est-il pas vray ce que nous auons accordé precedemment, & qui ne se peut nyer sans nyer le sens, que la verole est tellement commune que de cent à peine s'en treuue il vn qui l'eschappe? D'vn effect si commum faut il pas en rechercher vne cause commune? la quantité du sang sera-elle ceste cause? Il seroit aueugle qui le croiroit,

ſans s'apperceuoir qu'indifferemment ceux qui l'ont abōdante, modereé, voire meſmes diminuee encourrent ceſte maladie. Que ſi les Plethoriques y ſont plus enclins, & ſont plus rudement traitez, c'eſt que la quãtité du ſang augmente l'effort de ſa qualité, mais non pas que d'elle meſme elle produiſe l'effect. Ainſi la qualité du feu bruſle & conſume, neantmoins à peine vne eſtincelle fera-elle ſentir aucun eſclat de ſon action, vn petit feu rendra moins de chaleur & bruſlera moins qu'vn plus grand : & vn brin de glace ne fera nulle breſche à noſtre chaleur.

Repreſentez vous s'il vous plaiſt tous les accidents qui precedent, qui accompagnent, & qui ſuyuēt la verole (nous en auons deſ-ja mis quelques vns ſus le bureau, & en ferons vn compte à part cy apres) qui ſe perſuadera iamais que tant de rameaux malings, & comme empeſchés puiſsēt pulluler d'vne tige & d'vne racine ſi douce, ſi benigne qu'eſt le ſang pechant en la ſeule quantité ?

Combien d'enfants trouuerez vous qui ne ſe purgent par quelque eruption cutanee ? Ces eruptions arriuent elles

de la qualité ou de la quantité du sang? tous d'vn cõmun accord se sẽtẽt obligés de les rapporter à quelque impureté. Or comme nous recognoissons pour l'ordinaire vn mesme effect de la verole, aussi faut il en recognoistre vne mesme cause.

Nonobstant ces raisons Auicenne a donné entree au party contraire, disant que le corps preparé & disposé à la verole est le chaud & humide, & d'vne humidité troublee, & particulierement celuy qui neglige la saignee. Par l'humidité troublee, il entend la cacochymie, ou impureté: par la negligence de la saignee, il entend la plenitude, ou abondance du sang.

Les sectateurs d'Auicenne admettant le dire de leur maistre, ils inferent seulement que la plenitude est cause coadiuuante de verole; mais non pas capable & suffisante d'elle mesme à la produire en qualité de cause principale. Tout ainsi que la seicheresse du bois est bien vne disposition & preparation à receuoir la flamme: la mollesse de la cire à receuoir toutes figures estrangeres: la dureté du fer à les retenir lors qu'elle les a receuës,

mais non pas vne puissance pour les empreindre & engrauer, par ce que telle disposition est vne condition materielle qui se tient de la part du patient & non de l'agẽt. Les paroles mesme d'Auicẽne semblent fauoriser ceste interpretation, car disãt que le corps preparé à la verole est celuy qui abonde en sang, c'est de mesme que s'il disoit que l'abondance du sang est cause que facilement les occasions qui peuuent induire la verole treuuent lieu en noz corps. Pour exemple posons que l'impureté menstruelle soit la cause vnique de verole, ainsi que le pose du Laurent: Posons qu'auec ceste impureté il y ayt abondance de sang; l'abondance du sang dispose le corps à receuoir plus promptement & plus facilement l'effect de telle impureté qu'il ne feroit pas si le sang n'excedoit. Si ceste interpretation n'estoit veritable: il faudroit au dire d'Auicenne ranger l'intemperature chaude & humide au nombre des causes principales aussi bien que la Plethore, & ainsi nous irions de l'vn à l'autre multipliant tellement le nombre des causes, qu'il ne se treuueroit nulle difference entre les causes princi-

pales & mouuantes, entre les communes & particulieres, entre les equiuoques & les propres: Car Auicenne faict mention de la Plethore & de l'intemperature ensemble comme de dispositions à verole: doncques l'vne & l'autre se doiuent rapporter soubs vn mesme gendre.

A la verité la difficulté ne se peut resouldre soubs l'autorité d'Auicenne, car il faict vn hoche-pot de toutes les causes, & les rapporte si confusement que l'on n'en peut tirer aucune distinction asseuree. I'en faits iuges ceux qui prendront la peine de l'examiner auec vn peu d'attention: doncques il vaut mieux nous en remettre à la raison.

Ie demande si l'impureté contractee, ou du sang menstruel, ou du manquement de regime est determinee particulierement à la production de verole? Si vous dictes qu'ouy, vous aurez tort d'accuser la mesme impureté comme cause de tant d'autres eruptions qui se font aux enfants, & de tant d'autres maladies que l'on luy attribue. Si vous dictes que non, quel tort aurons nous d'imputer la mesme cause de verole à la

Plethore que vous imputez à l'impureté. Quelle difference y recognoisses vous? que faict l'impureté que la Plethore ne puisse faire? chacun aduoüe par la definitiõ que la verole se faict de l'ebullition du sang, doncques ce qui prouoque l'ebullition du sang prouoque la verole. Or est il que l'abõdance du sang n'a pas moins de pouuoir en ceste action que sa qualité, doncques elle n'aura pas moins de pouuoir en la production de verole. Lisez dans Galien, & dans les bons praticiens les effects de Plethore, vous n'y trouuerez rien de plus frequent que les fiebures synochues, les inflammations internes & externes, les hemorrhagies, les lassitudes vniuerselles rougeurs de la face & des yeux, endormissements, douleurs & pesanteurs de teste, & autres semblables accidents. Si elle engendre des fiebures synoches flamboyantes, des inflammations ardentes, qui mettent noz corps entiers en combustion, pourra-elle pas engendrer quelque ebullition en son subject propre? puis que l'ardeur qui le faict boüillonner est souuent si legere que mesmes elle est sans fiebure? Ou s'il y a

fiebure elle se monstre lente & comme assoupie. Les hemorrhagies descouurẽt elles pas le deuoir que faict la nature à sonder d'elle mesme les voyes pour se descharger du fardeau qui l'aggraue? Qui l'empeschera d'en faire vne descharge vniuerselle par les veines capillaires qui aboutissent au cuir? le sang est il trop grossier de soy aux Plethoriques, se fond il pas, s'atteint il pas par leur chaleur? Les corps qu'il emplit ont il pas leurs petits conduits insensibles assez ouuerts? les voyons nous par d'ordinaire fondans en sueurs? les lassitudes, rougeurs, pesanteurs, & autres accidẽts sont-ce pas les mesmes auant-coureurs de verole? Nous auons dit cy deuant & repeté, comme souuent la verole est pleine de douleur. Aussi n'est-il rien de plus doux de plus bening que le sãg lors qu'il est exempt de toutes qualitez estrãgeres. Au contraire l'impureté supposee necessaire à la production de verole peut elle subsister sans quelque vestige de sa virulence?

Vous me direz que la contagion inseparable de verole est marque inseparable de virulence. Ie vous apprens que le sang bien que bon de soy se rend

contagieux & infect par la putrefaction. Auez vous iamais appris d'Hippocrate ou de Galien (car tous deux l'enseignẽt) que plus vne substance est loüable, & parfaicte, pire en est la pourriture, & plus abominable son infection? Apprenez des mesmes maistres que le sang espanché hors ses vaisseaux se corrompt & se putrefie bien tost, pour loüable qu'il puisse estre. Si vous auez bon nez, le sens vous d'escouurira la puanteur qui est en la verole pendãt & apres la suppuration, s'il y a puanteur il y a putrefaction de la putrefaction naist la contagion.

Pourquoy doncques (direz vous) ny le phlegmon, ny la cõtusion, qui ont mesme cause conioincte qu'a la verole, sont-ils pas suyuis d'vn mesme effect? Ny l'vn ny l'autre ne sont nullement censez contagieux par le commun des Praticiens, soit qu'ils viennent à suppuration comme fait la verole, ou qu'ils s'esuanoüissent par resolution insensible, ainsi que la Rougeole. Doncques ny la verole ny la rougeole ne peuuent estre contagieuses par la putrefaction seule que le sang acquiert hors ses vaisseaux, Il y faut de necessité recognoistre quel-

que condition particuliere prouenante d'vn *virus* caché.

Ie responds que le trouble qui se faict en la masse par l'ebullition rend la putrefaction du sang cōtagieuse, d'aultant que par ceste agitation violente & vniuerselle, la putrefactiō deuient sordide, profonde, recluse, & d'vne mixtion forte & glutineuse, qui sont les conditions necessaires à la cōtagion, ainsi que nous auons cy deuant enseigné de l'opinion du grand Fracastorius. Telle agitation n'arriuant point ny au phlegmon, ny à la contusion ce n'est de merueille s'il n'y arriue que peu ou point du tout de contagion, le boüillonnement induit au sang vne disposition approchante à celle qui se retreuue en aucuns vins boüillōnans pendāt que le raisin est en fleur, qui par apres ont peine de se remettre en leur force & bonté pristine, ou bien en demeurent montés & corrompus. I'aduoüe toutes-fois que la verole qui suyt le seul exces de la quātité est moins contagieuse que celle qui naist de l'impureté. Les autres arguments obiectez au commencement du chapitre n'ont pas grāde vertu.

Nous aduoüons au premier argumẽt que la quantité du ſang n'eſt pas cauſe vniuerſelle de verole, mais nous nyons que la verole ne puiſſe proceder que d'vne cauſe vniuerſelle, d'aultãt qu'elle attaque la pluſpart du monde en guiſe & en qualité de maladie vrayement particuliere, n'ayant pour le plus ordinaire autre raiſon qui luy donne tiltre de maladie commune ſinon que peu de perſonnes eſquiuẽt ſes atteintes, ores qu'ils les reçoiuent en diuerſes ſaiſons, en diuers aages, & pour diuerſes cauſes, qui ſont toutes conditions particulieres. Ie dits d'auantage qu'vne des raiſons principales qui rendẽt preſque tout le monde tributaire à la verole, eſt le grand nombre de ſes cauſes.

Les accidents repreſentez au ſecond argument ne ſe retrouuent pas en tous, c'eſt pourquoy il cõclud à noſtre aduantage, car ſi ces accidents ſuyuent l'impureté, où il n'y a nul accident il n'y aura nulle impureté. Et bien qu'ils s'y retrouuaſſent noſtre cauſe n'en ſeroit pas deteriorее, car nous venons d'entendre que les accidents de Plethore ſont les meſmes qui precedent la verole: Ceux

qui la ſuyuent & qui l'accompagnent peuuent prouenir du ſang putrefié. Le troiſieſme argument n'a rien directement contre nous, ſinon que pour le plus ordinaire l'impureté du ſang eſt cauſe principale de verole.

Voila maintenant graces à Dieu le ſub-jet que nous recherchons deffriché de tant de halliers eſpineux qui nous fermoient l'entree à la cognoiſſance de ſa cauſe. Reſte de mettre toutes noz pieces enſemble & ramaſſer comme en vn globe toutes nos conceptions eſparſes & eſquartees en diuers endroits.

La vraye opinion touchant la cauſe materielle & efficiente de verole.

CHAPITRE. XXXIII.

Heureux qui peut ſonder des cauſes l'origine!

Diſoit auec iuſte exclamation vn bon Poëte: & les Philoſophes ont bien raiſon de dire qui bien diſtingue bien enſeigne. Car le vray moyen de profonder les ſources des cauſes plus cachees; & plus

esloignees de nos sens c'est la distinctiõ. Employons ceste sonde pour toucher au creu & paruenir à l'étiere cognoissance de celle que nous recherchons, laquelle iusqu'à present a tiré tant de rares esprits en opinions contradictoires, sans qu'aucun y soit arriué.

Nous auons des-ja monstré precedemment que generallement toute tumeur soit grande ou petite se peut considerer en elle mesme comme grandeur accrüe, ou comme disposition contre nature. Si vous la considerez comme grandeur accreüe, il faut de necessité supposer quelque matiere de laquelle se fasse cest accroissement, car l'accroissemẽt ne peut estre sans addition de quantité, ny l'addition de quantité sans addition de matiere. En ceste consideration la tumeur est vn aggregé par accident de l'humeur, & de la partie tumefiee, desquelz l'vn & l'autre sont parties constituantes & matiere de laquelle & en laquelle se fait cest aggregé.

Ceste consideration est bonne en Physique, mais comme Medecins nous considerons la tumeur en tant qu'elle dispose le corps contre nature, ou pour

mieux dire, en tant qu'elle est la disposition mesme contre nature qui offence les fonctions du corps. Et en ceste consideration elle est accident, & comme accident elle ne peut auoir autre matiere que le subject auquel elle subsiste *Proprium enim accidentis esse est inesse: accidentia sunt entis entia*. Le sang ne peult estre ce sub-ject, d'autant que la maladie est vne passion du corps viuant: aussi n'est il pas la forme, cõme chacun sçait. Doncques il ne peut estre sinon la cause efficiente ainsi que nous auons declaré par cy deuant.

Ce n'est pas tout, il faut passer plus outre, car ce sang qui faict la tumeur ne s'engendre pas en la partie tumefiee, Doncques il est renuoyé d'ailleurs. Qui luy enuoit? c'est la vertu expultrice de laquelle nous parlerons par apres. Mais pourquoy luy enuoyt elle? Parce qu'elle est irritée. Qui est la cause qui l'irrite? C'est le boüillonnement du sang. D'où prouient le boüillonnement? Nous le rapportons à la qualité ou à la quantité du sang mesme. D'où luy est acquise telle qualité ou quantité! *Hoc opus, hic labor*. Icy gist le nœud Gordian, où plus l'on se

peine à s'expliquer plus l'on se treuue embarassé. Quand à la quantité nous nous en sommes desmeslez comme nous auons peu, & n'y auons trouué autre contrarieté sinon celle que nous nous sommes proposez de nous mesmes : mais pour la qualité nous auons eu à qui parler, aussi la difficulté en est grande.

Vous plaist-il que ie vous fasse voir la liste des causes subordonnées à la production d'vn seul effect, & comme il est aysé de s'y equiuoquer si l'on ny prend garde? aurez vous pour aggreable que ie vous represente tous les mouuements diuers dressez & abuttez à ce mesme effect: Premierement si vous en accusez la qualité, il y a alteratiõ du sang. Si vous accusez la quantité, il y a augmentation, & consequemment adgeneration de substance : car la quantité ne va pas sans la matiere. L'ebullition qui procede de l'vn ou de l'autre, est vne seconde alteration qui arriue au sang. L'expultion par apres qui s'en faict du centre à la circonference, est vn mouuement local. Iusques icy le sãg est la matiere & le sub-ject de touts ces mouuements, & ne s'en

doibt pas dire la cauſe efficiente en tant que ſang, Mais bien en tant que diuerſement qualifié. Il eſt le mobile, mais non pas la cauſe mouuante. Ce qui le meut eſt la vertu expultrice, la vertu expultrice eſt meüe par l'ebullition du ſang meſme. L'ebullition du ſang par ſa qualité ou par ſa quantité. Sa qualité & ſa quantité par diuerſes cauſes internes ou externes. Tous ces mouuements ſont les cauſes efficientes eſloignees de la puſtule verolique: Le ſang ſeul reçeu & retenu au cuir en eſt la cauſe prochaine & conioincte. Les effects du ſang ſont d'agiter ſon ſubject des meſmes mouuements deſquelz il a eſté precedemment agité. Il l'altere par ſa qualité eſtrãgere. Il le corrompt, d'où arriue deperdition de ſubſtance, teſmoins les foſſes & cicatrices qui en demeurent : il la meut d'vn mouuement local, en le dilatant & eſtendant auec violence, & accroiſſant ſa grandeur.

De toutes les cauſes ſuſdictes il n'eſt queſtiõ à preſent ſinõ de celles qui induiſent la quantité on qualité requiſe au ſang pour la production de verole.

C'eſt icy où nous nous trouuerons

embaraſſez ſi nous ne parlons auec diſtinction. Apprenons doncques des Philoſophes qu'entre les cauſes aucunes ſont principales, autres mouuantes , ou coadiutrices : autres ſont conditiõs ſans leſquelles l'œuure ne ſe peut faire. I'appelle principales celles qui d'elles meſme produiſent l'effect : Mouuantes, ou coadiutrices, celles qui les reduiſent de puiſſance en action, ou bien qui excitent ou aduãcent leur action : les conditions ſans leſquelles l'action ne peut reüſſir, ſont les diſpoſitions du ſub-ject & l'application de l'actif au paſſif. Ie m'explique par vn exemple familier en faueur des moins ſçauants. Le feu appliqué à la paille eſt l'agent premier & principal qui bruſle & conſume. Celuy qui ſouffre reduict en action la puiſſance qu'a le feu de bruſler & conſumer. La condition ſans laquelle ſon effect ne peut reüſſir eſt l'application, & la diſpoſition de la paille. L'application diſ-je, car toute action naturelle ſe faict par le contact. La diſpoſition, car ſi la paille eſtoit bien moüillee elle ne brusleroit pas. De meſmes en la verole l'agent principal eſt la quantité ou la qualité du ſang : Les cauſes mou-

uantes ſont la ieuneſſe, le printemps, la cōſtitution auſtrale, & autres de meſme force. Les conditions neceſſaires ſont la tenuité du ſang, la dilatation des voyes, l'imbecillité du cuir, l'application du ſang au meſme cuir.

Entre les cauſes principales aucunes ſont remotes, autres ſont prochaines ou cōioinctes: Aucunes ſont mediates, autre ſont immediates. Les cauſes remotes & mediates de verole ſont la qualité ou quantité ſuſmentionnee, enſemble l'ebullition, & l'expulſion du ſang de ſon centre à la circōference. La cauſe prochaine & immediate, eſt le ſang meſme amaſsé & retenu au cuir.

Ce n'eſt de pas vne de ces cauſes que nous faiſons recherche, mais ſeulement de celles qui produiſent la ſuſdicte qualité ou quantité, leſquelles ſont encore fort differentes entre elles en leur nature & condition, en force & vertu. Car aucunes ſont internes autres externes. Aucunes ſont communes, autre particulieres, les vnes equiuoques, les autres vniuoques. Les vnes plus legeres & ordinaires, les autres moins.

Les internes naiſsēt en nous meſmes;

Les externes nous ſont conferees de dehors.

Les communes ſe communiquent à pluſieurs perſonnes enſemble : Les particulieres ne touchent que leurs ſubiects particuliers.

Les equiuoques ſont communes & indifferentes à pluſieurs effects : Les vniuoques ſont bornees & determinees à vn ſeul.

Les legeres cauſent vne impreſſion legere : Les ordinaires ſont les plus frequentes & iournallieres.

Venons maintenant au poinct, & faiſons le denombrement de ces cauſes, puis nous les confererons par enſemble ſuyuant les differences que nous venons de deſduire.

Nous parlerons de la qualité ſeulement, car pour la quantité ie n'y trouue nulle difficulté.

Nous auons en premier lieu enſeigné que la verole eſt contagieuſe, donques la contagion eſt vne des cauſes qui imprime en nous vne qualité verolique.

Nous auons par apres accordé à Fernel ſon influence : A du Laurent, l'infection menſtruelle : A Ioubert le deſreiglemẽt

au viure. A Mercurial l'infection seminale. Adioustons y auec le bon Gordon l'impureté delaissee apres les crises imparfaictes des fiebures sanguines, & nous aurons six causes capables de nous disposer à la verole, bien differẽtes les vnes des autres. L'influence de l'air, & la cõtagion s'accordent en ce qu'elles sont cause communes, car elles peuuẽt se communiquer à plusieurs en mesme temps. Elles sont externes, car elles naissent hors de nous. Elles sont vniuoques, car elles sont determinees à la production de verole & non d'autres maladies. Elles sont plus ou moins legeres, selon la grandeur & malignité de leurs sources. Elles different en ce que la contagion est inseparable de verole, consequemmẽt fort frequente & ordinaire. L'influence est extraordinaire, car elle ne se suscite qu'vne fois en plusieurs annees.

L'infection menstruelle, & seminale, & le d'esbordement au viure conuiennent en ce qu'elles sont externes, car elles ne procedent pas de nous mesmes: Elles sont particulieres, car elles ne touchent qu'vn subiect seul. Different en ce que l'infection seminale est vniuoque,

car elle est determinee à la maladie de laquelle elle imprime les caracteres; la menstruelle, & le vice du regime sont equiuoques, car ils nous disposent à diuerses maladies indifferemment. Neantmoins l'impureté des mẽstrues nous empreint des dispositions plus fortes, & plus propres à la production de verole que ne faict pas le desordre: plus ordinaires aussi que ne faict nulle autre cause. Les reliques des fiebures sanguines sont causes particulieres, & equiuoques, differentes de toute les precedentes en ce qu'elles sont internes, & du tout extraordinaires.

Des causes prouenantes & assistantes de verole.

CHAPITRE. XXXIIII.

ENtre les causes assistantes aucunes sont internes, autres sont externes.

Les internes sont la temperature du corps, l'humeur, l'habitude, l'aage, le sexe. Les externes sont les choses appellees non naturelles susmentionnees, sçauoir l'air, soubs lequel nous compre-

nons les climats, les saisons, les constitutions du temps. Apres l'air suyuent le boire & mãger, les exercices, les veilles, le repos, le dormir, les euacuations, & repletions, les passions de l'Ame.

Entre les temperatures la plus encline à verole est la chaude & humide. Soubs la temperature nous comprenõs l'aage. C'est pourquoy elle est plus commune aux enfants, & aux adolescens, qu'aux plus vieux. Les corps humides (dit Auicenne) y sont plus disposez que les secs : d'où l'on peut tirer conclusion au desaduãtage du sexe feminin. L'humeur sanguine y est preparée sur toute autre, apres elle la bilieuse, les autres moins. L'habitude rare, & mollasse tient lieu de condition sans laquelle l'humeur n'accourroit aux extremités, car elle luy ouure le passage. L'air chaud & humide est au mesme predicament que la temperature. Donc les regions chaudes & humides & les constitutions australes, sont fort à craindre. Auicenne met le printemps deuãt toutes les saisons qui selon Galien est d'vne temperature mediocre: Ce qui se doibt entendre du commencement, car à son progrés nous le pou-

uons dire vrayement chaud & humide. Chaud dis-ie, d'autãtque sensiblemẽt sa chaleur s'augmente à mesure qu'il s'approche de l'esté. Humide pour ses douces pluyes & rosees. Le mesme Auicẽne range la fin d'autõne apres le printemps, lors principalement que l'esté precedent a esté chaud & sec, & l'automne aussi chaud & sec. Ce qu'il dict du printemps passé, nous le receuons, car la chaleur
3. apho. 20 printanniere (dict Galien) fondant les humeurs les tire à la circonferẽce. Aussi nostre Hippocrate rapporte les exanthemes & tubercules au nombre des maladies printannieres. Mais quand à l'automne i'y treuue de la difficulté voire de la contradiction: Vous l'entendrez par apres en noz decisions problematiques. Le viure eschauffant esueille la cause verolique à son action, & la faict glisser au cuir.

Les exercices font le mesme que le printemps; Si vous exercez vn corps impure sans estre purgé, (dit Hippocra-
6. Epid. p. 5. t. 34. & ibi Galen. te)il luy arriuera des vlceres. D'autant que la chaleur augmentee reiette les sucs du profond au dehors. Les veilles tiennent mesme rang que les exercices

aupres des premiers Medecins. Ceux qui veillent sont manifestement plus chauds à l'exterieur, & plus froids à l'interieur (dict nostre oracle.) Par ce que le sang & les esprits s'espandent à l'ambitude du corps pendant les veilles, c'est pourquoy tant l'exercice que les veilles profitent aux chairs & aux articles (dict son interprete) comme le dormir aux visceres. Car ce qui se faict en l'interieur pendant le sommeil, se faict aux membres exterieurs pendant les veilles. Le sommeil & le repos peuuent produire le mesme effect lors que le sang prend ses brisees vers son centre, où se concẽtrant il redouble sa chaleur. Bien vray est que l'vn & l'autre sont plus propres à engendrer plenitude qu'ebullition du sang. La repletion aussi & l'euacuation prestẽt la main aux causes de verole. Le mot de repletion s'entend ou des viandes que l'on reçoit en abondance: ou de l'abondance des humeurs qui redondent au corps. Les euacuations naturelles retenües aggrauent & oppressent la vertu expultrice de mesme que faict la repletion. Les euacuatiõs artificielles cõme les frictions, les bains,

Hippoc. 6. Epi. par. 4 t. 14.

Gal. 6. epi. parte 5. t. 10.

6. Epid. p. 5. t. 30.

les perfuns, fondent les humeurs plus puiſſamment que ne ſont ny les veilles ny les exercices, les attenuēt, les irritēt, les chaſſent à la circonference, leur ouurent & eſlargiſſent les voyes.

Nous meſmes, comme coniurez à noſtre ruine, ſuſcitons noſtre ſang propre à la reuolte contre nous, qui ſe trouble & boüillonne au trouble au boüillon de noz paſſions. *Excandeſcentia attrahit & cor & pulmonem in ſeipſa, & in caput & calida & humidum: gaudium autem relaxat cor.* C'eſt vn oracle du ſouuerain Apollon de l'Iſle de Cos, qui reſent l'obſcurité de celuy de Delphe, par lequel il nous apprend, ou pluſtoſt Galien par luy, qu'en la cholere le ſang & la chaleur ſont attirez du foye & des veines à la teſte, aux poulmons au cœur, d'où vient que tant le cœur que les arteres redoublent leurs carrieres. La reſpiration eſt violente, la face rougit, les yeux eſtincellent, & ſe groſſiſſent, la teſte entieremēt s'eſchauffe.

I'adiouſte auec Ariſtote que la cholere eſt vn boüillonnement du ſang qui ſe faict au tour du cœur, iugez ſi le reſte du corps doibt eſtre libre d'emotion, &

quel

quel effect en peut reüssir. La ioye au contraire relasche le cœur, disperse sa chaleur, rend les espritz vagabons. Toute la masse du sang esbranlee descouure son venin, l'aigrit contre son subiect propre, qui impatient de ses rigueurs, oultré de ses atteintes, faict ses efforts & s'en descharge au plus loing qu'il luy est possible.

Voyla en somme noz plus intimes & plus familiers amys qui soubs vne apparence flatteuse nous liurent de plus grands & plus continuels assaults que nos ennemys mesmes: il est bien vray que les intemperatures chaudes & humides, principalement du foye, qui passent les bornes de iustice, & tiennent rang de maladies esueillent les dispositions veroliques qui croupissent en nous, mais elles sont plus rares que les causes precedentes.

De tout ce discours nous concluons que tant les choses naturelles & non naturelles, que contre nature contribuent à la productiõ de verole. Reste maintenãt de recognoistre les difficultez que l'on peut nous obiecter, & les resouldre.



SEPT PROBLEMES touchant les causes assistantes de verole.

CHAPITRE. XXXV.

Premier Probleme.

POurquoy les enfants gisants au ventre de la mere, & pendants à la mammelle sont ils moins subjects à la verole que les plus aduancez en aage?

Si l'experience n'en estoit claire & iournaliere, nous aurions dequoy reuoquer en doubte la verité de ce Probleme. Car si vous iettez l'œil sur l'impureté menstruelle, où aura-elle plus de force qu'en son centre? Quād sera-elle plus copieuse sinon lors qu'il ne s'en faict nulle dissipation, nulle euacuation d'importance, Et que ce peu qui se dissipe est soudain restably par vne matiere

de mesme nature, sans meslange de ces aliments plus purs & loüables que l'on reçoit apres la naissance? Si vous considerez la temperature de l'enfant quand est elle plus chaude & plus humide sinon lors qu'elle touche de plus prés ses premiers principes? lors que sa chaleur & son humidité sont en leur entier? Si vous considerez son humeur, quand est elle plus sanguine, qu'alors que vous pourriez iustemēt dire que l'enfant n'est que sang? que tout son corps & interieurement & exterieurement baigne en sang? Son habitude est elle iamais plus tendre, plus mollasse, plus delicate, que quand les os mesmes sont maniables comme cire?

Certes si la raison de Fernel est valable qui tient que les enfants sont plus subjects à verole que les viellards, à cause de leur delicatesse. Nous aurons raison de croire qu'entre les enfants les plus delicats, & cõsequemment les plus petits y seront les plus subjects. Neantmoins nous experimentons iournellement le contraire: que dirons nous?

Aurons nous recours à quelque proprieté ou influence incognuë? sera il

plus loisible d'admirer l'effect qu'en rechercher la cause? C'est chose admirable dict Pline qu'aucunes maladies s'addressent particulieremẽt à vne contree, & à certains membres du corps, iusques à choisir les aages & qualitez de ceux à qui elles en veulẽt: de sorte que les vnes s'attaquẽt aux petits enfants, les autres se prennent seulement aux grands: & y en a qui n'allarment que les riches, d'autres qui ne trauersent que les pauures.

Voyla le commun Asyle des ignorants, qui sert quelquefois de refuge aux plus doctes, de couuerture aux esprits lasches & engourdys de paresse, de bornes aux plus aigus & curieux.

Vault il mieux dire, comme font aucuns, que deux choses concourrent à la productiõ de verole, sçauoir l'ebullition, & la force de la chaleur expultrice, que toutes les deux manquent à l'enfant gisant en la matrice, par ce qu'elle est froide? Ceste responce ne me satisfaict pas, car la froideur de la matrice n'excede iamais celle de l'air ambient, si ce n'est en cas de maladie, encore est-ce chose si rare qu'elle surpasse la creance, de voir que l'amarry se treuue actuellement

froid comme l'air, principalemẽt en vne femme grosse, qui outre sa chaleur propre & naturelle, a celle de son nourrisson de surcroist. Mais posé que la responce soit recepuable, elle n'oste point la difficulté touchant ceux qui sont pendants aux mammelles.

Disons plustost qu'à la verité la vertu expultrice est debile en ces tendrõs, non par faute de chaleur, car ce n'est que feu: mais par ce que les parties sont molles & laxes pour estre trop humides. Ces tendrons dis-je ne sont que feu, mais vn feu estouffé d'abondance d'humidité: vne lampe suffoquee à force d'huile: vn porte-faix (pour changer de comparaison) qui pour estre surchargé, ne peut, par vn effort grand & vniuersel tel qu'il est requis à la verole, se deffaire de la charge qui le moleste.

Pourrions nous pas dire aussi touchãt les nouueaux nays, que tant d'euacuations qui leur arriuent par vomissements, par deiections, par vrines, par sueurs, par eruptions cutanees: fussent suffisantes pour destourner, ou du moins pour retarder la verole? Ou bien que la matiere, bien que copieuse & disposee à verole

croupit d'elle mesme, & ne donne nulle espreinte si elle n'est excitee ou irritee. Il y a grande difference (dit Galien) entre l'humeur qui repose & celle qui meut. Elle repose és enfans vterins, & en ceux qui n'ont autre agitation que des bras de leurs nourrices : elle se meut és plus grandelets qui affermys sur leurs pieds cherchent le mouuement perpetuel au maniemẽt de leurs iambes. Les mouuemẽts assidus aiguisent la chaleur du sãg, le sang eschauffé en vn corps chaud & humide, boüillonne facilement, boüillonnant s'effarouche, s'attenuë, s'espãd, chatoüille, & prouoque la vertu expultrice à s'en d'effaire, & descharger sur l'emonctoire vniuersel du corps où elle a inclination.

Second Probleme.

MAis est-il vray que les vieillards y soiẽt moins subiects que les adolescents?

D'où vient cela? si les enfants y succõbent plustost que les plus aagés, pour estre plus debiles, les adolescens y doibuent apporter plus de resistence que les vieux pots cassez, qui pour leur foiblesse

ressentent de grands orages aux moindres troubles de l'air, & font bris au premier accueil qu'ils rencontrent: voyez en (s'il vous plaist) la decision au chapitre quatorziesme, probleme vnziesme.

Troisiesme Probleme.

L*Equel des deux sexes y est plus disposé?* La raison milite de part & d'autre. Nous posons la chaleur & humidité comme les qualitez plus propres & plus requises à cest effect; Le sexe masculin a plus de chaleur, le feminin plus d'humidité. Les masles le gaignent du costé de l'humidité, les femmes du costé de la chaleur. La chaleur des hõmes paroist entre autres choses au poil: l'humidité des femmes en la mollesse. La temperature chaude est veluë dict Galien: mais la mollesse naist d'humidité. Ces marques que nous r'apportons sont fort à nostre propos, d'autant que nous auons posé pour conditions necessaires à la verole, la rareté, & mollesse du cuir. La rareté se retreuue aux hõmes, puis qu'ils sont plus velus: *sed & cutis rara quã pilus osten-*

2. de temperament.

5. aph. 69.

dit, le poil monſtre la rareté du cuir dict ce grand Hippocrate. La molleſſe eſt du tout ſenſible & palpable aux femmes. Doncques les femmes le perdent du coſté de la molleſſe, & les hommes du coſté de la rareté.

Le diſc ours ſeroit trop long pour eſtre problematique, ſi nous voulions mettre à la balance, & contrepeſer toutes les raiſons qui font à noſtre propos.

Auicenne reſpond abſoluement que les filles le gaignent en ceſte maladie ſur les garſons.

Ie tiens pour moy que l'affaire ſe veut decider auec diſtinction. Diſons doncques que s'il eſt queſtion ſeulement du premier aage qui eſt d'adoleſcēce (ſoubs lequel on comprend couſtumierement l'enfance & la puberté) nous ne trouuōs nul empeſchement qui exempte de verole pluſtoſt les maſles que les femelles, ou les femelles que les maſles, les vns & les autres y ſont également preparez; Car ny la chaleur ne peut manquer aux filles en ceſt aage, ny l'humidité aux garſons, ce qui ſe confirme par l'euenemēt.

Si nous parlons des autres aages, & principalement de la ieuneſſe ie tiens

que les femmes ont plus à se tenir sur leur garde que les hommes, à cause que la chaleur des ieunes hommes aiguisee par la seicheresse cõsume & dissipe tout, ce que ne faict pas celle des femmes ioincte à l'humidité. Auicenne faict fort à ce propos, lors qu'ayanr dict que les corps plus disposez à la verole sont les chauds & humides.

Il adiouste par apres que les corps humides en sont plus facilement trauaillés que les secs, sans faire mention de la chaleur.

Ie sçay bien qu'elle s'est quelquefois attaquee mesme aux viellards, mais (s'il m'est loisible de produire mon experience) i'asseureray auec verité que i'ay traicté plusieurs femmes touchees de verole apres leur adolescence, voire à quarante ans, mais pas vn homme dont il me souuienne, qui eust attainct sa trentiesme annee.

Quatriesme Probleme.

Pourquoy le printemps est il plus fertil en verole que les autres saisons?

L'oracle aphoristique de nostre Apol-

lon est infaillible : nous apprend-il pas
3. apho. 9. que le printemps est tressalutaire, qu'il n'est nullement asseruy aux maladies mortelles ? La verole est-elle pas maladie ? Est elle pas mortelle ? Rauit elle pas
3. apho. 18. au monde vn monde d'enfant, à qui le mesme Oracle promet vne santé entiere particulierement le long du printemps & à l'entree de l'esté ? Lors qu'au contraire la verole aiguise le trenchant de sa faux pour moissonner leur vies & leur santé.

L'ame d'Hippocrate Galien a desia senty la poincte de ces obiections, & la rebouchee. Il respond pour son maistre
3. apho. 20. que les maladies propres du printemps sont hors de danger. Et que tant s'en faut que les flux de sang, des lepres, les tubercules, les pustules vlcereuses, & autres eruptions qui s'esleuent en ceste fauorable saison, conuainquent de faux le dire d'Hippocrate qu'au contraire ilz le confirment & verifient : D'autant que ce sont autant de purgations qui purifiẽt le profond du corps, & vuident les humeurs superflues & vitieuses des parties nobles aux ignobles. Ainsi les maladies cutanees seruent de remede preseruatif

contre les pleuresies, les peripneumonies, les fiebures continües, les dysenteries & autres affections deplorables, desquelles nous sommes menacez par la Plethore ou cacochymie. Que si le printemps faict rencontre d'vn corps bien temperé, bien moderé, il le conserue au mesme estre, sans chãgement, sans alteration estrangere, ce que ne font pas ny l'esté, ny l'autõne, ny l'hyuer.

Donnerez vous tiltre de remede à la verole? (me dira quelqu'vn): C'est du meurtrier faire le sauueur, de la maladie le Medecin, de la mort le remede. Ie respond que la verole printanniere pour l'ordinaire est salutaire, & preseruatiue de plus grands maux. Si elle est mortelle, c'est au desreglement de la saison, ou bien au concours de quelque influence maligne: Ou à la faulte du malade, ou au manquement de soing, & de remedes conuenables, ou pour l'abondance, la virulence & malignité des humeurs.

Disons maintenant pour respondre à nostre probleme, que le printemps abonde en verole, par ce que lors noz corps abondent en sang; Noz forces

s'esueillent & s'esiouyssent à la doulce temperature de l'air que nous respirõs: Les pores s'ouurent pour donner entree à ceste chaleur amye de nature qui nous enuironne, elle qui ne peut estre oysеuse fond & eschauffe le sang, le pousse & le tire à son hemisphere; Appelle à son ayde noz forces mesmes, comme obligee à la pareille. Le sang fondu & attenué se porte de soy mesme à ses mouuements, & trouuant les conduyts libres, sans empeschement, sans resistence s'empare de l'ambitude de noz corps. L'esté attire bien les humeurs au dehors auec plus de force & de violence, mais il les resoult & dissipe tout à faict: L'automne les repousse à leur centre: L'hyuer les rend engourdies voire immobiles, & leur ferme l'issue.

Cinquiesme Probleme.

POurquoy Auicenne met il la fin de l'Automne apres le Printemps?

Que ne suiuoit-il son souuerain Dictateur qui ioint le commencement d'Esté auec le Printemps: le commencement d'Automne auec l'Esté: la fin d'Automne auec l'hyuer?

Voicy sa sentence definitiue. Pendant le printemps, & au commencement d'esté les enfantz se portent fort bien, & ceux qui les approchent d'aage. Pendãt l'esté & vne partie d'automne, les viellards: Ainsi Celse, & apres luy Plantius interprete ces parolles, τοῦ δέ θέρεος, καὶ τοῦ φθινοπώρυν μέχρι μεὺ τινος οἱ γέροντες. Le reste de l'autõne, & pendant l'hyuer ceux qui sont d'aage mediocre. Ainsi le le mesme Plantius interprete les dernieres parolles du mesme Aphorisme: Car au lieu que le cõmun lit, Τό δέ λοιπὸν τοῦ χειμῶνος, c'est à dire le reste de l'hyuer: Il adiouste vn καὶ, & lit Τό δέ λοιπὸν τοῦ χειμῶνος, c'est à dire le reste (*supple* d'automne) & pendant l'hyuer, r'apportant λοιπὸν à φθινοπώρυν. Ceste remarque ne sera pas ennuyeuse aux curieux pour leur faire voir comme Hippocrate conioinct & entrelace les saisons les vnes auec les autres. Or le mesme rapport qu'ont les saisons pour l'establissement & conseruation de santé, elles le doibuent auoir pour la production des maladies. 3. apho. 18.

Estimerons nous qu'Auicenne se soit oublié?

Ou bien dirons nous qu'il a creu que comme la fin du printemps, & commencement d'esté symbolisent aucunement en qualités, aussi que sans difficulté l'on attribueroit mesme effect à l'vn & à l'autre tant pour la santé que pour la maladie, à proportion du rapport qui se retreuue entre eux?

Sixiesme Probleme.

Mais pourquoy le mesme Auicenne a il preferé la fin d'automne à son commencement? La fin d'automne tient elle pas mesme rang que l'hyuer au rapport de l'aphorisme susallegué? Tient elle pas des qualités hyuernales qui s'opposent diametralement à la production de verole? Au contraire son commencement a bonne part à la chaleur; Le sang alors n'a pas encores refroidy ses ardeurs estiuales: Encores est il plein de feu, plein de trouble: Encores les aduenues luy sont elles ouuertes du profond au cuir: Encores n'a il pas manque de subtilité, ny de poussee pour y penetrer, mais non pas pour passer plus outre, & se resouldre totalement en fumee.

La resolution de la difficulté semble facile, car il est clair qu'Auicenne parle conditionnellement, & non pas absoluemẽt. Il pose deux conditions, sçauoir que l'automne en son commencement ayt esté chaud & sec: Et l'esté qui l'a precedé aussi chaud & sec. Mais que direz vous si ie vous monstre que ces conditions rendent plus d'ombrage que de lumiere à nostre recherche? Qu'ainsi ne soit l'on pourroit dire absoluement parlant que le commencement d'automne communement symbolise à l'esté; Et que non seulement il resoud autant d'humeur qu'il en attire à l'exterieur, d'autant que sa chaleur est encore forte, le corps rare, & le sang subtil, mais aussi qu'il empesche l'ebullition du sang, luy tenant les conduitz ouuerts & la transpiration libre. Au contraire que la fin de ceste mesme saison desia notablement refroidie restreint les pores, & les estreignant empesche & la dissipation, & l'euentilation. Alors le sang se multiplie, soudain il s'eschaufe, & redoublãt ce feu qu'il couue, cest empyreume delaissé par l'ardeur estiuale il boüillonne; & boüillõnant irrite la vertu expultrice.

La vertu faict son effort, le sang se treuue assez subtil pour foncer la barriere, mais non pas pour s'exhaler: doncques estant reçeu & retenu au cuir il y produict l'effect de question. Voyla des raisons de belle apparence pour prouuer que la verole doibt auoir absoluëment & pour l'ordinaire plus de vogue à la fin qu'au commencement d'Automne; Mais de qu'elles raisons appuyerons nous les positions d'Auicenne? Comment prouuerons nous que son dire soit veritable principalemẽt lors que l'esté precedent a esté chaud & sec, & que le commencement d'Automne retient la mesme temperature en son commencement? Faisons en question à part.

Septiesme Probleme.

Estil vray que lors que l'Autõne est chaud & sec en son commencement, & que l'esté precedent a esté de mesme temperature, sa fin soit plus trauersee de verole?

Auicenne l'a ainsi laissé par escrit, ce qui seroit probable s'il estoit qu'estiõ de rostir le sang, mais il faut qu'il boüille pour exciter la verole. L'ebullitiõ se faict du

du chaud & humide, l'aſſation du chaud & ſec, dit Ariſtote. Ce que le meſme *meteo. 4.* Auicenne a dit auparauant cõtrequarre directemẽt & deſtruict de fond en comble ceſte ſienne concluſion. Liſez ſon diſcours precedent vous trouuerez que le corps preparé à la verole eſt celuy qui eſt chaud & humide, que l'humide y eſt bien plus diſposé que le ſec: que les conſtitutions auſtrales, c'eſt à dire, les chaudes & humides la font multiplier, que les enfants & les adoleſcẽts (à cauſe de leur chaleur & humidité) y ſont plus enclins que les vieillards, ſi ce n'eſt pour des cauſes bien fortes, & en quelque region chaude & humide à merueilles, bref pour le faire court Auicẽne n'a rien plus à la bouche parlant de cauſe de verole, que l'humidité. Ce pendant voicy que derogeant à ſa doctrine il requiert la chaleur ioincte à la ſeichereſſe.

Dirons nous en vn mot que ſon intention eſt ſeulemẽt de nous faire entendre que la verole tarde à venir iuſqu'à la fin d'automne, lors principalemẽt que ſon commẽcement eſt chaud & ſec, & l'eſté precedent de meſme? Dautãt que ſi l'eſté eſtoit chaud & humide, ou le commen-

cement de l'Automne austral il y a apparence que la verole aduanceroit sa dourse la saison y estant disposee.

De l'ebullition du sang qui se faict en la verole.

CHAPITRE. XXXVI.

LE commun des Medecins compare l'ebullitiõ qui se faict au sang à celle qui se faict au moust. A la verité ie treuue que l'action de l'vn est bien representee par l'action de l'autre pour la conuenãce qu'il y a entre les deux, mais i'y trouue aussi de la disconuenance. Elles conuiennent en ce que de part & d'autre il se faict vne agitation & confusion grande de toutes les parties ensemble par la force & chaleur naturelle, laquelle vient à separer les heterogenees d'auec les homogenees, corriger leurs qualitez estrãgeres & reduire leur substãce à vne meilleure forme. *His autem in subiectam quandam formam cõcoctio terminatur, cum talis redditur humor & tantus, vel per assationem, vel per elixationem, vel per putredinem, vel per aliud caloris genus. Tum enim rem vtilem & coctã esse dicimus vt mustum, & quæ in phymatis colliguntur, cum in pus*

4. meteor. cap. 2.

versa sunt, & lachrymas, cum in lippas conuersæ, dit Aristote parlant de la cõcoction imparfaicte, sous laquelle il range celle du moust. Il n'y a nulle doubte que l'ebullition du sang ne se doiue ranger sous la mesme espece de concoction, car elle ne se termine pas à vne forme nouuelle, ains seulement à la melioration de celle qui luy est acquise: doncques iusques icy le rapport du moust au sang se voit fort conforme.

Mais il est dissemblable en ce que toutes les parties du moust sont souples & obeissantes à la chaleur, c'est pourquoy son ebullition se termine pour l'ordinaire à perfection: car la chaleur demeurãt victorieuse les parties estrangeres se separent, & se tournent en lies, & en escume, le vin se conserue pur & net, propre à nous conferer vne nourriture bonne & loüable. Au cõtraire souuent arriue que ce qui est d'impur au sãg venãt par le boüillonnemẽt à estre agité, s'effarouche, & s'esleue cõtre la chaleur naturelle, la tient en bride, voire l'oppresse, & la dissoult tellemẽt qu'il se faict vn chaos, vne confusion inseparable, vne deprauation incorrigible de toute

la masse. Et tout ainsi qu'vn vin debile ne pouuant resister aux ardeurs caniculaires rend sa chaleur propre & naturelle en proye & à la mercy de l'estrangere qui l'assaut, se trouble, & se gaste : de mesme la partie impure du sang eschauffee & boüillonnante se putrefie, & de sa chaleur putride attaque viuement celle qui luy est naturelle, la repousse, la dissipe, soüille & corrompt son subject. Ou bien comme le raisin estant en fleur le vin par vne sympathie incognüe s'esmeut dans le tonneau, se trouble, & se tourne, si sa chaleur n'est bien forte & vigoureuse : de mesme le sang boüillonnant se trouble, se confond, & ne se peut remettre, si ce n'est par vne force viue & puissante de la chaleur naturelle. Car il y a grande differēce (dit Galien) entre vne humeur croupissante ou esmeuë ; Telle humeur peut estre longuement reserree dans nos entrailles sans faire breche quelconque à nos facultez , & actions , qui pour peu qu'elle soit esbranlee exerce vne domination tyrannique sur toutes nos puissances, les laisse sans vigueur, les priue entieremēt de leurs fonctions. Disons doncques pour conclusion que

le vin se trouble la vigne estant en fleurs

le boüillonnemẽt qui se faict en la verole se termine quelquefois à perfection & depuration du sang, quelquefois à putrefaction & corruption, selon que la cause est diuersement disposee, & la chaleur naturelle actiue ou imbecille. Si la cause est rebelle & maligne ou trop copieuse, la force de la chaleur sera bien suffisante pour la mouuoir, l'eschauffer, & la faire boüillõner, mais non pas pour la dompter & reprimer. Ainsi (disoit ce grand Genie de nature en ses meteores) les choses que l'on faict boüillir demeurent cruës, ou par ce qu'elles sont trop abondantes en humidité, ou par ce que la liqueur dans laquelle elles boüillent, mãque de chaleur, qui est dire en vn mot que la crudité ou deprauation procede de la faute ou de l'agent, ou du patient: de l'agent comme foible & debile; du patient comme opiniastre & indomptable. Ainsi les tumeurs & tubercules cõtre nature (comprises par le mesme Aristote sous le nom de φύματα dõt nous auons faict mention peu auparauant) demeurent cruës, & ne paruiennent point à suppuration parfaicte, ou pour la qualité & quantité de leur cause, ou

Aristot. 4 meteo. c. 3.

4. meteor. c. 2.

pour la foiblesse de la partie affligee.

Vous me demanderez en quelle partie du corps se faict l'ebullition. Les doctes n'en sont pas bien d'accord, il y a de la contradiction entre eux & du mal entēdu. Faisōs en chapitre à part, oyons leurs opinions, puis nous dirons la nostre.

Où se faict l'ebullition.

CHAPITRE XXXVII.

LE bon Gordon remarque que l'enfant est nourry de la partie plus pure du sang, & que la partie impure, qui est la matiere de verole est renuoyee & retenüe aux pores des membres, *pars impura & immunda remanet in porositatibus membrorum, & hæc est materia variolæ*, dit il en son bon patoys. Donques selon Gordon l'ebullition se faict en ces pores puis que la miniere s'y retreuue. Ceste opinion est empruntee d'Isaac l'Israëlitain qui s'expliquant plus clairement que Gordon, dict que la nature repousse ce qui est de vitieux és lieux plus esloignez des parties nobles, & plus voisins

du cuir.

Le signor Thomas Minadoüs appuyé sur l'hautorité d'Halyabas, & fondé sur la raison; tient que l'impureté verolique se reserue tantost dans les veines & arteres, tantost en l'ambitude du corps & és parties sous le cuir. Bref que la matiere de verole possede bon nombre des parties esquelles celle des autres fiebures croupit, boult, & se putrifie. *Putamus nos locum* (dict il) *materiæ facientis, vel potius facturæ variolas, & iam iam ad cutim, & ad partes cuti proportione respondentes expellendæ, esse posse modò arterias & venas, modò membra, seu subcutaneam regionem ambitumque corporis: & omninò bonam maximamque partem locorum nostri corporis in quibus materia factura alias febres stabulatur & bullit, putrescitve, ad materiam quoque facturam variolas & morbillos pertinere.* Ses raisons sont que la fiebure qui arriue auant l'eruption de verole, ou pendant icelle est tantost sinoche sans putrefactiõ, tantost auec putrefaction; tantost plus, tantost moins vehemente; Conioincte auec accidents du tout diuers & differents en nature & en violence: Telle diuersité des fiebures lib. de Variolis c. 15.

la diuersité des fieures vient des diuers lieux ou est le leuain

tesmoigne la diuersité des lieux où heberge leur foyer. De plus tantost le vray cuir seul en est infecté, tantost les tuniques des visceres respondantes ou proportionnees au cuir. Finalement la sortie en est quelquefois prompte & facile, autrefois longtaine & difficile. Voyla le discours de Thomas Minadous auquel ie ne puis soubscrire : & quand bien ie receueroy son opinion pour bonne, ses raisons ne sont point concluantes, aussi ne nous force-il pas de nous y arrester, ains au contraire aduoüant librement de soy mesme, & sans contraincte qu'elles se peuuent reduire à d'autres causes, il nous donne occasion d'en faire recherche, & nous licentie d'en tirer d'autres conclusions si bon nous semble. L'opinion de Gordon est encores moins receuable que la sienne, & plus facile à reietter puis qu'il n'en allegue aucun fondement. La mienne est que l'ebullition se faict seulement dans les veines & arteres, & non pas hors des veines. I'entends par les veines non seulement les grands vaisseaux voisins des parties nobles, mais aussi les plus petitz & les plus esloignez du centre ; Ie comprends

oppinion de lauteur sur lebulition de la verolle

en vn mot ensemble les vaisseaux qui sont reserrez au plus profond de nos corps, & ceux qui sont espars par l'ambitude, iusqu'aux capillaires. L'ebullitiõ (dis-ie) se faict tousiours és veines: Ma raison est que c'est le sang qui boult: Or le sang est aux veines, donques il boult aux veines.

Ie preuue ma majeure par le cõmun accord de tous les Docteurs, & par la confession propre de mes contraires. La verole (dict Gordon) se faict plus par l'ebullition d'vng sang pur: Et la rougeole par l'ebullitiõ d'vn sang cholerique. Et Minadoüs definit la verole *pustulas cutis propter expulsionem sanguinis efferuescentis in venis, aut in ambitu corporis, factã à valido calore naturali.* Il dict que la verole sont pustules qui se font d'vn sang boüillonnant. Ie preuue ma mineure par l'eschole vniuerselle des Medecins, sans nul contredit. Et de grace respondez moy monsieur Gordon ou autre pour vous, vous dictes que la partie impure d'vn sang qui est matiere de verole demeure dans les pores des membres: Peut elle demeurer long temps dans ces pores sans se corrompre? Si vous dictes c. 12.

qu'ouy, vous blaſphemez cõtre Galien, contre la raiſon, contre l'experience. Si vous dictes que non, donques elle n'eſt plus ſang lors qu'elle boult, d'autant qu'auant que boüillir elle change de forme & de nature par la corruption. Le meſme argument procede directement contre Minadous, & bien que de l'opinion d'Haliabas il l'appelle *vitiatum excrementum*, neantmoins par le mot d'excrement vitieux il ne peut entendre que le ſang vitieux duquel s'eſt nourry l'enfant au ventre maternel, autrement il ſe coupperoit. Mais qui peut garder ce ſang vitieux lõgues annees hors des veines ſans corruption, ſi le plus loüable n'y peut eſtre conſerué à peine quelque moment? Sa corruption eſt elle ſi legere que pendant vn ſi long temps nous n'en ayons nul ſentiment, nul indice? Ou bien manque-elle d'action faute de quantité ſuffiſante? La quantité n'en peut eſtre petite, car pour l'ordinaire il s'engendre bon nombre de puſtules, & en pluſieurs endroictz. Sa qualité ne peut eſtre ſans poincte & acrimonie eſtant eſguillonnee & effarouchée par la chaleur putride qui s'en

ſaiſit. Elle ne peut eſtre qu'infecte & maligne, eſtant de long temps conçeuë au ſang : pour eſtre au ſang elle redouble ſa malice, car plus vne matiere eſt loüable, plus abominable & plus virulente en eſt la putrefaction ; Le temps accroiſt la virulence par ce que la chaleur finie & bornee en ſa reſiſtence s'eſteint en fin totalement par la continuation des aſſauts.

Mais quelle preuue plus claire pourriez vous attendre de noſtre intention que la premiere raiſon de Minadous ? La fiebure (dict il) que precede & accõpagne la verole eſt ſinoche tantoſt ſans putrefaction, tantoſt auec putrefactiõ. Cela ſupposé pour maxime i'argumẽte : Or eſt il que toute fiebure ſinoche ſe faict de ſang boüillant & eſchauffé, ou putrefié dans les veines : Donques l'ebullitiõ de verole ſe faict dans les veines.

La concluſion du meſme Minadous ne ſe peut nullement accorder auec la doctrine de Galien. Galien diſtingue les fiebures continues des fiebures intermittantes, en ce que celles la ont leur foyer dans les veines, celles icy en l'ambitude du corps. Minadous veut que

les fiebures de verole soient sinoches, & neantmoins il establit leur miniere en l'abitude du corps. Ce qu'il adiouste pour confirmation de la mesme conclusion, sçauoir est que la fiebure est tantost plus tantost moins vehemente, conioincte à diuers accidents : que tantost le cuir seul est infecté de pustules : tantost les tuniques des visceres, que la sortie en est plus ou moins facile & tardiue, tout cela se peut mieux rapporter à la qualité & quantité du sang, & à la force ou debilité de la vertu expulsiue, qu'au lieu où se faict l'ebullition.

Mais ceste affaire semble ne pouuoir estre pleinement vuidee sans recognoistre l'essence de la fiebure verolique, entrons en ceste speculation, & voyons premierement.

Si la verole est tousiours auec fiebures.

CHAPITRE. XXXVIII.

NOstre proposition se resoult en deux autres desquelles la premiere est si l'ebullition du sang se peut faire sans fi-

ebure : La seconde, si la verole peut estre & subsister sans fiebure ? Il y a grande difference entre ces deux questions, neantmoins la seconde se resoult facilement par la premiere. La difference git en ce que l'ebullition du sang n'est pas verole, mais cause mediate de verole, d'autant qu'entre l'ebullition du sang & la verole il faut que l'expultion interuienne, & quand & quand la retention du sang expulsé au cuir, qui est la cause conioincte & immediate des pustules veroliques : Si la verole commençoit de l'ebullition, elle commenceroit auant les pustules, & consequemment l'on auroit tort de la definir par les pustules.

Ie dis que la resolution de la seconde depend de la premiere, car si nous monstrons que l'ebullition se peut faire sans fiebure, il ne restera nulle difficulté que la verole ne puisse aussi estre sans fiebure, d'autant que l'experience nous fait voir que souuent la fiebure va diminuant à mesure que l'eruption se faict, & que les boutons viennent à se multiplier. Et quand bien l'on aduoüeroit que l'ebullition ne peut estre exempte de fiebure,

il ne faudroit pas pourtant conclure que la verole ne la peut estre. Car supposé qu'au premier effort de nature le sang boüillonnant soit totalemẽt expulsé au cuir, il ne restera plus de cause qui puisse fomenter la fiebure, & consequemment elle finira soudain par la naissance des pustules, la supposition n'est ny impossible ny impertinente, car ie ne voy rien qui empesche que le cas n'eschee cõme ie le conçoy. Aussi la cõsequence en est bonne & conforme à l'experience susdicte que nul ne peut nyer, sçauoir que la fiebure diminuë ordinairement à proportion que les pustules vont croissant en nõbre & en grandeur. Que si la verole ne pouuoit estre sans fiebure, quel fondemẽt auoit Auicenne de nous prognostiquer qu'il est plus sain que la fiebure precede la verole, que ce que la verole precede la fiebure? si la fiebure suyt ou precede la verole l'vn peut estre sans l'autre. D'icy concluons que le docte Mercurial, Minadoüs, & autres grãds personnages se fussent bien passés de faire mention de la fiebure en leur definitiõ de verole. Car si la verole sont pustules auec fiebures comme ils la de-

finissent, la fiebure est inseparable de verole, ou du moins si elle en est separable pour vn tẽps elle ne le peut pas estre absoluement comme suppose le Prince des Arabes, suiuy de la plus saine partie des Praticiens, qui attesteront comme souuent ils ont veu la fiebure se passer au mesme iour que la verole commençoit à paroistre. S'il m'estoit loisible d'alleguer mes experiẽces, i'en pourrois nommer plusieurs à qui il est ainsi arriué. Ie me contenteray d'escrire ce que ie confirmeray par bon nombre de bons tesmoins de fut Monseigneur le Cheualier de Guise (Prince autant doux & traictable que magnamine & valeureux, duquel ie ne puis rafraichir la memoire sãs rafraichissement de l'extreme regret commun de sa mort precipitee) ce Seigneur l'An 1609. lendemain de Noel estant tombé malade de petite verole en la court de Nancy, ou i'eus l'honneur de le traicter, se trouua tellemẽt exempt de soif, de chaleur, d'emotion, & de touts accidẽts febriles à la premiere eruption des pustules, qui fut sur la fin du troisiesme de sa maladie, que dez le quatriesme sans crainte ny scrupule quelconque ie

luy conſeillay de boire à ſes repas du Necker bien trempé. C'eſt vn petit vin Allemand doüé de toutes les marques du vin Oligophore deſcrit par Galien, il croiſt ſur la Riuiere de Necker d'où il prend le nom. Or tant s'en faut que la verole ayt touſiours la fiebure pour compagne que meſme l'ebullition ſe peut faire ſans elle. C'eſt vn cas de rareté ie l'accorde, ſi en ay-je veu l'experience ceſte annee en Monſieur le petit Baron de Marcoſſey dont i'ay parlé cy deuant, auquel on apperceut pluſtoſt des taches de verole qu'on n'y recognut aucun accident fiebureux, & paſſa ſon mal ioyeuſement ſans alteration, ou intemperie quelconque, ſans degouſt, ſans emotion, & ſans autre remede, que le bon regime de viure. Trouuez vous de la repugnance (Monſieur Minadoüs) qu'il ſe faſſe quelque legere ebullition de ſang, en la circonference du corps, tout proche du cuir, & ſi loing du centre que le cœur n'en reçoiue ny vapeur, ny chaleur capable de l'eſmouuoir? vous condeſcendez à demy à mon opinion lors que vous dictes que par fois la fiebure qui en procede eſt ephemere, elle ne

peut

peut eſtre ephemere que la cauſe n'en ſoit fort legere n'ayant pas aſſez de force pour imprimer ſa qualité és humeurs. Pouuez vous pas luy rabbatre encor quelque degré de ſa force par imagination pour vous rendre totalemẽt exempt du ſoubçon de fiebure ? Vous direz que ie vous parle par fictions & ſuppoſitions imaginaires : certes il vous eſt neceſſaire d'employer voſtre imagination pour conceuoir comme la fiebure de verole peut eſtre ephemere, nonobſtant qu'elle prouienne de l'ebullition du ſang auſſi bien que pour comprendre comme l'ebullitiõ ſe peut faire du tout ſans fiebure. Dõcques vous n'eſtes pas moins obligé de croire à ma ſuppoſition fondee en experiẽce, que moy à voſtre negation qui n'eſt appuyee d'aucune raiſon ſoluable, i'accorde bien que le cas ſuppoſé eſt rare, mais il n'eſt pas impoſſible. Mais voyons ſi vous vous eſtes point equiuoqué touchant l'eſpece des fiebures veroliques.



Quelle fiebure accompagne la verole.

CHAPITRE. XXXIX.

Profectò cõtinuam illam iure esse dicimus, dit Minadous, asseurant qu'à bon droict elle se doibt qualifier continue, *Quia nunquam in variolis ex vsu artis, ægrotantes in quietem febre vacantem desinũt*: Parce que les malades ne sont iamais hors de fiebure en la verole qui requiert l'vsage de l'art. Ainsi se doibt interpreter ce qu'il appelle *variolas ex vsu artis*, bien qu'à vray dire ie ne puis comprendre son intention ny la colliger de son discours, car il conclud absoluement que la verole de, quelle humeur elle soit suscitee ne peut estre accõpagnee de fiebure intermittente, & que si la fiebure semble tantost croistre, tantost diminuer, elle ne laisse pas pourtant d'estre continue, parce que tel surcroist en apparence d'exacerbation procede d'vne ebullition nouuelle en vne nouuelle matiere comme en forme de recidiue. Ou bien il y a complication de maladies. Si ainsi est,

comme il est veritablement, ceste clause *ex vsu artis* est du tout inutile & superfluë, car selon Minadous la verole ne peut estre sans fiebure, ny la fiebure qui l'accompagne auec intermission. Il eust donques mieux faict de respondre simplement que la fiebure verolique est continuë.

Mais soubz quelle espece de continuë comprend il ceste fiebure? *quinimo est inter continuas vt plurimum synocha* (dit-il) *cum eundem semper modum seruare videatur*, accordez si vous pouuez vostre *vt plurimum* auec *semper* Sieur Minadous, ou changez de termes, Car si la fiebure garde tousiours vne mesme forme & teneur comme vous dictes, elle est tousiours synoche, ou vostre raison fauce, que si elle n'est que le plus souuent synoche cōme aussi vous dictes, vous deuez conclure que ce n'est que le plus souuent qu'elle garde mesme teneur.

Bref vous vous trouuerez enlacé dans vos propres retz si estroictemēt qu'il ne vous restera nul eschappatoire si vous n'effacez le mot de *vt plurimum*, ou celuy de *sēper*. Aduisez auquel il vous plaist vous tenir : vous vous monstrez fort

irresolu, car vous vous faictes vne obiection à vous mesme par laquelle il semble que vous deuez conclure à *semper*, puis finalement vous concluez indirectemēt à *vt plurimum.* Voicy vos parolles, *Et quanquam dictum à nobis est materiam variolarum esse posse quemcunque humorem, vt propter hanc caussam dici etiam videatur posse cum variolis coniungi quodcunque genus febrium periodicarum, huic & illi humori respondentium, quia tamen quisquis hic humor fuerit hunc ante dicto modo contingit feruere & ebullire in dictis regionibus, fit vt per modum synochæ afficiat. Itaque febris hæc est continua eo quo dictum est modo, & prætereà est synocha vt plurimum.* Ie confesse librement encor' vn coup que ie ne puis pas bien comprendre vostre intention, ny la force de vos raisons. Vous dictes que la raison voudroit que vous conioignissiez toutes especes de fiebures periodiques auec la verole, attendu que vous auez supposé qu'elle se peut faire de toute humeur (qui est vne supposition erronee & contre vostre definition propre comme i'ay monstré cy deuant) neantmoins que la façon de l'ebullition, & les parties où elle se faict selon vostre

doctrine sont les causes que la fiebure s'allume en forme des synoches, si elle s'allume en ceste forme à quoy conclud vostre *itaque*? que signifie *vt plurimum*, sinon vne limitation ou plustost vne retractation du dire precedent? Car supposé que la fiebure soit continuë elle est ou synoche, ou periodique, ou erratique: celle icy selon vous est continuë & n'est pas tousiours synoche, doncques elle sera quelque fois periodique ou erratique. Vous eussiez eu plus de raison de vous tenir à *sẽper*, puis que la solution de vostre argument y concluoit: vray est que vous debattiez vne bonne cause par de mauuais fondements, car vous dictes que c'est la forme de l'ebullition, & les lieux où elle se fait qui rendent la fiebure synoche, ce qui est tresabsurde. Quand à la forme ie ne puis rien colliger de vos escrits qui m'en donne instruction suffisante, les lieux que vous supposez ne font rien à vostre aduantage, vous supposez que ce sont les veines & l'ambitude du corps. Les veines sont communes aux synoches & à toutes autres especes de fiebures continuës. L'ambitude du corps est le siege des fiebures intermit-

tentes selon Galien. C'est donques en vain que vous colligez la difference specifique de la fiebure verolique par la difference des lieux où se faict l'ebullition. I'aurois d'autres obiections à vous faire sur ce mesme subiect, si ie ne craignois d'attedier le lecteur, & de vous mettre en soubçon que i'entreprenne sur vos escrits à guerre ouuerte. Si ne puis ie passer soubs silence vne autre difficulté que ie trouue en vos discours, qui merite bien d'estre esclaircie. Vous concluez que la fiebure est ephemere lors que sa chaleur est douce & vapoureuse, si bien elle est de plus lõgue duree que les ephemeres ordinaires. Et qu'elle est putride lors que sa chaleur est acre, sa duree conforme à celles des fiebures putrides, & que ses symptomes, & les excrements tesmoignent de la putrefaction, voire mesme de la malignité.

Ceste distinction est obscure ou defectueuse : elle est obscure si soubs le mot d'ephemere vous confondez celuy de synoche sans putrefactiõ. Elle est defectueuse si vous prenez proprement le mot d'ephemere, qui est vne espece essẽtiellement differente de la synoche, car celle

la consiste és esprits, & celle icy au sang. Vous pouuiez dire en termes plus exprés que la fiebure verolique est ephemere, ou synoche; & qu'estant synoche elle est sans putrefaction ou auec putrefaction. Elle est ephemere, lors que sa cause est si legere & si esloignee du cœur qu'il ny a que les esprits qui en puissent conceuoir vne chaleur estrangere, laquelle s'esteind pour l'ordinaire dans vn iour naturel. Elle est synoche lors que sa cause antecedente est plus puissante, & plus voisine du cœur. La chaleur de l'vne & de l'autre est benigne & vapoureuse, mais les accidents de la synoche sont plus forts & plus apparẽts que ceux de l'ephemere, la rougeur de la face, la pesanteur de tout le corps, la pulsation des tempes, la distention des veines, & autres semblables, sont d'autant plus griefs & importuns en la synoche, & de tant plus longue duree que leur subject est plus crasse & plus massif qu'en l'ephemere. Ie parle de la synoche sans putrefaction, car où il y a putrefaction il ny a rien ou peu de commun auec l'ephemere, ainsi que chacun peut colliger à par soy, iettant l'œil sur les symptomes

propres & particulieres aux synoches putrides.

Si les fiebures verolîques sont essentielles ou symptomatiques.

CHAPITRE. XXXX.

CAmpologue respond auec distinction, & dit, que la fiebure vient deuāt ou apres la verole, ou bien qu'elle l'accompagne depuis le commencement iusques à la fin. Celle qui vient deuant, est essentielle dit-il: Celle qui la suyt est accidentelle. Celle qui l'accompagne est essentielle lors que la verole est externe; Elle est symptomatique si la verole est interne. Ie responds plus clairement que la fiebure suyt ou l'ebullition du sang, ou la suppuration, ou putrefaction des pustules. Celle qui suyt l'ebullition est essentielle, d'autant que son foyer est dans les veines. Celle qui suyt la suppuration ou la putrefaction des pustules est symptomatique, d'autant qu'elle arriue

lib. de Variolis c. 35

& cesse, elle croist & diminue auec sa cause, comme l'ombre auec le corps, le symptome auec la maladie. Ceste responce explique & esclaircit les deux premieres parties de la distinction de Campolongue, mais la troisiesme ne me satisfaict pas : Et si ie ne recognois nulle raison en tout son discours qui me persuade que la fiebure qui accompagne la verole interne soit accidentelle, & l'autre non. Car la fiebure qui accompagne l'vne & l'autre ou elle vient de l'ebullition du sang, ou de la suppuration des pustules : Si elle vient de l'ebullition elle est essentielle, nonobstant que la verole soit interne : Si elle vient des pustules, elle est accidentelle, iaçoyt que la verole soit externe : Le lieu n'y apporte nulle autre difference.

Mais plus la verole externe croist, plus la fiebure descroist, dit Campolongue. Au contraire la fiebure croist à mesure que la verole interne croist. I'aduoüe que le descroist qui suruient à la fiebure par le surcroist des pustules externes preuue bien que la fiebure n'est pas accidentelle, mais ie nye que l'autre consequence vaille, sçauoir que la fiebure soit

ſymptomatique par ce qu'elle croiſt lors que l'eruption ſe faict à l'interieur. Pour bien entendre le faict il eſt à noter que la fiebure ceſſe ou diminue par l'eruption des puſtules exterieures, de meſmes que par vne euacuation Critique bonne & ſalutaire. Au contraire elle s'augmẽte lors que l'eruption ſe faict à l'interieur, ainſi que l'on la voit croiſtre és euacuations ſymptomatiques; D'autãt que l'eruption exterieure teſmoigne la ſoupleſſe & facilité de la cauſe, enſemble la force de nature, & ſe faict à deſcharge: Tout au rebours l'interieure teſmoigne la grandeur & opiniaſtreté de la cauſe, & l'imbecillité de nature; & ſe faict à ſurcharge; D'où vient qu'elle eſt mauuaiſe & pernicieuſe, & comme cauſe, & comme ſigne. Comme cauſe, par ce qu'elle debilite & ſurcharge les viſceres, fomente & entretiẽt la fiebure & autres accidents. Comme ſigne, par ce qu'elle monſtre que la vertu naturelle eſt impuiſſante & aggrauee ſoubs le faix, ou irritee par la virulence & acrimonie de l'humeur qu'elle ne peut ny regler ny expulſer par les lieux conuenables. Ainſi l'humeur contenüe dans les veines de-

laissee de plus en plus de la chaleur naturelle, & mise en proye à la putrefaction, trouuant moins de resistance, s'effarouche, & la fiebure quand & elle. Ce sang qui au mesme temps est poussé hors des veines se putrefie quand & quand, & de sa putrefaction allume vne seconde fiebure qui redouble la violence de la premiere; C'este seconde fiebure est veritablement accidentelle ainsi que suppose Campolongue: Mais la premiere ne change point d'estre par son accroissement, ains demeure principale & essentielle, telle qu'elle estoit auparauant. Ainsi le doibt entendre Campolongue, autrement sa decision est nulle, voire reprochable, & erronee. Or puis que nous sommes tombez sur l'expulsion, arrestons nous y vn petit & apprenons comme & par qui elle se faict.

Comme se faict l'eruption des pustules.

CHAPITRE. XXXXI.

C'Est vne doctrine bien receüe entre les Medecins que toutes eminences

qui s'esleuent en quelque partie interieure ou exterieure de nos corps se suscitent, ou par cōgestiō, ou par defluxiō. Ilz appellēt congestiō, cest amas d'humeurs qui s'engēdre en la partie mesme où il se retreuue. Ilz appellēt defluxion, le concours d'humeurs qui se faict d'vne partie à vne autre. De tous nos discours precedēts le moindre apprētif en medecine concluera que la verole ne se peut faire par congestion, car sa cause antecedente boüillonne dans les veines, & sa cause conioincte est hors des veines : Donques elle se faict par defluxion.

Galien au 2. des differences des fiebures ch. dernier.

Le sang afflue des veines au cuir ou par ce qu'il y est enuoyé, ou par ce qu'il y est attiré. Il n'y est pas attiré naturellement, car l'effort de la vertu attractrice est l'imité par l'appetit naturel, & cest appetit par la necessité : La quantité du sang qui abborde au cuir est tellement excessiue en la verole qu'il n'y a nulle apparence qu'elle n'outrepasse de beaucoup les bornes de nature. Aussi n'y est il pas attiré par aucune cause contre nature, car l'on ne suppose ny douleur ny chaleur estrangere au cuir qui occasionne tel mouuement. Donques ou il y est

receu, ou il y eſt enuoyé. La choſe eſt claire qu'il y eſt receu, l'œil en eſt le iuge, l'on voyt les enleueures, les taches, le pus, les icheurs qui terniſſent ſon luſtre. Il y eſt receu diſ-ie & retenu, car ſoubs le mot de receu nous debuons comprendre celuy de retenu; Ce ſang eſt receu au cuir comme en l'emonctoire vniuerſel ainſi que le nomme Galien. Il y eſt retenu d'autant que la force du cuir eſt trop imbecille pour le vuider, ou diſſiper, ou pour s'en d'eſcharger ſus vne autre partie. Il y eſt receu comme enuoyé & pouſſé d'ailleurs, le ſang de ſon mouuement propre ne peut faire ceſte ſaillie: Sa courſe naturelle eſt en ligne droicte, ſçauoir du bas en haut, ou du haut en bas, celuy qui ſe faict en la verole eſt ſelon toutes les differences de poſitions, haut en bas, à tort & à trauers, donques le moteur eſt different du mobil, c'eſt ce que nous ſignifie le mot de pouſſé en noſtre definition. En quoy ie treuue vn commun accord & conſentement entre les doctes, ſi bien il n'eſt pas facil à tous de bien recognoiſtre ce moteur. Or auant qu'en faire recherche philoſophons vn petit ſur la qualité du

mouuement qui nous dressent les voyes droict à son principe.

Si l'eruption des pustules est Critique.

CHAPITRE. XXXXII.

CEste question se peut debattre de part & d'autre, parlons premierement en faueur de la partie negatiue. La Crise est vn soudain changement de la maladie à santé ou à la mort, l'eruption de verole n'est pas telle, donques elle n'est pas Critique: la majeure est la definition commune de la Crise, receuë de Galien, approuuee des docteurs. La mineure n'est pas difficile à prouuer: l'experience tesmoigne que l'eruption de verole n'apporte nul changement; ou si elle en apporte, que ce n'est pas és maladies; ou si c'est és maladies qu'il n'est pas soudain; ou s'il est soudain qu'il n'est ny à santé ny à la mort. Il suffiroit pour obtenir gain de cause que ie verifiasse vne de ces propositions, ie m'offre neantmoins de ren-

Galenus. 2 apho. comm. 13. 1. de cri. 1.

dre preuue de toutes en particulier. En premier lieu souuẽt la verole se descouure sans qu'il arriue changement manifeste ny à bien ny à mal, au iugement des plus experimentez : qui vous diront que la fiebure apres la sortie & apparition des pustules est souuent telle qu'au parauant, sans diminution ny surcroist. Mais que direz vous de ceux qui demeurent sans alteration de leur santé, sans lesion quelconque notable de leurs actions deuant & apres l'eruption d'icelles ? Recognoissez vous la Crise hors maladies ? ce seroit par trop deroger à l'opinion commune des anciens & modernes. Si vous entrez en doubte de ceste preuue vous aurez contre vous Auicenne qui asseure, & chacũ le luy accorde, que la fiebure precede, ou suyt quelque fois la verole: si la verole precede la fiebure, elle precede la maladie capable d'induire vn chãgement Critique. Mais posons que tousiours la verole suyue la fiebure, quel soudain changement en arriue-il quand bien long temps par apres on voit trainer le malade auãt que guarir ou mourir ? Il arriue bien quelque soudain changement par fois, mais ce

n'eſt ny à la ſanté ny à la mort, ains ſeulement ou de mal en pis, ou de mal en mieux; ainſi n'eſt il pas vrayement Critique. Voyla les principaux fondements de la negatiue. Il ſe treuue des raiſõs fortes pour le party contraire, & des experiences, ſouuenez vous entre autres de ce ſoudain changement à ſalut, qui ſe fit en feu Monſeigneur le Cheualier de Guiſe duquel enſẽble la fiebure & touts accidents diſparurent ſi toſt que les taches veroliques parurent. Mais quoy ne ſe faict il autre changement en la Criſe qu'à ſalut ou à la mort? lors que les maladies croiſſent, ou decroiſsẽt, ou qu'elles ſe changent en d'autres ou qu'elles ceſſent, tous les chãgemens ſont-ce pas Criſe au iugemẽt d'Hippocrate? Galien en ſuytte de ſon maiſtre appelle-il pas Criſes tous les ſoudains changemens qui ſe font à ſalut, à la mort, à mieux, & à pis? Or eſt-il que l'vn de ces ſoudains changemens ſe voyt pour l'ordinaire apres l'eruption des puſtules; donques elle eſt & doit eſtre cenſee Critique.

lib. de affe ction. t. 7.

2. aph. 23.

Pour reſouldre l'affaire briefuement il eſt à noter que le mot de Criſe ſe prẽd propre-

proprement & improprement. La Crise prise proprement est celle que nous auõs definie parlant pour la partie negatiue. La Crise prise plus amplement comprend soubs elle tout changement qui arriue soudainement és maladies, soit à bien ou à mal, soit à la santé ou à la mort, soit d'vne maladie à vne autre, ainsi que la definit Hippocrate au liure des affections, duquel ie tire trois differences de Crises. La premiere, est contenuë soubs ces mots *cum morbi angescũt vel marcescunt*; & est imparfaicte, par-ce qu'elle n'oste pas le mal, mais seulemẽt y apporte du surcroist ou diminution. La secõde est comprise soubs ces autres mots, *aut in alium morbum transeunt*, & n'est pas propremẽt Crise d'autãt que tousiours le nom de maladie demeure en son entier, si bien il change d'espece. La troisiesme est comprise soubs le mot de *desinunt*, & celle icy est parfaicte, par ce qu'elle finit le mal soit à la vie, soit à la mort. Cela supposé ie respõds que pour l'ordinaire la verole est Critique tantost d'vne des façons susdictes, tantost de l'autre. Ie dicts pour l'ordinaire, d'autant que pour l'ordinaire elle ne se faict

qu'en maladie; Si elle arriue sans fiebure c'est fort rarement. Elle est parfaictemẽt Critique (sçauoir en son gẽdre, comme nous ferons entendre plus clairement par apres) lors que la matiere estant entierement pressee des veines à la circonference, la fiebure cesse promptement auec ses accidents, ainsi qu'il arriue souuentes-fois. Elle est (dis-je) souuent parfaictement Critique à la santé, mais tresrarement à la mort. Ie dis d'auantage d'elle (ce que Galien dict vniuersellement de toutes Crises) que pour la plus part elle termine à salut, si elle n'est pestilente. Or que tresrarement elle soit parfaictement Critique à la mort, ie le preuue en ce qu'à peine s'en voyt-il vn de dix milles qui viẽne à mourir soudain que l'expulsion est faicte: ceux à qui elle est mortelle font longue resistence, & vont trainant laisse par plusieurs iours auant que se rendre. Quand ie dicts que souuent elle est parfaictement Critique à santé se doibt entendre à comparaison de celle qui est à la mort, car à la verité pour le plus ordinaire la verole absoluëment parlant est au nombre des Crises imparfaictes, d'autãt que le plus souuent

2. aphoris. comm. 13.

elle ne passe pas d'vne extremité à l'autre sans milieu, au contraire fort ordinairement elle achemine le malade à la santé aussi bien qu'à la mort lentement & comme pas à pas par la diminution ou accroissement successif de la fiebure, & des symptomes. Tiercement, mais plus raremẽt elle est Critique par transmutation. C'est ce que nous apprend Gordon disant que la verole s'engendre de l'impureté delaissee apres les Crises imparfaictes des fiebures sanguines. Ceste doctrine est bien receuë entre les sectateurs des Arabes tiree d'Auicenne au chapitre des signes de la fiebure sanguine. Telle est nostre resolution appuyee des arguments des deux parties contraires. Car aduoüant que par fois la verole n'est pas Critique ; & que le plus souuent elle l'est imparfaictement, nous aduoüons ce à quoy concluent les arguments negatifs. Aduoüant aussi & monstrant comme elle est Critique, nous faisons pour la partie affirmatiue, & elle pour nous.

lib. 4. fen tractat. 2. c. 44.

Quelque gentil esprit obiectera que la verole ne se peut iamais dire vrayemẽt Critique sinon par transmutation d'vne

maladie à vne autre. Car tousiours elle s'engendre par metastase de la cause febrile, sçauoir par transposition du sang des veines au cuir, & finissant ou diminuant la fiebure, elle prend sa naissance & son accroissement : Sortir de fiebure, pour entrer en verole, c'est tomber d'vne maladie en vne autre, c'est faire la mesme cheute de laquelle parlent Auicēne & Gordon, sçauoir de la synoche en verole. Ie responds en premier lieu que prenant la chose estroictement & precisément l'obiection se trouuera bien fondee : car la verole pour le plus ordinaire tient rang de maladie, & suyt la fiebure synoche qui est maladie. Ie respond en second lieu que bien que la verole & la fiebure qui ordinairement la precede soient maladies essentiellement differentes, neantmoins selon la consideration commune des Medecins l'vne & l'autre sont rapportees & comprises soubs le titre seul de verole, comme si les deux n'estoient qu'vne maladie seule : car l'on considere la fiebure comme subordinee à la verole, ou comme suytte ou compagne du trouble auantcoureur de verole, & consequemment comme

maladie accidẽtelle, & non pas comme principale. C'est pourquoy Auicenne dict que *variolæ sunt quasi modus quidam Crisis*, & non simplement que *sunt Crisis*. Comme s'il vouloit dire que la verole se faict en forme de Crise, parce qu'elle se faict auec trouble tel qui a accoustumé de preceder les vrayes Crises : elle se faict aussi par transposition de la cause morbifique des parties nobles aux ignobles, ainsi que la Crise salutaire; ou bien des parties moins nobles aux plus nobles, comme la mortelle. Mais le premier trouble arriue en estat de santé, là où la vraye Crise ne peut auoir lieu qu'en maladie. Et en ceste consideration la verole comprise soubs l'estendüe de ses signes auantcoureurs, tient rang d'vne certaine façon ou espece particuliere de Crise. Ie responds en troisiesme lieu que la vraye Crise se faict ou par euacuation *1. aphoris. comme. 20* ou par abscés, ainsi que parle Galien, (soubs l'abscés nous comprenons la verole) or tout ainsi que Galien, & apres luy les escholes prennent l'abscés pour cause Critique, & non pas pour maladie, le mesme faisons nous de la verole en qualité de Crise.

Pourquoy donc, me repliquerez vous, Auicenne renge-il la verole qui suit les Crises imparfaictes des fiebures sanguines, soubs le tiltre des Crises qui se font par transmutation? Auons nous pas appris que pour l'ordinaire les fiebures auantcoureuses de verole sont sanguines? Quelle difference faictes vous entre celles icy & les precedentes si elles sont de mesme espece? Ie responds que la difference est en ce que nous considerons les fiebures ordinaires de verole comme accidēts compris soubs le tiltre mesme de verole & despendants des dispositions necessaires à verole: Au contraire les fiebures sanguines dont parle Auicenne, sont maladies à part, qui enfantent & allument de leurs cendres le foyer de la fiebure verolique, & ensēble de la verole.

Le Chapitre suiuant nous esclaircira (comme i'espere) vn peu plus ouuertement l'affaire, car la matiere est belle & difficile, & ne se peut vuider en vn seul Chapitre: Il nous fera voir en quelle façon la verole est Critique.

* *
*

Si la verole est Critique comme cause ou comme signe, ou si elle est la Crise mesme.

CHAPITRE XXXXIII.

POur rendre la resolution plus ferme & plus facile establissons la sur quelques fondements.

Notons premierement que la Crise se faict ou auec raison, ou sans raison. Galien au second des aphorismes appelle sans raison les soudains allegementz qui arriuent és maladies, sans qu'il apparoisse aucun signe de concoction, & sans sueurs, sans vomissementz, sans flux de ventre, sans flux de sang; Disons en vn mot general sans causes Critiques, c'est à dire, sans abscés ou euacuations sensibles. Au contraire celles se font auec raison, qui se font auec les signes de concoction, & auec quelque cause Critique. *comm. 27.*

Notons en second lieu que le mesme Galien comprend soubs le nom de causes Critiques, les euacuations sensibles & manifestes, & les abscés. Soubs le *3. de crisibus 2.*

nom d'abſcés i'entends generalement toute metaſtaſe ou tranſpoſition de l'humeur qui ſe faiẽt de la partie affligee en vne autre. Ainſi en vſe-il luy meſme prenant le mot d'ἀπόστασις & de μετάστασις pour la meſme choſe. I'appelle euacuations les expulſions des humeurs qui ſe font hors du corps.

Notons en troiſieſme lieu qu'entre les ſignes Critiques aucuns precedent la Criſe, les autres l'accompagnent, les autres la ſuyuent. Les antecedents ſont ceux qui monſtrent quelle eſpece de Criſe doibt arriuer, en quel temps, & comment. Les concomitans ſont les meſmes cauſes Critiques dont nous venons de parler, ſçauoir l'excretion, & la metaſtaſe ou abſcés. Les ſuyuants ſont ceux qui teſmoignent quelle a eſté la Criſe, parfaiẽte ou imparfaiẽte, proffitable ou nuiſible, ſalutaire ou mortelle.

Notons en quatrieſme lieu que la Criſe eſt le ſoudain changement qui arriue és maladies, ainſi que nous l'auons expliqué au chapitre precedent.

Notons finalement que comme la Criſe eſt parfaiẽte ou imparfaiẽte, bonne ou mauuaiſe, ſalutaire ou mortelle,

auſſi ſont les cauſes & ſignes Critiques.

La Criſe ſe dict parfaicte ou imparfaicte, bonne ou mauuaiſe, ſalutaire ou pernicieuſe ſelō les diuers changemētz qui arriuent aux malades.

Les cauſes Critiques ſe diſent auſſi telles ſelon les diuers changements qu'elles apportent.

Les ſignes reçoiuent les meſmes differences d'appellations, par ce qu'ilz nous font paroiſtre quelles ſont les Criſes & leurs cauſes. Galien nous repreſente cinq marques de la Criſe parfaicte & ſalutaire au commentaire vingtieſme du premier des aphoriſmes. La premiere qu'elle ſe faſſe pluſtoſt par euacuation que par abſcés. La deux que l'euacuation ſe faſſe de la cauſe du mal. La troiſieſme que ce ſoit directement à l'oppoſite de la partie offencee. La quatrieſme qu'elle ſoit facile à ſupporter. La cinquieſme que ce ſoit apres la concoction de l'humeur, & en iour Critique. Le diuin Hippocrate au ſixieſme des epidimiques reduict les ſignes de l'euacuation bonne & entiere à quatre chefs, ſçauoir eſt à la qualité & quantité de l'humeur qui ſe vuide : Au temps au-

cinq marque de la crise par faite se long(?) ...

quel eſchet l'euacuation & au lieu par lequel elle ſe faict : Nous auons expliqué briefuement & clairement ces conditions en nos Controuerſes, aphoriſme douzieſme, doubte huictieſme, ce n'eſt pas icy le lieu d'ẽ faire eſchole. Les ſignes de l'abſcés parfaict & loüable ſont quottez au ſixieſme des epidemiques ſection ſeconde, par ces trois parolles *quò, vnde, & propter quid*, qui deſignent le mouuant, & les deux termes, ſçauoir *à quo, & ad quem. Propter quid* ſignifie le mouuant qui eſt la nature, laquelle eſt victorieuſe apres la concoctiõ parfaicte. *Vnde* ſignifie le terme, *à quo* c'eſt à dire d'où l'humeur eſt enuoyee, qui eſt vne partie noble, du moins à comparaiſon de celle qui reçoit, *quò* ſignifie le terme, *ad quem*, c'eſt à dire la partie qui reçoit laquelle doibt eſtre ignoble ou de ſa nature, ou à comparaiſon de celle qui enuoyt, doit auſſi eſtre oppoſee directement à icelle, c'eſt à dire (comme l'explique Galien) ſelon la rectitude des vaiſſeaux ; en diſtance, ſuffiſante, & aſſez ample & capable pour receuoir & contenir toute l'humeur peccante, qui autrement pourroit tourner briſee &

1. aphoriſ. comme. 20

les signe de labcedz par fait

rejaillir contre ſon principe. Les Criſes & cauſes Critiques qui manquent en vne, ou en pluſieurs des conditions ſuſallegues ſont imparfaictes, mal aſſeurees, ou dangereuſes à proportion de leur manquement. Ceſte petite leçon nous donne l'entree au prognoſtique, & l'intelligence de ce que nous recherchons. Reſpondons y doncques briefuement & aduoüons que la verole ſe peut dire cauſe & ſigne Critique, & la Criſe meſme. Elle eſt cauſe Critique, car c'eſt elle qui change ou termine la fiebure par la deſcharge du ſang vitieux. Elle la change à bien ou à mal : Elle la termine à ſalut ou à la mort, ſelon la force ou debilité de nature, la diuerſité des temps de la maladie eſquels elle eſchet, & des lieux où ſe faict la deſcharge; Et ſelon la condition de l'humeur peccante, qui eſt cuitte ou crüe, benigne ou maligne, obeiſſante ou rebelle, plus ou moings copieuſe. Elle eſt ſigne Critique, ſigne dis-ie ou de la cauſe Critique, ou de la Criſe meſme. Elle denote la cauſe par l'effect qui eſt la Criſe. Et reciproquemẽt de l'effect elle faict reflexion à la cauſe, brefelle nous faict iugement de l'vn &

de l'autre par les marques & conditions susmentionnees.

Elle est la Crise mesme lors qu'elle se faict par transmutation s'allumant des cendres de la fiebure synoche.

De ce discours il est euident que parlant absoluemen t la verole ne se peut dire cause Critique bonne & parfaicte: parlant (dis-ie) proprement & absoluemẽt le tiltre de cause Critique, bonne & parfaicte n'appartient qu'à l'euacuation seule. Car tandis que le corps est assailly & trauersé d'vne mesme cause, bien que diuersement, & en diuers lieux, il ne se peut dire absoluemẽt quitte de son mal. Ainsi la cause verolique quittant les veines pour se saisir des parties exterieures, laisse bien le malade quitte & libre de fiebure, & d'autres accidents procedantz de l'inflãmation qu'elle induisoit à l'interieur, mais c'est pour en susciter de nouueaux à l'exterieur. Ce changement ne se peut dire guarison pleinement parfaicte, puis que le patient ne reste pas simplement & absoluement, sans maladie, mais bien *secundùm quid* ou respectiuement & comparément comme parlent les Philosophes. Que si

la verole semble meriter le nom de Crise parfaicte, cela se doibt entendre *in suo genere*, c'est à dire en qualité d'abscés, Ie dicts qu'elle ne peut iamais meriter absoluemēt le tiltre de cause Critique bonne & parfaicte ensemble, mais parfaicte & mortelle ensemble elle le peut estre. Car il n'est pas impossible que faisant violemment sa saillie sur les parties nobles elle n'emporte promptement son homme, lors principalement qu'elle est pestilente. Voyla comme soubs diuers respectz la verole est Crise, & cause, & signe Critique, mais qui en est le moteur?

Quel est le moteur de verole.

CHAPITRE. XXXXIIII.

IVsques à present personne ne peut douter que l'eruption verolique ne se fasse auec mouuemēt. Or les Physiciens nous apprennent qu'en tout mouuement cinq choses se retreuuēt; Sçauoir ce qui meut; Ce qui est meu, le lieu d'où il est meu, le milieu par où il est meu, & le but auquel il est meu. Nous auons

cinq chose se treuue a tout mouuement

amplement monſtré que le ſang eſt le mobil: Que le lieu d'où il eſt meu ſont les veines: Qu'il eſt meu par les veines: Qu'il abborde au cuir, reſte de ſçauoir qui en eſt le moteur.

Meſſieurs Campolongue, & Minadous en la definitiõ qu'ilz ont faicte de verole recognoiſſent vne chaleur naturelle forte & vigoureuſe pour moteur. En quoy ilz ſemblent auoir quelque raiſon, car l'expulſion vniuerſelle ne ſe peut faire ſans grand effort; Et la quantité grande des puſtules rend preuue ſuffiſante de l'abondance de l'humeur peccante, laquelle conſequemment requiert vne vertu puiſſante, outre qu'il eſt queſtion qu'on luy faſſe large à trauers tant de deſtroits ſi minces & reſerrez des veines plus petites & capillaires, & qu'on la force auec violence de quitter le donjon de nos corps pour ſe camper aux remparts. La raiſon balance d'autrepart pour nous faire croire le contraire. Iugeons s'il vous plaiſt s'il y a apparence que la chaleur ſoit naturelle & forte eſtant alteree, & changee en vn eſtat contre nature; L'ebullition ſe faict au ſang par vne chaleur eſtrangere, auſſi

induict elle la fiebure qui est vn effect contre nature. C'est la mesme neantmoins qui faict l'expulsion, comme donc peut elle estre naturelle si elle est contre nature ? Comme sera-elle forte & valide, si elle est rabbatue & dissoulte par son contraire ? Mais quoy l'action de nature peut elle estre forte & imparfaicte ? L'imperfection de l'ouurage descouure l'imbecillité de l'ouurier; la Crise verolique se treuue souuent imparfaicte, donques le moteur n'est pas tousiours fort & robuste. Que dis-ie imparfaicte ? I'adiouste dangereuse ou mortelle, ce qui ne peut se rencontrer que la chaleur ne cede, ou ne se rende à la cause de la maladie. Si elle luy cede, si elle se rend sous ses loys, dõques elle luy est inferieure, & consequemment debile, car la force & debilité de la vertu se mesure à la proportion de la resistence, & de l'effort qu'elle faict contre ce qui la moleste. Et la vraye marque d'vne chaleur viue & forte consiste en ce que l'humeur peccante soit domptee, cuitte, & separee de l'alimentaire auant l'expulsion, & de suitte que la nature s'en desfasse comme maistresse & victorieuse,

non pas comme esclaue de sa felonnie, & comme irritee & aiguillõnee à secouer le ioug de l'esclauage qui la force & violente. Finalement la verole pestilente ne se mõstre par fois qu'apres la mort, qui la pousse pour lors ? Est-ce la chaleur naturelle ? Non, car elle s'esteint par la mort. Que dis-je ? La mort est son extinction mesme. Que s'il en reste encore quelque estincelle, apres la mort elle n'a pas grand pouuoir. Ces raisons ont si grand poids de part & d'autre qu'elles nous font chanceler, doubteux à quoy nous resoudre. Considerons vn petit le faict de nous mesmes auant que prendre partie. Scachons premierement que la chaleur naturelle n'est pas le premier & principal moteur, mais seulement l'instrumentaire : c'est la nature mesme qui est le principe de tous nos mouuemẽts, & la chaleur en est l'instrument, ainsi la definit le pere des Physiciens au deuxiesme de sa Physique. En particulier Galien attribue à la nature la disposition
2. aphorism. & preparation necessaire à la Crise. La
comm. 13. Crise dit-il se faict lors que la nature separe la matiere vtile & loüable, de celle qui est inutile & deprauee, & qu'elle la prepare

prepare à l'expulsion. Il pouuoit adiouster selon ses principes, que c'est elle mesme qui en faict l'expulsion, car par tout il luy en donne la gloire. Lisés comme il en dispute chaudement au troisiesme liure des Crises contre Asclepiades; escoutez du moins icy ses reproches. Asclepiades (dict Galien) ne peut pas nyer qu'il n'arriue soudainement de grands troubles aux malades, suyuis d'euacuations notables, & apres les euacuations de grands changements, & que tout cela ne merite le nom de Crise : Mais il se mettra bien en debuoir de contester que tout cela ne prouient point de l'effort que faict la nature contre la cause du mal, rauassant à bon escient sur ces tumeurs & conduits admirables qu'il suppose, lesquels l'empeschent d'entrer en cognoissance des facultez qui gouuernent les animaux, qui leur entretiennent la santé, qui la leur restituent quand elle est perdue, & qui iugẽt les maladies. Et vn petit plus bas poursuyuant sa poincte, il adiouste : I'ay souuentesfois experimenté que les Medecins apres auoir admiré l'euenement de mon prognostique, & tesmoigné d'en vouloir appren- chapitre 8.

dre la cause, se rendoient en fin reuesches & indociles, lors que l'on venoit à tomber sur la concoction ou sur les puissances de nature ou sur quelque autre speculation necessaire pour rendre raison de la Crise; Disant, comment me pourriez vous mettre en l'esprit qu'il y aye vne certaine nature qui opere tant pour le salut des animaux? Ou bien qui nous rende quittes de maladies en repoussant les superfluitez? Ou bien qu'il se treuue vne chaleur tresefficace en nous? C'est donques la nature qui prepare, qui separe, qui repousse & vuyde ce qui nous offence selon la doctrine de Galien.

Sçachons en second lieu que la mesme nature se peut dire forte ou debile absoluement ou cõparatiuemẽt. Pour conceuoir ceste distinction represẽtez-vous deux cõbattans venãts aux prises, tous deux verds & robustes, mais l'vn beaucoup plus que l'autre: lors que vous verrez le moins fort rãgé sous les pieds de son ennemy, sans actiõ & sans resistẽce, direz vous pas qu'il est foible à cõparaison de l'autre? De mesme nostre nature pour forte qu'elle soit, est quelquefois censee debile à comparaison de

l'humeur qui l'oppresse & l'accable par sa quãtité, ou qui luy resiste, la violente, & la consume par sa qualité indomptable & maligne. Or tandis que l'essence des facultez naturelles qui consiste en la temperature, demeure en son entier, la nature est censee forte, bien que pour quelque effort ou resistence elle n'en puisse produire les actes. Mais si tost qu'elle vient à succomber soubs le faix comme suffoquee : ou à s'alterer & dissouldre, soit par la longueur du combat, ou par la violence de son contraire, elle se doibt dire absoluement foible & debile. Appliquõs cecy à nostre subject, & disons que la consequence ne seroit pas receptable, si, supposé que la Crise verolique fust imparfaicte, nous inferiõs que la nature qui la produict fust imbecille, d'autant que l'imperfection de la Crise peut naistre de la force ou de la resistence de la cause, & subsister pour vn temps sans l'imbecillité de nature. Toutesfois à la longue nature va diminuant & defaillant, & se treuue vrayement & absoluement foible & malade lors que la cause ennemye continuant, & redoublant son choc, vient à la supplanter,

ces ſuppoſitions faictes ie concluds que le moteur principal de verole eſt la nature. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé plus cõuenable de la definir par la nature meſme comme par le principe, que par la chaleur qui n'eſt qu'inſtrument, bien que ie n'entends pas condamner ceux qui la definiſſent par la chaleur naturelle, en connotant le principe auec ſon inſtrument.

Mais ie ne puis ſouffrir qu'au mot de chaleur naturelle l'on adiouſte celuy de valide comme font Campolongue & Minadous, ſi d'vne definition generale l'on n'en veut faire vne particuliere. Car la verole qui ſe faict à la mort eſt verole, neantmoins elle ſe faict par vne chaleur languide & faillie. Donques leur definition n'eſt propre qu'à la verole qui ſe termine à bien & à ſalut. Et c'eſt à quoy concluent les arguments deſquels i'ay appuyé leur opinion, qui eſt battue en ruine par les arguments contraires, à l'adueu meſme de Campolõgue, duquel voicy les termes exprés au chapitre treiſieſme de ſon liure de variolis. *Facultas expultrix in bona Criſi quod tẽtat aſſequitur, nempe humoris expulſionem, in mala Criſi*

quamuis irritetur ab humore peccante, ab illius tamẽ copia obruta atque oppressa debilitatur, ideóque facere non potest quin aliqua noxij humoris pars in corpore hæreat atque subsistat. Et plus bas au mesme Chapitre il vse de ceste repetition. *Licet in variolis insalubribus irritetur facultas ab ebullientis sanguinis tum copia tum acrimonia, nihilominus ab eodem quodammodo suffocatur atque eneruatur, ita vt vires ei iam desint ad sanguinem noxium omninò à corporis centro arcendum ac profligandum.* A mon aduis i'aurois tort de conclure la question contre luy, car il confesse ce que ie veux. Vous entendez comme il est d'accord auec moy qu'apres l'ebullition corruptiue la chaleur naturelle se treuue debile & inferieure à l'estrangere, & consequemment qu'elle se deporte du gouuernement qui luy estoit naturellement acquis sur les humeurs, les laisse en proye à son contraire: ou bien si elle n'en quitte du tout le gouuernement, elle s'en acquitte fort laschement faute de pouuoir. C'est à quoy buttent les raisõs que i'ay allegué contre luy, qui ne doibuent estre receues sinon en l'ebullition corruptiue ; Car bien que la chaleur

contre nature ayt aussi part en l'ebullition perfectiue, elle est neantmoins inferieure à la naturelle : & bien que l'eruption qui se faict à salut soit quelquefois manque & imparfaicte, nous n'en debuons pas neantmoins tirer consequence absolüe de l'imbecillité du moteur, d'autant que le mãquement peult proceder de quelque resistẽce ou empeschement qui retarde, ou affoiblit son action, nonobstant que sa vertu demeure entiere quand à son essence.

Quelque escholier de Logique m'obiectera que ie vay contre ses maximes, logeãt la chaleur naturelle & la chaleur contre nature, ensemble au sang boüillonnant, qui est loger deux contraires ensemble en mesme suject. Ie responds que de ces deux chaleurs ensẽble il s'en faict vne mixte qui constitue vne mesme qualité. Car la mesme chaleur se contenant soubs les bornes de mediocrité est naturelle; outrepassant les bornes, si sa temperature conuenable est entieremẽt peruertie, elle se rend absoluemẽt contre nature : sinon elle est my-partie, i'entends partie naturelle partie contre nature.

Deux problemes touchant l'eruption de verole.

CHAPITRE. XXXXV.

NOus auons ſuppoſé que la verole ne ſe monſtre quelque fois qu'apres la mort, qui en ſera le moteur alors? Sera ce la nature? Elle eſt corrompue par la mort, & ſa chaleur eſteincte ſans laquelle elle n'a nulle action. Tel eſt le ſubiect du premier probleme. De plus nous auons dict que la verole eſt Criſe, en la Criſe il ſe faict vn ſoudain changement, le ſoudain changemēt arriue par l'emotiō & metaſtaſe prompte & ſoudaine de l'humeur peccante, ceſte metaſtaſe ſemble ne ſe pouuoir faire ſans friſſonnement, neãtmoins les verolez ne friſſonnent pas, qui nous donne iuſte ſubiect d'en rechercher la cauſe.

Venons au premier.

Premier probleme.

D*'Où viennent les puſtules qui paroiſſent aux mortz*? Nyerons nous que l'e-

ruption se puisse faire à la mort, ou apres la mort ? Mais pourquoy ne se fera-elle aussi facilemẽt de la verole ou rougeole qu'elle se faict du pourpre ? Le moteur est esgal de part & d'autre : C'est à vne mesme partie que le mouuement se termine ; Le mobil est plus flus & plus eschauffé en la verole, ou du moins en la rougeole qu'au pourpre, & consequẽment plus obeissant à son moteur. Le lieu où se faict l'ebullition du sang verolique est plus superficiel, celuy où se putrefie le sãg qui excite le pourpre voisine le cœur de plus prés, & comme plus esloigné du cuir, qui est le commun abut de toutes ces infections, a besoing de plus grande poussee.

Dirons nous que comme apres la fiebure esteincte il reste souuent quelque empyreume au corps, capable de r'allumer la fiebure de nouueau. Ainsi que l'ame nous quittant par l'extinction de nostre chaleur, nous laisse neantmoins pour peu de temps quelque rayon de sa puissance qui reluyt en quelque action ? Ou bien la nature faict elle pas quelquefois vn dernier effort estant violemment oppressee ou irritee, pour secoüer ce

qui la molefte, & fe trouuant foible & caffee fuccombe en la peine ? Si la rigueur furuient fans que la fiebure ceffe, le malade eftăt debile, elle eft mortelle, dit noftre Oracle en fes aphorifmes. D'autant dit l'interprete, que la vertu debile ne peut fupporter l'agitation, & fe diffoult par l'euacuation. Le mefme arriue en ce dernier effort, & bien que tel effort femble debuoir eftre de peu d'efficace prouenant d'vne faculté demy morte, fi eft-ce que l'effect s'en enfuyt par ce que reciproquement il y a manque de refiftence du cofté de la vertu retentrice, & que l'humeur outrageufe abandonnee de nature s'aiguife, fe fubtilife, fe gliffe & fe porte au moindre vent, i'entends à la moindre agitation qui la pouffe. *4. aphorif. 46. & ibi Galenus.*

Second probleme.

Pourquoy l'eruption de verole fe faict elle fans friffons? Galien nous reprefente trois caufes de rigueurs : fçauoir l'acrimonie de l'humeur, la promptitude de fon mouuement, & le fentiment des parties. La bile portee foudainement *2. de fym. caufis c. 5. 6. l. de rig. 4. aphori. comm. 58.*

aux parties ſenſibles cauſe rigueur dict il. C'eſt pourquoy la rigueur ſuruenant aux fiebures ardẽtes eſt ſigne de ſolution, car elle teſmoigne que la bile qui enflamme la fiebure eſt expulſee des veines par les parties charneuſes au cuir. Que n'arriue il le meſme en la verole? Qui faict que le ſang ietté des meſmes veines au meſme cuir n'excite iamais friſſon, ou du moins fort rarement? Dirons nous auec Mercurial qu'il eſt bien vray que l'expulſion eſt treſgrande (ainſi parle il) *in variolis eſt maxima expulſio*, mais que la matiere qui eſt pouſſee du dedans des veines au dehors n'eſt point mordante? Icy Mercurial ne faict mentiõ que de deux cauſes de friſsõs, qui ſont le mouuement de l'humeur & ſon acrimonie; Il ſuppoſe la troiſieſme pour aueree, d'autant qu'il a monſtré que le cuir, qui eſt vne partie fort ſenſible, eſtoit vray ſubiect de verole. Il concede que l'expulſion eſt ſuffiſante pour cauſer le friſſon: il nye que l'acrimonie le ſoit. Pour moy ie treuue ſa conceſſion trop libre, & ſa negation eſloignee du ſens, & de la raiſon, ſi par la grandeur de l'expulſion, il entend qu'elle eſt copieuſe &

4. apho

1. de morbis puerorum c. 2.

vniuerselle, ie suis d'accord auec luy: s'il entend qu'elle se faict soudainement & tout à coup, ie luy nye; car du commencement il ne paroist que de petites enleueures comme morsures de pulces, & en petit nombre, & en quelques parties du corps non en toutes, petit à petit l'on les voit croistre en grosseur, & en nombre & sempieter de plus en plus sur le voisinage, à mesure que l'humeur y accourt. Or est-il que l'expulsion pour copieuse & vniuerselle qu'elle soit ne peut engendrer le frisson si elle n'est soudaine, selon la doctrine de Galien. Quand à la qualité du sang verolique persõne ne doubtera qu'elle ne soit acre & poignante voyant la cuison & la demengeaison qui l'accompagne, les vlceres corrosifs qu'elle excite, les marques & les cauitez qu'elle laisse qui ne peuuent s'emplir ny effacer, qu'il n'en demeure quelque vestige. Mais quelle apparence qu'vne putrefaction si contagieuse soit sans acrimonie?

Aduoüons donques que l'humeur verolique est acre, mais que la violence & promptitude mãque à son mouuement: & de plus qu'elle se meut dans les veines

& non aux parties sensibles. Car il n'est pas question des sucs qui fluent és veines & arteres (dict Galien parlant de la cause des frissons) mais de ceux qui sont és chairs, & en toute l'ābitude du corps, qui est de mesme que s'il disoit que les humeurs qui se meuuent dans les veines n'engendrent nul frisson.

2. de sym. causis. c. 5.

D'icy ie concluds en suytte de ce que i'ay enseigné par cy deuant que ceux la se mesprennent qui veulent que le boüillonnement du sang se fasse en l'ambitude du corps hors des veines; car il seroit impossible que de son agitation & mouuement il ne s'ensuyuit fort souuent rigueur, ou horreur, ou du moins inegalité, ce qui ne se rencōtre que rarement, & pour autres causes.

Si l'on doibt recognoistre vne cause finale en la verole.

Chapitre. XXXXVI.

LE Signor Campolōgue l'y recognoist, & mesme l'insere en sa definition, disant que la verole se faict *vt sanguis malus à bono separetur*, afin que le mauuais sang

ſoit ſeparé du bon. Sa raiſon eſt que ſi bien les puſtules veroliques ſont contre nature, neantmoins elles ſe font pour euiter vn plus grand mal, ſçauoir l'impureté du ſang. Or eſt il qu'vn moindre mal eſt cenſé pour vn bien à comparaiſon d'vn plus grand: Donques la verole eſt intẽtee de nature ſoubs ceſte couleur de bien. Ceſte concluſion s'accorde auec le commun axiome de Phyſique, qui tient que tout agent naturel agit pour quelque fin: l'agent ou le moteur en la verole eſt la nature, donques ſon action n'eſt pas ſans quelque fin. Nyez vous que la nature purge le corps par maladies? Eſcoutez la belle comparaiſon que faict Galien du Printemps auec elle. Les effects du Printemps (dit-il) ſont ſemblables non ſeulement à ceux des excercices, mais auſſi à ceux de nature, qui a couſtume de vuider le corps par la tranſpiration inſenſible, & de le purger en diuerſes façons par maladies. Par maladies (diſ-je) car c'eſt ainſi que i'interprete le texte de Galien. Et non és maladies comme l'interprete *Leonicenus*. Mon interpretation eſt plus vniuerſelle & conſequemment plus recep- *3. aph. 20.*

uable, d'autant que non seulement ces purgations se font en maladies, mais aussi hors maladies, tant par le benefice de nature que par le Printemps. La mesme interpretation s'accommode fort bien au texte d'Hippocrate qui faict denombrement de plusieurs maladies du Printemps qui seruent de purgation au corps. D'où i'infere que si la comparaison de Galien est valable, elle doibt conclure que la nature suscite les mesmes & semblables maladies au mesme subject. Mais quoy voyt on pas comme souuent elle guarit vne maladie par vne autre? comme Critiquement elle termine vne fiebure longue & facheuse par vn grand abscés? Vne conuulsion par la fiebure mesme? La douleur par la douleur? Receuez vous pas cela pour œuure de nature? Le trouuez vous estrange? Voyez comme l'art, qui faict toutes choses auec meure deliberation, & qui ne suyt la nature qu'és œuures bonnes & raisonnables, en faict de mesme. Le Chirurgien expert couppe-il pas tout vn nerf picqué pour empescher la conuulsion? Que dis-je vn nerf? Voire tout vn membre, pour extirper quand & luy la pour-

riture qui attente sur le reste du corps? *Est circumspecti hominis & nouare interdum & augere morbum, & accendere febres* (dit Celse, liure troisiesme Chapitre 9.) c'est le faict d'vn Medecin prudent & bien aduisé de renouueller quelquefois & augmenter les maladies, & d'exciter les fiebures. Ainsi la nature de son instinct & mouuement propre infecte & outrage le cuir, comme partie ignoble, pour espuiser l'infection des veines, & preuenir le desastre qui menace les parties princieres, à la ruine de nos sanctez & de nos vies. Que si elle vient à succomber en ceste action, ou exciter quelque rauage, ce n'est pas que son intention ne soit bonne, & bien dressee, mais elle en est frustree ou par la force & violence de son contraire, ou faute de pouuoir & de resistence; ou d'assistence conuenable; le mesme arriue bien és actions de l'art. Voyla l'intention de Campolongue fondee & estançonnee du mieux qu'il m'a esté possible.

La belle apparence de telles & semblables raisons ne peut me ranger soubs son party, car ie treuue de la contradiction, ou du moings de la repugnãce

grande que la nature (qui demande & pourchasse absoluemēt le bien & la conseruation de son estre, qui d'elle mesme ne s'arme iamais à son detriment, & de son instinct propre ne peut ny directement ny indirectement conclure à son malheur) se rende comme d'vne volōté resoluë & deliberee tributaire d'vne maladie si infecte, soubs couleur d'vn bien, & en intentiō d'euiter vn plus grād mal. Le iugement n'a nulle part en ses actiōs, c'est la necessité seule qui la gouuerne, tenant pour gouuernail en main l'ordre inuiolable estably de toute eternité par son Architecte. Mais quel bien luy reüssit de la verole? La separation du mauuais sang dictes vous? Donques le meslange & la confusion du bon sang auec le mauuais, est plus grand mal que n'est la verole? Ainsi conclués vous. Que direz vous de la verole mortelle. L'exclurez vous pas de vostre cōclusion? L'impureté du sang est elle pas preferable à la mort? Vous le deuez ainsi croire, & de suytte vous expliquer, & restreindre vostre dire à la verole salutaire. Vous restraignant, vous aduoüez auoir failly, car d'vne these absoluë & vniuerselle

uerſelle vous en faictes vne Hypotheſe conditionnelle & particuliere.

Voicy voſtre premiere propoſition la verole ſe faict pour ſeparer le mauuais ſang du bon, par ce que l'impureté du ſang eſt plus grãd mal que n'eſt la verole. Ceſte enũciation eſt elle pas abſolüe, & indefinie? comprend elle pas vniuerſellement toute eſpece de verole? Voicy l'autre propoſition la verole ſalutaire eſt moindre mal que l'impureté du ſang: Icy le mot de ſalutaire eſt vne condition adiouſtee qui limite & particulariſe celuy de la verole, & rend la propoſition probable, mais non pas neceſſaire. Car ſi vous ne ſuppoſez vne infection ſi legere qu'elle ne trouble nullement le repos de nature, ny l'vſage de ſes facultez, que meſme elle ne puiſſe faire nulle reuolte contre ſon ſubject, ny laiſſer aucune marque ou impreſſion honteuſe ou onereuſe, vous ne trouuerez perſonne libre de iugement qui s'y ſoubmette volontairement par forme de purgation. Mais qui voudra tenir ceſte ſuppoſition pour ferme & aſſeuree quand bien elle ſe feroit par Hippocrate meſme? Qui eſt le Medecin

qui en voudroit donner lettres d'asseurance, voyant comme il en prend ordinairement? Doncques si la nature de son instinct & mouuement particulier attente & affecte la verole, elle faict chose repugnante au choix & au iugement des sages.

Mais couppons-le court & venons au poinct, considerons de pres l'action de nature, & nous iugerons clairement où elle butte. La nature (dit Galien) ne purge pas seulement ce qui se retreuue és capacitez amples des instruments, comme dans l'estomach, l'amarry, les deux vescies, les intestins, les poulmõs, le nez: mais aussi ne met-elle pas à nonchaloir ce qui est contenu dans la substance des parties, car tous les iours elle vuide sans offence par vne transpiration insensible tout ce qu'elles ont de superflu lors que toutes les fonctions sont reglees selon ses loix. Que s'il y a quelque humeur piquãte qui s'y arreste, ou pour mieux dire qui s'y esmeuue auec violence, elle se peine, & faict diligence à s'en deffaire comme elle peut, sçauoir est en retirant & restraignãt les parties en elles mesmes pour secoüer ce qui s'est empa-

2. de caus. simp. 5.

ré de leur substance. Voila vne belle description des actions de la vertu expultrice digne de Galien, qui conclud manifestemẽt que tout son effort ne vise sinon à rendre les corps entierement quittes de toutes superfluitez, & non pas à surcharger vne partie pour descharger l'autre. Donques c'est faire tort à nature de luy imputer qu'elle dresse la mire de son expulsion à la verole, au contraire nous deuons croire que s'il estoit en son possible, le cuir demeureroit exempt de l'infection verolique aussi bien que le sang. Mais ou son impuissance, ou la resistence de l'humeur peccante en quantité ou en qualité l'empesche de franchir & outrepasser les barrieres. Ainsi la verole procede du mouuement de nature par accident, sçauoir est entant qu'il manque de pousse suffisante pour paruenir à son dernier but qui est la descharge entiere & parfaicte de tout le corps. Le mesme se doibt entendre des abscés Critiques, qui sont à bon droict tenus pour Crises imparfaictes par le mesme Galien, d'autant que la nature n'accomplit qu'à demy ce qui est de sa pretention.

Gal. 14. methodi. cap. 1.

1. aphorismor. comment. 20.

Ce discours satis-faict pleinement à vne partie des arguments contraires. Pour satisfaire aux autres, il faut remarquer que l'art est fort different de la nature en ses fins, & en ses executions. Il est vray que toutes les actions naturelles sont subordõnees les vnes aux autres par la prouidence diuine, & tellement vnies & entrelacees par ensemble qu'il est impossible d'interrompre l'ordonnance & dis-joindre le bien qui est entre elles, que bien tost apres la mort ne s'en ensuyue: si est-ce neantmoins que chaque partie en son particulier, n'agit que pour soy, & ne r'apporte son actiõ sinon à son vtilité, & à sa conseruation particuliere. Pour exemple à nostre propos, le sang impur boüillonnant dans les veines, chatoüille & prouoque leur faculté expultrice, ceste faculté expultrice prouoquee pousse ce qui la moleste à la partie voisine, celle icy à vne autre, & comme de main en main le mouuement va continuant iusqu'à ce que ce sang soit porté hors du corps, ou qu'il rencontre quelque partie qui ne puisse le repousser; chacun s'employe pour soy, saus prendre garde si c'est au preiudice ou de ses

compagnes, ou de tout son suppost. Somme qu'il y a autant de fins & d'actions particulieres qu'il se treuue de parcelles qui poussent & repoussent ce sang vitieux. Nulle de ces parcelles ne dresse son action sinon à sa propre descharge sans viser plus loing. Ceux qui attribuẽt de l'intelligence à nature, & disent que *opus naturæ opus intelligentiæ*, se doibuent entendre de la nature vniuerselle qui est Dieu mesme. L'art, tout au contraire de la nature particuliere, pratique le mesme qui se faict en vne police bien ordonnee, il prefere le bien publique au particulier, preuoit l'aduenir par les causes presentes, preuient le desastre de son subiect total par l'offence, voire par la perte des membres particuliers. Ainsi retranche-il la iambe pour garantir la cuisse, & retranche la cuisse pour ne perdre le tout. Ainsi de guet à pan & de conseil deliberé procure-til vn moindre mal non ia en qualité de mal mais comme remede d'vn plus grief, & consequemment la fin de l'art est le remede & non pas la maladie. Ceux qui croyent que la douleur plus griefue appaise la moindre (dict Galien au 6. des

epidemiques commentaire 2. texte 9.) ſe trompent lourdement : car vne douleur ne guarit pas l'autre, mais le remede douloureux qui reiette & repouſſe la cauſe d'vne maladie peut eſtre du nombre des maladies, ou des cauſes de maladies, la fin neantmoins de l'artiſan qui en vſe n'eſt pas d'induire aucune maladie, mais de s'en ſeruir comme de remede. Concluſion ny l'art ny la nature ne buttent iamais directement à la maladie comme à leur fin.

Les arguments contraires ſe refutent d'eux meſmes, & ſe renuerſent au ſeul eſclat des noſtres. Ie finy donc ce Chapitre, & enſemble ce premier Liure, en eſperance que le Lecteur meſurant mes diſcours à l'aulne de Martial, qui ne treuue rien long à quoy l'on ne treuue que retrancher, ne s'aigrira point de ma longueur : ceux qui s'en plaindront auront dequoy accuſer leur impatience. Ie vay ſuyuant les piſtes des Docteurs tant anciens que modernes, diſſipant les nuages de leurs raiſons, ſuppleant leurs deffauts, enrichiſſant mon ſuiect autant que ie le iuge neceſſaire pour l'eſclairciſſement des igno-

rants, & le contentement des Doctes, ſans m'obliger à nulle opinion particuliere, & ſans prendre aucun Autheur à partie. Ie laiſſe à chacun ſon iugement libre, vſant de la meſme liberté en mes aſſertions, pour la deffence de la verité, & pour le bien publique, auquel i'offre en hommage le fruict de mes labeurs, & en donne l'honneur à Dieu.

FIN DV PREMIER LIVRE.





LIVRE SECOND

AVQVEL EST TRAIcté des differences & ſignes de petite Verole & Rougeole.

Le Tableau de Verole pour entre-ſuytte & continuation des diſcours.

CHAPITRE PREMIER.

I'AY à bon droict faict comparaiſon de mon proiect à l'architecture, car tout ainſi que l'architecte apres auoir dreſsé l'ideé & le plan de ſon edifice, ietté toutes ſes pieces, adiuſté ſes proportions, va neantmoins enrichiſſant ſes deſſeins, & accroiſſant la beſongne à meſure que l'œuure s'aduance & s'accomplit: de meſmes plus ie m'aduance

en mon œuure plus ie la vois croistre par mille curiositez remarquables, qui me portent à vne Iliade entiere de discours sur vne maladie puerile : puerile dis-ie en son subiect, mais gigantine en ses effects. Et de faict si vous vous representez en Idee l'image de ceste maladie, vous la trouuerez bouffie de rage & de fureur, teincte en sang humain, respirãt feu & flammes : les parques & les furies à ses costez ; les traicts ensanglantez pour ses armes ; les tombeaux pour enseignes, feu & sang pour deuise : les corps plus poupins plus tandrelets & plus cheris pour sa proye, nos pleurs, nos plainctes, nos regretz pour delices. L'on dict que ceux qui ont beu le suc de l'herbe Ophiusa d'Ethiopie ne se representent deuant les yeux que serpents & autres obiects effroyables, ceux qui sont touchez de verole sont effroyables eux mesmes aux yeux de touts les assistents. C'est pourquoy ie me suis proposé d'en dresser le tableau, le peindre & le releuer de ses plus viues couleurs, & l'exposer à la veuë du monde, affin qu'ayant son Idee empreinte & engrauee en nos ames, nous recognoissions d'vn clein

d'œil son original à la premiere rencontre, & le recognoissant chacun se tienne sur ses gardes, luy ferme toutes les aduenues de son corps, & s'arme de remedes & de resolution pour luy faire teste. Ie veux que dans ce tableau l'on lise son essence, ses accidents, & ses effects. Iusques icy i'ay employé mon art, mon pinceau, mes couleurs à exprimer l'essence. Ie l'ay figuree soubs l'apparence de traicts ou sagettes sanglantes & infectes, tirees des veines comme de leurs carquoys : fourbies & affilees au boüillon du sang, dardees par la nature mesme (mais helas! trop souuẽt à son detrimẽt propre, & à sa ruine) dardees (dis-ie) & attachees de toutes parts au cuir. I'ay entieremẽt r'apporté mon dessein à la definition comme à son niueau, & l'ay restreinct à ses limites au mieux qu'il m'a esté possible, non toutesfois sans grands meslanges & entrelacs de diuerses recherches fort à propos, qui ont enflé l'ouurage & enrichy la matiere. Encores nous reste-il vne partie essentielle qui est la diuision, auant que passer à la simietique ; nous la deduirons briefuement sans rien negli-

ger, ou obmettre de ce qui peut apporter quelque lustre ou facilité à sa cognoissance. Puis finalement nous viendrons à confirmer tout ce qui est de l'essence par les accidents, qui nous seruiront d'autant de guides ou de fanaulx pour discerner les causes les vnes des autres, & faire iugement de leur pouuoir.

Des differences de verole.

CHAPITRE. II.

IL est impossible (dict Galien le docte des doctes) que l'on ne s'esgare en la recherche des especes ou differences des choses que l'on ne cognoist point: au contraire il n'y a rien de si facil que de tirer vne diuision entiere d'vne definition accomplye.

Seruons nous du conseil de Galien, mettons derechef la definition de verole sus le bureau pour colliger ses differences.

Nous l'auõs en premier lieu comprise sous le gendre des pustules, toutes pustules sont enleueures rondes & peti-

es : la rondeur eſt egale ou inegale : la petiteſſe eſt diuiſible à l'infiny, car elle eſt contenue ſoubs la quantité, elle ſe doibt neantmoins diuiſer en parties palpables & ſenſibles pour eſtre reduicte ſoubs les termes de medecine.

D'icy naiſsẽt deux differẽces de verole, la premiere, qu'elle eſt ronde, egalement ou inegalement. L'inegalité la rend platte, ou poinctue ou de quelque autre forme participante en quelque façon que ce ſoit à la rondeur.

Par la ſeconde difference la verole eſt groſſe, petite, ou mediocre.

Nous adiouſtons en la definition qu'elle eſt vniuerſelle & cõtagieuſe, & interpretõs le mot d'vniuerſelle, ou abſoluemẽt ou par ſynecdoche, ou par indifferẽcé. D'où naiſt que la verole ſe peut dire ou abſoluemẽt vniuerſelle, cõme lors que nulle partie du corps ne s'en treuue exempte : ou comparatiuement & par ſynecdoche, comme lors qu'elle s'empare ſeulement de la plus notable partie. Où par indifference, comme lors qu'elle occupe ores vne partie ores vne autre, donc elle reçoit autant de differences qu'il y a de parties differentes en

nos corps. Ainsi disons nous verole de la teste, du dos, des yeux, du nez. Or elle ne peut estre vniuerselle qu'elle ne soit copieuse, en quoy elle reçoit les differences du plus ou du moins, cõme aussi faict la contagion. Il est dict de plus en la definition prouenante de l'ebullition du sang dans les veines, en ces mots sont encloses plusieurs considerations qui seruent de fondement à nostre enqueste.

L'ebullition est ou à perfection ou à corruption. De l'ebullition perfectiue naist la verole salutaire: de la corruptiue la dangereuse ou mortelle.

La mesme ebullition est forte ou legere, & se faict dedans les grands vaisseaux au profond du corps, ou dans les petitz esloignee du centre, auec putrefaction ou sans putrefaction. Si elle est forte, ou dedans les grands vaisseaux, elle ne peut estre sans fiebure synoche, si elle est legere & fort esloi gnee du centre, elle est du tout sans fiebure, ou s'il y a fiebure, elle n'est qu'ephemere. Si l'ebullition est sans putrefaction aussi est la fiebure, s'il y a putrefaction qui se communique au cœur, la fiebure est

putride, autrement non. Le ſang eſt proportionné en toutes ſes parties, ou diſproportionné. Le ſang proportionné ſe nomme ſimplement ſang : celuy qui eſt diſproportionné prend le nom de l'humeur predominante, & ſe nomme bilieux, phlegmatique, melancolique, ou ſereux. La verole ſe diuiſe ſelon ces meſmes differẽces du ſang, dont elle eſt dite bilieuſe, phlegmatique &c. Les couleurs ſuyuent les conditions du sãg, auſſi la verole reçoit elle autant de differences en couleurs que le ſang luy en communique. Le meſme ſang eſt conſideré ou comme cauſe antecedente ou cõme conjoincte : En la cauſe que nous nous repreſentons il tient lieu de cauſe antecedente, & comme tel il peche ou en quantité, ou en qualité, ou en tous les deux enſemble. S'il peche en quantité ſeulement la verole ſera de bonnes mœurs, & ſalutaire, ſi donques la nature n'eſt totalement oppreſſee & ſuffoquee. S'il peche en qualité, elle ſera maligne & virulente, dangereuſe ou pernicieuſe à l'aduenant, & proportion de ſa qualité. Si le vice eſt de la quantité & de la qualité enſemble, elle eſt fort à

craindre, plus ou moins toutes-fois à mesure de l'excés, & de la force & violence qui s'y retreuue. La qualité vitieuse luy est acquise, ou en la naissance de son subiect, ou apres sa naissance; En la naissance par la semence, ou par le sang: apres la naissance par contagion, par quelque influence, par vn mauuais regime, par les reliques d'vne autre maladie. Autant de differences y a il de verole qu'il y a de causes differentes d'esquelles se tire la distinction fameuse de verole en sporadique, & epidemique: en celle qui se faict en premier resort, & celle qui arriue par transmutation d'autres maladies.

En la derniere clause de nostre definition soubs ce peu de mots, *poussé par la nature, & retenu au cuir, ou aux parties proportionnees au cuir*, sont representéz quatres poincts, sçauoir l'eruption, le moteur, la cause cõioincte, & le subiect. L'eruption est parfaicte ou imparfaicte: elle cause vn changement à mieux, ou à pis; A la vie ou à la mort. Aussi la verole est mise au nõbre des Crises parfaictes ou imparfaictes; vtiles ou dommageables; Salutaires ou

pernicieuses : parfaictes dis-je en son gendre, car d'elle mesme elle est imparfaicte.

La nature qui est le moteur, est forte ou debile : elle agit de son mouuement libre, ou prouoquee : l'eruption de verole, respond à ses efforts dont nous venons d'apprendre les differences.

La cause conjoincte est le sang receu au cuir, duquel les effects sont diuers selon qu'il est diuers en qualité ou quantité. De ceste diuersité naist la diuision de verole en grosse ou petite, blanchastre, noirastre, iaulnastre, rouge ou d'autres couleurs. Acre ou benigne : & ainsi des autres differences puisees de ces mesmes sources. Le subiect est le cuir, ou les parties qui luy sont proportionnees. Dont la verole est diuisee en interieure, ou exterieure, profonde ou superficielle, manifeste ou cachee.

Ie donne pour exercices aux escholiers de ramasser en tables toutes ces differences, de faire reueuë curieuse de celles que nous auons peu passer soubs silence & les reduire à nostre imitation methodiquement chacune à son chef

En quoy different la verole & la rougeole.

CHAPITRE III.

AVicenne les range soubs vne mesme espece & n'y treuue autre difference sinon de la cause efficiente & des accidents qui l'ensuyuent. Sçachés (dit-il) que toute rougeole est verole cholerique, & qu'il n'y a nulle differēce entre l'vne & l'autre sinon que la rougeole est cholerique & moindre en quātité, & à peine passe-elle le cuir & ce qui s'ensuyt. *lib. 4. Fen. 1. tract. 4. cap. 1.*

Il y a apparēce d'autrepart que ce sont especes differentes contenues soubs le gendre de pustules. Car tout ainsi que les fiebures putrides sont autant d'especes differentes qu'elles ont de causes differentes, & qu'il se treuue autant d'especes de tumeurs que d'humeurs qui les procreent : pourquoy ne distinguerons nous pas de mesme les especes de pustules par leurs causes ? Discernés vous pas le phlegmon de l'erysipele, en ce que l'vn se faict d'vn sang mediocre- *2. de diffe. feb. 2.*

mẽt craſſe, l'autre d'vn ſang meſlé auec la bile, ou du ſang ſeul (comme parle Galien au 2. à Glãcon Chapitre 1.) mais feruide & treſſubtil? La meſme diſtinction a elle pas lieu en la verole & rougeole? Que n'eſtabliſsés vous donques entre elles vne difference ſpecifique comme entre le phlegmõ & l'eryſipele? L'experience meſme nous faict iuger à l'œil qu'elles ſont bien differentes de nature, car elles ont leur regne à part, tantoſt il eſt annee de l'vne tãtoſt de l'autre. L'influence eſt bornee ores à la verole, ores à la rougeole, que s'il ſe retreuue vne diſpoſition particuliere & determinee en leurs cauſes, il eſt à preſumer que les effects ſont differents en eſpece.

A la verité ie confeſſe qu'il n'y a rien de ſi abſtru, & ſi inacceſſible aux ſens humains que la nature des choſes, les aiſles meſmes de noſtre entẽdement ſont trop freſles pour eſleuer leur vol à ceſte cognoiſſance, la raiſon ſe perd dans l'abiſme de ſes ſecrets, nous n'en parlons qu'en apparence, & ſouuent nous authoriſons par imaginatiõs preoccupees.

Pour moy ie voys de l'apparence & de la probalité és deux opinions con-

traires que ie viens d'exposer: quiconque voudra s'opiniastrer de part ou d'autre taillera de la besongne à son compagnon. Mais laissons les longues disputes à qui en voudra le plaisir, & resouldons nous à l'opinion d'Auicenne qui est la commune. Touts ou presque touts les autheurs comprennent la rougeole & la verole soubs vn mesme traicté, soubs la mesme definition, soubs les mesmes indications, soubs la mesme curation. Les differences que l'on y remarque, ne donnent nul ou peu d'aduantage ny d'vtilité en pratique, celles de fiebures & des tumeurs tirees de la diuersité de leurs causes changent les indications, & consequemment les remedes. Que si le sang verolique pour estre bilieux constituoit vne difference specifique, pourquoy n'en constituera-il d'autres pour estre melancholique ou phlegmatique? & ainsi nous irons multipliãt les especes sans necessité. La qualité incognüe de l'influēce celeste, comme elle se glisse insensiblement en nous & par moyens insensibles, aussi dispose-elle le sang & les humeurs, & les determine d'vne puissance plus admirable

que scrutable à reçeuoir vne mesme espece d'impression en formes differẽtes.

Quelles differences mettez vous entre verole & rougeole? dira quelque curieux. Ie n'en puis gueres adiouster d'autres à celles qui sõt quotées par le Prince des Arabes. En premier lieu la Rougeole se faict d'vn sang bilieux, la verole d'vn sang mediocre ou grossier qui souuent participe du phlegme & des aquositez. Aussi la rougeole ne faict que fort peu d'eminence au cuir, qui à peine se peut apperceuoir en sa naissãce, la verole en faict dés sa premiere sortie, qui s'esleuent sensiblement. De plus la Rougeole trauaille moins les yeux, neantmoins elle suscite plus de larmes auant que paroistre, & donne plus d'angoisses que ne faict la verole. Elle excite vne ardeur plus vehemente, mais moins de douleur de dos, & moins de prurit. La verole peche plus en quantité & moins en qualité que la rougeole, & sort pour l'ordinaire plus tard, & plus lentement qu'elle. Car la verole ne sort gueres auant la fin du troisiesme, ou au commencement du quatriesme, elle se va augmentant & multipliant lentemẽt

&petit à petit, & se termine par suppuration. La rougeole faict sa saillie au second ou troisiesme iour du plus tard, elle croist soudainement en nombre & en grãdeur, & disparoit insensiblement. Nous remettons les autres differences au Chapitre des prognostiques.

Erreurs de Fuchse touchant les differences de verole & rougeole.

CHAPITRE. IIII.

FVchse homme plus laborieux que subtil, ne s'est pas contenté de faire cas à part, & se desguerpir de l'opinion commune & bien reçeuë entre les plus doctes, mais ne pouuant se contenir en ses propres termes s'est porté à contradiction contre soy mesme, tesmoignage euident ou d'vn iugement foible, ou d'vne memoire fort labile. En ses institutions medicinales liure 3. section 1. Chapitre 6. Il diuise les exanthemes en ceux qui sont esleuez, & ceux qui sont larges & bas. Les premiers il les appelle

ſublimia, & dit qu'ilz ſe font d'vne humeur plus chaude & plus fluette, auec demangeaiſon, & que ce ſont ceux que les barbares nomment *variolas*, & les Allemans k*inds blattern*. Les autres il les appelle en latin *lata & humiliora*, & en Allemand k*inds flecken*, & dit qu'ils ſe font d'vne humeur plus froide & plus craſſe, & ſans prurit, & que ce ſont ceux que les modernes & Barbares nomment *morbillos*.

Au liure 5. de ſa pratique chapitre 9. *duplicia ſunt exanthemata* (dict-il) *quadam enim ſublimia quadam vero lata, ſublimia ab ijs qui barbaram ſectantur medicinam morbilli nuncupantur, germanicè autem* kinds blattern. *Lata & humilia barbaris variolæ germanis die* kinds flecken *appellantur*, & confirmant ceſte meſme ſentence au cōmentaire 9. du 6. des aphoriſmes, il conclud: *Cæterum quod latæ puſtulæ non ſint niſi à barbaris noſtræ ætatis medicis vocatæ variolæ lib. 5. de ſanādis corporis malis cap. 8. mōſtrauimus.* Voyez comme icy il veut que les puſtules larges & baſſes, ſoyent ce que l'on appelle *variolas*; & les hautes & releuees, ſoyent les morbilles des Arabes, tout au contraire de ce qu'il nous a en-

ſeigné en ſes inſtitutions. Quel moyen de l'accorder auec ſoy meſme touchant les noms? Voyons s'il eſt d'accord auec nous quant à la choſe. Comme il en ſoit du nom il maintient par tout que les exanthemes ſublimes ſe font d'vne humeur plus chaude & plus ſubtile, & les larges d'vne plus froide & plus groſſiere. Enquoy il a Galien pour protecteur, qui dict en propres termes que les puſtules ſublimes, telles que ſont les poinctues ſe font d'vne humeur plus chaude. Au contraire les larges, telles que ſont les plattes procedēt d'vne humeur plus froide, laquelle pour n'auoir pas grāde acrimonie ne peut exciter grand prurit. Ce qui ſe confirme au ſixieſme des epidimiques par l'exēple de Simon qui pendant l'Hyuer ſe trouua couuert de puſtules larges, & ſans grād prurit. Ces puſtules ne pouuoient prouenir que d'vne cauſe froide en vne ſaiſon froide; elles eſtoient ſans chaleur, puis qu'elles eſtoient ſans prurit, car il n'y a que la chaleur qui engendre prurit ou douleur, la chaleur mediocre cauſe demengeaiſon : ce qui eſchauffe auec violence eſt douloureux. La raiſon ſym-

6. aphoriſ. comme. 9.

6. epidem. comm. 2. t. 30.

bolise à l'authorité de Galien, & à l'opinion de Fuchse, car le propre de la chaleur est de pousser tousiours en auant & de releuer son œuure; tesmoing que l'eau boüillante rechauffe ses boüillons à proportion de la chaleur qui l'eschauffe & l'agite.

Si Fuchse mettoit en auant ceste opinion comme paradoxe és termes que ie la represẽte, ou auec autres raisons probables, i'honorerois la gẽtilesse & viuacité de son esprit en vne curiosité si loüable, mais qu'il la nous fasse valoir absolumẽt pour bonne & bien receuë de nos maistres, c'est ce que ie ne puis souffrir. Car pour parler franchement ie tiens auec Mercurial qu'il n'a pas bien entẽdu les Arabes, ny recognu par bonne experience les differences de verole & rougeole, & de plus qu'il a employé fort mal à propos le tesmoignage des Grecs. I'appreuue dis-ie & reçois ce iugement de Mercurial contre Fusche, mais i'impreuue son procedé. Il passe condamnation contre luy sans liquider ses oppositions, & sans le conuaincre. D'auantage ie treuue que Mercurial seroit aussi empesché que Fuchse de s'absoudre

d'erreur si l'on luy obiectoit qu'au liuret qu'il a faict des taches pestilentes chap. 3. il escrit que la matiere de ces taches est la mesme que des papules des Anciens, sçauoir les icheurs corrompues, & insignement putrefiees. Donc selon Mercurial ie conclus que la matiere desdictes taches, des papules des Anciens, & de la verole, est vne mesme chose; car au liure des maladies pueriles chap. 2. il veut que la matiere de verole soient les mesmes icheurs. Si ainsi est d'où procede ceste differēce si notable des effects en vne idētité des causes, & des subiects? sçauoir que tantost ces icheurs ne produisent que des taches, tantost qu'elles produisent des enleueures telles qu'elles se voient en la verole. Mais pourquoy n'engendrent elles pas plustost la rougeole, qui a plus d'affinité auec elles, que la verole qui en est bien dissemblable? Si vous y prenés garde de prés vous iugerés que ce dire de Mercurial authorise ce qu'il condamne en Fuchse. A vray dire il s'est acquitté dextrement en la refutation de Fuchse touchant les mots de rougeole & verole, monstrant qu'il les a interpretez

abusiuement contre l'intention de leurs autheurs. Mais il s'est porté fort legerement rendant sentence definitiue cõtre luy sans satisfaire à ses raisons, qui, pour la vray-semblance qu'elles ont, meritent bien d'estre refutees autrement que par vne simple negatiue, voicy l'argument de Fuchse, les pustules larges & basses se font d'vne matiere froide & grossiere, les pustules de rougeole sont basses & larges, donques elles se font d'vne matiere froide & grossiere. La maieure est de Galien, confirmee par l'authorité d'Hippocrate qui remarque pour maxime que les pustules larges sont moins prurigineuses, elles ne peuuent estre moins prurigineuses, qu'elles ne soient plus froides que les sublimes, dict Galien, d'autant que le prurit est vn effect de chaleur. Aussi sont elles d'vne matiere plus crasse, autrement elles ne s'applatiroient pas, car les eminences qui s'esleuent en poincte tesmoignent la soupplesse & obeissãce de leur causes.

Que respondez vous seigneur Mercurial? *Morbilli qui sunt humiliores tantùm abest vt fiant àmateria frigida, quàm certissimum est fieri eos à calidiore & tenui.*

Cela eſt conclure & non reſpondre: voſtre authorité a grand poids aupres de moy mais elle ne me ſatisfaict pas. Ie tiens ce diſcours pour apprendre aux ieunes comme ilz doibuent reçeuoir la doctrine des vieux ; non ſoubs leur ſimple aſſertion, mais ſoubs l'aſſeurance des raiſons, authoriſant les docteurs par leurs raiſons, & non les raiſons par les Docteurs.

Pour reſpondre à Fuchſe ie deſire que l'on ſçache que les puſtules s'eſpandent en l'argeur pluſtoſt qu'en hauteur, tant pour la chaleur & ſubtilité, que pour la froideur & groſſiereté de leurs cauſes, ie veux dire que le chaud & le froid peuuent produire ceſt effect.

La derniere partie de ma poſition s'accorde auec Fuchſe & me ſemble ſuffiſamment prouuee par les allegatiõs produictes en ſa faueur, pour preuue de la premiere ie requiers que l'on iette la veuë ſur les tumeurs bilieuſes, que vont s'eſtandant & eſlargiſſant par le cuir, auec ſi peu d'eminence, qu'à peine l'œil les peut il recognoiſtre pour vrayes tumeurs. Qui iugeroit que l'eryſipele meritaſt le nom de tumeur, ſi le tact n'y

recognoissoit non plus d'inegalité que l'œil ny recognoist d'eminence? L'herpes simple s'estend plus qu'il ne s'esleue. L'herpes neantmoins & l'erysipele sont effects ou de pure cholere, ou bien de cholere meslee auec le sang, ou auec quelque sanieaqueuse, selon la doctrine de Galien bien receuë és escoles. Mais pourquoy le mesme Galien dict il simplement & absoluemẽt que les pustules larges sont signes que l'humeur n'est ny chaulde ny subtile, mais fort froide & fort grossiere? Voicy son texte au 6. des epidemiques translaté par Cruserius: *Cuti inhærentium succorum curatio prorsum per fœtus & calida medicamenta præstatur: ac præcipuè si latæ pustulæ fuerint. Signum est enim earum succum non calidum, non tenuem sed admodum crassum & frigidum esse.*

[margin note, partly cut off: …. epidem. …omme. 2. … 3o.]

L'interpretation de ces parolles, ensemble la solution de toute la difficulté se peut commodement tirer de ces autres qui les suyuent. *Tubercula in acutum gracilescentia, & veluti turgentia calidorũ succorum germina sunt, contra se habentia frigidorum.* C'est à dire que les tubercules qui vont s'appetissants en poincte, & comme fretillants prouiennent d'hu-

meurs chaudes : les contraires, d'humeurs froides. Considerez s'il vous plaist que Galien ne compare pas icy les tubercules ou pustules qui s'esleuent en bosses ou grosseur notable, comme sont celles de verole, auec celles qui demeurent basses, sans paruenir à quelque eminence remarquable, telles que sont celles de rougeole. Mais il faict comparaison de celles qui se haussent en s'aiguisant & appetissant en poincte, auec celles qui se haussent en s'eslargissant, & s'appetissent au dessoubs. Selon ceste interpretation qui est trescertaine nous pouuons conclure sans difficulté que la rougeole est procreée d'vne humeur chaude, attendu qu'elle est fort large en sa base & va s'appetissant en poincte, au contraire la verole est moins chaude puis qu'il y a moins d'inegalité entre sa base & sa poincte, voire mesme la froideur de sa cause & ensemble sa grossiereté rebelle faict que souuent elle s'applatit au lieu de s'appoincter, ce qui est cas de grande rareté en la rougeole.

* *
*

Cinq Problemes touchant les differences de verole & rougeole.

CHAPITRE. V.

Premier Probleme.

POurquoy la rougeole excite elle moins de prurit que la verole?

Le contraire deburoit auoir lieu ſi les dernieres parolles que nous auons ſuſallegué de Galien ſont veritables, *turgentia tubercula calidorum ſuccorum germina eſſe; ipſa vero turgere ex pruritu atque dolore dignoſci:* que les tubercules fretillants ſont effects d'humeurs chaudes, & que les ſignes qu'ilz fretillent ſont le prurit & la douleur. Le mot de fretiller que les Grecs appellent ὀργᾶν ſe dict des maladies & des humeurs par metaphore ou tranſlation priſe des animaux chatoüillez à l'exercice venerien : Car tout ainſi que les brutes ſont en agitation perpetuelle, & ne peuuent s'arreſter en vn lieu pendant les eſlancements amoureux, de meſmes les hu-

Galen. 1. aphoriſ. comm. 22.

meurs, & les maladies nous chatoüillent, nous fretillent, & nous agitent quelquefois si rudement, qu'il ne nous reste ny repos, ny place qui nous aggree. Que si ce chatoüillement procede de chaleur, il est raisonnable qu'il se fasse resentir d'auantage ou la chaleur est plus grande & consequemment plus en la rougeole qu'en la verole.

Pour responce souuenez vous que Galien met en auant deux raisons, pourquoy les pustules larges sont moins prurigineuses que les sublimes. La premiere, par ce qu'estant estendues en largeur l'euaporation en est bien plus prompte & plus facile. L'autre, par ce que leur cause efficiente est moins acre. Ces deux raisons bien entendues tombent presques en vne, car en vn mot les pustules cuisent & demangent moins qui ont moins d'acrimonie, d'autant que la cuison & demangeaison sont effects de l'acrimonie. Mais l'acrimonie procede ou de la nature de l'humeur, ou de quelque cause accidentelle comme de putrefaction. Ie m'explique par le suject mesme de question affin d'abbreger le discours. Le sang qui faict

6. aphorif. comm. 9.

la rougeole comme plus bilieux est beaucoup plus acre & plus cuisant de sa nature que celuy de la verole, mais comme il est plus subtil, plus espars & dilaté par le cuir, il s'exhale & se dissipe soudainement auant qu'acquerir aucune qualité estrangere qui effarouche ou aigrisse sa poincte naturelle. Au contraire le sang autheur de verole est bien plus doux & plus bening de soy, mais plus poignant & mordicant à cause de la chaleur accidẽtelle qui luy est acquise par le long sejour qu'il faict en la partie qu'il possede, & par la putrefaction qui luy suruient. D'où naist que non seulement il cuit & demange, mais aussi ronge & deuore son subiect, & souuent tout le voisinage iusqu'aux os, ce que ne faict pas la rougeole.

Second Probleme.

MAis pourquoy la rougeole excite-elle moins de douleur de dos que la verole?

6. epidem. comment. 2 t. 30. Ce qui est mediocrement chaud (dit Galien) cause seulement la demangeaison, mais ce qui eschauffe auec violence cuit & deult soudainement. Neantmoins

Neantmoins l'experiēce nous faict voir ce qu'Auicenne nous enseigne, sçauoir qu'en la rougeole *inflammatio est vehementier & dolor dorsi minor* : l'ardeur & l'inflammation est plus vehemente, & la douleur de dos moins ennuyeuse qu'en la verole. *au lieu preallegué*

Est-ce point (comme dit le mesme Auicenne) parce que de l'abondance du sang plus excessiue en la verole qu'en la rougeole, la chaleur est accreuë, & la veine caue, qui va le long du dos bādee & estenduë oultre mesure? consequemment la douleur s'aigrit tant par la distention des veines, que par l'intemperature du sang? *Ibidem.*

Troisiesme Probleme.

POurquoy la rougeole s'empare-elle moins des yeux que ne faict la verole?

C'est fort rarement que les yeux se treuuent chargez de rougeole, mais fort souuent les verrés-vous parsemés de bouttons de verole, Auicenne la ainsi escrit : si bien il semble se contredire adioustant que les larmes sont plus copieuses, & la douleur des yeux plus

grande en la rougeole qu'en la verole, ſigne euident que les yeux ne ſont pas libres des aſſauts de rougeole non plus que de verole.

Dirons nous que le ſang bilieux cauſe de rougeole fait reſentir aux yeux les eſclatz de ſes boüillons, mais qu'eſtant fort ſubtil & fluet il eſt ſoudain diſſipé auant qu'il puiſſe s'y affermir? Ne laiſſe pas pourtant d'vn plein abord de cuire & de tirer des larmes par ſon acrimonie. Au contraire le ſang verolique comme moins piquant, eſt moins douloureux du commẽcement: cõme plus groſſier s'attache, s'aglutine, & ſe met en pleine poſſeſſion des parties qu'il aborde, les trauaille plus longuemẽt, & ſouuent aiguiſe ſa poincte par ſa longue demeure, dont arriue intereſt notable. A qui la veuë en reſte fort diminüee, qui en perd vn œil, qui les deux, ce qui n'arriue que du tout extraordinairement en la rougeole.

Quatrieſme Probleme.

LA verole eſt-elle plus frequente que la rougeole?

L'experience le monſtre ainſi en nos climats Septentrionnaux,& la raiſon en eſt claire, d'autant que le ſang y eſt plus froid, plus humide, plus phlegmatique & moins bilieux: le contraire peut eſtre veritable és pays Meridionnaux, pour les raiſons contraires.

Cinquieſme Probleme.

L*Aquelle des deux maladies nous aſſaut la premiere?*

Celle à laquelle nous ſommes plus diſpoſez, ſoit ou par noſtre temperature naturelle: ou par l'humeur qui nous predomine, ou par la façon de viure que nous tenons, ou par l'influence celeſte. Neantmoins pour parler abſoluëment, comme le premier aage dõne plus libre entree à ces maladies que les aages ſuyuãts, & les corps plus chauds, plus mollaſſes & plus humides enſemble tels que ſont ceux de ce premier aage, courent pluſtoſt fortune de verole que de rougeole, il eſt probable que pour l'ordinaire la verole doibt tenir le premier rang.

Les signes precurseurs de verole & Rougeole.

CHAPITRE. VI.

ENtre les signes de verole aucuns sont auant-coureurs, autres sont pathognomoniques, autres prognostiques. Les auantcoureurs sont ceux qui paroissent auant l'eruption des pustules : les pathognomoniques naissent auec la maladie, constituent son essence, & ne disparoissent qu'auec elle. Les prognostiques nous monstrent quelle en doibt estre l'issuë, bonne ou mauuaise, salutaire ou mortelle, longue ou briefue. Les auantcoureurs sont equiuoques & communs à plusieurs especes de maladies, consequemment incertains & trompeurs, le moyen de nous y asseurer est de les recognoistre en gros & en destail sans en mespriser aucun, & les confronter curieusement auec ceux qui accompagnent les autres maladies esquelles ils sont communs. Ce qui rend le iugement plus difficil est que le nombre des signes n'est pas tousiours bien com-

plet, tantoſt les vns manquent tantoſt les autres: fort rarement ſe fait-il rencontre de tous enſemble. Moindre en eſt le nombre moindre en eſt le mal. Car autant de ſignes, autant de ſymptomes, deſquels la pluſpart ſont actions leſees des parties principeres. Auſſi la legereté des ſignes donne coniecture euidente de la legereté des cauſes, & des cauſes l'on tire conſequence de la maladie.

Auicenne nous rapporte ſi fidelemẽt touts ces ſignes qu'il me ſemble ſuperflu d'en faire autre denombrement que celuy meſme qu'il nous a laiſsé par eſcrit, Quelquefois (dict-il) auant que la verole paroiſſe l'on ſent douleur de teſte, du goſier, de la poictrine, du dos: de grãds points par les mẽbres, vne demangeaiſon au nez: des angoiſſes, des terreurs paniques en dormant, des treſſaillemẽts, vne peſãteur vniuerſelle, & particulierement à la teſte, tremblemẽt de iambes, ſignamment quand on ſe veut leuer ou coucher, la reſpiration eſtreincte & empeſchee, palpitation de cœur, ſeichereſſe de bouche, rougeur des yeux, & de la face, auec larmes, & inflammation, la voix rauque, le crachat

au lieu cy deuant allegué par diuerſes fois.

espais, plusieurs petites taches s'esleuent, & auec tout cela vne fiebure confuse.

Ie n'ay rien oublié du texte d'Auicenne mais i'ay changé l'ordre pour soulager la memoire des apprentifs, affin que plus facilement & plus promptement ils puissent réduire chaque signe à son chef particulier. Les douleurs, les poinctes, le prurit, les angoises sont actions deprauees du sens du tact. Les terreurs en dormant, sont effects de l'imagination deprauee, à quoy l'on peut adiouster les delices. Les tressaillements, les pesanteurs de membres, les tremblemẽts, la respiration estreincte tesmoignent l'offence de la faculté motrice. Ie range les pesanteurs soubs la faculté motrice, & non soubs la sensitiue : m'arrestant à l'opinion de Galien, plustost qu'à celle de Campolongue. Car la pesanteur des parties dict Galien, rend preuue que la faculté des muscles & des nerfs est debilitee, & aggrauee, d'où vient qu'à peine peut elle soustenir le corps. Touts les symptomes susmentionnez dependẽt de l'offence de la vertu animale, de laquelle nous puisons les principaux &

2. pronost. t. 6. & 7.

plus apparents indices de la verole future. Les autres facultez ont bien bonne part à ses atteintes, mais nous ne pouuons pas tirer de leurs offences aucune preuue suffisãte de ce que nous recherchons. C'est pourquoy Auicenne n'en faict nulle mention, fors de la palpitation de cœur, comme d'vn symptome de la vertu vitale fort extraordinaire aux fiebures synoches, ou ephemeres autres que celles de verole.

La soif, & la perte d'appetit (qui sont accidents de la faculté naturelle) arriuent si communement à toutes sortes de fiebures que ce seroit abuser de l'estude & de la patience du lecteur d'en faire liste à part entre les signes de question puis qu'il est parlé de fiebure concluse, aussi sont-ce signes fort equiuoques. Touts les autres signes sont symptomes contenus partie soubs les qualités, partie soubs les excrements changez. Les signes qui distinguent la verole de la rougeole sont facils à colliger de leurs differences. Pour en faire distinction auec moins d'incertitude, il est bon de ietter l'œil sur la saison de l'ãnee, & sur la constitution du temps present

& paſſé, ſur l'aage, la complexion, l'humeur, l'habitude, la nourriture du patient, s'informer s'il a point eſté en lieu ſuſpect, ſi iamais il s'eſt reſenty de rougeole ou verole, & ſi ç'a eſté legeremẽt ou en abondance: bref ſi l'vne ou l'autre de ces maladies regne populairement, lors que touts ou la plus part, ou les plus pregnants indices ſymboliſeront à noſtre aduis, il ſera bien fondé: s'il y a de la contrarieté, ou repugnance, nous ſurſoirons noſtre iugement crainte d'eſtre trompez.

Signes pathognomoniques de verole & rougeole.

Chapitre. VII.

Les ſignes pathognomoniques ſont tellement inſeparables des maladies qu'ilz commencent & finiſſent auec elles; Si bien que l'on peut dire auec aſſeurance que là où ils ſe retreuuent, là de neceſſité ſe retreuuent les maladies deſquelles ils ſont ſignes, & reciproquement il eſt impoſſible que les maladies ſubſiſtent ſans eux, d'où vient qu'au-

cuns les appellent concomitãs. Inseparables sont ils mais non pas immuables, car ils chãgent & varient auec les temps des maladies qu'ils accompagnent. Ainsi la verole du commencement paroist comme des testes d'aigueilles semblables au millet dit Auicenne, en son augment elle se monstre plus manifestement & se dilate : en son estat elle s'emplit de sanie, vient à matiere & se blanchit : en sa declinaison elle se desseiche, & se tourne en croustes de diuerses couleurs, qui tombẽt par apres.

La rougeole en son commencement est plus platte & plus estenduë en soy : augmentãt elle se dilate plus en largeur qu'en hauteur, s'esleue neantmoins vn bien peu en poincte, en son esclat elle est au comble de sa hauteur & largeur, mais tousiours si peu esleuee que son eminence est difficile à iuger: desja sur la fin de l'estat elle commence à se resoudre & dissiper insensiblement. Finalement en sa declinaison elle se resoult entierement. Du commencement il n'est pas bien aisé de discerner ces maladies l'vne de l'autre, mesmes les plus clairs-voyants s'y treuuent quelquefois

douteux ou trompez. C'eſt pourquoy nous auōs trouué bon au Chapitre precedent que l'on priſt garde à toutes les circonſtances tirees des temps, des perſonnes, & des lieux, outre leſquelles on ſe ſouuiendra que la couleur eſt plus iaunaſtre en la rougeole qu'en la verole, & la ſortie plus prompte, & l'accroiſſement plus ſoudain tant en grandeur qu'en nombre. Quand au progrés la differēce en eſt ſi apparente que meſmes les plus groſſiers & moins experimentez ne s'y peuuent meſprendre, ſi ce n'eſt faute d'yeux pluſtoſt que de iugement.

Ie dis qu'il faut prendre ſoigneuſe garde à touts les indices enſēble, parce que bien ſouuent eſtants conſiderés ſeparement ilz ſe treuuent abuſifs & defectueux, là où ioincts & vnis ilz donnent quelque certitude. Pour exemple nous ſuppoſons que la verole paroiſt en ſa ſortie plus rouge, & la rougeole plus iaunaſtre (ainſi ſe voit il pour l'ordinaire) *at nimium ne crede colori*, fol qui s'y aſſeure. Les couleurs ſont variables de part & d'autre, ſelon les diuerſes diſpoſitiōs, & les diuers meſlanges de leur ſubiect

Il eſt neceſſaire de ramaſſer les autres coniectures en vn bloc, & recognoiſtre ſi elles ſymboliſent entre elles, & auec la couleur ou non, & au cas qu'il s'y rencontre de la contrarieté, l'on aura eſgard à la pluralité de voix, ou bien à la force & importance d'icelles, car entre les ſignes aucuns ſont plus pregnants que les autres. Pour y aſſeoir iugement plus certain nous ferons reflexion ſur leurs cauſes, deſduictes partie és diſcours precedents partie és ſubſequents.

Raiſon des ſignes ſuſmentionnez tant en general qu'en particulier.

CHAPITRE VIII.

IL n'eſt pas bon Iuriſconſulte qui parle ſans loy, ny bon Medecin qui parle ſans raiſon. La loy eſt l'appuy & le fondement des Legiſtes, & la raiſon des Naturaliſtes. Celle que nous recherchons à preſent eſt fondee ſur la diuerſité tant de la cauſe qui produit ces ſignes de queſtiõ que du ſubiect qui les reçoit. Ces ſignes conſiderez en eux meſmes

sont autant de passions: leur cause est le sang: leur subiect sont diuerses parties du corps. Le sang les produict de soy, ou par ses vapeurs. Son action se diuersifie selon les differences de sa quantité, de ses qualités, de ses mouuements. Le subiect n'y apporte pas moins de varieté; le site des parties, la conformation, le sentiment, l'vsage, l'action touts ensemble, & chascun à part soy y causent de grands changements. Voyla quand au general.

Quand aux particuliers, si la douleur de teste est auec pesanteur, elle prouient de la quãtité du sang, ou de ses vapeurs: le sang rend vn plus grand poid que ne font ses vapeurs, & engendre vne corrosion plus cuisante lors qu'il y a de l'acrimonie. Les vapeurs font vne distraction plus violente. Rarement la douleur peut elle estre sans pulsation estant causee de la ferueur & ebullition du sang, ni sans agitation vehemente & inflammation des esprits. Elle est bien plus forte & poignãte aux membranes, & autres parties nerueuses, qu'aux veines & arteres, & plus en celles icy qu'en la substance du cerueau. Si elle

s'empare du pericrane elle eſt ſuperficielle, & s'aigrit par l'attouchement de la teſte, ou ſeulement des cheueux. Celle des meninges eſt plus profonde, & reſpond à la racine des yeux.

La douleur de la gorge & de la poictrine & les poinctes que l'on reſent aux membres procedent partie des vapeurs acres, partie du ſang meſme qui commence à y affluer. Celle du dos eſt cauſee de l'abondance du ſang boüillonnant qui bande & eſtend auec violence les deux grands vaiſſeaux, ſçauoir la veine caue, & l'artere *aorta* qui prennent leur carriere le long de l'eſpine.

Le prurit du nez vient partie de la chaleur du ſang, qui eſtant agité ſe iette à l'embouſcheure des veines: partie des vapeurs mordicantes qui y ſont eſlancees tant du cerueau, que des parties ſubiacentes. Il eſt notoire que ce prurit peut prouenir du ſang, puis que l'on le reſent de meſme ſur le poinct de quelque hemorrhagie.

Auſſi peut il prouenir des vapeurs, puis que les enfants en ſont trauaillez d'ordinaire lors qu'ilz abondent en matieres vermineuſes, qui ne peuuent leur don-

net au nez que par leurs fumees.

Les angoiſes ſont eſpeces de douleur ſourde qui ne ſe peut facilement exprimer, prouenante tant de la ferueur & emotion du ſang, & des eſpritz fretillants & poinctillans, que de leurs vapeurs.

Les fumees du ſang aduſté ou acre s'ahurtant à la ſubſtance du cerueau donnent les eſpouuentes. Et rencontrãt les principes des nerfs cauſent le treſſaillement.

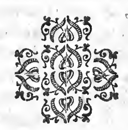
La peſanteur de teſte & de tout le corps ſuyt la quantité du ſang. De la meſme ſource naiſt l'oppreſſion de poictrine: outre qu'eſtants les poulmons oppreſſez par les vapeurs, & la neceſſité de reſpirer accreuë par l'ardeur febrile, la reſpiration ſe redouble, & ſe treuue courte. Le cœur palpite reſſentant les meſmes allarmes. La peſanteur & le trouble vniuerſel de touts les membres font chanceler & trembler les pieds & iambes ſoubs le faix, lors principalement que le corps s'eſbranle pour ſe leuer ou coucher. Les humidités du cerueau fondües par la chaleur s'eſcoulent & ſe gliſſent partie ſur les

yeux, d'où viennent les larmes, partie ſur la bouche & le goſier, où s'arreſtant elles ſe lient & s'aglutinent auec les vapeurs feruides eſleuees des veines, des hypochondres, & de la poictrine; elles s'eſpaiſiſſent par ce meſlange, redoublẽt la chaleur & la ſeichereſſe de la bouche, rendent le goſier aſpre & inegal, & la voix enroüee.

Les yeux & la face ſont rouges & flamboyants par le concours du ſang & des vapeurs ſanguines.

Les meſmes vapeurs teignent ſouuent & colorent les eſpaules, le dos, les bras de petites taches rouges qui ſont comme l'auantgarde de verole.

Quand à la fiebure nous en auons diſcouru pleinement. Il ne reſte auſſi nulle difficulté touchant les autres indices qui ne puiſſe ſe reſoudre par les diſcours precedents. Venons donques aux prognoſtiques.



Prognostiqnes de verole & rougeole.

CHAPITRE. IX.

Nous auons cy deuant enseigné comme la Crise est vn soudain changement à mieux ou à pis, à salut ou à la mort, & r'apporté la verole au nombre des Crises, voyons maintenant s'il y a moyen de preuoir à quelle fin elle encline, & consultons les augures pour tirer quelques presages de l'euenement.

Auicenne nous peut seruir d'oracle car il s'est monstré assez exacte en ses obseruations, mais au reste vn petit difficil pour les apprentifs, faute de methode. En somme tout le iugement qu'il en faict, & ce que l'on y peut adiouster est fondé sur la consideration des forces princieres qui gouuernent tout ce microcosme, & sur la cognoissance des causes estrangeres qui le trauersent. Ceste cognoissance depend des coniectures, & les coniectures se tirent des effects. Representons nous en premier lieu les effects qui nous sont sensibles, puis

puis nous ferons reflexion sur les causes plus esloignees de nos sens.

Les effects sont ou la maladie mesme, ou les symptomes : leurs euenements se changent & diuersifient selon la condition des subiects & la diuersité des circonstances des temps, des lieux, des personnes. Ainsi le prognostique se doibt reduire soubs la consideration des maladies, des symptomes, des subiects, & des circonstances susdictes.

La maladie de question est vne espece de pustules, és pustules nous considerõs la qualité & la quantité, le temps, la façon, & le lieu de leur eruption.

Auicenne n'oublie pas vne de ces considerations mais il est confus en son rapport; I'y adiousteray seulement l'ordre qui y manque pour seruir d'exemple aux escholiers à faire pareil exercice.

Les pustules vertes, & violettes sont mauuaises (dit Auicenne) & d'autant pires que plus elles approchent de la noirceur.. Les blãches sont meilleures, sur tout si elles sont petites en nombre, & non en grosseur, si elles sortent facilement & dés le troisiesme iour ou enuiron apres le commencement de la fieb-

ure. Les blanches qui sont grosses & copieuses, sans qu'elles se touchent l'vne l'autre approchent en bonté des precedentes. Que si elles se touchent, & sont contiguës, ou naissent l'vne sur l'autre elles sont mauuaises. Les blãches dures, druës & menuës qui sortent à peine sont à craindre, si bien du commencement elles donnent bonne esperance, car difficilement viennent elles à maturité, & se terminent à quelque indisposition fascheuse. Celles qui tãtost paroissent tantost disparoissent sont dangereuses, principalement si elles sont violettes, gluantes, larges & profondes, adherentes l'vne à l'autre, & rarement se rencontrent-elles qu'il ne suruienne syncope.

Que si la force se treuue capable de leur resister, souuent elles degenerent en vlceres corrosifs malings & disepulotiques. Voyla les prognostiques d'Auicenne tirés des pustules mesmes.

Voicy ceux qu'il tire des symptomes. Il faut sur tout prendre garde à la respiration & à la voix, dit-il, si l'vn & l'autre sont loüables la chose est saulue, si la respiration est fort frequente la vertu man-

que, ou bien il y a quelque abſcés au deaphragme. Si la ſoif eſt vehemente, auec angoiſes & inquietudes, & froidure aux extremitez, la mort s'approche, de tant plus ſi les puſtules deuiennent vertes, & ſi elles ont eſté longues & tardiues à faire leur ſortie, ſi l'on piſſe le ſang, puis les vrines ſe noirciſſent, c'eſt ſigne mortel. Le meſme ſe doibt entendre du flux de ventre ſanguinolent, verdaſtre ou ſemblable aux laueures de chair, car il emporte ſon homme lors principalement que la vertu eſt debile. Pluſieurs auſſi meurent ſuffoquez de ſquinance. C'eſt moindre mal quand la fiebure precede la verole que quand elle la ſuit. Que ſi elle eſt legere, & ſe diminuë par l'eruption & accroiſſement des puſtules, ſi les ſymptomes ne ſont pas grands la verole eſt ſalutaire.

Touchant le ſubject, la verole qui s'empare des tuniques interieures cachees à nos yeux outre qu'elle nous menace d'vn danger eminent de mort prochaine, elle entraine à ſa queuë vne Iliade d'accidents treſgriefs & treſ-importuns qui ſouuentesfois ne finiſſent qu'auec la vie. Celle qui paroiſt à nos

yeux eſt moins dangereuſe à la vie, mais à qui elle enfante des miſeres & des regrets autant inſupportables que la mort meſme. La face, les yeux, les narines, le goſier ſont ſouuẽt deſ-honnorez de ſes marques, & leurs fonctions incommodees ou peruerties, ou du tout aneãties par ſes atteintes.

Les circonſtances aggrauent le danger: les ſaiſons, les tẽps, les lieux chauds ou froids outre meſure ſont plus perilleux que les temperez, ſur tout ſi l'air eſt peſtilẽt ou infecté ſoit ou par quelque influẽce ennemye, ou par quelque vapeur virulente & contagieuſe ſuſcitee de la corruption des corps morts non enſeuelys, des mareſts, des voyries, & cloaques immondes & abominables. Les vieux courent plus grand fortune que les ieunes, plus ceux qui regorgent de cacochymie, que ceux qui abondent en bon ſang; Et plus encor ceux icy que ceux qui tiennent la mediocrité: plus ceux qui viuent ſans regles & ſans bornes, que les mieux reglez.

Finalement plus les imbecilles naturellement ou par accident, que les robuſtes d'habitude ou de complexion,

qui maintiennent leurs forces & leurs actions princieres vnies & vigoureuses par bon regime.

Les prognostiques de verole se doibuent appliquer proportionnement à la rougeole. La difference qui s'y retreuue naist de la qualité du sang, lequel estant plus feruide & plus bilieux en la rougeole faict plus promptement son eschet, & auec plus de violence, mais aussi se resoult-il plus soudainement & plus parfaictement : d'où vient que la rougeole est de moindre duree, & que ne laissant point ou peu de reliquas, aussi ne laisse-elle, si ce n'est fort rarement, aucun accident apres elle. Neantmoins pour copieuse qu'elle soit elle n'oste pas la crainte de tomber par apres en verole.

Raisons des prognostiques de verole.

CHAPITRE. X.

LEs maladies reçoiuent quelquefois des changemens extraordinaires & monstrueux qui surpassent l'art de

predice, dict Auerroës: neantmoins si nous nous rendons curieux obseruateurs de tout ce qui se passe autour des maladies, auant que precipiter nostre iugement, difficilement y pourrons nous estre trõpés. Le prognostique de verole se puise des coniectures, & les coniectures s'appuyent & s'asseurent sur la cognoissance des causes. Des causes doubteuses les coniectures ne sont qu'incertaines, & des coniectures incertaines les prognostiques mal asseurez. Quelle donques est nostre cognoissance telle doibt estre la prediction. Sçauoir est doubteuse és choses doubteuses, asseuree és asseurees; C'est pourquoy il est necessaire de nous mettre en deuoir de rechercher les causes des euenements que nous nous sommes figurez au chapitre precedent, toutes lesquelles sont fondées ou sur l'estat & action de nostre nature, ou sur la grandeur de noz maux.

Nous auons en premier lieu condamné les pustules vertes, violettes & plombees, par ce qu'elles tesmoignent la violence de la ferueur: plus elles tirent sur le noir pires sont elles, si ce n'est lors

qu'elles procedent d'vn ſang noir & melancholique de ſoy, autrement la noirceur ſe faict ou par extinction de chaleur, ou par vne extreme aduſtion & conſomption.

Les blanches ſont meilleures, car elles monſtrent vn ſang phlegmatique & plus doux, vne chaleur moins cuiſante, ou que la matiere ſe cuit.

Les petites en nombre, groſſes neãtmoins en eſtendüe, entant que petites en nombre ſont ſignes que la quantité de l'humeur n'eſt pas grande. En tant que groſſes monſtrent que leur cauſe eſt obeiſſante, & que la vertu expultrice la maiſtriſe, & gouuerne auec puiſsãce. Le meſme ſe collige de la facilité & promptitude de l'expulſion. Celles qui ſont plus copieuſes denotent plus grande abondance d'humeur : que ſi elles s'eſleuẽt l'vne ſur l'autre, ou ſont cõtigües; c'eſt ſigne ou que le mouuement de nature eſt inegal, ou qu'il y a diuerſité d'humeurs.

Les blanches drües menües & tardiues à ſortir donnent bonne eſperance du commencement à cauſe de la blancheur; mais en tant que drües, elles ſi-

gnifient abondance d'humeur. Entant que menües & tardiues, elles mõstrent que l'humeur est grossiere, rebelle & difficile à cuire, & la faculté expultrice imbecille ou oppressee.

Celles qui r'entrent sont marques infaillibles de debilité de nature, & d'vne resistence maligne & opiniastre de l'humeur. La malignité se descouure à l'œil par la couleur verdastre, violette, ou noirastre : l'opiniastreté par la tenacité, par la largeur, la profondeur, & l'adhesion des pustules, les vnes aux autres. Comme malignes elles causent syncope soudain qu'elles donnent au cœur, non sans peril eminẽt de la mort. Que si par force, & bonté de nature l'on vient à se redimer du tombeau, du moins l'on y laisse du sien ; & peu souuẽt arriue qu'il n'en demeure quelque partie tronçõnee ou vlceree. Car difficilement la malignité se retreuue sans acrimonie, n'y l'acrimonie sans corrosion.

La difficulté de respirer ou de parler naist partie de la vehemence de l'inflammation, partie de la resolution ou oppression de la vertu, partie des pustules, & autres abscés engendrez és parties

pectorales par la contraction du sang verolique.

La soif importune & les inquietudes suyuent l'ardeur interne, & l'emotion du sang fretillant & boüillonnant.

Lors que les extremitez se refroidissent la chaleur vitale s'esteint & s'esuanoüit, ou bien elle se retire vers son centre auec le sang qui y est attiré par l'inflammation interieure, comme par vne ventouse. Alors la mort est à la porte, de tant plus si les pustules ont esté lentes & tardiues, & pechent en couleur. Et si bien l'Apollon des Medecins au septiesme des Aphorismes rendant son oracle sur la froideur des extremitez qui suruient és maladies aiguës n'en presage rien d'auantage que κακόν c'est à dire mauuais : Neantmoins nous deuons interpreter le mot de κακόν par celuy de θανάσιμον c'est à dire mortel, dont il a vsé au quatriesme des aphorismes. La noirceur de l'vrine signifie le mesme que celle de la verole. Le flux de sang par le ventre, par la matrice, & par l'vrine prouient de l'abõdance du sang, de son agitation, de son ebullition, de son acrimonie. L'acrimonie n'est pas

aphori. 1.

aphor. 48.

ſans douleur, & cauſe par fois vne dyſenterie fatale, des vlceres incurables aux reins, à l'amarry, à la veſcie, & en d'autres parties interieures. Le flux verdaſtre prouient d'vne humeur erugineuſe ou porracee qui teſmoigne l'ardeur des parties naturelles. Celuy qui eſt ſemblable aux laueures de chair monſtre que le foye ne faict plus de bon ſang; ou bien que ſa chaleur exceſſiue fond & liquefie les humiditez, leſquelles meſlangees auec le ſang luy rabbatēt la rougeur. Il n'y a point de doubte que tous ces ſignes qui rendent preuue d'vne debilité grande, voire preſques extremes des facultez naturelles ne ſoient funeſtes & ſans eſpoir, ſi toſt que la vertu vitale ſe laiſſe eſbranler. Quand à la ſquinance c'eſt vne inflammation du laxinx ou de la gorge, elle eſt interieure ou exterieure. L'interieure d'elle meſme eſt treſaiguë & mortelle, principalement lors qu'elle ne ſe peut deſcouurir à l'œil, l'vne & l'autre empeſche la reſpiration, & la nourriture fermant le paſſage à l'air & au viure. Ce n'eſt pas ſans ſubjeɑ ſi nous ſommes comme au deſeſpoir lors qu'elles ſuruiennent à la

verole.

Touchant la fiebure nous verrons en nos Problemes s'il eſt meilleur que la verole la ſuyue ou qu'elle la precede. Notons ce pendant que ſa continuation eſt dangereuſe, par ce qu'elle monſtre que le foyer ſe fomente & ſe couue à l'interieur.

Les raiſons des ſignes ſalutaires ſont ſi faciles, que ce ſeroit faire tort aux lecteurs de nous y arreſter.

Les raiſons des prognoſtiques tirez de la diuerſité des parties offencees ſe peuuent partie colliger des diſcours precedents, partie des vſages & fonctions de chacune d'icelles. Ce qui ſe trouuera de difficile touchant les circonſtances, & la comparaiſon de la verole auec la rougeole nous l'eſclaircirons en nos Problemes.



Cinq Problemes touchant les prognostiques de verole & rougeole.

CHAPITRE. XI.

Premier Probleme.

LA petite quantité des pustules est-elle preferable à la grande ?

Ainsi l'auons nous appris d'Auicēne & confirmé par raison, colligeant de peu de pustules le peu de matiere peccante.

D'autrepart le petit nombre est fort suspect, par ce qu'i lengendre vn iuste soubçon qu'il n'y ayt du manquement en la vertu expultrice, ou de l'opiniastreté en l'humeur : de tant plus que l'on recognoist par experience iournaliere que ceux qui en ont esté traictez plus legerement sont plus subjects à recidiue, ce qui ne peut arriuer que des reliquas delaissez apres l'expulsion imparfaicte.

Ie responds en premier lieu absolument auec le diuin Hippocrate que *nihil*

parum criticũ, rien de peu n'eſt critique. Les petites euacuations dit Galien teſmoignẽt ou l'oppreſſion ou l'impuiſsãce de nature. Que ſi elles apportent moins d'eſclandre auſſi donnent elles moins d'aſſeurance d'entiere & parfaicte guariſon & plus d'apprehẽſion de recidiue. *1. pronoſt. t. 2.*

Ceſte reſponce neantmoins n'eſt pas abſoluë qu'elle ne reçoiue des exceptions, car ſupposé que la cauſe ſoit petite en quantité, quel inconuenient que l'effect l'enſuyue? L'euacuation critique eſt entiere & accomplie lors qu'elle eſt proportionnee à la quãtité de l'humeur qui s'euacuë. Mais cõme iugerez vous ſi l'humeur verolique eſt copieuſe ou non? me dira quelqu'vn, ie le colligeray tant du paſsé que du preſent. Ie m'informeray des mœurs, des humeurs, des exercices, bref de toute la nourriture & conſtitution naturelle du patient. Ie ietteray l'œil ſur touts les accidents qui ont precedé, & qui accompagnent la verole. Si la bonté de la nourriture & de la conſtitution ſymboliſe à la legereté des accidents, & reciproquement la legereté de ceux icy à la bonté des autres, ie tireray argument certain, ou

plus que probable qu'il n'y a pas grand excés ou ſuperfluité dans le corps. Ie feray iugement du contraire par les ſignes contraires.

Ie reſponds en ſecõd lieu qu'Auicẽne pour tirer vn prognoſtique fauorable de la petite quantité des puſtules accouple la groſſeur à la petiteſſe de leur nombre, monſtrãt par leur groſſeur la ſoupplesse de leur cauſe, & la force du moteur, d'où l'on doibt inferer que lors que les puſtules ſont groſſes, la petiteſſe du nombre ne ſe peut imputer ſinon à la petite quantité de l'humeur, dont elles ſont procreées & conſequemmẽt qu'en tel cas leur petite quantité eſt preferable à la grande.

Second Probleme.

EST il plus expedient que la verole ſuruienne à la fiebure, ou la fiebure à la verole?

a 4. tract. 4. c. 6. Auicenne iuge qu'il eſt plus ſalutaire que la verole ſuruienne à la fiebure que non pas la fiebure à la verole. A quoy il ſemble contrarier par apres lors que

2. 4. tract 1. c. 60. mettant en ieu les ſignes critiques tirez des apoſtumes, il dict que c'eſt bien

plus grand mal quand és fiebures aigues il furuient apoftumes aux emonctoires, comme foubs les oreilles, és aifcelles, aux aifnes, aux extremitez : que quand la fiebure furuient aux apoftumes à caufe de leur putrefaction. Le bubon & charbon qui preuient la fiebure (dict Fernel) donne augure d'vne pefte plus benigne, & que le cœur fort & robufte faict promptement la defcharge d'vne partie du venin qui l'attaque. Que s'il paroift apres la fiebure c'eft vn indice tref pernicieux qui tefmoigne que l'humeur domine, & que la nature eft prefques vaincüe & fupplantee. Mais pourquoy s'il eft meilleur felon le mefme Hippocrate, que la fiebure furuienne à la conuulfion, que non pas la conuulfiõ à la fiebure, ne dirons nous pas le femblable de la verole?

2. de abdit. rerũ cauſ. c 12.

2 aph. 16.

Pour refpondre plus clairement, il eft bon de diftinguer fi la fiebure qui precede la verole ceffe à l'eruption des puftules ou non. Si elle ceffe il n'y a nulle doubte qu'elle ne foit plus fauorable que celle qui furuient par apres, d'autant qu'elle rend tefmoignage que la Crife eft parfaicte, & que l'inflammati-

on interne eſt eſteinčte par la metaſtaſe de l'humeur qui la ſuſcitoit. Si la fiebure ne ceſſe point, ou elle diminüe, ou elle s'ẽtretiẽt egale, ou elle va s'augmẽtant. Si elle diminüe elle n'eſt pas ſi fauorable que ſi elle ceſſoit abſoluement, mais ſi eſt elle manifeſtement preferable à celle qui ſuruient, car elle ſignifie autant de diminution de ſon foyer. Si elle ſe conſerue egale ſans ſurcroiſt d'aucun accident malin, moindre mal encores que celle qui ſuruient; d'autant qu'elle rend preuue de la reſiſtence que faiɛt la nature à ſon contraire; là où celle qui ſuruient monſtre que la putrefaction gaigne le deſſus. Si elle va s'augmentant elle eſt autant ou plus dangereuſe & funeſte que celle qui peut ſuruenir. Ceſte diſtinction ſert d'interpretation au dire d'Auicenne touchant noſtre probleme.

de abcés qui uiennent apres les fiebures aigües

Quand aux abſcés qui ſuruiennent aux fiebures aigües, ilz deſcouurent touſiours l'impuiſſance ou oppreſſion de nature, d'autant que les maladies aigues comme prouenantes d'humeurs chaudes & fluetes font leurs criſes par euacuatiõ & non par abſcés: doncques les

les abſcés qui leur ſuruiennent ne donnent autre preſage, ſinon d'vne matiere rebelle, & opiniaſtre, ou de la force naturelle faillie ou accablee ſous le faix.
I'accorde que les fiebures putrides ſuruenantes aux bubons ſont mauuaiſes, mais non pas dangereuſes comme les precedentes, d'autant qu'elles ne ſignifient nul manquement des forces, mais ſeulement l'inflammation de quelques viſceres. Les bubons peſtilents, dont parle Fernel, ſont fort differents des puſtules veroliques, car leur cauſe eſt touſiours venimeuſe, touſiours elle occupe le centre & aſſaut le cœur, ſon venin s'aigrit & s'effarouche par la fiebure, & les forces princieres ſe ruinent & bouleuerſent par ſa longue demeure à l'interieur. Celle de verole comme plus ſouple & maniable ſe cuit, ſe ſegrege, & s'eſlance à la ſuperficie par l'action de nature, ſe cuiſant s'eſchaufe & s'enflãme, dont arriue fiebure ou accroiſſement de fiebure & des accidents ainſi qu'en la ſuppuration. Par la ſeparation & expulſion qui s'en faict par apres, la fiebure ſe diminüe ou ſe termine entierement, ainſi qu'en la Criſe parfaicte.

Hippocra. & Gal. 4. aphoriſ. comm. 55.

Il n'y a pas moins de difference entre la conuulsion & la verole, car la conuulsion suruenante aux fiebures aigües tesmoigne vne seicheresse du corps & des parties nerueuses presques irremediable, la verole au contraire suruenante à ces mesmes fiebures tesmoigne abondance d'humeurs, & l'action de nature.

Troisiesme Probleme.

EN quelle saison de l'Annee la verole & la rougeole sont elles moins dangereuses & mortelles ?

Nous auons enseigné par cy deuant que le Printẽps est plus fertil en verole que nulle autre saison, si le Printemps est plus à craindre pour la surprise il l'est moins pour le danger. Galien parlant apres son maistre Hippocrate dit que les purgations sont penibles & difficiles à supporter pendãt les iours caniculaires, d'autant que la nature eschauffee & debilitee par les ardeurs de l'Esté ne peut qu'elle ne s'offence & se debilite d'auantage par le trouble & l'acrimonie des medicaments. Aurons nous pas raison

4. aphoris. commẽ. 5.

d'estimer le mesme de la verole qui ne peut qu'elle ne soit plus poignante, plus turbulente, & plus enflammee l'Esté qu'en toute autre saison ? l'Hyuer incrasse & espaissit le sang, & le rend plus rebelle & plus paresseux à tous mouuemens: il ferme & reserre les conduits du corps, & principalement les pores exterieurs: il pousse & chasse les humeurs de la circonference au centre, mouuement du tout cõtraire à celuy de verole. Quelle apparence qu'en vne contrarieté si grande le pauure verolé ne coure fortune de sa santé & de sa vie? D'autant plus que de la mesme contrarieté l'on doibt presumer la violence de la cause. L'Automne tient de l'vn & de l'autre, aussi est-il à craindre comme l'Esté pour l'acrimonie de l'humeur: & comme l'Huyer pour sa grossiereté, & pour son mouuement contraire. Voire plus que l'Esté, & que l'Hyuer ensemble, par ce que l'humeur acre & feruide concentree & retenüe, se rend atrabilaire, se corrompt, & se putrefie, redouble sa pointe & sa malignité auec son adustiõ. Le printemps seul est propice & salutaire de soy mesme, Il n'a pas assez de fer-

ueur pour diſſouldre & aneantir la chaleur de nos corps, dit Philothee, n'y aſſez de froid pour glacer & endurcir les humeurs, & les retenir ou r'enuoyer au dedans: il n'a nulle inegalité qui trouble ou violente nos forces, Bref il tient vne temperature douce & mediocre.

aphor. 47.

Ce que nous diſons des ſaiſons, ſe doibt entendre proportionnément des temps & des lieux.

Quatrieſme Probleme.

LA verole eſt elle moins redoutable aux enfants qu'aux plus aagez?

Elle eſt plus redoubtable aux enfants, par-ce qu'ils y ſont plus ſubjects, & plus redoubtable aux vieux parce qu'elle leur eſt plus mortelle. L'experience fait preuue de la premiere partie de noſtre reſponſe, outre les raiſons que nous en auons deſduites cy deuant. Mais la ſeconde partie ſemble vn petit difficile à croire. Car s'il eſt vray que les plus imbecilles ou de nature, ou par accident courent plus grande riſque que les plus robuſtes, il y a apparence de moindre danger pour les vieux que pour les en-

fans. Demandez au docte Fernel pourquoy les enfans sont plus subjects à verole que les vieux, il vous respondra que *firmior ætas & adultior tantulis malis non lacessitur, nisi cùm fortè constitutio grauior inualuerit*, l'aage plus ferme (c'est à dire plus fort & plus auancé) n'est point trauaillé de si petits maulx, si ce n'est que la constitution ou influence celeste soit plus violente. Et Galien rendant raison pourquoy les fiebures des enfants sont aiguës, dit que leurs dispositions se changent tresfpromptement à cause de l'humidité de leurs corps, & de la debilité de leur faculté naturelle τὴν τῆς φυσικῆς δυνάμεως ἀῤῥωστίαν Or est-ce la nature qui guarit, donques où ses facultés sõt plus imbecilles, il y a moins d'espoir de guarisõ. Voila de belles & bõnes raisons en apparence, mais la verité a plus de poids, qui est si claire & si aueree par l'experiẽce que les Dames d'Italie (comme remarque ce grand Fracastorius) ont coustume de souhaitter la verole à leurs enfants tandis qu'ils sont encores petits & tendrelets, afin qu'ils en soient exempts lors qu'il y a plus de danger d'y succomber. Elles sembleroient mieux

2. de abdi. rerũ caus. c. 12.

3. aphoris. commẽ. 27

fondees si elles les en souhaitoient du tout quittes & libres pour toute leur vie, mais supposé que la verole soit ineuitable, ou necessaire pour la depuration du sang, leur souhait est raisonnable: car outre l'experience, ie treuue plusieurs causes qui fortifient leur opinion.

En premier lieu la meilleure part de ce qui rend les enfants plus prompts & faciles à tomber les rend plus habiles & plus asseurez à se releuer. Repassons s'il vous plaist par la memoire ce que nous en auons quotté au chap. 13. Probleme vnziesme, nous verrons que leur temperature, leur humeur, leur habitude naturelle sont les principaux motifs de verole en eux. Leur tẽperature (dis-je) chaude & humide, leur humeur sanguine, leur habitude laxe & mollasse. Leur sang est doux & bening de soy: leur chaleur le fond, l'attenüe, le pousse à la circonference: l'humidité le rend fluxil, moins picquant & farouche, luy ouure les passages du cuir & du corps entier. Nulle resistence en toute ceste action ny du costé du corps, ny du costé de l'humeur, consequemment la nature ioüyt

facilement de ſon entrepriſe. Tout le contraire eſt aux vieux, plus ou moins ſelon que plus ou moins ils ſont aduancez en aage. En ſecond lieu ſupposé qu'il reſte quelque infection mẽſtruelle au ſang c'eſt ſigne qu'elle eſt fort rebelle lors que la ſeparation ne s'en faict pas és premiers ans, pendant que toutes choſes fauoriſent, & aduancent les mouuements neceſſaires à telle action: donc il eſt vray-ſemblable que la nature ne s'y employt pas par apres ſans eſtre preſſee & aiguillonnee par quelque cauſe violente & dangereuſe. En tiers lieu ce que s'obiecte de Galien faict à noſtre aduantage, pourueu que l'on l'entende de la faculté retentrice, ainſi que luy meſme s'explique au troiſieſme des cauſes des ſymptomes; Où faiſant comparaiſon *cha. 3.* des actions naturelles ſelon la diuerſité des aages, il dit que les enfants ont la vertu concoctrice plus valide que ceux qui ſont en la vigueur de leur aage, mais l'attractrice plus debile qu'eux, ſuffiſante neãtmoins pour ſatisfaire à ſon vſage. Quand à l'expultrice & la retentrice, ils l'ont plus imbecille que ceux qui ſont en la fleur de leur aage, bien que la debili-

té de l'expultrice paroist moins à cause de la briefueté de son action. Car les enfants pissent & vomissent plus souuẽt que les plus grands, non tant par la force de leur vertu expultrice, que par la debilité de la retentrice. I'ay rapporté ce texte tout au long, par ce qu'il faict du tout à nostre propos, & à l'interpretation de l'aphorisme susallegué, où il dit que les fiebures des enfants sont aiguës tant à cause de l'humidité de leurs corps, que de la debilité de leur faculté naturelle: elles sont aiguës, c'est à dire briefues, d'autant que le corps enfantin est fluide pour son humidité, & la vertu retentrice imbecille pour la mesme humidité, d'où vient que les euacuatiõs critiques luy arriuent promptement, par l'imbecillité de la faculté retentrice, elles se font auec asseurance par la force de l'alteratrice ou concoctrice.

Quand à la raison de Fernel elle n'est pas du tout recepuable, car les influences celestes sont souuent determinees non seulement à certaines maladies, mais aussi à certaines personnes. Telles liurent l'assaut aux iouuenceaux, qui n'attaquẽt ny les vieux, ny les enfants.

Telles en veulent aux vieux qui pardonnent aux autres aages. Supposé neantmoins que les enfants soient plus enclins à verole que les autres aages à cause de leur tendresse, il ne s'ensuyt pas qu'ilz en encourent plus grand danger de mort. Car si peu de chose les abbat, peu de chose les releue. Si leur humidité les rends mols & paisibles, leur chaleur les rend actifs, & les viuifie.

Cinquiesme Probleme.

EST on plus subiect à recidiue apres la rougeole, qu'apres la verole?

Ainsi le tiennent communement tant les doctes que le vulgaire. Le vulgaire preuue son opinion par l'experience: les doctes la confirmẽt par raisõ.

La raison est que la rougeole ne faict separation que de la partie du sang plus subtile & bilieuse; si les parties plus froides & grossieres sont entachees de quelque infection, elle leur demeure, & ne se separe que par vne nouuelle ebullition. D'où vient que ceux qui sont atteints de rougeole ne sont pas exempts par apres de verole. Au con-

traire en la verole il se faict meslange des parties chaudes auec les froides, des tenües auec les grossieres : bref tout boult, tout se separe, tout se vuide. S'il y a quelque danger de recidiue, ce n'est pas que la nature n'ayt attenté vne euacuation vniuerselle, mais son action aura este ou empeschee, ou debilitee. Somme que rarement il reste quelque foyer au corps apres que l'eruption verolique a esté vne fois abondante : au contraire apres la rougeole pour copieuse qu'elle soit, il se peut couuer quelque brasier qui petit à petit va r'allumãt vn feu nouueau.

Nottez s'il vous plaist qu'en tous cas l'on est subiect à recidiue par le cõcours de causes nouuelles, ainsi que nous auons remarqué au Chap. 13. Probleme 10. C'est pourquoy ie donne aduis aux adolescents, & sur tout à ceux qui sont d'humeur sanguine, de temperature chaude & humide, blancs, pleins, & rebondis, rares & mollasses d'habitude, qu'ilz ayent à se tenir sur leur garde, sans se precipiter temerairemẽt és lieux dangereux, nonobstant qu'ilz ayent eu la verole en abondance; d'autant qu'el-

le se peut susciter de nouueau tant par contagion, & infection, que par mauuais regime.

Si l'on peut mourir en la declinaison de verole.

Chapitre. XII.

GAlien au troisiesme des Crises discourant des temps esquelz eschet la mort ou la guarison des malades, dit que la guarison n'arriue qu'apres que touts les temps vniuersels de la maladie, sçauoir le commencement, l'augment, l'estat & la declinaison, sont passez: mais que la mort peut arriuer en touts temps, fors en la declinaison, parce que passé l'estat la bataille est donnee, & le champ demeure à la nature victorieuse, autrement le mal ne seroit pas diminué: que si la mort suruient pour lors, ce ne peut estre que de la faute, ou du malade, ou des assistents, ou du Medecin. Nottez qu'il parle de la declinaison vniuerselle, car il aduoüe d'en auoir veu mourir plusieurs és declinaisons particulieres. *cap. 9.*

fin. 2. tract. 1. c. 9. 8. Auicenne en son liure quatriesme emprũte ce mesme discours de Galien, en termes vn petit confus & obscurs selon sa coustume, & en fin apres auoir dict absoluement que personne ne meurt en la declinaison vniuerselle, si ce n'est de cause externe, comme de s'estre esmeu, leué, choleré, il adiouste neantmoins simplemẽt & sans restriction que souuent la mort vient en la declinaison de verole : ce qui ne peut estre entendu sinon de la declinaison vniuerselle, car il ne se remarque point de temps particuliers en la verole.

lib. de variolis c. 38. Campolongue a bien raison de refuter l'interpretation de Nicolaus, & d'autres qui disent que le texte d'Auicenne ne se doibt entendre de la declinaison vraye, mais de l'apparente, laquelle arriue lors que la verole retrograde & se retire vers son centre, car Auicenne auroit tort parlant des maladies en general, de restraindre son discours à la verole seule, par la restriction supposée quil est commune à plusieurs maladies, lesquelles donnent des apparẽces fauses de declinaison. Outre que le dire d'Auicenne pris simplement &

absoluement se treuue veritable, selon la premiere interpretation qu'en donne Campolongue, si bien il ne s'explique pas assez à mon gré.

Donques pour respondre clairemẽt & nettement, remarquons que les temps de verole se peuuent distinguer selon la disposition des pustules seules considerees en elles mesmes, sans auoir esgart n'y à la fiebure n'y à autres accidents qui peuuent les accompagner: ainsi les auons nous distinguez les vns des autres au Chap. 7. disant que le commencement est lors que les bouttons paroissent cõme grains de millet: l'augment lors qu'ilz croissent & se dilatent: l'estat lors qu'ilz s'emplissent de boüe & viennent à suppuration: la declinaison lors qu'ilz se desseichent, & se tournent en croustes.

En ceste distinction il n'est faict mention quelconque d'aucun accident, ains seulement des changements diuers qui arriuent aux pustules desquelz nous tirons augure de la diuersité des temps. Soubs telle consideration le dire d'Auicenne est tres-veritable, car souuent la mort arriue quand la verole

decline, c'est à dire lors que les pustules se desseichẽt, parce qu'au mesme temps les accidẽts sont en leur extreme fureur. Pour exemple lors que les pustules malignes drües & menües se desseichent tout promptement, tant par l'ardeur febrile, que par la chaleur putride qui les possede, c'est vn grand signe de mort. Que si nous prenons la distinction des temps, & la compassons selon les diuers estats des pustules, de la fiebure, & des accidents ensemble, c'est chose asseuree qu'il est impossible que l'on meurt par la violence du mal, quand il decline de tout point. Car il est tout notoire que nature a obtenu gain de cause lors que tout ce qui luy est contraire est paruenu à sa diminution. Quelque curieux desirera d'apprendre pourquoy Auicenne n'a pas suiuy ceste seconde distinction; Ie responds que parlant absoluement des temps des maladies la distinction s'en doibt faire selon ce qui leur est essentiel & inseparable, autrement il n'y auroit nulle asseurance. Qu'ainsi ne soit pour l'ordinaire la fiebure cesse quand les pustules commencent, ou elle diminüe à mesure qu'elles croissent, & les

accidents de mesme. Au contraire & la fiebure & les accidents vont quelquefois croissants, lors que les pustules diminüent. En ceste varietè d'où pouuez vous puiser vne distinction certaine des temps de verole sinon de l'estat des pustules qui va tousiours entretenant vn mesme ordre, soit qu'il y ayt fiebure ou non? D'icy les ieunes Medecins apprendront de ne point fonder leurs prognostiques sur la declinaison des pustules, car nonobstant que les croustes tombent, le malade n'est pas asseuré de sa vie, si par mesme moyen les accidents, & principalement la fiebure, ne rendent preuue suffisante de leur declinaison. Ce n'est pas la declinaison des pustules veroliques, mais celle de la fiebure, & des symptomes dangereux qui donne asseurãce de santé. Souuent la diminution notable de la fiebure & des accidents nous asseure de la guarison future. Si tost que les bouttons viennent à bourjonner qui est le commencemẽt de verole. Souuent au contraire au declin des pustules nous craignõs la mort, par la vehemence ou de la fiebure seule, ou de quelque symptome mortel.

Mais laissons toutes ces recherches à part, nous nous sommes assez trauaillez sur la Theorie, entrons à la pratique & mettons la main à l'œuure. Ne nous enquerons pas d'auantage de ce qui en peut arriuer, mais donnons ordre que mal n'en arriue.

FIN DV SECOND LIVRE.



LIVRE TROISIESME DE LA PRESERVATION & curation de petite verole & Rougeole.

Premiere partie de la preseruation.

Si l'on doit vser de preseruatif contre la verole.

CHAPITRE. I.

IPhicrates (au rapport de Plutarque) estant en terre d'amys & d'alliez fortifioit neãtmoins son camp fort soigneusement de trẽchees & de remparts tout à l'entour, & comme quelqu'vn s'en esmerueillant luy demanda dequoy il auoit peur : il respondit que la pire parole qui puisse sortir de la bouche d'vn Capitaine, estoit, ie ne me fusse iamais douté de cela.

Lamachus reprenant vn Capitaine de gens de pied de quelque faute qu'il auoit commise en son estat, l'autre luy protesta de n'y plus faire: voire mais (repliqua Lamachus) peut on faillir deux fois à la

guerre? Belles reparties, tres-considerables à vn Medecin. Car si la meffiance a lieu en la guerre, elle le doit auoir en faict de santé: si les fautes sont irreparables en l'vn, elles ne le sont pas moins en l'autre où il ne s'agit que de la vie. Qu'auons nous de plus familier que cest air que nous respirons, que les viures que nous receuons iournellement pour nostre nourriture, qui quitent leur estre propre pour conseruer le nostre, quitẽt d'estre eux mesmes pour se transmuer en nous? C'est ce mesme air fauteur des esprits de vie qui nous fraye le chemin à la mort, qui nourrit & destruit la chaleur naturelle. Vn mesme pain, vn mesme vin nous donne & nous oste le sang & la vie.

Puis que ny pain ny vin n'entre dedãs
leurs corps,
Ils n'ont ny sang, ny peur d'estre du
rang des morts.

Iliad. ε Dit Homere en son Iliade parlant des Dieux. Bref tout ce que la nature nous desployе de son sein liberal pour nostre conseruation, tend insensiblement à nostre destruction. En voulons nous des preuues? Ou bien ferons nous comme

Dion celuy qui chassa Dionysius hors de sa tyrannie? Lequel estant aduerty que Calippus, auquel il auoit de la creance plus qu'à nul autre de ses amys, attentoit secrettement sur sa personne n'eut iamais le cœur d'en informer pour le conuaincre, disant qu'il aymoit mieux mourir que viure en peine de se garder egalement de ses amys & de ses ennemys.

Non non ia nostre accusation est libellee, l'information dressee, le procés instruict, le faict recognu par les discours precedents, où il est monstré clairemẽt que les causes mesmes qui constituent nostre essence, & la maintiennent, sont les alumettes & le foyer de l'infection verolique. Il ne reste maintenant qu'à nous mettre en deffence, empescher les surprises, preuenir les coups, rompre les efforts, & repousser les assaults funestes qui nous menacent.

Ie treuue icy iuste occasion de s'estõner ou s'enquerir pourquoy ny Auicenne, ny la plus part des doctes qui se sont employez sur ce subject, ont negligé ceste partie. Est-ce qu'ils ayent estimé que la preseruation n'y soit pas necessai-

re? Ou bien qu'elle y soit dommageable ou plustost que l'entreprise en soit vaine & de nul effect?

lib. de morb. puer. c. 2. Le docte Mercurial asseure ouuertement contre l'authorité du grand Auenzoar, qu'elle n'y est nullement necessaire. Sa raison est, que si tost que l'on preuoyt la verole l'on bute à deux intentions: l'vne d'ayder & aduancer le mouuement de la faculté expultrice: l'autre de donner ordre que ny les parties interieures, ny les exterieures ne reçoiuent aucune offence par l'expulsion. Ceste raison n'est ny à nostre propos, ny contre nostre propos. Car nostre intention est que l'on preuienne la maladie de longue-main auant qu'elle nous liure l'assaut. Si tost qu'elle se descouure par ses auant-coureurs il n'est plus saison de luy barer passage.

Or qu'il soit necessaire de la preuenir de longue-main, ie n'en veux autre preuue que les pleurs & les regrets continuels de tant de meres à qui elle a rauis les chers enfants, pour forts & robustes & bien nays qu'ils fussent. Outre les pertes irreparables, & les outrages presques insuportables qu'elle laisse à bonne

partie de ceux qui ſe tirẽt de ſes priſes la vie ſaulue. A qui ces ruines ſont inſenſibles, il n'eſt pas hõme: qui les ſent & les meſpriſe manque de prudence, le malheur commun nous oblige de leur aller au deuant. Mais il eſt dangereux direz vous: c'eſt ce que nous auons à refuter au chapitre ſuyuant, par apres nous monſtrerons comme il n'eſt pas impoſſible.

S'il eſt dangereux de ſe preſeruer de verole.

CHAPITRE. II.

C'Eſt vne opinion du commun qui ſemble tres-bien fondee, que la verole ne ſe peut empeſcher ſans danger: car s'il eſt vray qu'elle purge & nettoye le ſang des immondices qui naiſſent & ſe conçoiuent auec nous, que deuons nous eſperer de noſtre vie tandis qu'vne impureté ſi infecte abbreuue nos entrailles? vaut il pas mieux luy faciliter le paſſage, voire la pouſſer au dehors auec quelque danger incertain, que de la repercuter au dedans, & l'y tenir en bride

qui eſt (à parler proprement) couuer le braſier dans ſon ſein pour ſe conſumer. C'eſt peut-eſtre la conſideration principale qui meut les femmes d'Italie à ſouhaitter la petite verole à leurs enfants tandis qu'ils ſont encores tendrelets, affin que tant pluſtoſt ils ſoient quittes & deſchargez d'vn ſi peſant fardeau, qui petit à petit augmentant ſon poids en fin les abbat & accable.

Ces raiſons preuuent bien qu'il eſt dangereux de luy rompre ſa courſe ſur le poinct de ſa ſortie, lors que le ſang eſt deſia en combuſtion; Mais tandis que l'on eſt au calme de ſanté, qu'il n'y a ny eſmotion ny reuolte en nos corps, que toutes nos actiōs ſont reglees ſoubs les loix de nature, quel dāger d'ētretenir le calme; retenir les humeurs en obeyſſāce, & deſtourner les vents impetueux de tant de cauſes eſtrangeres qui ne ceſſent de nous eſmouuoir quelque orage? Combien s'en voyt il qui paſſent le cours de leur vie fort ſainement ſans ſe ſentir de verole? Combien qui iamais n'ont eu mal auant qu'auoir la verole & & apres l'auoir eüe n'ont iamais bien? Vray indice que ce n'eſt pas ſon propre

de nous procurer le repos, puis qu'elle nous suscite des inquietudes, ny d'asseruir nos santez, puis qu'elle nous rend esclaues des maladies non accoustumees; ny d'adoucir & depurer les humeurs, puis qu'elle les laisse plus mutinees contre nous, & plus virulentes qu'auparauant. Donques c'est acte de prudence bien aduisee d'attremper le sang petit à petit, & reprimer son feu de bonne heure, auant qu'il s'allume à nostre ruine: de corriger son infection par vne longue preuoyance, auant qu'elle s'augmẽte d'extirper & desraciner pied à pied toutes les impressions estrangeres qui peuuent deteriorer sa substance, finalement d'esteindre les amorces desquelles ordinairement se suscite vn si fatal & pernicieux deluge. Ce seroit bien faict d'y trauailler qui en pourroit venir à bout, dira quelqu'vn, mais c'est chose autant inutile de l'entreprendre, comme impossible de l'effectuer. L'importance du faict m'oblige de me rendre partie contre ceux qui tiennent tel langage, ie veux employer vn chapitre à part pour leur respondre, & leur faire voir.

Que l'on peut se preseruer de verole.

CHAPITRE III.

LA verole nous guette, nous alarme, & nous bat de tant de costé, elle a tant de diuers prises sur nous; qu'il semble du tout impossible de parer ses coups, ou d'esquiuer ses atteintes. Elle dresse ses premieres batteries sur les deux premiers principes & fondements de nostre vie. Le sang & la semence de nos progeniteurs luy fournissent d'armes pour nous attaquer; le ciel & la terre de munitions & subsides: nos proches nous liurent en ses mains, *nec hospes ab hospite tutus*: nostre nourriture propre semble auoir paction auec elle pour nous rendre à sa mercy: bref tout luy faict pont, tout luy contribue. Quel moyen que l'on ne succombe? Et quand bien l'on pourroit se garantir de la cheute, qui voudra aux despends de tant de difficulté comme il s'en presente, rompre les eslans d'vn si furieux ennemy?

Telles & ſemblables raiſons que ie paſſe ſous ſilence concluent pour la negatiue de noſtre propoſition. L'affirmatiue ne manque pas de repliques & de iuſtes deffences, qui ſont de tant plus receuables que plus elles nous ſont fauorables & auantageuſes. Car quel autre bien nous peut reüſſir apres le deſeſpoir de refuge & d'aſyle contre les aſſauts veroliques, ſinon vn meſpris extreme de noſtre ſanté? vne mesfiance deſdaigneuſe de toute ſorte de remedes vtiles & ſalutaires? Vne nonchalance reprochable de les employer à noſtre vſage? I'aduoüe à la verité que l'entrepriſe que nous faiſons eſt de treſgrande difficulté en touts, ou en la pluſpart, & bute à l'impoſſible en pluſieurs; mais qu'abſolument elle ſoit vaine & fruſtratoire, c'eſt ce que ie n'ye: ie dicts d'auantage que bien qu'il ne nous arriue du tout ſelon noſtre ſouhait, du moins nous eſmouſſons les poinctes de noz ennemys en leur reſiſtant & ainſi iamais ou rarement noſtre trauail n'eſt ſans fruict.

Les arguments contraires ſont preuue de la difficulté qu'il y a d'en venir à

bout. Nous tirons coniecture de l'impossibilité par l'inegalité qui souuent se retreuue entre la violence de l'agent & la resistence du patient. Souuent la grandeur de la cause force & violente son subiect: souuent la debilité du subiect se rend accessible & prenable aux moindres ennemys. Souuent dis-je & non pas tousiours, car il peut eschoir tout à rebours, ou que la debilité de la cause rende son action impuissante: ou que la force & resistence du subiect repousse & rembarre son contraire: voire mesmes il se peut faire rencontre d'vne cause debile en vn subiect fort & vigoureux. Quelle caution de mon dire puisse je vous donner plus asseuree que l'experience? Combien s'en voyt il qui sans assistence de l'art se treuuent exempts de verole? Est-ce qu'ilz soient exempts de toutes ses causes? Peu de Docteurs vous l'accorderont sans faire bresche à leurs principes ou suppositions. Donc s'ilz ne sont pas exempts des causes, ilz ne peuuent estre exempts de l'effect, sinon ou pour la bonté de leur nature, ou pour l'imbecillité des causes mesmes, ou pour les deux ensemble. Que si

la nature peut d'elle mesme s'affranchir, pourquoy ne le pourra-elle auec l'art, qui est la main de Dieu (comme parle Herophyle) qui asseure & maintient la nature en prosperité, l'assiste au besoing, la preserue au danger, la soustiēt & la releue en sa cheute? Les exemples nous font liste de bon nombre de personnes, qui apres auoir longuement seruy de ioüet à diuerses maladies, ont finalement corrigé leurs defauts, affermy & estançonné leurs santés, & amorty l'action de leurs contraires sous la conduytte des ordonnances medicales. Voyt-on pas pour l'ordinaire que les maladies hereditaires n'ont qu'autant de pouuoir & d'entree sur nous que nous leur en donnons par le refus des reigles Hippocratiques? Mais quand est-ce que nos humeurs peuuēt arriuer à tel degré de corruption qu'elles nous soiēt autant venimeuses & indontables que les venins plus mortels? Mithridates par long & frequent vsage d'antidote s'est tellement rendu inuincible à toutes sortes de poisons, que les plus forts & plus cuisants n'ont eu nul pouuoir de mort sur luy quand il l'eust bien desiré:

quoy que les mauxdenos peres & meres nous soient hereditaires ne nous ataq que à la faueur que nous leur donnons a cause de nos dereglements.

que dis-ie de mort? Pas mesme de luy nuire, s'il en faut croire Martial.

Effecit, poto Mithridates sæpe veneno,
Toxica ne possent sæua nocere sibi.

Veneno, c'est à dire contrepoison comme ie l'interprete : car le preseruatif dont il souloit s'emparer contre touts venins n'estoit nullement venimeux, si la description est vraye qu'en apporte *Serenus*, qui est la mesme qui fut trouuee par Pompee apres la deffaicte de ce Mithridates.

Bis denum rutha folium, salis & breue granum.
Iuglandesque duas, totidem cum corpore ficus,
Hæc oriente die pauco conspersa lyæo
Sumebat metuens dederat quæ pocula mater dict *Serenus*.

Voyla vn preseruatif fort leger en apparence pour produire vn si grand effect : pouuons nous pas nous acquerir vne resistence egale à celle de Mithridate contre nos infections internes, qui sont bien moins fatales que ces poisons exterieurs ? L'epilepsie (dict Galien) ne peut nous surprendre que le cerueau ne soit debile ; ni la goute

6. aphoris. comm. 28.

ſans l'infirmité des pieds. Neantmoins ni l'vn ni l'autre de ces accidents, pour debiles que ſoient les parties ne peut trouuer place en nous ſans l'affluence de quelque humeur eſtrangere qui s'accumule ou faute de bon regime, ou par l'intemperature des parties naturelles. Le meſme Galien faict gloire d'auoir empeſché le retour ordinaire des maladies ſuſdictes, comme auſſi du crachement de ſang, de melancholie, d'apoplexie, & autres qui de long temps s'eſtoient miſes en poſſeſſiō de certains corps, preuenant leurs entrees au moyen de la purgation & ſaignee faictes en temps & lieu: Pourons nous pas eſperer pareille aduanture contre la verole vſant de pareille preuoyance? Du moins ſi nous ne ioüiſſons pleinement de noz pretentions, ſes attaintes nous ſeront rendües ſi fauorables, & ſi ſuportables qu'il ne nous en arriuera nulle incommodité d'importance, & ne nous en demeurera aucun faſcheux reſentir. Les exemples nous en ſont iournalieres & ordinaires; de freſche memoire en ceſte annee 1615. tandis que ces diſcours ſe mettent ſous la preſſe nous auons veu

6 aphoriſ. com. 47. & alibi.

Madame la Princeſſe Claude fille puiſnaye de S. A. de Lorraine, & Nicolas Francoys Monſieur, filz puis-nay de Monſeigneur de Vaudemont (enfants qui portent à leur front les marques de leur naiſſance, & qui deſia en leurs meurs & actions enfantines font eſclatter le luſtre de leur maiſon Sereniſſime) nous les auons diſ-ie veus fort legerement parſemez, & benignement traictez de petite verole. Monſieur le petit Baron de Marcoſſey peu de temps apres eux y eſt tombé pour la ſeconde fois, mais ſans apparence ny ſentiment quelconque d'aucun trouble, ou incõmodité. Le ſoing que l'on tend à leur nourriture auoit de long temps rabatu & refrené la felonie du virus tant redouté.

Les difficultés que l'on nous repreſente ne ſont nullement capables de rompre noz deſſeins. Vn cœur genereux fend la preſſe de touts empeſchements, rien ne peut arreſter le cours de ſes entrepriſes, ni la force, ni la pluralité des aſſaillants ne le porteront iamais à laſcheté. Le Roy Agis ſouloit dire que les Lacedemoniens ne demandoient

pas combien estoient leurs ennemys, mais seulement où ilz estoient. Ceux qui ont leur santé en recõmandation en font de mesmes, ilz courent au deuant des maladies, iugeants que les coups preueus font moins d'offence, & les ennemys preueus moins de resistence. Plus pestilente & plus vniuerselle est la peste plus soigneusement s'arme-on d'antidotes pour luy faire teste: vsons de la mesme preuoyance contre ceste maladie qui souuent n'est pas moins infecte que la peste, ny moins outrageuse.

Methode preseruatiue contre la verole.

CHAPITRE. IIII.

LA præcaution s'attaque à la cause, la curation à la maladie, dict Galien. Nous auons remarqué deux differences des causes, les vnes principales, les autres mouuantes ou assistentes: il est question de nous representer de rechef les vnes & les autres pour les contrequarrer. *Galen. 2. aphoris. com. 22.*

Les causes principales sont reduittes

à deux chefs, sçauoir est à la quantité & qualité du sang. La quantité est excessiue & demesuree de faict ou seulement elle est en voye d'outrepasser les bornes. Lors qu'elle est en voye d'exceder, il faut s'opposer à ses causes, par les cōtraires : au trop de repos, par l'exercice : au long sommeil par les veilles, au trop de nourriture & de bonne chere, par l'abstinence & mediocrité : au manquement des euacuations naturelles, par les artificielles lors que la quantité excede en effect, elle se veut retrancher. La qualité est naye ou à naistre ; si elle est naye, comme lors qu'elle nous est communiquee auec l'estre par nos premiers principes (i'entends la semence & le sang dont nous sommes faicts & formez) le remede est de la corriger & alterer si faire se peut. Sinon d'exclure & rescinder ce qui en est infecté. Si elle est à naistre c'est ou par la corruption de l'air, ou par contagion, ou par mauuais regime, ou par maladie, & lors il faut courir au deuant à toutes ces causes, & leur fermer les aduenües. A la corruption de l'air, en le rectifiant, ou le changeāt en vn meilleur : à la cōtagion, en

la qualité de la verolle se trouue dans la semence et se communiq aux descendant Je cognoist une maison de qualite ou elle est dans la semence mais si cruelle quelle fait presque tout mourir ceux quelle attaque et sil en echappe il sont fort maltraitée et tousiours Egalle de pere en fils piquant

en euitant les lieux, les meubles, & les personnes suspectes. Au mauuais regime, par vn viure bien reglé & bien ordonné. Aux maladies, par leur contraires, euitant & fuyant de tout son possible ce qui les peut enfanter; & en extirpant soigneusement les reliques.

Ce n'est pas tout, la qualité infecte de quelle source elle prouienne ne produict iamais immediatement la verole, mais par le moyen du boüillonnement du sang; le sang de son mouuement propre ne se porte pas promptement ny facilement à boüillonner, s'il n'est eschauffé & excité d'ailleurs. Les causes mouuantes ou assistentes dont nous auons discouru luy seruẽt d'allumettes. Ces causes sont ou naturelles, ou non naturelles, ou contre nature. Les naturelles & non naturelles nous menacent lors qu'elles outrepassent les bornes en chaleur & humidité ensemble, ou separémẽt en l'vn & en l'autre, mais principalement en chaleur, car c'est elle qui plus a de force à susciter le boüillonnement. Le remede est de les reduire à mediocrité, en les attrempant par qualités contraires.

Celles qui ſont contre nature ſe veulent combatre à guerre ouuerte, & deſmollir de fond en comble.

Ceſte methode me plaiſt fort dira quelqu'vn, neantmoins elle ſera receüe pour Chimerique aupres de ceux qui contrarient à voz fondements: & de faict comme voulez vous que ceux deſquels vous auez boulleuersé les conceptions tombent d'accord auec vous des intentiõs? La curioſité du Lecteur, & l'inſtruction des apprentifs meritent que nous nous arreſtions vn petit ſur ce diſcours pour reſpondre à ceſte obiection, & monſtrer clairement.

Comme les opinions diſcordantes touchant les cauſes de verole peuuent tomber d'accord és indications præſeruatiues.

Chapitre. V.

Je preuois que pluſieurs ayant appris au chapitre precedent comme les indications preſeruatiues ſe puiſent de la

preuoyance & rescision des causes, & entendu au premier liure vne dispute presques irreconsiliable entre les plus rares & plus celebres personnages de nostre siecle sur les causes de verole, pourront entrer en mesfiance de la medicine, estimants auec raison que les remedes sont du tout incertains où les indications ne sont pas asseurees, & que les indications ne peuuent estre seures & certaines, où les causes sont en debat. Car supposez diront-ilz que trois ou quattre Medecins des plus habiles soiēt appellés pour deliberer sur la petite verole, l'vn attaché à l'opinion de Fernel, l'autre à celle de Ioubert, le tier à celle de Mercurial, le quattriesme à celle de Laurent, chacun cōclura aux remedes selon son intention, & dressera son intention conformement à la cause supposee, à qui croirez vous? Qui prenderez vous pour iuge ou pour arbitre? Touts ont de la reputation, & du merite, chacun a ses raisons, ses experiences, son autheur.

Ie responds que pour disioincts & esloignez que les aduis puissent estre, il y a moyen de les ioindre & vnir soubs

quelque bon accord, si l'on se veut entendre sans s'opiniastrer à le vouloir emporter de haute luicte. Et de faict auez vous pas desia recogneu comme de plusieurs opinions opposees contradictoirement l'vne à l'autre nous auons basty nostre resolution ? & comme nous auons donné lieu à toutes & chacune d'icelles sous les loix neantmoins de quelque restriction ? Si vous permettez maintenant à ces quattre personnages susalleguez d'ouurir & declairer eux mesmes leurs conceptions chacun en particulier, vous les verrez appoinctez à mesme but en ce qui touche les indications prophylactiques. Oyons les parler (s'il vous plaist) & les plus ieunes les premiers selon l'ordre des consultants

Le sieur du Laurent prenant la parolle auant touts vous dira qu'il reste en nos corps des reliques impures du sang menstruel dont nous auons esté formez & nourrys dans le ventre maternel, lesquelles estant excitees ou par vn air pestilent, ou par vne constitution australe, ou par la saison printãniere, ou par vn viure desreiglé & desordonné

tant en qualité qu'en quantité, ou par des exercices immoderez, ou par retention des vuidanges ordinaires, ou par les passions de l'ame, ou par contagion des corps infectez, ou par autres causes, viennent finalement à s'eschauffer & boüillonner auec le reste du sang, dont la nature irritee s'en descharge au cuir. Plus les humeurs, la temperature, l'habitude, l'aage du patient ont d'inclinatiõ à ces mouuements, plus promptement & plus facilement l'effect en reüssit. Que suyt-il de ce discours, sinon qu'il est necessaire de faire soigneuse garde pour se guarantir des alarmes d'vne armee si puissante qui nous menace & nous talonne ? Voyez comme du Laurent faict mesme conclusion que nous, si bien sa proposition est autre que la nostre. Sa proposition est qu'il n'y a que le sang menstruel seul qui nous soubmette & asserue à la verole. Nous y adioustõs l'air, le regime, la contagion : luy les recognoist seulement pour causes mouuantes ou assistentes. Neantmoins quelles elles soient, puis que luy & nous sommes d'accord qu'elles contribuent à la verole, aussi conuenons

nous ensemble qu'il y faut auoir l'œil.

L'aduis de Ioubert est fondé & cimenté de mesme que le precedent, sauf qu'il n'attribüe pas moindre pouuoir au deffaut de regime, qu'à l'infection menstruelle, ainsi sa conclusion ne peut elle estre differente de la premiere.

Mercurial au traicté qu'il a faict de verole en parle comme d'vne maladie des-ja presente ou commencee, c'est pourquoy il ne veut nullement que la preseruation y ayt lieu. Mais si vous desirez d'apprendre de luy le moyen de la preuenir lors que vous ioüissez d'vne pleine santé il vous dira, que ceste maladie est comme encuirassee dans nos parties solides, d'autant qu'elle a pris racines en la semence de nos progeniteurs, neantmoins que comme touts les enfants des goutteux, des graueleux, des epileptiques ne se resentent pas des maladies qui leur sont hereditaires: soit que le benefice de nature empesche les surcroists des humeurs estrangeres, & destourne ou appaise leurs mouuemẽts; soit que la bonté de nourriture guidee par vne sage prouidence supplee au manquement de nature. De mesme la

verole, & pour mesmes raisons ne peut bourjonner en nous, lors que nous fermons passage à ses racines, que nous retranchons le concours de toutes les causes internes & externes qui peuuent occasionner ou aduancer leur sortie. Telles sont l'air infecté, la hâtise des personnes & maisons suspectes, les constitutions, les regions, les viandes chaudes & humides. Bref vous n'aurez autre leçon de Mercurial qu'vne repetition de celle qui vous a esté enseignee par cy deuant.

Fernel, comme le plus ancien donnera le dernier arrest en confirmation des aduis precedents. Vous entendrez de luy presques le discours mesme qu'il tient de la peste, mais peut estre en autres termes, car il est docte & copieux pour les diuersifier comme bon luy semble, & les approprier à leurs subjects. Voicy sa sentence. L'air nous enfante trois especes de maladies cõmunes: les endemiques des vapeurs & exhalaisons terrestres; les epidemiques, des changements violents des temps, & des saisons; les pestilents des qualités occultes & malignes enuoyees du ciel: il

n'y a que ces qualités celestes incognües qui nous produisent la verole, les autres prestent seulement la main à leur action, redoublent la violence de leurs effects, & nous rendent tributaires à leur tyrannie. Ainsi la verole est plus griefue & plus dangereuse en vne region soüillee de vapeurs infectes, qu'en vne pure & seiche, plus suspecte au Printemps, lors principalement qu'il est espaissy de nuages & broüillards remplys de touffeurs, qu'és autres saisons, plus quand le vent de Midy regne que pendant la Bize. Or si les lieux, les temps, les saisons renforcent & auantagent nos assaillants, les dispositions de noz corps naturelles ou accidentelles n'en font pas moins. Souuent elles nous mettent hors de deffence, arment nos ennemys contre nous d'armes offensiues, & leur ouurent la porte pour nous surprendre. Les iniures de l'air seules ne sont pas capables de nous faire succomber si elles ne sont du tout extremes : autrement nul ne se trouueroit exempt des maladies proportionnees à leurs impressions : Elles ne peuuent nous nuire sans nous mesmes. C'est pourquoy les corps

de complexion chaude & humide, d'habitude lasche & mollasse, farcys d'humeurs faciles à se corrompre, sont de toutes parts exposez à leurs prises. Ie serois ennuyeux si ie vous entretenois derechef sur les autres causes qui vous ont esté representees: ie concluds donques à ce que l'on en dresse memoire bien exacte pour se donner de garde de leurs embusches, preuenir leurs atteintes, & destourner leurs esclandres. Voyla l'arrest prononcé d'vn commun consentement, touts les motifz dressez à mesme fin, si bien ils semblent se contrequarrer en leurs principes: que reste-il maintenant sinon de nous y resoudre, & de rechercher les moyens d'y satisfaire?

Aduertissementz tres-necessaires touchant l'vsage des remedes preseruatifs de verole.

Chapitre VI.

Toutes sortes de viandes & breuuages ne sont pas simplement & abso-

luement cõuenables à toutes perſonnes (dict Galien) il eſt neceſſaire de les diſtinguer & approprier ſelon le naturel de ceux qui en vſent: l'air (dict Galien) n'eſt pas indifferent à toutes complexions ſelon toutes les qualités qu'il poſſede: le chaud eſt ſalutaire aux temperatures froides, le froid aux chaudes, l'humide aux ſeiches, le ſec aux humides, le temperé aux temperees. Meſme iugement deuons nous faire de toutes les cauſes ſalubres, au reglement deſquelles conſiſte le regime de viure tant des ſains pour les conſeruer, que des malades pour les guerir. C'eſt pourquoy il y a de la difficulté & de la peine en l'application. Qu'ainſi ne ſoit, ces reigles que nous dreſſons ſont bien pour tout le monde, mais plus particulierement elles s'addreſſent aux enfants & adoleſcents, deſquels la temperature chaude & humide ſeruant comme d'amorce & d'allumette au braſier verolique, veut neantmoins en tant que naturelle eſtre entretenüe par ſes ſemblables, choſe directement contrariante à noſtre in-

libro de cibis bons & mali ſucci.

1. de ſanit. tuenda.

tention premiere, en ceste contrarieté il est besoing de grande prudence: de plus l'inegalité du tout differente qui se retreuue en leur temperature, leur habitude, leurs humeurs, nonobstant la conformité de l'aage, nous enhorte à nous y comporter auec beaucoup de consideration. Souuent ce qui est peu aux vns est excessif aux autres, & ce qui ne faict action quelconque en ceux la, tire ceux icy à vne disposition du tout contraire, altere & subuertit leur nature. Somme si l'on n'y procede auec discretion l'on court fortune de nuire à plusieurs, & proffiter à peu de personnes. Finalement la liberté licentieuse de l'aage peut destourner & aneantir le fruict de nostre esperance. C'est aux peres & meres d'y prẽdre garde de bonne heure, & de retenir leurs enfants dés le berceau sous le ioug de la crainte & obeyssance filiale. Ceux qui pendent encores aux mammelles ne pouuants satisfaire à nos loix, obligent leurs nourrices de suppleer à leur defaut: elles s'acquiteront volontairement & librement de

ceste obligation si elles ont de l'affection au bien de leurs nourrissons. Mais sage qui trop ne s'y fie : cõbien en voyons no⁹ qui se portent à des volontés particulieres au mespris de leur deuoir, non sans interest notable du petit pouppon, qui ne sçayt plaindre ses douleurs que par des cris & des larmes inutiles, dont nous ignorons les subiects ?

Regime preseruatif de verole: & premierement de l'air.

CHAPITRE. VII.

LEs causes qui nous sont ineuitables, nous sont aussi indifferentes à bien & à mal, tantost bonnes tantost mauuaises, tantost salubres, tantost nuisibles, selon que diuersement elles sont disposees, & que nous nous les appliquons. Nous auons amplement declairé quelles elles sont, & comment elles nous sont nuisibles, reste maintenant à nous les rendre propices & fauorables par vn bon choix, & par vne applicatiõ

conuenable.

L'air le plus loüable eſt le plus pur, dit Galien, & le plus pur eſt celuy qui n'eſt nullement ſoüillé des vapeurs infectes d'eau dormantes & mareſcageuſes, ou des profondes cauernes, ou des eſgouts & cloaques des villes ou armees; ou des voiries empuanties par la putrefaction des animaux, des legumes, ou herbages, ny eſpaiſſy & ombragé de nüages par le voiſinage des eſtangs ou riuieres: ny reſerré dans vn fond étourré de montagnes, & couuert des vents, car il ne peut qu'il ne ſoit eſtouffé & corrompu. C'eſt ce que donnoient à entendre les Anciens Grecs, lors qu'ordinairement ilz edifioient les temples d'Æſculape en lieux hauts & releuez où l'air eſt pur & ſerain. *1. de ſanitate tuëda*

Les Princes & Seigneurs qui ont moyen de faire election des lieux à leur bon plaiſir, choiſiront pour la demeure d'eux & de leurs enfants, les villes, les chaſteaux, les chambres ſituees droict au leuant, battües de la bize, & couuertes des vents meridionnaux. Les villes qui regardent l'Orient (dit l'Oracle de Medicine) ſont temperees en chaleur & *Hippoc. lib. de aëre locis & aquis & 3. apho.*

froideur, ont les eaux belles & bonnes, les hommes bien colorès, peu de maladies & moins facheuses. Celles qui sont opposees à l'occident sont battues de vents chauds, tresmal saines & contraires aux precedentes. Les vents de midy dissouldent, relaschent, & humectent les corps, la bise les renforce, les reserre, les rafraichist & desseche: somme c'est le plus salubre de touts les vents, signamment pour nous deffendre contre la verole. L'air estant infecté de quelque exhalaison verolique, cõme il l'est lors que la maladie regne populairement, le plus seur est de s'arrester au conseil d'Hippocrate, & changer de quartier, fuir sur tout les lieux & personnes contagieuses, voire mesmes ceux qui les frequentent. Quand aux Medecins & autres personnes necessaires qui auront la discretion de se tenir nettement, & changer d'habits auant qu'abborder les Dames, & leurs tendres nourrissons, l'entree leur doibt estre libre par tout où leur deuoir les appelle. Les Romains (comme remarque Plutarque) bastirent le temple de leur æsculape hors la ville, aussi est-ce

libro de natura hum.

la plus seure demeure que l'on peut choisir en temps pestilent, & infecté de maladies populaires, tant pour euiter l'infection communiquee à l'air par le souffle & les vapeurs qui sortent des infectez, que pour se destourner des compagnies suspectes.

Les offences de l'air qui ne peuuent s'euiter par le changemẽt de demeure, se doiuent corriger par vn viure contraire (dict Galien) voyons quel est ce viure. *3. in 3. Epidemio.*

Du manger & boire.

CHAPITRE. VIII.

LEs viandes produisent vne seconde nature en toutes les parties de nos corps, car bien qu'elles soient alterees & transmuees en nostre substance, elles ne laissent pas pourtant de nous disposer selon leur nature, c'est pourquoy nous en deuons faire election, & en vser non pas par vn appetit brutal, mais auec discretion. Galien comprend le reglement qui s'y doit obseruer soubs trois chefs, qui sont la quantité, la qualité *Galen: 2. apho. com. 50.* *1. aphoris. comm. 19.*

& l'vſage.

La quãtité ſe doit niueler à la portee de l'eſtomach. Le niueaux eſt la facilité ou difficulté qui ſe retreuue en la concoction. Plus l'eſtomach a de chaleur naturelle, plus facilement il s'en aquitte: conſequemment les viures ſe doiuent rechauffer plus l'hyuer & au printemps, que l'eſté & l'automne, plus aux ieunes qu'aux vieux: Le ieuſne & abſtinence eſt incompatible aux enfants, & aux perſonnes bilieuſes; aux enfants, par-ce qu'ilz abondent en chaleur qui les conſume & les deuore s'ilz manquent de paſture: aux perſonnes bilieuſes, par-ce que la chaleur naturelle, faute d'eſtre attrempee & humectee par les aliments, ſe rendant acre & poignante eſchauffe & effarouche la bile. La repletion eſt abſoluement & vniuerſellement dommageable & vitieuſe en touts aages. Le plus ſain eſt de ſortir de table auec appetit: c'eſt ce que nous ſignifie ceſte ancienne couſtume des Romains, qui ne permettoit pas que l'on mangeaſt tant que la table demeuraſt du tout vuide de viandes, & qu'il ne reſtaſt rien dans les plats lors que l'on commandoit de deſeruir.

Hippoc. lib. de locis in homine.

1. aphoriſ. 14. 15.

Hippoc. 1. aphori. 13. Galen. 8. metho. 2.

deseruir.
Touchant la qualité, tandis que nostre temperament est loüable il se maintiendra par nourriture de qualitez semblables : s'il est intemperé de nature, ou par accident, il se corrigera par les contraires. La varieté est la mere nourrice de confusion, & la pepiniere de crudités, lors principalement que les viãdes sont differentes en substance, car leur inegalité apporte du trouble & de la sedition à l'estomach, les vnes estant plus promptement cuittes, les autres plus tardiuement. Les plus legeres sont les meilleures. I'appelle legeres auec Hippocrate celles qui estant prises en quantité mediocre, n'emplissent point, ne donnẽt ny vents ny tranchees, se cuisent, se digerent, & s'euacuent facilement. Les gluantes & grossieres eschauffent le sang & engendrẽt les fiebures par putrefaction: les acres, cõme les salees & espicees, font mesmes effects par leur chaleur. Celles qui sont faciles à se corrompre, humides & aqueuses, comme laictages, fruicts, horaires, raisins, abricots, figues, pruneaux, cerises, fraises, framboises, meures, melons, cocombres, salades, & au-

Galenus 3. de faculta. alimenti c. vltimo.

Hippoc. lib de flatib. Gal. 1. acu.

libro de affectionib.

Gale. 1. de differ. feb. 3

tres semblables, emplissent les veines de serositez, amorcent & enflamment la verole: sur tout si l'on en prẽd en quantité desmesuree n'y estant point accoustumé, & que l'on boiue force vin par apres, ou quelque breuuage eschauffãt. Ie n'entends pas neantmoins de me rendre plus rigoureux en cest endroit que mon maistre le sage Galien, qui apres auoir entierement defendu les viandes de mauuais suc, vse de restriction, & permet d'en mãger pendant l'Esté, pour seruir de rafraichissement aux corps languissants de chaleur & de seicheresse.

libro de cibis boni & mali succi.

Les choses confites sont incommodes pour deux raisons dit Celse, par-ce que leur douceur nous conuie à l'excés, & qu'elles ne se digerent pas bien. Ceux qui ont bon estomach en peuuent manger sans offence à la fin du repas: les mauuais estomachs les tournent en aigreur.

libro 1. c. 2

L'vsage contient soubs soy le temps, & l'ordre, si l'on faict faute en l'vn ou en l'autre la concoction en est deprauee dit Galien. L'on peche au temps si l'on desjeune ou disne auant que la viande du iour precedent soit descenduë, ou peu

3. de sympt caufis. 1.

auparauant que faire exercice. Le Prince des Arabes deffend en vn mot de prendre vn second repas, auant que le premier soit digeré, de peur qu'accumulant crud sur crud l'on ne corrompe entierement la digestion. L'ordre requiert que les viandes qui facilement se cuisent & se corrompent, comme les fruicts susmentionnez, se prennent les premiers. Celles aussi qui amolissent le ventre, comme les mesmes fruicts, les potages, l'huyle, le beure : & celles qui meuuent les vrines, comme les boüillōs aperitifs, asperges, raiforts, s'arrogent le mesme rang : Voila quand au manger. *Gale. ibid. & 2. de acutorum facult. 11.*

Les ordonnances du boire sont differentes de celles du manger. La quantité du breuuage doit estre proportionné à celle des viandes, moindre neantmoins l'Hyuer que l'Esté, moindre és temps, és lieux, és personnes froides & humides, moindre à ceux qui ont le ventre humide, plus copieuse à ceux qui l'ont sec : moindre aux femmes & filles, qu'aux hommes & garçons : Bref telle en touts qu'il ne nage ny flotte dans l'estomach. *Galen. 4. apho com. vltimo.* *Galenus 4 method. 6*

La qualité se prend & pour l'espece du breuuage, & pour ses accidents.

L'vn & l'autre se diuersifiera selon les circonstances des temps, des lieux, des personnes. L'eau est beaucoup plus vtile & conuenable que le vin à ceux qui sont fort chauds d'aage ou de nature. Aussi les loix de Platon deffendoient-elles aux enfants de boire vin auant dix-huict ans, de peur qu'ils n'adioutassent feu sur feu. Mais pourquoy le deffendoient elles aux fẽmes qui s'estudiẽt d'auoir lignée? pourquoy Aristote le defẽd-il aux nourrices? Nous disputerõs leur faict en nos problemes. Les habitudes plethoriques ne supportent ny le vin ny le bain dict Galien. Au cõtraire le vin est tres-vtile aux tẽperatures froides & seches, és climats septentrionnaulx, és saisons, és constitutions, & lieux de mesme temperature, pourueu qu'il soit trempé, & moderé proportionnemẽt à sa force, & à la qualité de l'air & du climat. Ce discours s'addresse aux ieunes, les vieux neantmoins y pourront encore auoir part s'ils prennent la peine de l'accommoder à leur vsage selon les mesmes considerations. Ceux à qui le vin est loisible & proffitable feront choix d'vn blanc ou clairet, petit, meur, qui ne soit ny trop

Gale libro de cibis boni & mali succi.

2. de legib.

7. aphoris. comm 5 7.

Galenus 5. de sanitat. tuenda.

viel ny trop nouueau. Les vieux eschauffent trop puissamment? les nouueaux sont de difficile digestion, mal propres à faire de bon sang, ne meuuent nullemēt les vrines, demeurent suspendus dans le ventre, & s'aigrissent aisémēt. Il est bon de s'accoustumer à le tremper, plus ou moins toutesfois selon que l'on se treuue disposé, & que le soleil va croissant ou diminuant ses ardeurs.

Galenus de cibis boni & mali su.

Ceux à qui l'eau est plus saine choisiront tousiours la meilleure suyuāt l'aduis de Galien. Si bien Hippocrate conseille à ceux qui ioüissent d'vne pleine santé de boire celle qui se presente sans y faire aucune distinction, nonobstāt que luy mesme, & au mesme lieu luy donne la principale prerogatiue pour la conseruation de santé.

1. de sanit tuenda,

lib. de aëre locis & aq.

Le iugement parfaict & asseuré de la bonté de l'eau se faict à l'œil, au nez & à la bouche. L'on prendra garde qu'elle ne soit ny douce, ny salee, ny aride, ny acre, ny de mauuaise odeur, ny pourrie ny boüeuse, mais du tout simple, claire, pure & nette, qu'elle s'eschauffe & se refroidisse promptement, qu'elle passe legerement sans appesantir le ventre.

Galenus 1. de simp. facultatib 5. & 5. apho. comm. 26.

Hippocrate recommande celle qui fluë contre le leuer estiual du Soleil pour son odeur & sa legereté. L'eau simple doüee de ces belles qualitez est plus salutaire à ceux qui sont robustes & de bonne paste ny que les tisanes, & bouchets qui de leur douceur afadissent & relaschent l'estomach : ny que les bieres qui au rapport de Galien où il parle de Zythus, sont flatueuses & de mauuais suc, comme estant engendrees de pourriture; & partie acres & chaudes, partie froides, humides & acides. Dioscoride adiouste qu'elles disposent à ladrerie ceux qui en vsent. Si ainsi est quel bien en peut reüssir à ce nourrisson que nous pretendons deffendre & preseruer de verole?

lib. de aëre locis & aq.

6. de simpl. medic. facultatib.

lib. 2 cap. 31. & 312.

Le temps & l'ordre du boire est apres manger. Le vin beu à ieun court le foye & les veines auant qu'estre parfaictemẽt cuit. L'eau froide beüe l'estomach estant vuide se rend tresmauuaise & bilieuse, & abbat grandement les forces. Hippocrate conseille de s'endormir la nuict sur la soif, nous donnons mesme aduis à noz ieunes gens : laissant à leur choix de boire de iour si la soif les presse pourueu qu'ilz ne soient trop eschauffez de l'exercice.

Hippocr 3 de victu acutorum.

5. aphoris. 27.

Du sommeil & des veilles, de l'exercice & repos.

CHAPITRE IX.

LE sommeil & les veilles excessiues sont mauuaises (dict l'aphorisme) & comme signes & comme causes: le sommeil excessif est mauuais comme signe, par-ce qu'il tesmoigne vne froideur & humidité excessiue du cerueau : il est mauuais comme cause, par-ce qu'il empesche l'euacuation & resolution des excrements, emplit le corps d'humiditez, le relasche & l'aggraue. Les veilles excessiues sont aussi blasmables comme signes de trop de chaleur, ou de seicheresse ou d'abondance de bile; & comme causes de l'excez de l'vn & de l'autre. Le sommeil est cause que les veines s'emplissent & bouffisent d'vn sang pituiteux qui fournit de matiere à la verole, plus qu'à la rougeole. Les veilles au contraire disposent plustost à la rougeole, par-ce qu'elles rendent le sang bilieux. L'on ne doit pas pourtant rompre le sommeil aux enfants de berceau

Hippoc. & Galenus 2. aphoris. 3.

Gal. 2. de ratione victus acut. com. vlti.

Galen. 7. aphorism. comm. 18. 6. epid. t. 5.

bien qu'ilz employent la plus grande partie du iour à dormir, car c'est le naturel de leur aage. Les plus grandelets se gouuernent selon le port de leur nature, de laquelle nous deuons attendre la loy, car tel sera morne, deffaict, & descoloré, ne sera pas bonne digestion, demeurera menu & mal nourry si vous l'esueillez auant son heure. Galien conseille à ceux à qui les viandes reuiennent à la bouche faute de digestion de prolonger leur sommeil: pourquoy les enfants ne iouyront ilz pleinement de ce priuilege qui leur est si fauorable pour leur nourriture & accroissemẽt? Quãd à l'exercice il affermit les mẽbres, excite la chaleur naturelle & les esprits, d'où vient que la concoction, & generalement toutes les actions naturelles en sont plus loüables, & le corps plus vuide d'excremẽts. Ce seroit faire tort à nostre nourrisson de luy en oster la liberté, bien est il necessaire que l'on la modere, à ce qu'il en vse par mesure & par compas: de tant plus, si outre la ferueur de son aage il estoit chaud & boüillant de nature. Galien est d'aduis que l'on se contente de bercer & mouuoir sur les bras les en-

Galen: 3. apho. com. 24.

commẽt. in lib. de salubri diæta

Gal. 1. & 2. de sanitat. tuenda.

1. de sanit. tuenda

fants de berceau: il accorde à ceux de trois & quattre ans la promenade mediocre en chariot ou basteau. A ceux de sept ans de monter à cheual. Il recommande le ieu de paulme sur toute sorte d'exercice, tant pour les vieux que pour les ieunes, par-ce qu'il se peut reigler & proportionner aux forces des particuliers; qu'il exerce toutes les parties du corps presques égalemẽt & sans danger, qu'il resiouyt le corps & l'esprit tout ensemble. Hippocrate ordonne que pendant l'Hyuer l'on s'addonne à la course & à la luicte: mais que pendant l'Esté l'on quitte du tout la course, que l'on luicte peu, & que l'on fasse de longues promenades au vent & au fray. La luicte (à mon iugement) est tresdangereuse aux enfants, elle entraine apres soy de grands inconuenients, i'en cognoys qui en sont estroppiez. La course se peut permettre à ceux qui sont assez fermes sur leurs pieds pour s'empescher de tomber, à condition qu'elle ne soit pas trop impetueuse, que le temps soit refroidy, ou mediocre en chaleur, que ce soit loing du repas, que le corps soit deschargé d'excrements & d'humeurs

lib. de vsu parua pila

lib. de salubri diata

Galenus 2. de sanita. tuenda & 3. aph.comment. 20.

estrangeres; car la chaleur accruë par l'agitation violente, s'espand, tire & rauit apres elle les superfluitez du centre à la circonference, faict vn Chaos, & vn peslemesle des crudités auec la masse sanguinaire. Bref non seulement la course, mais generalement tout exercice est preiudiciable soudain apres repas. En somme le trauail, & le repas doiuent estre suiuys du repos. Escoutez pour conclusion l'ordonnance de nostre souuerain Legislateur touchant la meilleure partie de nostre regime. *labor, cibus, potus, somnus, Venus omnia moderata.* Le trauail, le manger, le boire, le sommeil, l'exercice venerien, tout soit moderé, dict-il. Ceste petite ordonnance contient deux grands poincts: le premier enseigne l'ordre qui s'y doibt obseruer, denoté par l'entresuytte de chasque parolle: l'autre contient la borne & la mesure, qui est la mediocrité tant recommandee des plus sages.

Galenus de cibis boni & mali su.

Hippoc. & Gale. 6. in 6. epid. t 5.

* *
*

De la repletion & inanition, & des passions de l'ame.

CHAPITRE. X.

DV dire d'Hippocrate susallegué nous inferons que la repletion est singulierement à craindre, signammẽt à qui craint la verole. Or qui fuyt la repletion qu'il fuye la bonne chere, l'oysiueté, le long dormir, dict Galien. Et le prouerbe nous aduise que generalement toute repletion est mauuaise, & que celle du pain est la pire. Neantmoins ie ne suis pas d'aduis que l'on fasse refus de pain aux enfants, car vous en verrez peu qui en mangent sans estre pressez d'appetit. Mais ie treuue fort mauuais de les afriãder aux tartes, pastez, tourtelets, bugnets, fruicts, & autres apasts de gueule plus propres à les farcir qu'à leur dõner bonne & loüable nourriture. Pline disoit du vin que c'estoit l'vnique de tous les breuuages qui se laissoit aualler sans soif auec volupté, aussi est-ce le plus doux & plus cauteleux attraict de

2. de morb. causis, 3.

l'yurongne Bacchus; ie puis dire le mesme de toutes ces friandises, que de toutes les viandes ce sont celles que les enfants goutent plus librement & plus delicieusement sans appetit, & qui plus esueillẽt & sollicitent leur gourmandise. Or quelle reigle ilz puissent tenir, quel choix l'on fasse des viandes pour leur entretien iamais leurs corps ne se treuuent sans excrements, aussi la nature a elle soigneusement pourueu à leur descharge destinants des lieux à cest effect, & fournissant d'elle mesme d'vn aiguillon (qui est la bile iaune) pour exciter & presser la paresse engourdie des intestins à leur action. Et au cas que ceste inuention industrieuse de nature n'y suffit, nous y suppleerons par art, rendants le ventre mol & lasche par l'vsage de quelque bon boüillon emollient pris à l'entree de table, ou peu auparauant. Martial recommande l'vsage de laictues & de mauues à vn nommé Phœbus qui auoit la mine refroignee en guise d'vn qui à peine de rendre son ventre.

Vtere lactucis & mollibus vtere maluis
Nam faciem durum Phœbe cacantis habes.

Il auoit raiſon, car elles ſont fort emollientes, comme auſſi les endiues, borrache, buglоſſe, eſpinards & autres herbes potageres deſquelles nous aſaiſonnerons les boüillons de noz nourriſſons. Ou bien nous leur preſenterons à deſieuner, ou d'entree de table du beur fray auec pain bis: ou quelques cuillerees d'huille d'amandes douces ſeule, ou meſlangee auec ſucre, ou miel; ou quelqu'vn de ces fruicts paſſagers deſquelz nous auons faict mention precedemment, cuit ou crud, ſelon la ſaiſon, & la portee de leur eſtomach. Aucuns ſe ſeruent de pommes douces cuittes auec ſuccre & s'en trouuent ſoulagez. Autres en viennent iuſqu'aux medicaments purgatifs qu'ilz prennent ou diſſoudent dans vn boüillon, ou en ius de pruneaux, ou autrement: Ceſte inuention eſt blaſmable & dangereuſe pour pluſieurs raiſons que ie paſſe icy ſoubs ſilence à cauſe de briefueté.

Les actions Veneriẽnes n'ont nulle part en noſtre regime, car ceux de bas aage n'ont aucun ſentiment des alleſchements amoureux, qui eſt vn grand heur pour eux: ceux qui ont paſſé l'aage

de puberté s'en sentent bien poinctillez, mais tant d'honnestes exercices & particulierement l'estude des bonnes lettres où leur aage est ordinairement occupé, leur ferment l'oreille aux persuasions folles des sens, & distrayent leurs imaginations des pensees lubriques. Heureux exercices qui outre l'ornemẽt de l'ame ont encore le bien & la santé du corps pour guerdon. Si les enfants sont sans amour ilz ne sont pas sans autres passions : soudain la patience leur eschappe, & la cholere tient le domaine sur leur raison. C'est en quoy ilz ont besoing de bride, car la cholere excessiue fond, espand, eschauffe & enflamme le sang & les esprits iusqu'à induire la fiebure, principalement en vn corps boüillant. Que s'il s'en trouuoit quelqu'vn entre autres fort refroidy & decoloré, ce n'est que sagement faict de le mettre en humeur. La crainte & la tristesse concentrent la chaleur à l'interieur, la ioye la tire & la pousse au dehors, ainsi vne passion sert de contrepois & comme d'Antidote à sa contraire. Mais il y va vne grãde prudẽce à s'y bien gouuerner, ny la regle, ny le compas ne sont pas à

Galenus 3. de placit. Hip. & plat

2. de symp. causis 5.

Galenus 3. de difficult respiratio.

toute main. Il n'appartient qu'à ceux la d'en auoir le maniement qui les sçauent adiuster au niueau du naturel particulier d'vn chacun, selon la diuersité des lieux & des temps ; qui sont les fondements des regimes bien ordonnés.

Huict Problemes touchant le regime preseruatif de petite verole.

CHAPITRE. XI.

Mieux vaut ne rien sçauoir (dit Ciceron) que mal sçauoir, par ce que le sçauoir quel il puisse estre donne quelque opinion de soy, & ceste opinion est comme vn furet qui baille carriere à la presomption, & la pousse à toute bride à des entreprises fort releuées, sans consideration de ce que l'on peut : là où le sentiment de nostre ignorance sert de frein & de retenuë à noz actions, & ne leur permet point d'esleuer leur vol au dessus de noz forces. Considerez ie vous supplie la naissance de tant de faux Medecins qui se voyent auiourd'huy parmy nous, vous n'en

trouuerez autre source que la bonne opinion que chacun conçoit de sa suffisance si tost qu'il entend quelque petit recipe, ou qu'il commence à jargonner trois mots de l'art. Vn simple Barbier à peine a il appris à tondre le poil, & à manier les ciseaux, & vn Apotiquaire à battre le mortier, que desja vous fait l'entendu au faict de medecine. Parlez de regime, parlez de remedes il y mettra son grain de sel; est il question des vrines & des excrements il faut qu'il y mette son nez, voire mesme à vn besoin il en entrera en cōtradiction
Hippocr. 1. aphoris. 1. & en contraste auec vn Medecin docte & experimenté. Cependant comme il n'y a rien de si difficile que d'y asseoir iugement asseuré, aussi n'est il rien de si dangereux que de s'y tromper. Les propositions vniuerselles se trouuent souuent faillies & recreuës aupres des particuliers, voire du tout trompeuses, si elles ne sont prudemment restreinctes par bonnes distinctions: elles sont vrayes en vn sens, faulses en vn autre, aussi sont elles disputables problematiquement de part & d'autre. C'est ce que precedemment nous auons faict voir à l'œil

à l'œil en faict de Theorie, monstrons à present le mesme en faict de practique.

Premier Probleme.

E*St il bon de changer d'air pour se preseruer & guarantir de verole?*

Nous l'auons ainsi appris de noz maistres, & le pratiquons de mesmes, appuyez de la raison : & certes si nous recognoissons que l'air infect puisse empreindre & communiquer son infection à noz corps, il est raisonnable de croire que plus son action sera de duree, plus elle forcera nostre resistence, plus elle fortifiera en nous les dispositions necessaires à la production de son effect, & plus auant elle profondera ses racines. La preuue s'en faict à l'œil és actions plus sensibles : ainsi plus longuement on se plonge dans l'eau, plus on deuient moüillé & refroidy : plus on s'approche du feu, & plus longuement on y demeure, plus on se sent eschauffé, & desseiché. L'eau à la longue, bien que mollasse, caue la pierre pour dure qu'elle soit : nostre main, tendre qu'elle est, vse le fer par vn maniement continuel : bref en

toute action la continüe l'emporte, voire du plus foible sur le plus fort, c'est ce qu'on dict communement, tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. Aussi ne trouuons nous dans les escrits anciens plus seur & plus salutaire antidote contre la peste, que de se tirer promptemēt des lieux pestiferez : ce qui se doibt entendre generalemēt de toutes maladies contagieuses, à proportion de la grandeur & vehemence de leur contagion.

Le vulgaire neantmoins encline à l'opiniō contraire, & se laisse persuader que par le changement d'vn mauuais air en vn meilleur, l'on se trouue plustost saisi de verole. Il authorise sa creāce par vn monde d'experiences. Combien de ieunes gens (dict il) fuyants ses atteintes par la fuytte des lieux verolez, se sont veus dans ses pieges lors qu'ilz croyent estre en seureté ? Combien de pestiferez auancent leur iour par le changement d'air, mourants bien tost apres estre transportez de leurs maisons infectes en d'autres plus saines, plus libres, & mieux airees ? Les nües pendāt l'esté pour s'opposer au chaud qui les enuironne redoublent leur froideur ;

s'vniffent, fe glaffent, & fe durciffent en greflons : l'air verolique, ou peftilent impur & maling enferré dans noz entrailles, enceint & affailly de toutes parts d'vn air pur & fauorable, peut il pas ioindre fes forces pour fe tenir en defenfe, & roidiffant fes efforts produire en nous les actes de fa malignité? Ou bien l'agitation violente qui fe faict en ce changement, peut elle pas exciter quelque trouble? Ce trouble, pour leger qu'il foit en apparence, affifté de la violence de la caufe qui fe couue en nos humeurs, cõme vn feu foubs la cendre, & fauorisé de l'impuiffance de fon fubiect, donnera foudainement fon efchet.

Que dirons nous? Nyerons nous abfolument que le changement d'air puiffe auantager en quelque façon que ce foit les faillies veroliques? A la verité les experiences contraires ne nous forcent, ny obligent à l'aduoüer. Car il eft vrayfemblable que les feminaires de verole conçeus en noftre interieur, fe multipliants de iour à autre par l'infpiration continuelle d'vn air infect qui nous aborde, & nous furprend de toutes

parts ſenſiblement & inſenſiblement, en fin ſe rendrōt les plus forts, voire inſupportables à nature : là où ilz ſe dōptent & fleſchiſſent par la force & reſiſtence d'vn air contraire, ſe conſumēt & ſe diſſipent deux meſmes faute d'entretien. Dont il eſchet rarement (quoy qu'on en diſe) que la verole ſuruienne apres ce changement, & lors ſeulemēt que ſes racines ſont deſ-ja ſus poinct de pouſſer leurs bourgeons en dehors ayāt pris tel pied au dedans qu'il n'eſt plus moyen de les en extirper.

Ou bien aduoüerons nous que noſtre vertu expultrice, comme reſiouye par l'inſpiration d'vn air plus bening & gratieux, prenant nouuelle halene, chaſſe & reiette gaillardement à la circonference ce qui eſt nuiſible & pernicieux dans le centre ? Là où auparauant eſtant opprеſſé, & comme ſuffoqué par le concours de l'air & des vapeurs virulentes, elle ſuccomboit ſoubs le faix, preſtoit l'eſpaule ſoubs le ioug ſans s'eſuertuer, & ſans faire aucune emotiō pour le ſecoüer. Somme qu'en tout cas il eſt meilleur de changer d'air, car ou le braſier verolique s'allume deſ-ia inte-

rieurement, ou non : s'il s'allume, plus la faculté ſera viue & gaillarde, plus viuement fera elle ſes efforts pour deſtourner le deluge des parties nobles. S'il n'y a rien qui s'eſchauffe, plus on ſera eſloigné du feu, plus on ſera aſſeuré de ſes flammes.

Mais quelle reſponce ferons nous à ce qui s'obiecte touchant les peſtiferez ? Pourquoy meurent ilz plus promptement au changement d'air ſi les facultés naturelles y reprennent leur vigueur, & s'y eſgaillardiſſent ? Eſt-ce point que les corps debilitez par maladies ne peuuẽt ſans offence ſoufrir vn air plein & ouuert, ny les changements & mouuements precipités ? Auſſi voyt on par experience que ceux qui ſont en eſtat de conualeſcence courent fortune de recidiue, comme font les malades de leurs vies, lors qu'ilz s'y expoſent indiſcretement. Plus aigües ſont les maladies, & plus les forces imbecilles & aneanties, plus rude & plus ſoudaine eſt l'iniure qui arriue de ces changements & plus perilleux le ſuccés.

on ne doibt soudain changer d'aire apres une grande maladie quoy que meilleur

D'icy l'on apprendra que les corps afoiblys par maladies ſont ordinairemẽt

tendres comme verre, ſuſceptibles d'offences, & impreſſions eſtrangeres, difficiles à remettre lors qu'ilz les ont receuës: conſequemment qu'il y va de la prudence grande à les manier. Ceux qui giſants encor dans les bornes de ſanté ont leurs facultés toutes entieres ne ſe laiſſent point eſbranler pour peu de choſe, l'action de l'air exterieur, ſi elle n'eſt du tout violente & extraordinaire, eſt trop foible pour les faire ſuccomber.

Second Probleme.

Est il plus expedient à noſtre nourriſſon qu'il mange peu, ou beaucoup?

Plus plein que vuide dict le prouerbe, fondé ſur la doctrine des premiers entre
2. aphor. 5. les Grecs & Latins. L'oracle aphoriſtique nous aprend que la façon de viure plus exquiſe & retenue eſt plus dangereuſe que celle qui eſt plus libre & copieuſe, tant aux ſains qu'aux malades. Cel-
lib. 1. cap. 1. ſe ſuyuant les piſtes de ſon maiſtre ordõne que l'on mange pluſtoſt deux fois qu'vne par iour, *& ſemper quam plurimũ*, & touſiours en treſ-grande quantité.

Ces loys sont communes & vniuerselles aux ieunes & aux vieux, mais s'il nous est loysible de les restraindre particulierement à nostre subiect, & les raporter à l'adolescence, elles accroistront leurs poids & leur authorité non seulement à la pluralité de voix, mais aussi à la force des raisons. Qui ne sçayt que le viure est pour reparer ce qui se perd de nostre substance? Donques où il est besoing de plus grande reparation, il y va plus de nourriture. Or est il que la dissolution de substance qui se faict en adolescence, notamment iusqu'à l'aage de puberté, est telle (s'il en faut croire à Galien) qu'elle seule suffit entierement pour *9. methodi & alibi* leur descharge, sans qu'il soit necessaire d'en venir à l'abstinēce, ny à la saignee ores que la maladie le requierre, dōques il est necessaire que leur perte se restablisse par vn viure proportiōné. Ceste proportiō est remarquable en ces paroles de nostre souuerain Dictateur, *τὰ αὐξανόμενα πλεῖστον ἔχει τὸ ἔμφυτον θερμὸν, πλείστης οὖν δεῖται τροφῆς*, ceux qui croissent ont la chaleur naturelle tres-abondante, donques ilz ont necessité de nourriture tres-abondante, voyez *1. apho. 14*

comme l'abondance de nourriture est mise comme en contrepoids à l'abondance de chaleur, qui est la cause efficiente de la dissipation qui se faict és adolescents. Hippocrate parle icy absolument & au superlatif lors qu'il est question seulement du premier aage, là où en l'aphorisme cinquiesme susallegué parlant plus vniuersellement il se contente du comparatif, & limite son dire par deux restrictions. Voicy ses termes, *Αἱ λεπται καὶ ἀκριβεέες δίαιται σφαλεραὶ ἐς τὰ πλεῖστα τῶν σμικρὸν ἁδροτέρων* : Les dietes tenües & exactes sont pour la plus part (voila la premiere restriction) plus dangereuses, que celles qui sont vn petit plus copieuses (voila l'autre restriction ioincte au comparatif.) Comme s'il vouloit dire que generalement parlant il vaut mieux se tenir à vn viure vn petit plus copieux, que se restreindre & retrancher à vne diete fort exacte, mais que pour les adolescents il est expedient de passer à vn viure superlatif en quantité, tant pour restablir leurs pertes, que pour parfournir à l'accroissement de leurs corps.

Ceux qui sont d'opinion contraire

ont dequoy se defendre. Ils se targuent premierement de l'opinion commune, qui est que l'on se doit leuer de table auec apetit, ce qui ne se peut faire sans grãde sobrieté. La sobrieté mesme tient rang de vertu, or est-il que les loys morales ne derogent nullement aux naturelles, donques si c'est vertu de sobrier, l'exercice n'en peut estre preiudiciable à la sãté. Que dis-ie preiudiciable? Nostre souuerain Legislateur pose le trauail & la sobrieté pour loys fõdamẽtales de santé, nonobstant que l'vn semble deroger à l'autre, car la grande resolution de noz corps qui se faict par le trauail continuel requiert vne quantité d'aliment proportionné, qui ne peut estre petit. Ces loys neantmoins s'obseruoient anciẽnement en la police Persienne, si estroictement, que c'estoit honte de se moucher ou cracher, ou d'auoir le corps remply de ventosité : d'autant qu'ilz estimoient que l'abstinence ioincte au trauail pouuoit auec asseurance & sans difficulté dissiper & consumer toutes humiditez superflues. Socrates en oyant vn qui se plaignoit de ne prendre nul goust aux viandes, l'exhorte à l'ab-

hippo a dit dans ses oeuvres et Levangile que plus en tue la gourmandise que le glaive et la guerre des Roys

ſtinence comme à vn ſouuerain remede contre le degouſt παύσασθαι ἐσθίοντα adiouſtant que l'abſtinence nous faict viure plus doucement, à moins de frays, & plus ſainement. Pour comble de noz preuues il ſuffit de nous remettre en memoire que la ſeule abondance du ſang, & des cruditez eſt capable de precipiter les enfants à verole, donques le viure copieux, pere & autheur des ſuperfluitez ne peut qu'il ne leur ſoit pernicieux & dommageable.

Voila vn faict bien debatu, les raiſons ſont pregnantes de part & d'autre, de quel coſté nous panchions nous aurons Hippocrate pour aduerſaire. Tenons le milieu, diſons auec Martial

Ie fuy l'extremité, le milieu eſt ſans blaſme,
Ie ne puis reçeuoir ce qui ſaoule ou afame.

Telle eſt la doctrine de l'ancien Heſiode, telle eſt celle d'Hippocrate meſme, qui generalement reprouuant les extremitez comme ennemyes de nature, tient la mediocrité en ſingulier eſtime. Que ſi quelquefois il ſemble deroger à ſa propre ſentence donnant quelque

6. Epidem. in apho. & paſſim.

loüange aux extremitez, c'est lors qu'il attiltre la mediocrité du nom d'extremité par Catachrese. Ainsi appelle-il les vrines mediocres tantost crasses, tantost tenües, comme tresdoctement l'interprete le docte Galien, d'autant que le milieu tient lieu de contraire à ses extremitez. Et de faict ce qui est mediocre en quantité paroist beaucoup à comparaison du peu, & semble peu à comparaison de ce qui excede. I'adiouste à nostre propos que selon diuers autres raports la mediocrité nous semble veritablement extreme. Pour exemple telle quãtité de viandes qui est mediocre à certains estomachs, nous semblera excessiue ou defectueuse en elle mesme. Donques pour ne s'y point embarasser l'on se souuiendra que la quantité se doit niueler selon la portee d'vn chacun. Tout ce qui peut s'obiecter de part & d'autre rapporté à ce niueau s'appoincte sans difficulté. En premier lieu Celse, qui en termes exprés est d'aduis que l'on mange beaucoup, limite de soy mesme son dire par ceste restriction, adioustant soudain (Pourueu que la concoction s'en fasse) qui est en effect dire que la quanti-

Gal. 4 ap. 76. 77. 69.

té du viure, pour grande & copieuse qu'elle soit, doit estre egale, voire inferieure à la vertu concoctrice; inferieure dis-je, puis qu'elle doit estre alteree & transmuee par icelle. Notons icy en passant, pour plus grande esclaircissement de nostre subjet que la mediocrité du viure telle que nous la considerons, ne gist pas en vn point indiuisible, elle a vne latitude assez ample & spatieuse, qui reçoit du plus & du moins. C'est dãs les bornes de ceste latitude qu'est fondé le precepte de Celse, car parlant absolument le beaucoup est vitieux aussi bien que le peu, mais l'vn & l'autre est loüable dans les limites de mediocrité si bien le plus est preferable au moins pour vn ordinaire. C'est ce que nous enseigne le Prouerbe susallegué, plus plein que vuide. La mesme interpretation se peut accommoder à l'Aphorisme
1. aphor. 5. d'Hippocrate où il prefere la diete vn peu plus pleine & copieuse à celle qui est exacte & recherchee. La raison est que le viure plus plein entretiẽt les forces plus fermes & plus entieres, que ne faict le viure tenu, petit, & reserré. Ie sçay que cest aphorisme s'interprete en autant de

façons qu'il y a d'interpretes, ceux qui daignerõt dõner demy-heure de temps à la lecture de ce que i'en ay escrit en mes controuerses sur les aphorismes iugerõt qui aura mieux rencontré à l'intention de l'autheur. L'autre aphorisme qui s'objecte touchant le viure des adolescents est du tout conforme à nostre interpretatiõ, tesmoing le rapport qui s'y faict du viure trescopieux à la chaleur naturelle trescopieuse. La chaleur est le niueau de la quantité du viure, tout viure pour copieux qu'il soit qui est mesuré selon ceste chaleur est és termes de mediocrité.

Les arguments contraires n'authorisent pas tant le peu comme ils cõdamnẽt l'excés, c'est à dire ce qui outrepasse les limites de ceste mediocrité. En effect qu'est-ce sobrieté sinon le milieu, car la vertu & le milieu ont vne alliãce inseparable. C'est la mesme mediocrité que recommande Hippocrate lors qu'il recõmande la sobrieté. Le texte que l'on allegue au contraire porte que la premiere regle de santé est de ne point s'emplir de viandes (ὀυπλειροῦσθαι σιτίων) ou de ne point se saouler. C'est chose bien diffe-

rente de dire qu'il ne faille point se saouler, ou bien qu'il faille peu manger; la negatiue d'vne extremité suppose l'affirmatiue du milieu plus tost que de l'extremité contraire, selon le sens cõmun.

La loy des Perses ne retranchoit de leurs viures qu'autant qu'il estoit necessaire pour rendre leurs corps vuides & libres d'excrements, encore en laissoit-elle quelque partie à deseicher & consumer par le trauail, qui leur estoit en recommendatiõ si singuliere. Donques leur nourriture estoit mediocre puis qu'elle ne laissoit nulle surcharge au corps, comme excessiue: ny diminutiõ quelconque ou imbecillité des forces requises au trauail continuel, comme defectueuse.

Et quand à l'aduis que donna Socrate à celuy qui se plaignoit d'auoir faute d'apetit, il estoit vrayement medical, aussi l'auoit il emprunté du Medicin Oecumenus, car l'abstinence, voire tres-estroicte, est souuentesfois necessaire à ceux qui se treuuent oppressez d'humeurs estrangeres, & de crudités: là où au contraire elle est infiniement preiudiciable à ceux qui sont vuides de super-

fluités. Si nostre nourrisson ne s'en treuue nullement surchargé, la mediocrité que nous luy accordons presentement ne peut enfanter ou alumer la verole. Nous verrons au Probleme suyuant comme se doit entendre le dire commun qui s'obiecte au premier argument, sçauoir qu'il faut sortir de table auec apetit.

Troisiesme Probleme

F*Aut-il que nostre nourrisson sorte de table auec apetit?*

C'est vne opinion commune qui tient lieu d'axiome entre les sages, que l'on doit sortir de table auec apetit. En confirmation dequoy nous auons entendu precedemment comme les Anciens Romains par regle de bien seance laissoiẽt tousiours quelque reste dans les plats pour desseruir, afin de se resouuenir que reciproquement par regle de santé, ilz estoient obligez de se reseruer quelque reste d'apetit apres le dessert. Les Ægyptiens deschiroient & decoupoient au soleil le ventre & les entrailles de leurs morts, comme estants

Plutarque en Isis & Osiris.

cause de toutes les fautes & les miseres humaines, pour destourner les viuants de se rendre esclaues de leurs apetits. Aussi dict on que dans le temple de la Ville de Thebes y auoit vne colomne quarree sur laquelle estoient engrauees des maledictions contre le Roy Minis, qui fut le premier qui les retira d'vne vie simple & sobre, & les abandonna à la gourmandise.

Qui ne veut retenir de son ventre le frein,
Entasse maux sur maux, & se perd à dessein.

Dict vn Poëte Grec. S'il nous estoit loysible de consulter les doctes des autres nations, nous les trouuerions touts vnanimement apoinctez en mesme faict.

Il est disputable neantmoins: & premierement s'il est question d'en venir aux authorités, voyez comme Celse l'Hippocrate Romain donne expressement aduis à ceux qui se portent bien de passer quelquefois les bornes de mediocrité en leur manger. Hippocrate mesme suiuy des plus celebres de sa profession passe bien plus outre, il approuue, voire

libro 1. c. 1.

lib. de diæta salubri.

voire il enioinct pour regle de santé, que l'on s'enyure vne fois le mois, ce qui ne se peut faire que l'apetit ne soit, ie ne diray pas assouuy, mais accablé. Quelle raison trouuez vous ie vous prie qui defende à l'homme de satisfaire à son apetit? Est ce pas l'aiguillon naturel de nostre necessité qui s'y rend insensible, ne sent pas son defaut, qui le meprise, se mesprise, qui n'y satisfaict pas entierement, manque à son besoin. Quelle loy plus legitime, & plus raisonnable que celle de nature, le niueau de toutes loys? quelle loy plus forte & plus absolüe que celle de necessité, la loy des loys mesmes? Les bestes s'y soubmettent inuiolablement, & viuent plus sainement que les hommes, qui luy establissent des limites, & des restrictiõs à leur fantasie. Que si ces restrictions se trouuent preiudiciables ou dangereuses, c'est principalement à nostre nourrisson, qui enflammé d'vne chaleur vorace, se deuore & se consume soy-mesme insensiblement à tout moment, dont à tout moment l'apetit le presse, tesmoing irreprochable de sa necessité.

Quelle resolution prendrons nous? si

nous concluons à l'affirmatiue il y va du mescontentement des ieunes gens: si à la negatiue, il y va de leur interest. Aduisons s'il y a moyen d'accoupler la douceur à l'vtilité, par quelque distinction. Ie trouue trois sortes d'apetits, l'vn naturel, l'autre contre nature, le tiers voluptueux. I'apelle naturel, celuy qui arriue selon l'ordre de nature, comme la faim ordinaire. I'apelle contre nature, celuy qui procede de causes estrangeres, comme d'vne grande intemperature froide, ainsi que la faim canine, ou de quelque humeur acide, telle qui souuẽt abbreuue l'estomach és fiebures gourmandes. I'apelle apetit voluptueux ce goust que l'on prend aux viandes apres que la faim est rasasiee.

L'apetit naturel se doibt assouuir, comme estant mesuré selon la necessité. Celuy qui est contre nature se doit retrãcher, comme estant signe & cause de desordre. Le voluptueux se doit regler, comme estant vne amorce tresdangereuse à la gourmandise. En quoy i'approuue fort le conseil de Socrates, qui est de s'abstenir des viandes qui prouoquent à manger sans faim, & des breu-

il faut fuire les viandes qui prouoque a manger sans faim

uages qui conuient à boire ſans ſoif. C'eſt auec ceſt apetit qu'il faut ſortir de table, qui n'a pour aiguillon que l'aleſchement des ſens, pour fin que le plaiſir brutal, & pour reſource que mille douleurs, mille plaintes, mille trauerſes, des aſſoupiſſements, des peſanteurs, des infirmitez, des langueurs inſuportables.

Ce qui s'obiecte au contraire ſoubs l'authorité du grand Hippocrate eſt ſubjet à caution. Quand à moy ie ne puis trouuer ny ſain, ny honeſte que l'on s'ẽyure, pour les raiſons que i'ay deſduit ailleurs bien au long.

L'aduis que Celſe donne de manger par fois outre les bornes de iuſtice (qu'il appelle *plus iuſto aſſumere*) n'eſt pas pour vn ordinaire. Il tend au meſme but où viſe Hippocrate lors qu'il condamne les *1. aphor. 5.* façons de viure trop exactes, & trop recherchees, & qu'il nous exhorte de nous rendre toute choſe facile par l'accouſtumance. Auſſi peut on bien outrepaſſer les bornes de l'apetit naturel, qui ſont celles de iuſtice, ſans que l'apetit voluptueux en demeure totalement aboly, ou depraué.

Quatriesme Probleme.

Qvel regime tiendront ceux qui naturellement ont vne faim desmesuree?

Si vous les obligez à la suporter, vous leur serez ennuyeux & importun, aussi n'est il pas aisé de prescher vn ventre qui n'a point d'aureilles, disoit Caton. De la leur oster absoluement par artifice, c'est l'impossible, sans faire bresche à leur santé, en peruertissant les loys de leur nature. De l'assouuir, quel moyen sans que le corps regorge de crudités, ou que la chaleur s'esteinde & se suffoque, comme la mesche en l'huile? A la verité il se trouue des faims monstrueuses, & des personnes du tout desmesurees au boire & manger sans preiudice euident de leur santé, plus admirables qu'imitables, & plus à plaindre qu'à loüer en
lib. 1. c. 1. ceste action. Celse neantmoins semble les authoriser preferant le beaucoup au peu manger, à condition que la concoction s'en fasse. Leur estomach tousiours prest à receuoir nouuelles viãdes, sans se sentir greué ou surchargé de celles qu'il a receües, sans desgouts, sans

reproches d'aucunes crudités, sans qu'il gronde, ou se gonfle, ou se bande; rend tesmoignage d'vne concoction parfaicte. La condition de Celse est bien fondee, car tout ainsi que le ton & l'accẽt de la voix se doit rehausser & rabattre selon l'oreille de l'escoutant, de mesme la quantité du viure se doit proportionner à la portee de l'estomach. Aussi sa proposition est elle fort receuable, car la grande quantité de bonnes viandes bien cuittes multipliãt le sang & les esprits, accroist les facultés du corps à l'aduenant, & maintient ses fonctions saines & entieres. Mais si est-il finalemẽt à craindre qu'il ne s'engendre vne habitude Athletique telle que luy mesme condamne par ce qu'elle nous precipite à la vieillesse, & à de griefues maladies. Ou bien que l'on ne bastisse vne masse de chair inutile, ou incõmode à toutes actiõs, si l'on ne se modere, & si les exercices ne se font à proportiõ. C'est pourquoy le diuin Hippocrate recommande & exalte la mediocrite' en toutes choses, voire mesme la frugalite', appuyant le fondemẽt de noz vies & de noz santez sur le trauail & sur l'abstinẽce ou sobriete', comme sur deux pilotys &

arcboutans tresſolides, & treſ. aſſeurez. Ceux qui preſſez d'vne faim inſatiable ſe porteront à l'extremité, du moins auront ſoing de faire election des viandes moins nourriſſantes, mettant en contrequarre & comme en contrepoids le defaut de la qualité, à l'excez de la quantité.

Cinquieſme Probleme.

LE vin ſera-il defendu à noſtre nourriſſon?

Si vous vous en rapportez au plus de voix, vous vous trouuerez fort irreſolu. Qui le leur defend, qui le leur accorde abſolüement, qui auec reſtriction: autant de pays, autant de meurs, & d'humeurs, chacun a ſes conſiderations fondees en belles apparences:

lib. de leg. Les loys de Platon ne ſoufroyent pas que l'on beuſt vin auant l'aage de dixhuict ans, peut eſtre auoit il leu dans *lib. de aëre locis & aquis.* Hippocrate, ou recognu par experience que le vin bruſle le ſang & les veines aux enfants. Les enfants ne ſont que feu, leur ſang eſt vne mer boüillonnante, qui ole ſes boüillons eſcumãts, pouſſe ſon eſcu-

me aux riuages, ie veux dire ses superfluitez au cuir, desquelles pululent tant de petits bourgeons dont il se voit ordinairement parsemé, entre autres la verole, ainsi que nous auons declaré en nostre premier liure. Le vin est aux enfants comme l'huyle au feu, ou (pour mieux dire) l'huyle & le feu ensemble, qui leur allume & leur fomente le brasier interieur, & de ses flammes leur suscite des ardeurs cuisantes qui ne s'esteignẽt qu'auec la vie. Les anciens y prenoyent bien garde de plus prés que nous ne faisons pas, aussi viuoient ilz plus sainement & plus longuement. Du temps d'Hippocrate il ne se parloit pas qu'vn enfant eust la goutte auant l'exercice de Venus. C'estoit cas de nouueauté qu'vne femme y fust sujecte, ou vn Enuque. Des-ja du temps de Galien le vin leur auoit osté ce priuilege à touts. Les femmes (dit Seneque parlant de son temps) s'emancipant des regles de leur sexe furent condamnees aux maladies des hommes. Es mesmes siecles à peine estoit il mentiõ de verole, plusieurs grãds personnages bien versez en l'antiquité font doubte si elle y estoit cognüe, vous voyez cepen-

dant comme elle nous est commune. Du moins ceux qui pour lors en estoient atteints n'en estoient pas si rudement traictez que nous sommes, autrement il se trouueroit quelque memoire des remedes qui s'employoient à leur guerison. Pour conclure en vn mot, le vin est le laict des viellards, & le venin des enfants.

Bonne partie des Septentrionnaux s'oppose à ceste conclusion, nourrit les enfants au vin, les esleue beaux & forts, bien temperez, bien colorez, bien habituez sans plaintes & sans offences. Plusieurs impugnent & condamnent par viues raisons ceste liberté trop licentieuse. Qui le gaignera ? Voulez vous plus belle preuue que l'experience? C'est action de folie de s'opiniastrer contre le sens. Vous me direz que l'experience sans raison est hazardeuse. Croirez vous donques, ou que faute de iugements, ceux qui permettent le vin aux enfants mescongnoissent ce qui leur est plus expedient; ou que faute de naturel, ils le mesprisent ? Considerez les humeurs des Septentrionnaux, la temperature de leur corps & de leurs climats,

& les qualitez de leurs vins, vous les iugerez fort bien fondez en leur nourriture. Si vous purgez vn mesme homme quattre fois l'annee dict Hippocrate, vous luy verrez rendre quantité de pituite pendant l'Hyuer, *frigidissimus redundat humor frigidissima tempestate* dict Galien, l'humeur plus froide abonde en la saison plus froide: or est-il que les Septentrionnaux ont comme vn perpetuel hyuer la meilleure partie de l'Annee, donques il est impossible que la pituite ne redonde en eux. Leur temperature s'accorde à leur humeur, tesmoing leurs meurs, leurs actiõs, leur habitude. Donques ilz ont raison de contrepoincter le plus grãd ennemy de nature, par l'assistence de son plus grand & plus intime amy, i'entẽds de se seruir du vin dés leur enfance, comme de rempart ou de bouclier contre les assauts du froid qui les enuironne, auant qu'il gaigne le dessus à leur chaleur interieure. La qualité de leurs vins fauorise leur dessein, ils sont subtiles, pour attenuer les humeurs plus grossieres qui leur dominẽt; penetrants, pour leur faire passage, diuretiques, pour les conduire & descharger

lib. de natura humana

1. epidemi. in principio.

promptement par viure; secs pour les desseicher: petits, ou mediocres en force & chaleur, pour les cuire doucement sans trouble & sans agitation violente. Mais les enfants ne sont que feu dictes vous? Ouy bien à proportion des autres aages. Le vin leur brusle le sang & les veines? Ouy bien le vin Grec, la maluoisie, & autres de pareille force. Ie crains toutesfois que Galien ne me desaduoüe touchant la temperature enfantine, car il atteste auoir recognu au tact (qui est iuge competent des qualitez actiues) par plusieurs & diuerses experiences, que la chaleur est egale en ieunesse & en adolescence: si donques la chaleur est egale, pourquoy non la nourriture? Que dis-je egale? S'il s'y trouue de l'egalité en intension & grandeur, Il y a de l'inegalité grande en l'action. Celle d'adolescence est sans poincte, sans acrimonie, attrempee d'vne doulce humidité: celle de ieunesse est plus acre, & comme afilee & aiguillonnee par la seicheresse qui l'accompagne. Celle là a le sang pour subiect, du tout bening, sans fiel & sans amertume apparente: celle icy a vn sang bilieux, qui s'enflamme par vne

ſeule eſtincelle. Le vin s'accommode à noz humeurs: Les ſanguins ont vn vin de ſinge Iouial & follet. Celuy des bilieux eſt Leonin, cholere, & furieux. Donques il ſera plus loyſible & raiſonnable d'en octroyer l'vſage aux enfants pour eſueiller & eſgaillardir touſiours de tant plus leurs humeurs, que non pas aux ieunes gens, crainte de les effaroucher, & abrutir. Si vous dictes que le vin pris par compas acoiſe & amadoüe les humeurs plus felonnes & reueſches, pourquoy voulez vous qu'il mutine & rebute les plus ſouples & paiſibles. Le ſage Hippocrate ordonne vn viure humectant aux febricitants, & aux enfants : aux febricitans pour corriger leur ſeichereſſe contre nature. Aux enfants, pour maintenir & fomenter leur humidité naturelle. L'on doit enioindre au cas pareil le vin aux viellards & aux enfants: aux viellards, pour remede de leur froideur: aux enfants pour entretiẽ de leur chaleur. La diſpute paſſeroit les bornes d'vn probleme, ſi ie produiſois toutes les pieces qui ſont pour l'vn & l'autre party. Ie m'y ſuis eſtendu à deſſein tant pour le merite du ſubiect, que pour ſatisfaire à la curioſité loüable de

1. apho. 16

quelques Dames, qui m'ont faict l'honneur d'en demander mon aduis.

Qu'est il question de resoudre? Nous porterons nous à l'egart des enfants à quelque superstition de pareille estoffe à celle des Anciens Roys d'Egypte? qui auant le regne de Psammirichius ne beuuoient du tout point de vin, & n'en offroient nullement aux Dieux en sacrifice, estimants qu'il ne leur estoit pas agreable. Car ilz auoient opinion que ce fut le sang de ceux qui iadis firẽt la guerre aux Dieux, duquel, meslé auec la terre, s'estoit engendree la vigne. Aussi croyoient ilz que ceux qui s'enyurent perdent l'entendement, pour estre remplys du sang de leurs predecesseurs.

Plutarque au li. d'Isis

Ou bien ces resueries à part, donnerons nous lieu à plusieurs belles & bonnes considerations, qui rendent l'actiõ du vin fort suspecte aupres des enfants. Telles sont leur chaleur, l'abondance de leurs humeurs, la tendresse & delicatesse de toutes leurs parties, & particulieremẽt la foiblesse de leur cerueau. Le vin est chaud & actif de soy, vehement & remuant de sa nature, ses effects suyuent les dispositions de noz

corps : Si tost qu'il y rencontre de la chaleur, il boult, il fume, & donne en teste. (C'est pourquoy ceux qui sōt eschauffez de cholere, ou par exercice violent, ou autremēt, s'en treuuent soudainement surpris). Si le corps est surchargé d'humeurs, il les agite, les met en rut & en reuolte, il ne leur reste ny frein ny bride qui les retienne. Il augmente & empire les emotions qu'il y rencontre, irrite & aigrit encore d'auantage les parties qui y sont offensees. Il resemble à mon aduis, non pas à des nerfs de l'ame (comme disoit quelque Ancien de la cholere) ains plustost ou à des extorsions, ou à des conuulsions violentes qui bandent & tirent le corps & l'ame à outrance. Les gouteux pourroient nous en dire des nouuelles à leur grand regret, Aussi s'en voyt il, & i'en congnois, qui par vne sage preuoyance, se bannissants volontairement du vin, ont banny les goutes de leurs membres. En ces eslancements il dresse particulierement sa mire contre le chef, l'aggraue & l'accable de ses vapeurs, luy esleue des orages & des tempestes de toutes sortes d'angoises & trauerses, pour peu qu'il le

treuue diſposé à reſentir ſes iniures. A ceſte occaſion l'on tient l'abſtinence du vin fort ſouueraine contre les tournoyements, les paralyſies, les tremblements, les conuulſions, & autres maladies de teſte. Que les enfants ne ſoient chauds, perſonne n'en doubte: Qu'ils ne ſoient abondants en humeurs l'on ne peut l'ignorer ſi l'on a des yeux, voyant ce qui ſort de leurs corps. Leur molleſſe atteſte leur delicateſſe, qui les met en proye aux moindres attaques. La debilité & la ſurcharge particuliere de leur cerueau ſe verifie par l'imbecillité de ſes actions, par les ſymptomes qui luy ſont fort ordinaires en ceſt aage tendrelet, entre autres par l'Epilepſie, qui pour eſtre plus cõmune aux enfants qu'à nul autre aage, a obtenu le nom de maladie puerile, & n'a plus grand entretien que le vin. Bref par les excrements qui partie leur decoulẽt des yeux, des narines, des oreilles, de la bouche, partie ſe iettent à la face, & au pannicule charneux. Les autres aages, comme plus libres & deſchargez de telles ſuperfluitez, moins expoſez aux dangers qui en procedent, peuuent auec plus d'aſſeurance s'eman-

ciper à ce breuuage.

Pourroit-on pas moderer l'affaire ſoubs reſerue des circonſtances des temps, des lieux, des perſonnes? Poſez vn enfant de complexiõ froide, ou temperee és qualitez actiues, d'humeur aucunement phlegmatique, bien ſain au reſte, & de bonne paſte, pur & net d'humeurs eſtrangeres & ſuperfluës, & ſans alteration extraordinaires en vn climat froid comme le noſtre, en vn grand & long hyuer, tel qu'il eſt ordinairement aupres de nous, en vn Printemps, en vn Autõne plus froids que chauds tels que pour la plus part nous les auons, quel inconuenient que l'on le diſpenſe aux repas de boire à ſa ſoif du vin trempé ſelon qu'il ſera iugé neceſſaire? Le diuin Hippocrate nous ordonne de diminuer la quantité d'eau, & d'accroiſtre celle du vin à meſure que nous nous approchons de l'Hyuer : au contraire d'augmenter l'eau, & diminuer le vin de tant plus que nous nous rendons voiſins de l'Eſté. Vſons de la meſme prudẽce enuers noz enfants, traictons les à proportion des lieux, des ſaiſons, de leur diſpoſition particuliere, ſans leur eſtablir des regles

lib. de ſalub. diata.

generales & inuiolables au grand interest de plusieurs.

Nous serail pas loisible de passer vn petit plus auant, & d'accorder indifferemment à touts & en tout temps quel-
8. meth. 3. que vin aqueux, tel que Galien le permettoit aux fiebures ephemeres. Hippocrate ne le deffendoit pas mesmes aux
6. Epide. fiebures aigües. Que s'il se trouue l'auoir defendu aux temperatures chaudes mesmes hors de fiebure, cela ne se doit pas entendre absoluëment, car son intention n'est autre que de nous enseigner que ceux qui sont chaleureux de nature doiuent boire plus d'eau que de vin. D'où ie concluds que du moins nous pouuons librement permettre à noz enfants de l'eau rougie? I'excluds du nombre ceux qui sont subjects au mal caduque, ou à d'autres infirmitez ennemyes totales du vin, pour fermer
7. meth. 6. la bouche aux esprits de contradiction. Galien admet le vin pour correctif de
de l'eau l'eau, qui pour sa froideur croupit &
sa longeur flotte dans les hypochondres, les emplit de ventositez, dissoult les forces de l'estomach, empesche sa concoction, sans donner grand aduantage à la distributiõ des

des viãdes. Les effects d'vn bon petit vin sont du tout contraires, à cause de sa chaleur mediocre. Les estomachs froidureux requierent ceste messãge, tous, comme tendrelets & susceptibles d'impressions estrangeres, s'en sentiront soulagez : le foye, le sang, les veines n'en seront ny bruslez, ny eschauffez outre mesure. Au contraire le vin, comme amy de nature, attiré de toutes parts auec auidité, seruira de guide & de vehicule à l'eau pour y apporter du rafraichissemẽt. Les enfants se familiariseront petit à petit; sa qualité turbulente, leur apetit en demeurera plus content & plus satisfaict, qui pour l'ordinaire se porte comme à brides abatues à ce qui luy est defendu. D'où arriue communement que ceux qui ont commencé plustard à gouster ce Nectar humain, s'y rendent par apres plus excessifs, comme en recompẽce du temps perdu. Aussi ceux qui n'y sont pas accoustumez en sõt plus prõptemẽt surpris & plus griefuement offẽsez que les autres qui dés leur ẽfance y ont l'estomach & le cerueau habituez.

Mais laissons les enfants, parlons des nourrices, & des meres.

Sixiesme Probleme.

SEra-il loysible aux nourrices de boire vin?

Il y a des Dames si crainctiues & si scrupuleuses qui pour consideration quelconque ne se laisseroient mouuoir à le leur permettre, tant de force ont les opinions preoccupees. Mais qui le leur oseroit permettre apres la deffence du diuin Platon, & de son disciple Aristote, appuyee sur l'authorité, & sur le commun accord de l'eschole Hippocratique, fondee & establie sur l'experience & la raison? L'experience iournaliere nous rend preuue des effects du vin; Il n'est ja besoing de remettre sus le bureau le discours que nous venons d'en tenir. Le vin se change & se transmüe en noz corps (dict Plutarque) si tost qu'il y est eschauffé il nous altere, & nous change comme en soy-mesme. L'enfant mollet & fluet a part aux moindres emotions qu'il suscite à sa nourrice, & comme plus fresle, & plus tendre, y apportant moins de resistence, en resent plus d'interest qu'elle mesme. Minos osta du

ſacrifice la fluſte & les chapeaux de fleurs qu'on portoit ſur la teſte, pour quelque ennuy qui le trauailloit, & touteſfois nous ſçauons treſbien que l'ame dolēte n'eſt paſſionnee ny par les fluſtes, ny par les fleurs & feſtons: là où il n'y a corps d'homme, tant ſoit-il fort & robuſte, qui eſtant eſmeu & enflammé ne ſoit grieuemēt offenſé par l'adionction du vin. Que ſera-ce donques de ces petits corps boüillonnants ſi vous leur faictes ſuccer le vin pour le laict? De tant plus que les nourrices n'ayant qu'vne amour ſuppoſee & non naturelle en leur endroict (comme parle Plutarque) ſoubs vne eſperance folle & trompeuſe, ou qu'il n'en atriuera point de mal, ou qu'il ne leur ſera pas imputé, laſchent facilement la bride à leurs ſens charmez & amorcez des doux apaſts de Bacchus, & ſe donnent au cœur ioye aux deſpens de leurs nourriſſons, qui ſouuent en demeurent intemperez en leurs corps, & intemperants en leurs ames. Le ſang reçoit & retient les qualitez des viandes dont il eſt conſtruict, & le laict, qui n'eſt qu'vn ſang blanchy, les communique à l'enfant telles qu'il les a reçeus. La che-

Plutarque en ſes regles de ſanté.

au liure de la nourriture des enfants.

le sang ne peut pas conseruer lodeur des aliments ou plantes qui le font au contraire encore moins

ure nourrie de Tithymale dõne vn laict purgatif: le meſme laict, celuy d'Aneſſe, & d'autres animaux que nous employons à noſtre vſage, eſt rendu medical par la nourriture, & diuerſifié en qualité & vertus conformement à noz intentions. Nous vſons de leurs foyes comme d'alembics, pour en tirer la force & la ſubſtance; & de leurs mammelles comme de recipients, pour la nous conferer. C'eſt meſme faict des nourrices enuers les enfants (ceſte comparaiſon ne ſera point odieuſe, ie reſerue le reſpect qui ſe doibt à l'humanité) auec ceſte differẽce neantmoins que leur laict tant pour ſa douceur ſucrine, que pour le raport & conformité de nature, eſt tiré des nourriſſons, & reçeu de leur eſtomach plus gayement & plus auidement que celuy des brutes, plus promptement cuit & diſtribué, & auec moindre perte de ſes qualitez particulieres, qui par le long & continuel vſage, s'empreignent & s'encuiraſſent ſi profondément dans leurs moelles & entrailles (comme l'on parle vulgairement) qu'elles leur tournent totalemẽt en nature, & paſſent, comme au trauers d'vn tamis, du corps à l'ame.

Telles & semblables raisons peuuent estre receuables en aucunes, mais non pas en toutes : en faict de regime il n'y a regle si generale qui n'ayt ses exceptiõs. Le boire & le mãger pris de goust, bien qu'vn peu pire de soy, est preferable à celuy qui le surpasse en bonté, & n'agree point, dict nostre Hippocrate : d'autant que l'estomach l'embrassant plus estroitement, en faict mieux son profit. La coustume nous facilite & familiarise toutes choses, emousse la poincte de leurs actions, & les rend souples & obeyssants à noz facultez naturelles. Au contraire la nature se desbauche facilement & se rebute au changement, lors principalement que l'on passe d'vne extremité à l'autre. Nous tenons les propositions pour maximes, quiconque les tiendra pour telles quel fondement aura il de mettre vne nourrice à l'eau, qui ne pourra non plus la souffrir dans son ventre que dans ses souliers (comme me respondit vn iour vne bonne commere Allemande) & qui dés le berceau sera nourrie au vin? Le vin, dit Plutarque, entre tous les breuuages est le plus vtile; entre les medecines, la plus plaisante, *en ses regles de santé.*

entre les viandes celle de qui moins on se lasse. L'eau simple sert bien de breuuage à plusieurs par necessité, rarement de medecine, iamais de viande. Quelle plus belle & plus desirable alliance que de la douceur du vin auec son vtilité, lors principalement que de long temps on y est habitué? Quelle plus rude & plus odieuse metastase que du vin à l'eau, quand il n'y a ny port ny accoustumance qui nous y conuie? Mais le vin est vn feu? Quelle contrarieté plus incompatible que du feu à l'eau, voire plus extreme? donques qui d'vn primsault se porte du vin à l'eau se porte à toute extremité. Qui n'improuuera le faict du Roy Lycurgus, qui pour exiler de ses terres les abus qui s'y commettoient au vin, en fit desraciner les vignes? Il faudroit par mesme raison nous bannir de toutes choses, car il se commet de l'abus par tout. Eust-il pas esté plus raisonnable & plus expedient de cõtenir & refrener les dissolutions par la seuerité des loys, que de rendre la peine du mesus commune & egale aux sobres & aux dissolus? Ceux qui alleguent l'intemperature des nourrices pour leur establir vne loy ge-

Licurgus fit arracher les vine de son royaume

nerale & absolüe d'abolition de vin, suyuent l'exemple de ce Roy, au detriment de plusieurs, qui, pour la froideur & humidité de leur estomach, & pour n'y estre point accoustumees, mãquant à la premiere digestion, produisent vn sang, & consequemment vn laict crud, indigeste, & mal nourrissant pour elles, & pour leurs poupons.

En ceste contrarieté à quoy nous resouderons nous? Sinon d'entretenir les nourrices à leur breuuage accoustumé, soubs les reserues des mesmes circonstãces qui ont esté representées au Probleme precedent. Si l'on se meffie de leur preud'homie, que l'on commette des personnes afidees qui ayent l'œil à leurs deportements. Sur tout que l'on s'informe bien particulierement de leurs vies, & de leurs meurs, auant qu'en faire election. Et que l'on auise de ne point encourir le reproche que faict Plutarque aux peres peu soigneux du bien & vtilité de leurs enfants, qui se gouuernent en leur endroict comme celuy qui, pour gratifier vn sien amy, laisse le Medecin sçauant qui le peut guarir, pour en prendre vn qui par son

au liu. de l'institutiõ des enfãts.

ignorance le fera mourir. Ou qui font tel estat des richesses, qu'ilz en perdent l'affection deuë au salut de ceux qui en sont les heritiers, mesprisants ce qui leur est plus necessaire, pour achepter leur ruine à bon marché. Ou bien ne sçachants pas, que tout ainsi que l'espoir de la moisson gist en la semence, de mesmes tout le reste de la vie despend de la premiere nourriture.

Septiesme Probleme.

Mais pourquoy Platon defend-il le vin aux femmes qui trauaillent à la generation?

au liure de la nourriture des enfants.

Plutarque, & auant luy plusieurs autres font la mesme defence aux hommes par forme d'aduis, sçauoir de ne s'approcher des femmes pour engendrer sinon à ieun, auant qu'auoir beu vin, ou du moins apres en auoir pris bien sobrement.

Seroit-ce point, comme dict le mesme Plutarque, d'autant que ceux qui sont engendrez de peres saouls & yures deuiennent ordinairement yurongnes? Ce qu'il confirme par ce reproche que

fit vn iour Diogenes à vn ieune homme desbauché & desordonné: ieune hõme mon amy ton pere t'a engendré estant yure.

Seroit-ce point plustost pour les troubles & seditions que le vin suscite à noz corps ? Car il est plus facile, & plus ordinaire, que les vices du corps se communiquẽt à l'embrion par l'entremise des choses corporelles, que non pas ceux de l'esprit.

Donques (dira quelqu'vn) la defense se doit entendre vniuersellement aux femmes grosses tout le long de leur grossesse, puis que de iour en iour elles contribuent à la conformation, à la nourriture, à l'accroissement du petit fœtus: neantmoins il ne se trouue personne qui la leur addresse, tous la font presques vnanimement tomber sur les pauures nourrices, & sur les enfants mesmes, qui estant faicts, formez, accreus, & entretenus d'vn sang vineux, ne sont pas si tost hors du ventre maternel, que ja l'on leur coupe broche, & leur soubstrait-on la nourriture qui leur est plus familiere & plus vsitee. Si iamais ilz sont susceptibles d'impressions estran-

geres c'est aux premiers mois de leurs conceptions, lors qu'ilz n'ont encore rien de ferme, & de solide. Voyez comme alors vn traict seul d'imaginatiõ leur burine le corps, & y graue des marques si profondes, que ny l'art, ny la nature, ny le decours des annees ne les peuuẽt efacer. Le vin sera il oysif tout ce temps là, auquel vous attribuez tant de pouuoir & d'action? Ou vostre preuoyance si engourdie & si endormie qu'elle n'en preuienne les effects par bons reglements & aduis? Ou vostre meffiance si outrageuse, qu'elle veuille, ie ne diray pas accuser, mais soupçonner la mere de gourmandise, au mespris de voz ordonnances, & du salut de leur fruict, qu'elles cherissent plus passionnement que leurs propres entrailles? Les Anciennes loys Romaines ont interdict le vin fort estroictement & generalement aux femmes : encore s'obseruoient elles du temps de Martial, tesmoing cest epigramme qu'il inscrit à sa femme.

Femme va t'en d'icy, ou te faicts à
noz meurs,
Ie ne suis point Numa, ie vis à mes
humeurs.

I'ayme Bacchus, & toy des Nymphes
tu t'abreuues,
I'ayme la table, & toy tout soudain tu
te leues.

On adiouste à ce propos qu'il estoit loysible aux parents de baiser leurs parentes sur la bouche en les saluants, afin de recognoistre à leur halene si elles viuoient selon la loy. Iamais ces interdicts ne se sont faict particulierement pour les femmes grosses, au contraire elles ont esté deschargees & afranchies des loys particulieres à leur sexe par les loys mesmes, ores qu'on ne fust pas ignorant que la source premiere & principale de verole, & de bon nombre d'autres maladies infectes ordinaires aux enfants, ruissellast de la qualité de leur sang. Comme si, pour comble de malheur, il failloit que son impureté contagieuse fust espoinçonnee & mutinee par l'agitation petulente du vin. Diogenes voyant vn ieune garson qui mangoit gouluement, donna vn souflet à son precepteur, & eut raison de ce faire, attribuant la faute plus-tost à celuy qui n'auoit pas enseigné l'honnesteté, qu'à celuy qui ne l'auoit pas aprise. De

mesmes si le vin est blasmable aux femmes enceintes le blasme en est deu à ceux qui le leur permettent.

Que respondrons nous en faueur des femmes grosses? Ce seroit acte d'inhumanité de toucher à leurs priuileges, aussi en appelleroient elles comme d'abus. Dirons nous d'elles ce que disoit le bon Zenón de soy-mesme, que le vin opere en elles ce que l'eau és lupins? Car il adoucit & amolit l'amertume & la dureté de leurs trauerses. Le cœur ne leur tient il qu'à vn filet? Quel bezoar, quelle theriaque plus souueraine que le vin pour le r'afermir? Tombent-elles en defaillance? Soudain le vin les redresse, soudain son odeur seule leur faict reuenir le cœur, soudain il r'apelle & reünit les esprits esgarez & esperdus, soudain il les repare s'ils sont dissipez & euanoüys. L'estomach leur est il desbauché & desuoyé? Quel plus ferme & plus fauorable adstringent qu'vn bon vin couuert? S'il est lasche, mollasse, & des-apetisé, rien de plus sauoureux, rien qui le corrobore sans degousts & sans peine comme le vin. Le corps & l'esprit sont ilz abatus de langueur & de tristesse? Le vin nous

Gal. lib. quod animi mores.

louange de la vertu du vin

eſt dõné pour allegreſſe & reſiouyſſance, dit le ſage, il viuifie le corps & reſiouyt l'Ame. Brefil n'y a plainte ſi grande & ſi importante à la groſſe, que le vin n'appaiſe ou ne modere. Donques quiconque en fait vn refus general & abſolu aux femmes enceintes, ſe declare non ſeulement leur fleau particulier, mais l'ennemy vniuerſellement coniuré contre l'humaine generation.

Mais de graces vn petit mot de gloſe & de reſtriction pour les bonnes commeres, qui volontiers ſe gliſſent aux extremitez, où il va de leur bien & contentement; Qu'elles ſe ſouuiennent que toutes actions vertueuſes & ſalutaires ſont bornees. Le miel pris outre meſure ſe tourne en fiel, & le vin en vn deluge vniuerſel, qui deſtruict, & bouleuerſe de fond en comble toute l'œconomie naturelle. Nous luy auons posé ſes limites aux diſcours precedents, les meres curieuſes de leur ſanté, & bien-affectionnees enuers leurs petits, y prendront ſoigneuſe garde, pour ſe contenir és bornes de raiſon & de modeſtie.

Huictiesme Probleme.

QVel breuuage donnerons nous à l'enfant à qui le vin est nuisible?

Touts, ou la plus part des Septentrionnaux le mettront à la biere, ou à la tisanne, qui se faict communement de decoction d'orge entier, de pruneaux, & racines de regalisse. Autres y adiousteront d'autres mixtions, qui se contentera d'vne simple decoction d'orge entier, ou de racines d'oseille, ou de celles de chien-dent, ou d'aigremoine, qui de la seule eau cuitte : peu se trouuent qui ne craignent l'eau pure & crüe pour leurs estomachs, & qui ne cherchent les inuentions pour corriger sa froideur.

Ce soing est-il point plus scrupuleux que raisonnable? Car il se voit moins de beuueurs d'eau que d'autres qui se plaignent de leur estomach, iaçoit que la plus-part du monde se contente de la boire telle que Dieu la donne, sans la desguiser ou alterer par aucun artifice. Nous auons cy deuant produict la condamnation passee contre la biere, par sentence de Galien & de Dioscoride,

neant-moins vn peuple infiny en vse pour sa boitte ordinaire, sãs auoir egard ny à Galien, ny à Dioscoride, ny à leurs raisons, & s'en trouue bien. Les plus grands & plus delicats en boiuent fort souuent & sans preiudice de leur santé, pour y estre accoustumez de ieunesse: pourroit on pas les façonner de mesmes à l'eau pure? L'on tient pour remede singulier & approuué contre l'hydrophonie, de plonger dans l'eau celuy qui la craint, si auant qu'il soit contraint d'en boire son cœur saoul. Il n'est ja besoing de contrainte ou violence enuers nostre nourrisson pour la luy faire gouster, son estomach se rebute & se sousleue du commencement presques contre toute autre sorte de breuuage, & a peine de s'y accommoder, il ne peut souffrir le vin, son palais s'en offense si peu qu'il en gouste, son corps en fremit, ses yeux en pleurent, rien ne luy est si doux ny si facile à aualler que l'eau pure & crüe. Argument irreprochable qu'elle luy est naturellement destinee pour breuuage, autrement en vain la nature auroit-elle accouplé ce beau raport, ceste alliance mutuelle de son goust à l'eau, & de l'eau

à son goust si elle ne butoit à l'vsage. Aussi est-ce le premier & vnique breuuage dont il vse gisant encore au berceau, & pendant à la mãmelle, lors que, pour la mollesse & delicatesse de son petit estomach de papier moüillé, il court plus grand' fortune d'en estre interessé. Alors personne ne luy en faict refus, personne n'a l'œil ny l'esprit au danger; tost apres, comme estant reuenu d'vn profond sommeil d'ignorance ou d'oubly, l'on ouure les yeux, l'on preuoit l'inconuenient qui le menace par la continuation du breuuage qui luy est du tout familier, de nature & d'accoustumance. La soif nous est naturellement plus insupportable que la faim, c'est pourquoy la nature a rendu l'eau si cõmune, nous enseignant que comme elle ne nous manque point au besoing, nous deuons reciproquement accepter pour agreable ce qu'elle nous presente pour y subuenir. Et quand bien la nature ne nous y conuieroit pas, souuent la necessité nous y oblige. Souuenez vous de Darius qui, grand Roy qu'il estoit, nourry parmy les bobances & delices Persiennes, s'est veu forcé de mettre sa

bouche

bouche à l'eau pour estancher sa soif. Mais deplorable fut la necessité, on l'impatience du Roy Lysimachus, qui, outré de soif, vendit sa liberté à Dromichetes pour vn traict d'eau. Donques Plutarque a bien raison quand il nous conseille, non seulement de tremper le vin, mais d'auantage de s'accoustumer de boire par chacun iour deux ou trois coups d'eau pure, par-ce que cela rend la force du vin plus foible, & la boisson d'eau pure plus familiere à l'estomach, qui faict qu'en cas de necessité il ne la trouue pas si estrãge, n'en faict nul refus, & n'en reçoit ny incommodité, ny offence. Hippocrate pour mesme raison est d'aduis que l'on se façonne aux eaux du pays, ores que mauuaises. Suyuons ces preceptes en la nourriture de noz enfants, si leurs estomachs ne le peuuent souffrir où il se rencontre exoine legitime qui les en dispense, qu'on le represente au Medecin docte, & experimẽté, il leur sçaura bien pouruoir à la necessité de breuuages salutaires & conuenables.

en ses preceptes de santé.

lib de aëre locis, & aquis.

Iusques icy nous auons discouru du regime preseruatif, passons maintenant aux remedes:

Des remedes preseruatifs de petite verole, & premierement des alteratifs.

CHAPITRE XII.

A Qui le bon regime de viure ne suffira pas pour se tenir en seure-garde contre les surprises de noz assaillants, on aura recours aux moyens tirez partie de la pharmacie, partie de la chirurgie. La pharmacie nous fournira de remedes alteratifs, corroboratifs, & purgatifs: la chirurgie d'euacuatifs.

Touts remedes qui se font par precaution butent à la cause, si elle est presente pour la retrancher, si elle est en voye pour la preuenir. Nous sommes, graces à Dieu, tresbien informez des causes tant mouuantes qu'assistentes de verole, & des-ja nous nous sommes proposé pour mire de noz actions de combatre ses qualitez & sa quantité, celles icy par euacuation, celles là par alteration; Par alteration dis-je simple si elles sont sans matiere. Ou bien ioincte

à la purgation, s'il y a adionction de matiere. Le chapitre est dedié à l'alteration, à laquelle nous donnerons pour adioincts les corroboratifs. Le suyuant traictera de la purgation; le tiers de l'euacuation.

L'alteration est vn changement d'vne qualité en sa contraire, aussi se fait-elle par l'opposition des qualitez cõtraires. Celles que nous auons en contrequarre sont la virulence conçeuë ou du ventre maternel, ou par contagion ou autrement : de plus la chaleur excessiue du foye, du sang, & des veines, soit qu'elle se treuue seule & simple, ou bien compliquee auec humidité. Nous opposerons les antidotes corroboratifs & bezoardiques à la malignité. Les refrigerants à la chaleur : les desseichans à l'humidité, tant interieurement qu'exterieurement. Nous tiendrons telle mediocrité en rafraichissement que ny la chaleur naturelle, ny les estomachs tendrelets n'en sentiront nulle esclandre. Mettons la main à l'œuure, la saison nous y conuie, par ses longues ardeurs qui de long temps n'ont eu leurs pareilles. C'est trop de remise l'on deust auoir ietté les

premiers fondements dés l'entree de May. Pour l'interieur vsons de boüillõs, de iuleps, apozemes, syrops, tablettes, condits, & opiates. A l'exterieur, de bains, fomentations, embrocations, liniments. L'ennemy combatu & bloqué de toutes parts, sans espoir de secours, se trouuera bien tost abatu, & noz facultez resioüyes & releuees, tant par sa cheute, que par le renfort qu'en receuront leurs principes.

Pour boüillon alteratif. Prenez boüillon de vollaille, ou veau & mouton autant que bon vous semblera, fueilles d'endiues, borrache, buglosse, oseille longue & ronde, laictue nouuelle, cichoree domestique, pourpier, espinars, de toutes, ou de bonne partie d'icelles à proportion: faictes boüillir le tout l'espace enuiron d'vn quart-d'heure dans vn pot de terre vitré ou plombé, puis le coulez, & le humez chaud, le matin à cœur ieun, deux ou trois heures auant manger. L'orge seruira au mesme effet, mais il se veut pourir de cuire, autremẽt il enfle, & donne des vents; Il est bon pour le corriger que l'on le fasse tremper toute vne nuit dans l'eau sur les cendres

chaudes, puis que le matin l'on verſe ceſte eau, & qu'on y en mette d'autre dans laquelle l'on le fera cuire à perfection. Ceux à qui les boüillons flottent dans l'eſtomach apres les auoir pris à ieun, pourront auec vtilité en differer l'vſage à l'entree du diſner.

Aucuns le long du moys de May vſent de laict de Cheure ou d'Aſneſſe tiré, & coulé à l'heure meſme, & y diſſoudent le poids de trois ou quatre eſcus de ſucre roſat ou violat, & s'en treuuent bien rafraiſchys.

Ces remedes duiſent & profitent beaucoup d'auantage aux enfants pris à ieun, que ne font ny les iuleps, ny les apozemes, car ilz ſatisfont à leur eſtomach vorace, & à la neceſſité de tout le corps par leur bonne nourriture, & fomentent la chaleur naturelle par la leur actuelle. Là où vn eſtomach tendre & fluet, eſtant vuide, s'offenſe & ſe deſbauche par la froideur, & de plus le gouſt ne s'accommode pas aiſément aux potiõs medicales, pour artifice que l'on y aporte : lors neantmoins qu'il ſera neceſſaire de s'en ſeruir, elles viendront fort à propos és autres heures du iour, preparées

comme s'ensuyt.

Iulep. Prenez eaux de cichoree, d'endiues, & d'aigremoine de chacune vne once : syrop de ius d'oseille, ou de grenades (si le vẽtre est trop gay) ou violat, s'il est retenu, vne once. Meslez le tout ensemble, & en donnez à proportion de l'aage, & de la temperature de l'enfant.

Apozeme. Prenez racines d'oseille & de chiendẽt de chacune demye once : fueilles d'aigremoine, laicteron, d'endiues, cichoree domestique (par-ce qu'elle n'est pas si amere que la sauuage) oseille ronde de chacune vne petite poignee. Semences de coriandre preparees vn trezeau : faictes boüillir le tout en vne pinte d'eau iusqu'à consomption du tiers, puis l'ayant coulé dissouldez y vn petit de ius d'oseille, & du sucre fin autant qu'il vous plaira, & le clarifiez auec vn blanc d'œuf, & l'aromatisez auec vn trezeau de santal rouge & citrin.

Les syrops de ius d'ẽdiues, cichoree, borrache, buglosse, oseille, limons, grenades, le violat, l'aceteux, l'oxysacchara, le iulep Alexandrin seruirõt aux mesmes intentions, chacun à par soy, ou bien meslangez les vns auec les autres,

ou diſſoults és iuleps & apozemes.

Pour tablettes. Prenez poudres de diatriaſantal & de diamargaritum froid de chac. deux ſcrup. perles, & coraulx rouges preparez, rapures de dagues de Cerfs de chac. demy drag. pierre de bezoar demy ſcrup. ſucre fin diſſoult en eau de cichoree, ou de roſes trois onces. faictes tablettes du poids d'vn trezeau pour en vſer ſouuent le matin à cœur ieun auant que prendre le boüillon, ou du moins vne heure auant manger.

De ces meſmes poudres incorporees auec conſerues de roſes de violettes de Mars, de cichoree, de borrache, buglosſe ſe feront opiates & condits à qui les aura plus agreables que les tablettes.

Les bains d'eau douce & tiede ſont treſcõuenables & bien vſitez, i'approuue ceux de riuieres claires nettes & ſableuſes, lors qu'elles ſeront ſuffiſamment attiedies par les ardeurs eſtiuales. Ceux qui ſe plaiſent aux compoſez, pourront parboüillir fleurs & fueilles de cichoree, ẽdiues, violettes de Mars, roſiers, borrache, bugloſſe & autres de pareille efficace, dans quantité d'eau de riuiere ſuffiſante à leur intẽtion, le temps d'en vſer eſt le matin à ieun, & ſur les

trois ou quatre heures apres midy deux ou trois heures auant repas. Il ſuffit d'y demeurer vne heure ou enuiron à chaque fois, & de les continuer dix à douze iours, à meſure de l'intemperature que l'on ſe propoſe de corriger.

Les fomentations ſe doiuent adminiſtrer loing des repas, l'eſtomach vuide. L'on prẽd à ceſt effect des roſes, des ſantaux, aigremoine, cichoree, auec vn brin d'abſinthe Rómain que l'on fait parboüillir en eaux d'endiues, d'oſeille, cichoree, roſes, y adiouſtant la ſixieſme partie de vin blanc plus ou moins: & vn filet de vinaigre.

L'embrocation ſuyt la fomẽtation, ou bien l'on ſe contente de l'vne ou de l'autre toute ſeule. Exẽple d'vne huyle propre à oindre le foye eſchauffé & debilité.

Prenez roſes ſeiches, ſommitez d'abſinthe Romain de chacun vn pincet. des trois ſantaux de chacun ℥ii. ius de cichoree deux onces: vinaigre roſat vne once: huile d'amendes douces quatre onces faictes tremper le tout enſemble ſur des cendres chaudes en vaiſſeau couuert, l'eſpace de vingt-quatre heures, puis le cuiſez lentement

à consomption du ius & du vinaigre. En fin coulez lh'uile & l'exprimez.

Au lieu d'embrocation vous employerez ce liniment. Prenez cerat santalin, onguent rosat de chac. 1. on. dissouldez les en huyle rosat laué en vinaigre, & les reduisez en forme de liniment.

Vous auez le modele de diuerses compositions, à leur imitation vous pouuez en former d'autres respondantes à voz indications, si vous estes tant soit peu versé en la cognoissance des simples. Venons à la purgation.

De la purgation.

CHAPITRE XII.

AVcuns empescheront absolument que l'on ne purge les enfants, en quel cas ce puisse estre: autres le permetteront en cas de necessité, mais par precaution, & sans necessité vrgente, nullement. Nous leurs parlerons à chacun à part en noz Problemes. Maintenant, supposé qu'il nous soit loysible d'en venir à la purgation, prenons garde que l'action du medicament soit re-

glee & mesuree aux forces enfantines, & que sa qualité soit directement opposée à celle des humeurs qui redondent en leurs corps. Il est difficile, voire impossible, qu'ilz demeurent longuemēt intemperez, & vuides de superfluités. Chaque intemperature enfante, & entraine à sa queuë sa cacochymie particuliere, comme la cause ses effects, & la fontaine ses ruisseaux. L'intemperature chaude & humide que nous combatōs, ne peut si promptement se batre en ruine, qu'elle ne se treuue assistee, & cōme fomentee de quelque nouueau suppost. D'vn costé elle nous suscite la bile, ou bien elle l'esarouche à outrance. D'autre part elle emplit les veines de serositez acres & poignantes: par fois elle tire comme par force, & rauit à l'estomach son chyle, & le faict passer à demy cuit des veines mesaraïques au foye, d'où pulule vn tas de crudites. Ceste bile, ces serosités, ces crudités portees aux veines, & pesle-meslees auec la masse sanguinaire, sont les fleaux ordinaires de nostre nourrisson, les alumettes de verole & rougeole, les obiects de la purgation pretendue. Quel remede?

Prenez vne once de manne Calabrese dissouldez la en portion egale d'infusion laxatiue de roses pasles.

Aux plus petits & plus tendrelets vne once ou deux de syrop de roses pasles suffira.

A ceux qui auront l'estomach froid, & les visceres lasches & debiles l'on presentera vne potion de rhabarbe preparee en ceste forme.

Prenez de rhabarbe bien choisie ʒi.
Sental citrin demy scrup.
Canelle fine gr. iij.

Faictes les tremper la nuict dans eau d'endiues, puis les coulez, & exprimez bien fort. L'expression se donnera deux ou trois heures auant manger. Au defaut d'eau d'endiues l'on substituera celle de cichoree, ou d'aigremoine, ou de borrache & buglosse. Ou bien vne decoction des mesmes herbes, & pour rendre la potion plus aggreable l'on y dissouldra demye once de sucre fin ou pareille quantité de syrop de limons, ou de capillaires.

La casse infusee és mesmes eaux, ou bien en infusiõ de roses pasles auec vn pincet de semẽces de coriãdre preparees, satis-

fera doucement à noſtre intention. Ie ſuis d'aduis neantmoins que l'on n'en vſe pas comme d'vn paſſe-par-tout: les eſtomachs mollaſſes & flatueux ne s'accommodent pas bien à ſon vſage.

Ie faicts grand eſtat du ſené où l'humeur aduſte & melancholique abonde, de tant plus que l'on recognoiſt par experience qu'il vuide benignement le Phlegme & la bile. Aucuns le tiennent ſuſpect à ceux qui ſont ſubjects à torſions, ce nous eſt vn aduertiſſement de le bien corriger. Ie treuue la façon ſuyuante fort commode,

Prend fueilles de ſené triees & mondees ℥ij.
Racines de riguelisse raclees ℥i.
Semence d'anis
De coriandre preparee de chac. ℥ſ.
Santal citrin dem. ſcrup.
Canelle fine gr. 5.
Raiſins de corinthe bien lauez en eau tiede vn pincet.

Faictes parboüillir le tout dans deux onces & demy de petit laict de cheure, puis le laiſſez en infuſion toute la nuict. Le matin coulez-le & l'exprimez fort. L'expreſſion ſe prendra deux heures ou

enuiron auant manger, y adiouſtant demy once de ſyrop de cichoree composé.

Ces receptes que ie vous traſſe ſeruiront de modele & exemplaire, l'on augmentera ou diminuera leur quantité à proportion de l'aage & de la portee du ſubject. L'on diuerſifiera les matieres ſelon les differences des humeurs, des affections, & des corps. Reſte à parler de la ſaignee.

De la ſaignee preſeruatiue de verole & rougeole.

CHAPITRE XIII.

S'Il ſe treuue iuſte ſubject de contrarier à la purgation, il ne s'en preſente pas moindre de s'oppoſer à la ſaignee. A noz Problemes le debat, donnons ordre par prouiſion que nous ne ſoyons preuenus, & que pour eſpargner quelques goutes de ſang nous ne mettions la maſſe entiere en combuſtion. Auons nous pas apris du Prince des Arabes en termes exprés que ceux la courent plus grande fortune de verole, *Qui minus*

extrahunt de sanguine, qui moins espuisent de leur sang ? Y a il plus salubre expedient pour empescher l'effect, que de retrencher les causes ? Comme pour despeupler vne mauuaise herbe d'en extirper les racines ? Mais aduisons meurement comme nous aurons à nous y comporter, pour nous exempter de tout peril, & reproche.

3. aphoris. quæst. 2. Nous auons demonstré clairement en noz controuerses que l'indication generale de l'euacuation du sang despēd totalement de la plenitude, mais la restriction ou election du moyen particulier propre à cet effect, se fait par certaines consideratiōs particulieres. Ie m'explique en faueur des aprentifs. Supposez que le sang abonde, aussi tost naist l'intention de le vuider; *Repletionem curat euacuatio*, la repletion se guarit par euacuation dit l'aphorisme. *2. aph. 22.* Mais comment se fera ceste euacuation ? Sera-ce par saignee, par ventouses, par exercices, ou par quelle autre voye ? La nature du patient, & la precipitation, ou grandeur du mal nous dōnera l'ordre. Appliquōs ce discours à nostre vsage.

Vne grande plenitude entraine tou-

ſiours apres elle vn peril eminent de treſgriefues maladies, conſequemment requiert vn grand & prompt & aſſeuré remede pour en preuenir l'eſclandre, ce remede ne peut eſtre autre que l'ouuerture de la veine, il y a de la longueur & peu d'aſſeurance en tous les autres, voire meſme en aucuns de la crainte de precipiter la cheute pluſtoſt que de la deſtourner. Donques il eſt neceſſaire, non ſeulement d'en venir à la ſaignee, mais auſſi de faire choix d'vn vaiſſeau qui ſatisfaſſe promptement à noſtre deſſein : telle eſt la veine baſilique du bras droit, laquelle regarde directement ſa ſource qui eſt le foye, & a vne communicatiõ belle & ample auec la veine caue. Au cas neantmoins qu'il y euſt quelque euacuation naturelle retenue, ou bien quelque fluxion particuliere, ou autre deſtourbier capable de nous diuertir de ceſte voye, nous ferons la deſcharge par quelque autre que nous iugerons plus à propos.

Gal. lib. de cur. ratione per venæ ſect. c. 19 & alibi.

Que ſi la plenitude eſtoit legere, ou mediocre, en vn mot ſi elle eſtoit telle qu'elle ne nous preſſaſt point; Ou ſi pour la debilité, ſi pour l'aage, ſi pour l'apre-

hension ou repugnance naturelle du ſuject la ſaignee nous eſtoit interdicte, nous aurions recours aux frictiõs, aux bains, aux exercices, à l'abſtinence, aux ſangſues, aux ſcarifications, aux ventouſes, & autres inuẽtions ſemblables deſquelles noſtre Galien s'eſt heureuſement ſeruy en cas pareil, conformement à l'inſtruction qu'il nous en donne en diuers endroicts, deſquels bonne partie ſe trouuera fidelement quotee, & eſclaircie en noz controuerſes; ſignamment en l'aphoriſme troiſieſme queſtion ſeptieſme.

Quattre Problemes touchant la purgation & ſaignee.

CHAPITRE XIIII.

Premier Probleme.

EST-il bon que l'on purge les ieunes gens par precaution de verole?

La pratique en eſt ſi couſtumiere entre les Medecins, & ſi bien receuë, qu'elle ne peut eſtre debatue ſans toucher à la reputatiõ des plus renommez,

&

& sans faire tort au iugement & à l'experience des plus sages & experimentez. Et certes ce seroit pour neant que nous en aurions ouuert les moyens, s'il ne nous estoit loysible de les employer. Voulez-vous que i'authorise la pratique par raison? En trois mots.

Où il y a cacochymie auec danger de maladie notable presente ou prochaine, l'on doit auoir recours à la purgation. Donques si nous supposons cacochymie en noz ieunes gens, auec crainte de petite verole, qui souuent n'est pas petite, ny peu dangereuse, nous deuons recourir à la purgation. I'ay suffisamment prouué l'antecedent en mes controuerses, ce n'est icy le lieu de le reuoquer en doute. I'ay fait voir les dangers esquels la verole nous precipite, au liure precedent: la consequence est donc receuable si nostre supposition est accordee. *2. aphoris.*

Il se trouue neantmoins pour le iourd'huy grand nombre d'opposants qui veulent que tout se remette à la prouidence & action de nature, ou du moins qui, faisants renaistre l'ancienne cabale d'Asclepiade, empeschent de tout leur possible que l'on se serue d'autre antido-

te que de la ſeule diete. Si vous leur demandez quand il eſt bon de ſe purger, ils vous reſpondront ce que reſpondit iadis Diogenes à vn qui luy demandoit quand il eſtoit temps de prendre femme, τῷ νεολέρῳ οὐδέπο]ε, τῷ δε γέροντι οὐδεπόπο]ε, Aux ieunes gens, non encore: aux vielles, iamais (le françois ne peut exprimer la grace de l'alluſion qui eſt entre οὐδέποτε, & οὐδεπόποτε.) Somme qu'ils iront vous entretenant de remiſes ſemblables à celles de ce Philoſophe qui ſe voyãt importunément preſsé de ſa mere à ſe marier contre ſon humeur, s'excuſa ſur ſa ieuneſſe, luy remonſtrant qu'il n'en eſtoit pas encore ſaiſon. Finalement, apres auoir gaigné temps, par ſes menees, ſe trouuant deſ-ja auancé en aage, comme ſa mere s'opiniatraſt à ſon importunité, luy dit que la ſaiſon en eſtoit paſſee. Ceſte excuſe ſemble à la verité plus receuable en fait de purgation que de mariage, car qui ne iuge ie vous prie que les drogues laxatiues font violence à l'eſtomach, l'vſent quand il eſt ieune comme le ſauon faiɛt les linges, & le caſſent quand il eſt vieil, alterent ſa temperature, deſbauchent ſes facultés, troublent toute l'œ-

Plutarque en ſes reigles de ſãté

œconomie naturelle, & peruertissent ses fonctions? D'où par apres renaist & pullule vn tas de cruditez, & de superfluitez plus vitieuses & plus excessiues que n'estoient celles qui regorgeoient auant la purgatiō. De sorte (dit le sage Plutarque) que, qui, pour se descharger des humeurs surflües qui luy sont domestiques & familieres, iette dedans son corps du coque Gnidien, de la scammonee, & autres telles drogues de loing-tain pays, qui n'ont aucune conuenance auec sa nature, & qui auroient plus-tost besoin d'estre purgees & expulsees elles mesmes, que puissance de vuider ce qui nous moleste; faict le mesme que celuy qui se faschant de voir en sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du pays, pour s'en debusquer y instaleroit des Tartares, Arabes, & autres estrangers. Aussi est-ce vne remarque fort commune que ceux qui ont ateint vn grand aagé en pleine & ferme santé, ne sçauent la plus part que c'est de Medecine: d'où est sorty le prouerbe que la meilleure medecine est de ne point vser de medecine. C'est pourquoy le mesme Plutarque nous donne vn tres-salutaire aduis de ia-

mais n'en vser sans tres-grande & vrgente necessité. Or où est ceste necessité au faict de question? La consideration seule de verole ou rougeole future peut elle nous imposer vne loy de necessité? Si ainsi est nous nous formerons autant de necessitez qu'il nous passera de craintes d'autres maladies par l'imagination, & tout d'vne suyte, comme à tout momẽt la crainte des maladies nous talonne, rarement serons nous sans le gobelet medical en main, & l'Apoticaire en queuë: cependant la nature, par continuation de cest exercice, habituee à se sentir aiguillonnee, semblable au cheual retif, se rebutera aux moindres rencontres des causes estrangeres, & se tirera en arriere si elle n'est violemment poussee par ces esperonnades accoustumees, non sans danger euident de secoüer à la fin son homme, & d'y succomber elle mesme. I'ay memoire à ce propos d'auoir autrefois leu à Rome l'epitaphe d'vn Espagnol qui contient en substãce, que se portant bien, pour se mieux porter il se fit mourir, d'autãt que se purgeãt par preuoyance & sans necessité, il auroit mutiné & rebelé ses humeurs, qui parauant se

quelquefois la saignee et purgation par precaution apporte de grand maux

maintenoient en leur alliance & harmonie naturelle. Peut-il pas arriuer en cas pareil que le sang de noz ieunes gens esmeu & eschauffé du medicament vienne à boüillonner, & de ses boüillons à esclore le desastre que nous esquiuons?

Ie suis long à raporter ces raisons, & leur donne tout le poids que ie puis, pour donner plus de violence à leur cheute, car plusieurs en sont preoccupez, & tellement coeffez qu'ilz les iugent inuincibles. Ie confesse qu'elles ne sont pas à reietter legerement, elles ont pour apuy l'experience, la voix du peuple, & l'authorité des doctes : mais leur consequence est dangereuse. Si nous les prenons cruëment. Ruminons vn petit le faict en faueur des populaires, & le distinguons par conclusion, pour le leur rendre plus facile à digerer.

Nous concluons premierement que quiconque conteste auec opiniastreté que les medecines laxatiues soient totalement & absolument pernicieuses & contraires à nature, conteste vne heresie tres-pernicieuse & contraire à l'vtilité publique, attendu qu'il en reüssit iournellement des effects admirables ; ou

soulagement de nostre nature.

Secondement quiconque preoccupé de ceste heresie mesprise de s'en seruir à sa necessité n'est pas sage, car c'est Dieu qui les a creés d'en haut (dict la sagesse) & l'homme sage ne les aura point en horreur, c'est à dire en mespris. La sagesse vse du mot de medecine, sous laquelle ie comprends tous les moyens necessaires que Dieu nous ouure pour nostre conseruation : entre autres la purgation qui est l'vn des principaux & plus anciens, voire autant ancien que la nature mesme, puis qu'elle de son instinct & mouuement propre l'a mis en vsage. Qu'il soit veritable, où est le Simpliste qui a donné cognoissance au chien du chiendent; au chat de l'herbe au chat; à d'autres animaux d'autres simples, desquelz ilz vsent pour se purger? En quelle eschole en ont ilz apris l'vsage? Qui a dõné à l'oyseau nõmé Ibis l'inuention de se purger par clysteres? Il ne la tient pas de nous, mais nous de luy, au raport de graues escriuains. Touts ces artifices viennent de nature, qui s'estant monstree liberale en la production de ce qui faict à leur entretien, s'est monstree egalement charita-

ble à leur en descouurir l'vsage. Que si elle s'est monstree celle part liberale enuers les brutes, elle s'est faict paroistre totalement prodigue en nostre endroict. Ouurons les yeux, voyons s'il y a coin ou recoin du monde où elle ne nous fauorise de quelque purgatif à nostre vsage, dont vn nombre infiny est exposé au plein iour sur la surface de la terre, pour nous tesmoigner à l'œil que comme elle nous a en singuliere recommandation, aussi nous rend elle toutes choses de tant plus communes que plus elles nous sont necessaires.

Mais si a elle conioinct du desboire & de la repugnance à l'vsage : c'est vn enseignement tacite qu'elle nous donne de n'en point gouster que par regle de raisõ puis que celle du sens y repugne. Et à vray dire ie tiens pour troisieme conclusion l'abus & le mespris de ces liberalités en pareil degré de folie, fors que l'abus me semble la plus dangereuse. Car il s'en voyt assez qui mesprisants toutes drogues, se tirent de grandes maladies par la bonté seule de nature, sans que leurs corps en demeurent par apres apparemment afoiblys, ny leurs actions interes-

fees : là où au contraire la violence ou continuation desreglee des purgations a souuent reduict les plus forts & plus courageux si bas, qu'ilz ont eu peine de s'en releuer. Outre que l'on peut dire d'elles en general ce qu'vn ancien Philosophe disoit, auec moins de subject, des femmes, que c'est vn mal necessaire, d'autant qu'a peine en tirons nous ny bien ny contentement qu'il n'y aille du nostre. Bien qu'à vray dire rarement peut il nous reüssir aucun interest notable si nous nous y portons auec mediocrité.

Or si la medecine est vn mal, concluons en dernier ressort que le meilleur est de s'en passer qui pourra : mais si elle est necessaire du moins ne deuons nous pas l'auoir en horreur à la necessité disie, car d'en vser par volupté c'est estre insensible, d'en vser par complaisance c'est acte de temerité ; si c'est pour quelque legere incommodité, c'est impatience : si par quelque terreur panique, ou imaginaire, c'est ou lascheté ou folie ; si pour se rēdre le teint plus net ou plus pasle, c'est vanité ; si pour se rendre plus actif aux tables & beuuettes, c'est gourmandise : si par accoustumance, c'est imprudence. Som-

me la neceſſité ſeule nous en faict la loy, c'eſt d'elle ſeule que nous deuons la receuoir. Souuent les affections de noz corps nous y rendent tributaires, qui ne peuuent receuoir telle correction du regime, qu'il ne s'entaſſe humeurs ſus humeurs, crudités ſur crudités. Mais plus ſouuent celles de l'ame nous y rendent du tout eſclaues; ſur toutes noſtre intemperance pire que brutale, ſemblable aux patrons de nauires, qui ſans ceſſe fourēt dans leurs vaiſſeaux, & ne croient iamais auoir trop chargé, tant que finalement ilz ſont contraints à toute heure d'eſpuiſer la ſentine. Si nous les enſuyuōs à remplir, enſuyuons les à vuider, n'atendons point l'extremité, qui touſiours entraine à ſa ſuyte la frayeur, & le danger, & ſouuent le naufrage. La neceſſité de purger eſt extreme és maladies mortelles ou perilleuſes, lors qu'il s'agit de la vie ſi l'on differe, & ſouuent l'iſſue en eſt douteuſe & incertaine. L'on purge auec plus d'aſſeurance & moins d'effroy par precaution, & ſi la neceſſité n'en eſt pas petite, lors que la ſanté ſe ſent menacee. La diſtance d'vne de ces neceſſités à l'autre n'eſt que d'vn degré ſeul, ſçauoir de la

santé à la maladie, de la maladie à la mort. La mort nous rauit l'ame, c'est à dire l'acte premier, l'essence, & la racine de vie. La maladie nous rauit l'action qui est le second acte, la fleur & le fruict de vie. Or comme les actions nous sont vtiles, & necessaires, de mesmes le sont les moyens qui s'employent à leur conseruation.

Ce qui s'obiecte au contraire ne faict pas beaucoup à nostre des-auãtage. Nous aduoüõs en premier lieu fort librement que le plus expedient seroit de regler le viure, & commettre le demeurant à nature, si nous la iugions capable d'elle mesme de secoüer le ioug: sans qu'il nous restast nulle doute du costé du patient. Mais le iuste meffy que nous auons ou de ses forces, ou de sa patience, nous faict ioüer à bare seure, & mes-estimer le peu d'incommodité qui peut prouenir de la purgation, à comparaison du grand bien que nous en preuoyõs. De tant plus que la diete mesme, tant recommandee d'Erasistrate & de ses sectateurs en a precipité plusieurs à des langueurs, à des extremitez deplorables, d'autres mesmes au tombeau, qui eussent infailliblement

receu du soulagement de ce remede.

La comparaison que fait Plutarque du corps humain auec vne ville, des naturels habitãs d'icelle, auec les humeurs superflües, des medicaments auec les Tartares estrangers, cloche des deux pieds: car ny les humeurs que l'on purge ne meritẽt legitimemẽt le tiltre de familiers & domestiques de noz corps, puis qu'elles leur sõt naturellemẽt ennemyes: ny les medicaments ne se donnent pas pour estre substituez en leur place, ains pour estre expulsez quand & elles, ainsi qu'vn coin chassant l'autre est semblablement chassé luy mesme.

Aussi toutes les drogues ne sont pas egales en violence à celles qu'il nous met en auant, ny leurs effects si outrageux qu'il se les figure, sinon en cas de mesus. Pour les corps plus tendres, & plus debiles, ou plus vsez nous nous contentons de mãne Calabroise, de fleur de casse, de de rhabarbe, de ius & infusion de roses, du sené leuantin, & d'autres medicaments benins, tant simples que composez, dont nos boutiques sont pleines. S'ilz ont quelque qualité nuisible, nous les atrempons, nous les corrigeons, si

nonobstant l'estomach ou autre partie en resent de l'offence, elle est bien tost reparee : le corps n'en demeure ny cassé ny vsé quand on y procede d'vne methode digne de la science & prudence medicale. Le malheur est que chacun ne scayt pas faire choix ou distinction des Medecins, du moins que l'on se garde de ceux qui n'en portent ny le nom, ny les marques.

Au demeurant si ceux qui moins aualent de drogues viuent plus sainement & plus longuement que les autres, c'est que la bonté de leur nature ou nourriture suffit d'elle mesme pour les maintenir longuement en vie & en santé. Le commun tourne le faict à contrepoil croyant que pour se passer de drogues ils iouyssẽt d'vne pleine santé, au contraire par-ce qu'ils sont bien sains ils se passent de drogues. La consequence que l'on en tire est fatale, ou insupportable à ceux, qui, ou de naissance, ou par leurs desordres sont valetudinaires. Le prouerbe que l'on allegue en confirmation de l'experience est suject à caution. Si l'on ne l'entend sainement. Pour moy ie l'explique, que la meilleure medecine est de viure en telle

sorte qu'on puisse se passer de medecine, ou bien de n'en point vser sans necessité.

Or le thresor de santé nous est si cher que la iuste crainte de maladie voisine tient lieu de necessité aupres des plus aduisez. Ie dis la iuste crainte, fondee en bonnes & fortes coniectures, & non pas en opinions imaginaires. Vous plaist-il que nous remettions le iugement de ce fait aux responces de l'Oracle aphoristique plus asseurees que celles de l'Apollon Delphique? Si estāt exempt de fieure, tu desdaignes le manger, ayant mal de cœur, tournoyements de teste, & amertume de bouche, sçaches (dit-il) que tu as besoing d'vn vomitoire. Que si tu te sens trauaillé de douleurs à l'entour du nombril, & des lombes, auec pesanteur de genoux tu as besoing de te purger par le bas. Et plus auāt il adiouste que si apres le sommeil on sue copieusemēt sans cause exterieure, c'est signe ou que l'on est excessif aux viandes, ou que l'on a necessité d'euacuation. Notez qu'en tous ces trois aphorismes il vse du mot δεῖσθαι qui signifie auoir besoing ou necessité. De plus aux deux premiers il vse de celuy de ἄνω ou κάτω φαρμακίης qui signifie pur-

Hippocra. 4. aphor 17.

ibidem apho. 20.

ibidem apho. 41.

gation par haut ou par bas, par-ce qu'il represente les signes euidents de cacochymie, laquelle indique la purgation: mais au troisiesme il vse du terme de κενώσεως c'est à dire euacuation, qui cõprend sous soy la saignee & la purgation ensemble: il vse dis-je de ce terme general, d'autant que l'abondãce des sueurs peut prouenir ou de l'abondance d'vn sang loüable qui requiert la saignee, ou des humeurs deprauees, qui demandent la purgation. Ie monstreroys par vne infinité de passages comme Galien à l'imitation de son maistre, purge par preuention des maladies, n'estoit que i'ay peur d'ennuyer le lecteur, & que des-ja il m'ẽnuye moy-mesme de voir ce discours si long: restent encore neãt-moins quelques obiections qui m'y retiennent.

L'on obiecte que par ce moyen la vertu expultrice deuient paresseuse & nonchalente à son deuoir. Cest inconuenient n'est point à craindre lors que l'on s'y porte auec discretion.

L'on adiouste que du moins elle s'habitue à implorer & attendre ce secours exterieur, & que l'on oblige la nature par accoustumance à s'en seruir desor-

mais. Galien niera ceste proposition, & respondra pour nous que la mesme cause qui nous y a obligez pour la premiere fois nous y peut obliger pour la seconde, que si la purgation n'a nulle part en la production de ceste cause, pourquoy dressons nous plus-tost la poincte de nostre accusation contre elle, que contre le defaut de nostre propre nature ou de noz deportements? *lib. de consuetudine.*

Finalement par forme d'aduis l'on met en auant le danger qui naist du trouble suscité par le medicament, & pour exemple on represente le desastre qui en prit à vn Espagnol. Doù ie tire trois beaux enseignements qui seruiront de responce. Le premier est que par fois il arriue des coups de fortune en faict de medecine, és cas qui surpassent la science humaine, pour grande & releuee qu'elle puisse estre: mais cõme ces cas sont rares, & par dessus l'art, ilz ne se doiuent nullement tirer en consequence, ny empescher les voyes artificielles, ny leurs actiõs ordinaires. Le second enseignement desia touché cy deuant, est que la purgation ne se doit pas attenter sans bon subiect, & sans bons aduis. Les corps *Hipp. 2. aphor. 36 37*

bien sains & vuides d'excrements ne la suportent pas legerement, elle leur abat promptement les forces, comme aussi à ceux qui viuent de mauuaises viandes, dict l'aphorisme.

Le dernier enseignement tres-considerable à ceux de nostre profession est qu'ou la qualité, ou la violence & agitation du medicament nous menaceroit de quelque tumulte ou reuolte interieure, nous soyons soigneux d'en preuenir les disgraces, tant par bon regime, que par preparation deuë & des corps, & des humeurs. Si nonobstant tout le soing & l'artifice que nous pourons y conferer nous nous trouuons enlaçez dans les rets que nous fuyons, il est à presumer qu'il nous sera plus aisé de nous en releuer que si la prise fust arriuee le corps estant plein, & la nature oppressee & abatue sous son faix. D'où i'infere que si la purgation n'est du tout suffisante pour destourner la verole, ou autre maladie qui nous aguette, du moins elle en amoindrira la rigueur & le danger.

Second Probleme.

OSerons nous bien estendre ceste licence de purger iusqu'aux enfants de laict?

Ceux qui la refusent aux plus aagez qui desia de long temps ont l'estomach ferme & capable de receuoir & digerer les viandes plus solides, & consequemmēt fort assez pour soustenir l'effort d'vn purgatif, iugez s'ils vous l'accorderont à ces tendrons qui pendent encores aux mammelles. Si leurs raisons susalleguees sont considerables és autres aages, elles semblent inuincibles en cestuy-cy. Aussi ont elles pour apuy l'adueu de ceux mesmes qui font estat de la purgatiō. Voyez comme en parle Mercurial en son chapitre de verole, & de quel tiltre d'honneur il atiltre ceux qui purgēt les enfants de laict autremēt que par le laict mesme. Sa doctrine est fondee sur Hippocrate & Galien. *Mulier, capra, elaterium, & cucumerem syluestrem comedētes* (dit Hippocrate) *pueris purgatio*. La femme ou la cheure prenant le cocombre sauuage, ou le ius de son fruict, seruent de purgation aux enfants. Galien au cōmentaire nous ad- *6. Epid. cō ment. 5. t. 34.*

uertit que ce qui se dit particulierement de l'elaterium, se doit generalemẽt estẽdre sur tous les medicaments, & de plus que ceste sentence est vn enseignement pour les Medecins de purger les enfants par leurs nourrices.

Quand à moy ie reçois la sentence de ces oracles pour confirmatiue de ce que peu auparauant i'ay remarqué, sçauoir que le laict retient les qualitez & vertus du boire & manger, & les confere au nourrisson: Mais ie n'entends pas que de là l'on tire consequence qu'il ne faille auoir recours qu'à ce laict seul pour les purger, comme faict Mercurial qui pour authoriser son opinion adiouste au texte de Galien que ie viens de produire, le mot de seul. En quoy il ne faict pas tort à Galien seul, mais aussi aux ieunes Medecins qui par vne legere creance se laisseroient glisser à son erreur: & aux vieux esquels il obiecte l'authorité de Galien contraire à leur pratique ordinaire.

parceque le laict se faict du chile noy harneuf perquet, chaillou guiffard qui le prouuent et le démontre

Sera-il donques pas plus à propos, & moins dangereux de resoudre le faict auec distinction, prenant garde comme la nourrice est disposee, & si elle abonde en humeurs vitieuses, ou non? Supposé

qu'elle y abonde, qui empesche que l'on ne fasse d'vne pierre deux coups, comme l'on dit, & qu'en la purgeant par vn medicament vn peu gaillard selon la permission de ses forces, l'on ne subuienne par mesme moyen à son petit? Ie dicts par vn medicament vn peu gaillard, pour auoir experimenté souuentes-fois que son effect ne s'estend que fort difficilement & rarement à l'enfant, s'il n'est poussé & aiguillõné de sa force, laquelle se perd & se dissipe facilement par tant de tours & destours que prend le medicament, & tant d'alterations qu'il subit auant qu'il paruienne aux mammelles. Que si la mere nourrice est exempte de superfluitez, & vous la purgez, ou ce sera auec vn medicament leger, duquel on ne pourra esperer que trouble pour elle & nul fruict, nulle action pour l'enfant. Ou si le medicament est violent, il y a du danger pour les deux. Premierement pour la mere, d'autant que le purgatif, ne rencontrant pas son gibier, tournera sa poincte contre le sang innocent, contre les esprits, voire contre les parties solides, esmouuera vne sedition vniuerselle par le corps, bouleuersant toutes

amed
si l'enfant le
sçavoit dolang
il ne pourroit
auoir la vertu
de purger par
ce que le medi
cament auroit
perdu la force
c'est dit bien
l'autheur par tant
de detours il a
bien parlé sans
y penser car
cette oppinion
n'étoy pas
encore dé
couverte
auparavant

ses facultez, & sur toutes les naturelles, d'où pululeront crudités en abondance, & maux nouueaux. Finalement il degenerera en l'humeur mesme cõtre laquelle son actiõ estoit destinee. Sous la preuoyance de ces effects l'aphorisme nous aduise en termes generaux que la purgatiõ est dangereuse és corps sains & bien disposez. D'icy l'on fera coniecture de ce qui en est à craindre pour l'enfant. I'en laisse le iugement aux sages, & leur demande si en tel cas il ne leur sembleroit pas expedient, que laissant la mere en pleine iouyssance de sa bonne santé, l'on adressast le calice au poupon indisposé, ou pour mieux dire, quelques petites cuillerees de syrop ou miel rosat laxatif? A la verité i'en vse librement & heureusement en cest aage, & trouue qu'il satisfait fort bien à mes intentions.

Voyla quand à la purgation, venons à la saignee.

Troisiesme Probleme.

Nous est-il libre de soubmettre les enfants à la saignee?

Il est bon que le populaire entende la

resolution de ces difficultés, pour fermer la bouche à ces calomnies, & se rendre moins reuesche à noz loys: celle que nous proposons est pleinement traictee en noz controuerses, aphorisme 3. question 10. Nous la vuiderons icy plus briefuement, & plus populairemēt.

Le faict est fort considerable, il y a des destroicts & des escueils qui nous menacent, de quelle part nous enclinions. D'vn costé le mal nous talonne pour nous surprendre si nous luy refusons ce remede. D'autre part l'habitude & la tēperature de l'aage s'y oppose, notamment auant la puberté. Voyons nous pas que la substance enfantine est tendre, & mollasse, & plus humide que nulle autre, & non moins chaleureuse? Son humidité la rend fluxile, sa tendre mollesse luy ouure les voyes à resolution, sa chaleur l'y pousse & l'y precipite. Ceste euacuation continuelle qui luy arriue insensiblement suffit elle pas pour espuiser la plenitude que nous supposons cause & presage de maladie prochaine? Ou si elle ne suffit, permet elle, sans preiudice notable des forces princieres, que l'on attente vne seconde euacuatiō,

Galen. 9. meth. c. 7. & alibi.

si sensible, que les plus vigoureux en tombent souuent à cœur failly? Quelle raison d'habituer les corps dés le berceau à des euacuations estrangeres, & de les reduire sous l'esclauage d'vne acoustumance reprochable; à la ruine de leur chaleur naturelle, & sous l'attête d'vn dur & facheux repentir?

D'autre part le mal est à noz portes qui nous presse, & entreprend sur noz vies; les forces sont reparables, & non pas la vie. Mais y va il tãt de l'interest des forces enfantines que l'on crie? Ie m'en raporte à l'espreuue iournaliere que nous en faisons, pour ne point emprunter les exemples des Anciens qui ont saigné les enfants iusqu'à l'age de trois ans auec heureuse issuë. Que si les plus robustes en la fleur de leur age en demeurẽt par fois à cœur failly, il s'en trouue reciproquement des plus foibles & plus delicats qui n'en demeurent pas plus afoiblys. Cela ne despend pas tousiours ni des forces, ni du courage, mais de certaines conditions indiuiduelles, & dispositions particulieres qui ne se descourent ni aux sens, ni à la raison, ainsi à la seule pratique. Voyt on pas les enfants

mesmes fort subiects à de grands hemorrhagies sans qu'ilz en soient offensez? Souuent la nature deschargeant de son mouuement propre l'abondance du sang qui les surcharge, les descharge en mesme instant des pesanteurs, douleurs, fiebures & autres accidents suscitez par ceste surcharge. Et nous qui sommes les ministres de nature demeurerons nous les bras croisez à contempler ses œuures sans les imiter? Non non que la terreur que l'on nous met deuant les yeux ne nous porte point à ceste faictneãtise, mais bien qu'elle modere nostre actiō. Ni l'age, ni la grossesse ne nous ēpeschent pas absolument la saignee, dict ce grand Celse. *Sed æstimandæ vires, & ex ætate & conceptione colligendum possit nec ne superesse quod vel puerum, vel senem, vel in vna muliere duo corpora simul sustineat.* Belle sentence & en beaux termes. Il faut (dict il) mesurer les forces, & colliger de l'age & de la conception s'il restera du sang à susisance pour soustenir & sustenter ou l'enfant, ou le vieillard, ou deux corps en vne femme.

Celsus lib. 2. cap. 10.

Le dernier inconuenient que l'on redoute, sçauoir est d'induire vne mauuai-

ſe acouſtumance à la ruine de la chaleur naturelle, ſe refutera au Probleme ſuyuant, outre ce qui s'en eſt dict precedemment.

Quatrieſme Probleme.

IE veux (dira quelqu'vn) non ſeulement qu'il ſoit loiſible mais auſsi neceſſaire de ſaigner les enfants en extremité de maladie, ou, pour mieux dire qu'il ſoit loiſible de ce faire par ce qu'il eſt neceſſaire, mais nous conſeillerez vous le meſme par precaution?

Si meſmes au fort de l'orage des maladies aigues on en fait conſcience, que doit-on faire pendant le calme de ſanté? Qui ne condamneroit de folie celuy, qui preuoyant la tourmente, auant qu'en reſentir les efforts ietteroit en mer ce qu'il auroit de plus cher & plus pretieux, ſans auoir recours au prealable à toutes ſortes d'expedients plus vtiles, ou moins dommageables pour ſoulager ſon nauire? Les bains, les frictions, les exercices, l'abſtinence, ſeront ilz pas plus que capables d'eſpuiſer le ſang redondant en vn corps qui de ſoy meſme ſe fond par maniere de dire à veuë d'œil, & s'eſuanoüit en fu-

mees ? Vous me direz que l'habitude Athletique, c'eſt à dire la grande plenitude de la maſſe ſanguinaire, ſe doit vuider promptement, μὴ βραδέως, non lentement, comme parle Hippocrate, & que ſon plus prompt, plus facile, & plus aſſeuré remede eſt la ſaignee. Ouy bien aux Athletes, & à ceux qui ſont en aage competent pour faire grands amas, mais non pas aux enfants qui ont leur euacuation naturelle ſi copieuſe, & ſi aſſidue, que rien ne les peut preſſer d'en venir à l'artificielle hors l'extreme neceſſité. Au contraire pluſieurs ſuiects les en diuertiſsẽt, entre autres la perte ou diminution notable de leur chaleur naturelle, & l'habitude qui ſe forme, & qui oblige pour l'aduenir à recourir au Chirurgien, ainſi qu'il a eſté remonſtré au Probleme precedent.

1. aphor. 3.

Galen. 6. aphor. 47. & alibi

Gal. lib. de cur. rati. per ſang. miſſ. c. 9.

Ces raiſons à mon aduis concluent fort à propos pour ceux qui n'ont atteint l'aage de puberté, ſi bien toutes leurs ſuppoſitions ne ſont pas totalement receuables : Mais ie ne puis nullement les eſtendre aux autres aages. Auant l'aage de puberté il eſt difficile que la plenitude ſoit telle qu'elle ne puiſſe s'eſpuiſer à loiſir

par autres voyes que par la ſaignee, lors que la maladie nous menace de loing; toutes-fois l'impatience & le deſordre continuel des ieunes gens nous peut obliger à la voye plus courte & plus aſſeuree, qui eſt celle icy. Paſſé la puberté en cas de repletion, & de crainte de quelque maladie dangereuſe nul n'en fera refus comme ie croy; ſi ce n'eſt quelque auorton de l'Eſchole d'Eraſiſtrate: Ce qui ſe fait és maladies preſentes auec neceſſité, ſe fait par preuention des futures auec vtilité, voire c'eſt vne eſpece de neceſſité, que les Philoſophes appellent par ſuppoſition, à laquelle tant la preuoyance, que la condition humaine nous oblige, d'eſquiuer & preuenir la neceſſité. Les beſtes brutes pouſſees du ſeul inſtinct de nature vſent de la ſaignee par preuoyance. Les cheuaux marins monſtrent la leçon aux Medecins en cet endroit (dit Pline) car ſe ſentants ſaouls, & appeſantys d'humeurs, & de graiſſe, ilz ſe portent à bord, cerchent quelque roſeau poignant nouuellement coupé pour s'en ſeruir de lancette, ſi toſt qu'ilz le rencontrent ilz s'en donnent dans vne veine de la cuiſſe, & en laiſſent eſcouler

lib. 8. hiſt. natur. 26.

autant de ſang qu'ilz iugent neceſſaire pour leur deſcharge, puis rebouſchent la playe auec limon de la terre.

La meſme nature faict office de mareſchal aux cheuaux de Valaquie eſquelz elle ordonne & adminiſtre la ſaignee d'elle meſme hors maladie. Mais qui nous force de mettre en ieu ces exemples des beſtes? Comme ſi les actes de la preuoyance de nature eſtoient bornés, & reſtreincts à ce qui les touche: ilz ſont à la verité ſi communs & familiers à toute noſtre eſpece en tous ages ſubiects à plenitude, & en l'vn & l'autre ſexe, mais principalement au feminin que c'eſt meſcognoiſtre ſes liberalités que d'en mendier les preuues hors nous meſmes. Faict elle pas acte de Medecin & de Chirurgiē tout enſemble és ieunes gens, les ſaignāt du nez? Es plus agés, par hemorrhoïdes? Es femmes, par les vuidanges ordinaires qu'elle leur procure de moys à autres tandis qu'elles ſont capables de generation? Qui ne voyt ces effects eſt aueugle: qui les meſpriſe, eſt ingrate, ou impudēt: qui ne les imite au beſoing, eſt ignorant ou inſensé. Semblable à l'Epimethee d'Heſiode,

Qui de ſon propre mal fit ſon aprētiſſage.

la nature a monstré le chemin a l'homme et luy a apprins tout ce qu'il doibt faire

Plutarque és demãdes Romaines. Les Anciens tenoient le temple de la Deesse Horta (ou Hora, comme depuis ilz l'ont nommee, Deesse commise à la garde des choses humaines) ilz tenoient dis-ie son temple arrier-ouuert en tout temps, pour nous aprendre que ceux qui ont noz vies & noz santez en main ne doiuent iamais fermer l'œil de leur preuoyance aux secours necessaires à nostre conseruation.

Mais c'est prodiguer ou profaner son sang, dictes vous, que de l'espandre auant la maladie; c'est faire comme celuy qui precipite ce qu'il a de plus beaux & de meilleur dans l'Ocean auant la tempeste, & sans auoir recherché tout autre moyen de se sauuer, & de les sauuer ensemble. Belle comparaison, mais elle cloche. En premier lieu ce iet ou precipitation que l'on faict de ces meubles dans les ondes est infailliblement accõpagné d'vn extreme desespoir de iamais les recouurer, consequemment disposé à vne perte & ruine infaillible & desesperee: le contraire est du sang espãché, car la nature se sentant soulagee de son faix, vse d'vn pouuoir plus absolu sur ce qui luy reste, le gouuerne, le mo-

dere, & le tient en bride, sans qu'il se corrompe, qu'il s'eschauffe, qu'il s'effarouche ou se reuolte. Sa chaleur, qui est son instrument principal, comme vn feu deschargé du bois qui l'oppresse & le suffoque, redouble sa vigueur, son action, ses effects, restaure promptemẽt ses pertes, si aucunes y en a. Les frictions, les bains, les exercices, l'abstinence, & autres remedes que l'on pretend subroger à la saignee, ne sont pas sans danger où il y a grande repletion de sang, & ne font qu'auec peine, & longue patience, ou plustost auec longue impatiẽce de la peine, ce que faict la saignee auec asseurãce, promptitude, & facilité.

Touchant l'acoustumãce, ce qui s'est dict de la purgation sufit pour contrequarrer ce qui se peut dire contre la saignee. I'adiouste neantmoins qu'il est beaucoup plus à souhaiter que l'on prenne coustume à vn bon remede, & bien asseuré, que de se soubmettre au fatal euenement d'vne maladie importune & dangereuse.

Iusques icy nous nous sommes assez, & peut estre trop exactement employez à la premiere & plus heureuse partie de

noſtre intention qui eſt la preſeruatiue, arriuant qu'elle ſoit ou negligee ou fruſtree de ſes fins la neceſſité nous aſtreint d'en venir à la curation.





LIVRE TROISIESME

SECONDE PARTIE *contenante la curation de petite verole & rougeole.*

Methode curatiue.

CHAPITRE I.

MERCVRIAL homme tresdocte, & ailleurs tresexacte en ses escrits, s'est monstré vn petit court en c'est endroict. Il reduict toutes les indications curatiues à deux chefs : le premier est de procurer que l'expulsion de l'humeur se fasse à la circonference, si tost que la verole commence à paroistre. L'autre est d'empescher qu'elle ne rebrousse en arriere, & qu'elle ne se campe és parties interieures. Ceste methode n'a rien de releué par dessus le sens commun du

populaire, & outre qu'elle est defectueuse, elle est trop absoluë? Car il n'est pas absoluement receuable que l'on doiue exciter ou promouuoir l'expulsion verolique. Le plus seur est de distinguer si l'action de nature est entiere & parfaicte, ou non. Si elle est entiere, qu'est il besoing d'ayde ou d'aiguillon? Nous
Hippocr. 1. aphor. 20. auons deffense expresse en noz aphorismes (qui sont autant de decrets inuiolables) d'esmouuoir, innouer, ou irriter en façon quelconque les Crises qui se fōt ou sont faictes entierement. Que si le mouuement de nature se trouue imparfaict, alors le precepte de Mercurial doibt auoir lieu. C'est à quoy conclud
1. aph. 21. l'aphorisme en ces deux mots

Tire pousse ou nature encline,
Par les lieux qu'elle te destine.

Les lieux destinez à l'expulsion du sang verolique sont les parties cutanees, ainsi que nous l'auons enseigné cy deuāt, donques nostre intentiō butera à ce que le sang y soit porté. Or par ce que sous le nom de cuir nous comprenons les parties proportionnees au cuir, qui pour la pluspart sont ou interieures, ou dediees à quelque vsage signalé, nous prendrōs garde

garde que le sort ne tombe sur celles qui sont ou vtiles, ou necessaires à la vie, telles que sont les yeux, les narines, la gorge, les poulmons, les reins, les boyaux, qui assez ordinairement en resentent des esclandres funestes ou tres-importunes, ou honteuses.

Nous voyla au bout des pretentions de Mercurial, que reste-il d'auantage? Puis que nous ne pouuons passer plus auant soubs sa conduite, dressons nous les voyes de nous mesmes & profondons le creu de l'affaire soubs le port de la definition. C'est sus elle que nous auons estably les discours precedents, c'est d'elle mesme comme de l'essence de la chose definie que nous deuons tirer noz indications, Nous auons monstré que la verole sont pustules vniuerselles & contagieuses, prouenantes d'vn sang boüillonnant, poussé & retenu au cuir, ou és parties proportionnees au cuir. Repassons sur toutes les parties nous adiusterons nostre mire à nostre but de ligne droicte. Et d'autant que des causes naissent & despendent les effects commençons par les causes.

Le sang boüillonnãt est ce qui enfante

la verole & la rougeole, le sang boüillonne ou pour sa quantité excessiue, ou pour
Hippocr. 2. aphor. 22. 1. aphor. 2. sa qualité. L'excés de la quantité requiert l'euacuation : le vice de la qualité, la purgation.

L'ebullition du sang est legere, ou violente; sans fiebure, ou auec fiebure; à perfection, ou à corruption. Si elle est legere & sans fiebure, ou auec bien peu de fiebure & à perfection la nature d'elle mesme y prouuoira. Si elle est violente, & accompagnee de grande fiebure, ou à corruption; l'on la moderera par refrigerants proportionnez à sa grandeur. L'on coupera chemin à la putrefaction par desiccatifs; l'on retranchera ce qui se trouuera de putrefié & corrompu, ensuyuant l'inclination de nature.

L'inclination de nature est de mouuoir au cuir, mais son mouuement est critique ou symptomatique.

Symptomatique, dis-ie, lors qu'il se faict aux parties interieures proportionnees au cuir; ou bien aux exterieures doüees de quelque vsage signalé, & tel mouuement se doit empescher & reprimer.

Le mouuement critique est parfaict ou imparfaict, le parfaict ne se doibt ny

pousser, ny aiguillonner. L'imparfaict procede ou du defaut de nature, ou de l'opiniastreté de l'humeur, ou de l'indisposition des voyes. La nature defaut ou par oppression, ou par dissolution. L'oppression ariue par la quātité desmesurée, & se soulage par l'euacuation.

La dissolution prouient ou du peu d'esprits, & de leur tenuité, ou de l'intemperature du cœur, ou de l'habitude & tissure rare de tout le corps: ou bien de l'acrimonie & malignité de la cause, où de la violence des accidents. Les esprits fluets se retiendront par adstringēts & incrassants: leur petit nombre se restaurera & accroistra par odeurs, par potions, par aliments restaurants & corroborāts. L'intemperature du cœur se temperera par les contraires desdiez à son vsage. Les humeurs acres s'adouciront, les malignes se refreneront: finalement on obuiera aux accidents selon l'importance de leur grandeur, eu egart aux plainctes du malade.

A mesure que l'eruption s'aduance les pustules aduancent & s'augmentent en nombre, ou du moins en grosseur. Et lors elles tendent ou à resolution, ou à

suppuration. La resolution est ordinaire à la rougeole, & se remet pour l'ordinaire absolument à l'œuure de nature. La suppuration se faict en verole. Donques si les pustules apres l'eruption parfaicte sont crües & dures l'on les maturera & amolira: lors estant paruenues à pleine maturité l'on considerera si elles sont grosses, ou mediocres ou petites. Les petites s'espuisẽt par benefice de nature. Les mediocres requirent l'euacuation insensible qui se faict par detersion & desiccation ensemble, au cas que l'humeur soit tenace: ou bien par desiccation simple, au cas qu'elle soit ichoureuse & fluxile. Les grosses se vuideront sensiblement par ouuerture. Apres que les pustules sont vuides & desseichees restent les croustes, les taches, les vlceres & les fosses. L'on fera tomber les croustes par medicaments huileux & onctueux. Les taches s'effaceront par application de resolutifs, & detersifs. Les vlceres se desseicheront & cicatriceront. Les fosses s'empliront par remedes propres à r'engendrer le cuir, ou autre substance approchante de la sienne.

Desployons maintenant les moyens capables de mettre à fin toutes ces inten-

rions susmentionees, appellons à nostre secours le bon regime de viure. La Chirurgie, & la Pharmacie. Mais premierement, pour contenter les apprentifs & les curieux, vuidons deux problemes qui se presentent sur ce chapitre, & qui ne pouroient pas estre traictez si à propos par apres.

Premier Probleme.

Est il tousiours expedient de prouoquer ou promouuoir l'action de nature en la Crise de verole ou rougeole?

Mercurial le cõclud ainsi, cõme nous l'auons entendu, & veut que tousiours l'on pousse le sang verolique au dehors pour assister à nature. Dire ou croire qu'il ayt ignoré ou mesprisé l'aphorisme qui deffend d'attenter sur les Crises parfaictes, ce seroit vn blaspheme contre sa science & son experience tant recognüe. Auroit il donques point estimé que toutes crises veroliques fussent imparfaictes, attendu qu'elles se font lentement, & peu à peu: là où au contraire les parfaictes sõt changements soudains, comme les definit Galien? Mais quel plus soudain chã-

gement ie vous supplye, que celuy de rougeole, qui souuent, semblable aux ephemeres, commence & finit en mesme iour? Voyons nous pas fort souuent la verole en son estat au second ou troisiesme iour apres l'apparition? Les Crises vrayement parfaictes qui se font par euacuation sont elles de necessité plus soudaines? Ou si elles ne se font pas plus soudainement les traicterez vous promptement, ou les irriterez vous comme imparfaictes? Que respondrons nous, pour deffense de Mercurial? Dirons nous que les Crises parfaictes n'ayent nul besoing de remedes, consequemment n'ont aucune necessité de preceptes, & qu'à ceste occasion il est aisé à conclure que son dire ne doit auoir lieu qu'és Crises veroliques imparfaictes? Ceste respõse seroit valable si tous ceux qui lisent Mercurial estoient capables de sa doctrine, & bien fondez en celle d'Hippocrate. Les meres gouuernees plus de passion que de science sont excusables, si par fois elles se rendẽt importunes aux remedes, nonobstant que l'on les asseure que le tout doit despendre de l'action seule de nature. Mais que iugerons nous des

Medecins qui procedent indifferemmēt & sans distinction enuers les vns & les autres, sinon ou qu'ils sont du tout ignorants du traictement conuenable aux Crises; ou qu'ils ne sçauent discerner les parfaictes des imparfaictes? Enseignons leur icy, s'ilz l'ont pour agreable, les marques des Crises veroliques parfaictes.

Second Probleme.

PAr quelles marques discernerons nous la Crise verolique parfaicte de l'imparfaicte?

Sera-ce par la quantité des pustules, tant en nombre qu'en grosseur? Le iugement pris de la quantité des eruptions est fort trompeur dit Hippocrate, (l'vse du mot d'eruption, & non de celuy de deiection comme font quelques interpretes, qui restreignent à vne espece d'euacuation ce qui se dict vniuersellement de toutes, attendu mesmes que le mot de χωρέοντα, duquel vse l'aphorisme, signifie generalement tout ce qui se pousse ou se vuide). Or pour trompeur que soit ce iugement si n'est il pas à mespriser, lors principalement qu'il est apuyé sur d'autres coniectures qui symbolisent au mes- *1. aphor 23*

me poinct: car de la seule grosseur des pustules, ores qu'elles soient en petit nombre, nous pouuons auec raison inferer la soupplesse de l'humeur, & le domaine de nature.

1. aphor 2. Le mesme Hippocrate nous en donne deux autres marques plus generales, & plus asseurees. L'vne est le profit & soulagement que reçoit le malade par l'euacuation Critique: l'autre est la constance & fermeté de ses forces à la supporter.

Ailleurs il en adiouste vne troisiesme qui regarde plus particulierement les abscés Critiques, du rang desquelz sont la verole & rougeole, là il commande par exprés que l'on prenne soigneuse garde aux excretions lors qu'il arriue quelque tumeur, pustule, ou enleueure au corps. (Il vse du mot de φύμαλα qui comprend generalement toutes enleueures.) Et au cas que les excretions soient bilieuses, il y a apparence de quelques reliquas qui croupissēt à l'interieur, desquelz nature ne s'est encore deschargee à l'exterieur. Si au contraire les excretions paroissent naturelles, c'est signe que tout va bien au dedans, & qu'il est plus à propos de donner ordre à la nour-

riture du corps, qu'à sa descharge.

Donques (pour reduire le tout en vn) lors que nous verons tous les accidents interieurs entierement amortys ou fort amoindrys par l'eruption des pustules, qu'il ne restera que peu ou point de fiebure, ny chaleur, ny douleur; que l'on ne trouuera que redire aux actions animales, vitales, & naturelles, que les vrines, & deiections paroistront saines & loüables, & les pustules suffisantes en nombre, ou du moins en grosseur, nous aurons tort d'entrer en soubçon d'vne Crise imparfaicte.

Regime curatif, & premierement de l'air

CHAPITRE II.

C'Est vn cas estrange, tesmoing irreprochable de grande foiblesse d'entendement, que les premieres impressions s'engrauent si profondement dans noz ames, charment tellement noz sens, & gaignent tant sur noz esprits, qu'il n'y a ny raison ny experience qui les en puisse effacer ou desraciner. L'opinion com-

mune eſt que les verolés doiuent eſtre tenus fort chaudement, le vulgaire en eſt tellement coeffé & preoccupé, qu'il n'y a nul moyen de l'en faire deſmordre, pour raiſons ou conſiderations que l'on luy repreſente. Mais bien pis, crainƈte de deroger à ſes chartres, il vous rend les pauures malades ſi à l'eſtroit, qu'à peine leur permet il la reſpiration libre. Le ſoing exceſſif ne peut nuire dit la reigle du droiƈt, ouy bien en faiƈt de droiƈt qui touſiours à beſoing d'ayde & de pourſuyte, mais non pas en faiƈt de ſanté, qui va d'vn pas plus egal & meſuré. Souuent le ſoing exceſſif des femmes eſt non moins preiudiciable qu'importun à ceux qu'elles gouuernent d'affeƈtion. La douceur de leur ſexe les rend extremes en amour, & comme l'amour n'eſt iamais ſans crainƈte, l'amour & la crainte les portent à toutes extremités. Il eſt bien expedient pour l'ordinaire que les malades de verole ou rougeole ſoyent tenus en air chaud & couuers, mais auec mediocrité, & diſcretion.

Pour mieux entendre le faiƈt ie deſire en premier lieu que les apprẽtifs ſçachẽt que l'air exterieur ſe porte dans noz

corps ſenſiblement ou inſenſiblement. Senſiblement par la reſpiration : inſenſiblement, par tranſpiration. La reſpiratiõ ſe faict au mouuement des poulmons, par la bouche, & autres voyes amples & ſpatieuſes. La tranſpiration ſe faict au batement des arteres par les pores inſenſibles de toute l'ambitude du corps, ces meſmes pores qui donnent entree à l'air exterieur, donnent la ſortie aux matieres vapoureuſes, fuligineuſes, & humorales deſquelles naiſſent les maladies & infections cutanees.

Secondement il eſt à noter que le propre de la chaleur, eſt de fondre, attenuer, pouſſer, & reſoudre les humeurs & vapeurs : enſemble d'ouurir, dilater, & rarefier les conduits. Les effects de froideur ſont totalement contraires, ſçauoir eſt de glacer, incraſſer, retenir & entaſſer les humeurs & vapeurs. Enſemble de boucher, reſtreindre & condenſer les conduits ſenſibles & inſenſibles.

En troiſieſme & dernier lieu remettõs nous en memoire qu'en la verole & rougeole le ſang ſe meut de deux mouuements differents. Le premier eſt d'alteration qui precede & accompagne l'ebul-

lition. L'autre eſt local prouenant de l'expulſion qui s'en faict des veines au cuir. Eu egart à l'alteration qui induict l'intemperature chaude & feruide, l'air froid ſert de correctif. Eu egart à l'expulſion qui requiert vne matiere ſubtile & penetrante, & les voyes libres & ouuertes, l'air chaud ſert d'aiguillon & de furet, comme au contraire le froid n'y apporte que de l'empeſchement & du deſtourbier.

Nous voyla maintenant entre le feu & l'eau, comme l'on dict, enuironnez d'indications contraires : tournez vous du coſté du chaud vous augmentez la ferueur, vous redoublez la fiebure au peril de la vie. Choiſiſſez l'eau, c'eſt à dire le froid, vous repouſſez l'humeur vers ſon centre, vous luy fermez ſa ſortie, bref vous vous oppoſez directement à l'intentiõ de nature. Qu'eſt il queſtion de faire? Puis que de toutes parts le danger nous menace, aduiſons de dreſſer le fort de noſtre baterie la part où il ſe trouuera plus eminent, ſans negliger totalement l'autre. Premierement au cas que la violence du chaud reſoulde & diſſipe tellement les eſprits que le malade en

tombe en defaillance, ou ſyncope (qui eſt l'image de la mort) reſtaurons-le par vn air froid, & par odeurs cordiales. L'hyuer il ſuffira de donner air à la chambre, ou bien d'eſteindre ou diminuer le feu. Les chaleurs eſtiuales nous obligẽt par fois à rechercher la fraicheur par artifices, arroſant abondamment la chambre d'eau fraiche, la ionchant de fueilles de vigne, de roſier, de ſaulſes, de blanc d'eau, & autres de pareille temperature. La parfumant de fleurs & violettes de mars, de roſes, de bois de ſantaux, meſlez auec canfre, & autres drogues aromatiques froides, ou temperees. Ce pendant le malade ſe tiendra couuert autant qu'il nous ſera loiſible, ou du moins l'on luy leuera petit à petit la couuerture, de peur que le froid ne ſe ſaiſiſſe tout à coup de l'ambitude de ſon corps, & s'emparãt de ſes petits pores, n'empeſche l'iſsüe à la maladie.

Que ſi le malade a le cœur bon, mais au reſte vne ardeur, vne fiebure deſmeſuree, l'air ſe tiendra mediocremẽt fray, & la couuerture à l'aduenant, eu egart aux ages, aux temperaments, aux humeurs, aux couſtumes, aux lieux, aux

temps, aux saisons de l'annee, & à l'estat de la maladie.

Finalement s'il ny a ny foiblesse, ny ardeur qui nous cōtrequare nous tiendrōs nostre malade si chaudement que son mal le requerrera ; moins chaudement toutesfois en rougeole qu'en verole (par ce que la cause de rougeole est plus chaude & bilieuse) ayant au surplus soigneusement l'œil sur les circonstances susmentionnees,

Plusieurs personnages d'authorité, ordonnent que le malade soit couuert & enuironné de rouge. Le commun se rend fort obeyssant à ceste ordonnance, croyant aduancer par ce moyen la sortie de l'humeur peccante. Autres la tiennēt plus superstitieuse que raisonnable. Voyons ce qu'il en faut croire.

Probleme.

QVe sert-il au malade d'estre couuert de rouge, & de l'auoir à sa veuë?

Si le rouge a quelque faculté d'attirer le sang au dehors, elle git ou en sa couleur, ou en sa teinture, ou és deux ensemble. Si c'est en la couleur, suffit il pas

de l'auoir à sa prospectiue? Si en la teinture, est-ce pas assez d'en estre couuert? Que si la faculté git és deux ensemble pourquoy n'appliqués vous à nud ceste couuerture sus le corps infecté sans interposition d'autres ; pour iouyr pleinement du benefice de sa teinture? Que n'en vsé vous cõme des onctiõs, des emplastres, des epithemes, & autres remedes doüés de qualités plus efficaces que celles de vostre teinture? Toute action naturelle se faict par le contact reel ou virtuel. Le reel n'admet distãcé ny milieu. Le virtuel admet quelque distance, mais reglee & compassee selon la force de l'agent. Il admet vn milieu, mais à son aduantage. Au contraire les couuertures que l'on interpose sont desaduantageuses à celle de laquelle on attend les effects, car par leur espaisseur elles ferment l'entree à ses qualités: & par leurs teintures differentes, elles contrarient ses actions. Quand à la couleur rouge, son esclat est plus insupportable que fauorable aux yeux douloureux, qui ne se sentent resiouys que de la verdure, & chacun sçayt les alarmes, & les assauts ordinaires que reçoiuent les yeux de noz verolés. Si vous attribuez quelque vertu attractrice à la

resemblance & conformité qui est entre le rouge & le sang, comme faict Arculanus, vous aurez les Philosophes en teste qui ne recognoissent nulle action en la relation. Vous aurez des Medecins à voz oreilles qui vous feront mille consequences absurdes tirees de vostre position. Quelle raison diront ilz, que la rougeur ayt ce pouuoir sur le sang, & que les autres couleurs n'ayẽt le mesme sur les autres humeurs esquelles elles symbolisẽt? Le drap blanc qui touche & couure immediatement le malade sera-il pas sans action? Du moins il rompera les coups du rouge qui en est plus esloigné. Si vous dictes que c'est par les yeux qu'il darde ses traicts, y a il pas danger que l'attraction se fasse en mesme lieu, au preiudice du plus noble des sens; lequel nous munissons & remparons auec tant de soing contre les incursions de ce sang que vous luy attirez? Mais parlons à l'autheur mesme, & luy fermons la bouche par ses propres depositions. Arculan distingue les pustules veroliques par la distinction des couleurs, & nous en figure des violettes, des vertes, des liuides, des noires, Quelle affinité trouuez

vous entre le rouge & le sang doüé de ces autres couleurs ? si le rouge a de l'action deuons nous pas en tel cas en craindre les euenements plustost que les desirer? D'autant que son attraction ne s'addressant qu'au sang beau & rouge conforme à sa couleur, le noir ou liuide infect & vitieux restera au dedans sans frain & sans bride.

Ie confesse à la verité qu'en ce faict icy & en vne infinité d'autres, il est plus aisé de reprocher les raisons d'autruy, que d'en produire aucune exempte de reproche. Neantmoins puis que nous y sômes, il en faut dire nostre ratelee. D'accuser l'obseruation dont il s'agit de quelque vanité imaginaire, ce seroit s'accuser soy mesme de vanité reprochable. Car elle est fondee sur des ordonnances receuës & approuuees tant des anciens que des modernes. Personne n'ignore en quel estat l'on tient la teinture d'escarlatte, qui s'en couure la teste, qui le cœur, qui l'estomach, pour les fortifier : ceux qui sont touchez de verole ou rougeole ont besoing de renfort vniuersel, pour subuenir au mouuement de nature qui est vniuersel, est-ce point à cest effect que

l'on leur ordonne le rouge pour couuerture, deferant generalement à la couleur ce qui est particulier & reserué à ceste teinture? Ou bien estendrons nous generalement l'ordonnance à tout ce qui est teint en rouge, attendu que presques tout ce qui s'employe à ceste teinture est de parties subtiles, & aperitiues? Ce qui ne se rencontre pas si communemēt és autres teintures desquelles la plus part ont de l'adstriction. Quand à moy non seulement i'approuue generalemēt la teinture rouge à l'effect de question mais d'auantage ie seroys d'aduis que le malade en fust couuert à nud, notamment d'escarlatte: n'estoit que faute d'y estre accoustumé, elle luy fust importune, & d'ailleurs que la fraischeur, doulceur, & netteté des linges blans luy donnast de la commodité, & du contentement nonpareil. Du moins que l'on ne permette qu'autre couuerture soit interposee entre l'escarlatte & le malade fors vn linceul bien delié, tant pour laisser plus libre entree à l'action de sa teinture, que pour adoucir les douleurs externes fort coustumieres en telle maladie.
Voyla ce que nous deferons à la tein-

ture, que defererõs nous maintenant à la couleur? Est il vray semblable que les yeux à la representation seule des obiects communs puissent exciter des mouuements si admirables aux corps & aux ames que nous en demeurons rauys d'estonnement, & qu'à la representatiõ de leurs obiects propres rien ne s'esmeuë? Voyez comme à la rencontre d'vn obiect effroyable, l'effroy se saisit de l'ame, & le sang du cœur. Iettez l'œil sur quelque friand morceau, l'apetit vous en vient en l'ame, & l'eau à la bouche. A la seule entreueuë d'vne ordure, l'ame se desdaigne, & l'estomach bondit. Vne œillade charmeresse vous captiue l'ame soubs le ioug de concupiscence, & rend les esprits tributaires au desbordement des sens. Somme qu'en telles occurrẽces l'ame se treuue esmeuë, & soudain par reflexion rend le corps complice de ses emotions, par l'entremise du sang, des esprits, des humeurs, des excrements. Dirons nous pas au cas pareil que la rougeur darde vn certain rayon estincelant & brillant comme feu, qui de son esclat passant des yeux à l'imaginatiõ, esueille & suscite le sang & les esprits à reuolte

contre leur contraire, qui se trouuant forcé quitte le donjon pour se rendre maistre des courtines? Ou bien que ce mesme esclat empreint ie ne sçay quelle horreur en l'ame, semblable à celle qui naist par l'aspect du sang espandu, dont le sang & les esprits esmeus, esmeuuent & irritent quand & eux la vertu expultrice à se descharger du fardeau qui l'agraue? L'effort de telle emotion se faict voir és taureaux, és cocsd'inde & autres animaux irraisonnables qui s'eschaufẽt, & s'effarouchent au combat à l'esclat de la rougeur. Donques que l'anciẽne coustume tiẽne lieu de loy, porueu que les yeux ne soint point offencez de douleur, d'autant que les obiects trop sensibles redoublent leur offense.

Du manger.

CHAPITRE III.

C'Est chose bien recognuë que les viandes diuertisẽt la nature d'agir cõtre la maladie, car tãdis que la chaleur naturelle se r'appelle & retire à l'estomach pour vaquer à la concoction, la cause du

mal se treuue desertee & abandonnee à ses mouuements propres. Neantmoins c'est vn faire le faut, les forces ne peuuent subsister sans aliments, ny la vie sans forces, ny la guerison sans vie. Or comme les aliments sont du tout necessaires à la vie, aussi leur reglement est le premier & principal apuy de santé, tant pour son restablissement, que pour sa conseruation. Et tout ainsi qu'au milieu d'vne mer boüillonnante & tempestatiue le nauire batu des orages court risque de naufrage pour quelque faute bien que legere, de mesme le malade parmy les trauerses des maladies aigües, outré de douleur & de langueur, court souuent fortune de sa vie par vn desreiglement qui paroistra fort petit aux yeux du vulgaire. Miracle que le nombre des morts n'aille redoublant en vne liberté si licentieuse des malades, & de ceux qui leur assistent contre noz ordonnances. Perisse qui voudra, pourueu que ny la coulpe, ny le reproche ne nous touche. Ce mot seruira d'aduertissement aux vns & aux autres, & à nous de descharge. Les plus aduisez se soubmetteront volontairement aux regles que ie m'en va leur

dresser.

En premier lieu ceux qui se trouuerõt exempts de tous accidents feront assez de se tenir en chambre chaudement, & de retrancher quelque chose de leur viure ordinaire à proportiõ de leur apetit, vsant de quelque boüillon aperitif, s'il est besoing de contribuer à l'œuure de nature, s'abstenant de viandes acres, de mauuais suc, & de difficile digestion, & se contentant d'vn petit vin blanc ou clairet, bien trempé.

Pour les febricitants on prendra garde si leur fiebure, qui pour l'ordinaire est synoche, va croissant, ou diminuant, ou si elle persiste en mesmes termes & degrés de chaleur afin de mesurer le viure à proportiõ. Ceste fiebure comme aiguë, (c'est à dire briefue & dangereuse) requiert vn viure tenu (c'est à dire peu de viandes, ou peu nourissantes) la tenuité du verolé se doit regler selon l'idee & la constitution, c'est à dire la longueur ou briefueté d'icelle fiebure. Donques attendu que pour l'ordinaire elle paruient en son estat aux premiers iours, auant, ou sur le poinct de l'eruption des pustules, aussi dés les premiers iours

nous la traicterõs de peu de cas y escheãt. Que s'il arriue au contraire qu'elle aille s'effarouchant de plus en plus, l'on retrãchera les pitances à mesure qu'elle s'accroistra, eu egart aux temps, aux saisons, & à la nature du malade. Reciproquement au descroit de la fiebure, les viures s'augmenteront.

La qualité des viures sera rafraischissãte, & leur rafraichissement au niueau de la chaleur febrile. Les viandes acres, salees, doulces, grasses & huileuses sont contraires à cest effect. Les acres & salees entant que chaudes : les douces, par ce que facilement elles se tournent en bile en vn corps fievreux : les grasses & huileuses, par ce que promptement elles s'enflamment. Nostre Hippocrate enioinct de plus vn viure humectant en toutes fiebures. Ce precepte a plus de lieu en celle de rougeole, qu'en celle de verole : car la bile qui regorge en rougeole se veut humecter : les icheurs, & le Phlegme qui abondent en verole demãdent la desiccation. *1. aphoris.*

En troisiesme lieu le viure sera mediocrement incrassant & astringent pour remparer & fortifier les parties internes,

ſans que neantmoins il tienne le ventre par trop reſeré. Finalement ſur le poinct de la ſortie des puſtules, & tandis que nature ſe monſtrera tardiue ou pareſſeuſe en ſes mouuements, l'on le rendra attenuant & aperitif.

L'heure plus commode à prendre le repas eſt celle qui donne moins de trauail & plus de tranquilité. Si toutes heures ſont egales, l'on ne changera pas celles qui ſont couſtumieres en ſanté.

L'ordre n'eſt point requis en vn viure ſimple tel qu'eſt celuy que nous propoſons.

Notons que les meſmes qualités du viure qui ſont propres & neceſſaires aux malades ſe doiuent ordonner aux nourrices, afin de rendre leur laict medical.

Iuſques icy nous auons dreſsé vn banquet en idee, & nous ſommes repeus de paroles, venons maintenant aux effects.

Noſtre Hippocrate faict eſtat de l'orge és maladies aigues ; Rhaſis, ce grand praticien Arabe, le recommande particulieremẽt en celle dont nous traictons, & veut que l'on en vſe ſi longuement que la fiebure dure. Il ſe peut donner entier

bien parfaictement cuit, ou passé. Pour le rendre adstringent l'on y adioustera sur la fin de la cuitte des fueilles d'oseille longue, & ronde, & de pourpier, des groselles vertes ou rouges en leur saison. Ou bien l'on y dissoudra leurs ius, ou celuy de grenades aigres, ou vn filet de vertjus, ou de vinaigre rosat. Si nostre intention est d'ouurir nous y ferons parboüillir. Vn brin de thim, de persil, de semences d'anis, si la fiebure n'est que mediocre: ou si elle est fort violẽte nous vserons de borrache, buglosse, endiue, de semences froides, & y dissoudrons du ius d'orenges aigres & de citron. Ces mesmes herbes, ensemble les laictues, & espinards pour tenir le ventre mol, seruiront en boüillons desquels l'on fera potages, & panades s'accommodant au goust du malade & se contenant és bornes des indications susmentionnees. Les Praticiens loüent & recommandent les lentilles, nous monstrerons en noz problemes à quoy & comment elles sont bonnes, de peur que l'on ne si trompe. Du commencement, & pendant la continuation des ardeurs febriles l'on se contentera de ces mets. Il ne sera nouuelle

pour lors ny de chair, ny d'œuf, ny d'autres viandes qui eschauffent & multipliẽt le sang, comme de pressis, de coulis, de consumez, de gelees fines. Si la debilité du malade, ou son degoust extreme nous y oblige, nous les asaisonnerons auec les ius qui luy seront plus agreables. Ne laissons point eschapper de nostre memoire que pour la plus part ce regime s'adresse aux ieunes gens qui ont la chaleur forte, & se consument soudainement faute de nourriture, & à ceste consideration permettons que par fois l'orge, les potages, les panades que l'on leur prepare s'accommodent auec boüillons de chair de veau, mouton, volailles, poulets, pigeonneaux. Autresfois que l'on y dissoude vn œuf fray. Voire mesme que l'on leur presente vn poulet ou vn pigonneau rosty ou boüilly, ou quelque hachis de veau & mouton attrempé des ius refrigerants prealleguez. Au declin des ardeurs ces viandes leur seront moins suspectes : alors s'il est requis de pousser en auant le sang croupissant dans les veines, nous leur offrirons quelques figues seiches, des raisins de corinthe lauez en eau tiede, ou en vin blanc, des raisins de damas mondez

de leurs grains crus ou cuits, à leurs repas ou entre les repas. Ou bien si plustost il est question de restreindre & fortifier, nous leurs donnerons pour fruict vne poire bien cuite, ou bien vne trenchade de cotignac, ou vn quartier de coin cuit ou confit au sucre & non pas au miel, car le miel se change aisément en fiel dans vn corps eschauffé.

Tandis que nous nous entretenons sur la mangeaille noz malades s'alterent, & attendent le gobelet auec impatience, du moins satisfaisons leur de discours.

Du Boire.

Chapitre IIII.

A petit manger bien boire dict le prouerbe, auquel nostre oracle aphotistique semble s'accorder, lors qu'apres 1. apho 15. auoir limité & retranché les morceaux des fiebureux, il leur recommande le viure humectant pour subuenir à la seicheresse qui les trauaille & les mine, car à vray dire, l'humectation consiste plus au boire qu'au manger, aussi le boire est dedié à l'assouuissement de la soif qui est vn

apetit de l'humide. Donques nous ne deuons point estre eschars ou rigoureux enuers les febricitants en matiere de boire, pourueu que ny l'œconomie naturelle, ny les parties à ce destinees n'en reçoiuẽt nulle offence. Aux repas la quantité en sera telle que les viandes ne nagent, ny ne flotẽt dans l'estomach, & que l'estomach n'en demeure ny lasche, ny refroidy, ny gonfle, ny tendu. Le viure liquide & refrigerant cy deuant ordonné peut diminuer la necessité de boire, consequemment moderer la quantité du breuuage. Hors repas l'on aura patience que la digestion de l'estomach soit faicte, & lors on s'en donnera au cœur ioye autant que l'on le iugera expedient.

Les qualités du boire conspireront aux mesmes fins que celles du manger, qui sont de rafraischir, humecter en la rougeole, desseicher mediocrement en verole, ouurir & astreindre selon les conditions declarees.

La tisane commune qui se faict d'orge entier cuit à perfection, de pruneaux doux, & de regalisse, tient le ventre bon, humecte grandement, ouure, & rafraischit moderement. Vous la rendrez plus

aperitiue si vous y adioustez racines & semences de fenoil & d'asperges, des figues seiches, raisins de passe mondez de leurs grains & de l'anis. La desirez vous adstringente & desiccatiue ? Prenez les raisins auec les grains, & des pruneaux aigres, adioustez y racines & fueilles d'oseille, celles de plantain, les rapures d'yuoire, & de dagues de ieunes cerfs qui sont excellentes contre la malignité. Dissoudez y des sucs de berberin, de groselles rouges, de grenades aigres, de citrõ, limõs, orenges aigres, d'oseille longue & ronde: au defaut des ius vous auez les syrops. Notez icy vn grand bien pour l'asseurance des malades, c'est que la plusparť des adstringents precedents sont quand & quand aperitifs. Le denombrement que ie vous en ay trassé me semble assez copieux pour en diuersifier & approprier les gousts & les vertus selon voz intentions: ie laisse neantmoins à la curiosité & à la diligence des Praticiens d'en faire plus grande emploite, & à leur prudence d'en bien vser suyuant noz preceptes. Les apprentifs en vseront en la forme suyuãte qui leur seruira de modele pour en ordõner par apres de leur inuention propre,

lors qu'ilz en feront capables.

Premierement pour rafraischir, ouurir & restreindre moderément.

Prenez racines d'ofeille mondees de leur cœur vne once, rapures de corne de ieune cerf deux trezeaux, faictes les cuire en trois chopines d'eau iusqu'à consomption de la tierce partie, puis coulez le boüillon, & y dissoudez trois, ou quattre onces de sucre (plus ou moins au goust du malade) y adioustant vn filet de vinaigre ou le ius de citron ou limon s'il ayme l'aigreur. Le vinaigre blanc est plus incisif & aperitif, & le rouge plus adstringent.

Cest autre breuuage est plus adstringent & moins aperitif, & fort agreable.

Prenez eau panee autant que bon vous semblera, dissoudez y du ius de berbelin, ou de ribes, & du sucre à la volonté du malade.

Le pain le rend aperitif & attenuant à cause du leuain. Vous luy accroistrez l'adstriction si en lieu d'eau pure vous en prenez de la doree, ferree, ou acieree. La refrigeration & l'adstrictiō doiuent auoir lieu aux premiers iours, la refrigeration pour rabatre l'ebullition; & l'adstriction pour fortifier les parties nobles. Mais au

progrés lors que la verole commence à paroiſtre, il eſt à craindre qu'vn trop grãd rafraichiſſement, ou trop d'aſtriction ne la retienne à l'interieur. Alors l'on accroiſtra l'vſage des aperitifs y employant meſmes des remedes chauds, eu egart neantmoins à la grandeur de la fiebure. Le breuuage ſuyuant y ſera fort à propos comme plus aperitif, moins adſtringent, & moins rafraichiſſant que les precedẽts.

℞ Prenez vne poignee de lentilles mondees de leur eſcorce: vn pincet d'anis: trois libures d'eau. Faictes bouillir le tout iuſqu'à cõſomption de la ſixieſme partie, puis diſſoudez y deux onces de ius de grenades aigres, douces, & du ſucre à diſcretion, & l'aromatiſez de demy trezeau de canelle. Faute de ius de grenades vous ſubſtituerez trois onces de ſon ſyrop, ou autant d'oxyſacchara.

Autre de pareille vertu mais plus efficace Prenez racines d'aſperges, de plãtain, de fenoil bien mondees, de chacune vne once: autant de raiſins de damas mondez de leurs grains, ou bien de ceux de corrinthe lauez en eau tiede: ſix figues ſeiches: vn trezeau & demy de rapure d'yuoir. Faictes bouillir le tout en ſix liures

d'eau à consomptiõ du tier : puis y dissoudez du sucre, le clarifiant, & aromatisant auec vn trezeau de canelle. Ces passules, outre qu'elles sont amyes du foye & de l'estomach, elles tiennent le ventre libre si elles sõt bien meures, les pruneaux doux, & les cerises douces tiennẽt bien le võtre libre, mais ce n'est pas sans le relascher, c'est pourquoy l'on nen doit vser qu'auec discretion. Aussi doit on prendre garde à la temperature de l'air, & du malade, & à la vehemence de son ardeur, pour se contenir és bornes de mediocrité en l'vsage des potions eschauffantes.

Ie me suis parforcé de rendre le malade capable de satisfaire à son apetit sans preiudice de sa santé, les friands au vin me diront que les inuentions peuuent bien contenter leur soif, mais non pas leur goust. Vn petit mot de consultation sur leur remonstrãce, ensemble sur l'vsage des lentilles.

Deux Problemes, l'vn touchãt le vin, l'autre touchãt les lentilles.

Chapitre V.

Premier Probleme.

Le vin est il absoluement deffendu en ceste maladie?

Tous les motifs que nous pouuons nous representer semblent vnanimemẽt conclure pour la partie affirmatiue, soit que nous iettions l'œil sur le vin, ou sur le malade, ou sur la maladie, ou sur ses causes.

Le vin est chaud, le malade en la ferueur de son aage, la maladie enflammee, & le sang boüillonnãt. Le vin est prompt & actif, le malade tendre & passif, la maladie aiguë, & le sang en emotiõ. Le vin est turbulẽt, le malade en trouble, la maladie en trouble, le sãg turbulẽt & troublé tout ensẽble. Le vin dõne en teste, le malade l'a grosse & pleine naturellemẽt, le mal y dresse le fort de sa batterie, & le sang y fume & escume. Le vin est cõiuré de sa nature contre les nerfs & les yeux, le malade les a de-

licats & mollasses, le mal est le fleau des nerfs, & la ruine des yeux, les nerfs sont les ioüets des boüillons du sang, & les yeux sont l'abut de ses saillies. Bref il ne se remarque prise quelconque sur le malade que le vin ne descouure proditoirement sous couleur d'amy, ny qualité ni substãce qu'il n'arme & ne suscite cõtre son repos, ny poincte outrageuse qu'il n'affile & ne descoche à sa perte, ou à sa confusion. Toutes ces considerations, bien que tres-pregnantes ne destournerõt pas tousiours vn Medecin sage & sçauant de permettre le vin en petite verole ou rougeole. Ie dis, pas tousiours, car le cas eschet fort souuent que ce seroit action d'ignorance ou de meschanceté de le permettre. Tandis que tout est en combustion, en inquietudes, en plainctes, qui ne sçayt que le vin soit vn feu, vn seditieux, vn broüillon, & en donne, est ignorant : qui cognoist son naturel & le permet, est meschant. Mais posez le cas, s'il vous plaist, tel que souuent nous l'auons veu, sçauoir que le mal arriue sans fiebure, & sans aucun symptome remarquable : ou bien qu'apres l'eruption faicte la fiebure, & les symptomes disparoissent, qui voudra

trouuer mauuais que l'on gratifie le malade d'vn petit vin blanc ou clairet, bien trempé à proportion qu'il y est accoustumé? Considerez que le corps s'en treuue agaillardy & la nature soulagee en son action. L'aage ne peut pas nous y empescher, car desia nous sommes d'accord que l'enfant se peut nourrir au vin: & de plus nous y supposons la coustume. Sera ce donques la maladie? Non, car ou sous le nom de maladie nous entendons les pustules seules: ou nous pretendons d'y comprendre la fiebure & les symptomes auec les pustules. Les pustules seules ne deffendent point le vin: si la fiebure ou les symptomes le deffendēt, leur authorité ne s'estendra pas plus auant que leur regne. Finalement ce n'est pas le sang comme sang, autrement il ne seroit iamais loisible de gouster vin. Ny comme boüillonnant, puis que par nostre supposition son boüillon se treuue rassy & temperé. Si vous contestez qu'il y reste vn empyreume tel qu'au bois qui apres auoir passé par le feu, conçoit soudain la flamme, & se r'allume à la moindre amorce. Ie vous respondray que le vin qualifié, & attrempé comme nous l'ordonnons, est

cõme vne poudre moüillee qui ne peut seruir d'amorce, à vn foyer de si peu d'arrest, de si peu d'effect, de si peu de resistẽce. Et bien qu'il reste encore quelque chaleur extraordinaire au sang retenu dãs les veines, neantmoins ce sang estant pur & naturel, & en son lieu naturel, se reduira facilement de son mouuement propre à sa temperature naturelle, se sentant plustost aduancé que distraict en ceste action par les qualités d'vn vin qui à comparaison des siennes, est censé plus froid que chaud.

L'on se souuiendra pour cõfirmation de ce discours que lors que i'eus l'honneur de traicter feu Monseigneur le Cheualier de Guise, Prince d'vn sang, & d'vn cœur chaud & genereux, dés le second iour de la sortie de sa petite verole, le trouuant exempt de fiebure, d'alteratiõ, & autres symptomes qui l'auoiẽt precedemment trauaillé, ie le mis au Necker, petit vin blãc d'Allemagne, vrayemẽt oligophore, sans qu'il en receust autres accidents, sinõ vn contentemẽt extreme de se voir traicté si fauorablement.

Voyla ce que nous concluons touchãt le vin, parlons briefuement des lentilles.

Second Probleme.

A *quel vſage employons nous les lentilles?*

Auicenne en ſon traicté de verole chap. 10. faiſant recherche des remedes aperitifs propres à auancer la ſortie du ſang verolique, faict eſtat d'vne compoſition meſlangee de lacca, de lentilles eſcorchees & de dragacanthe. Arculan ſon fidele interprete, dict au commentaire que la lacca y entre pour eſchauffer & corroborer les parties naturelles; les lentilles pour deffendre les inteſtins: & le dragacanthe pour les poulmons. Le meſme Auicenne au meſme chapitre, & apres luy Arculan, vſe des lentilles pour reſtreindre le ventre & le fortifier. Donques ſelon Arculan l'vſage des lentilles n'eſt autre en verole ſinon de deffendre le ventre & les inteſtins, & d'empeſcher leur flus.

Galien neantmoins leur attribue vne vertu deterſiue au 3. des facultez des ſimples chap 15. le ſuc des choux (dict-il) purge, mais leur ſubſtance reſtreint: ſi vous les cuiſez iuſqu'à trois ou quatre fois en diuerſes eaux vous en verez l'experience.

Le mesme se doit entendre de la Bete, & presques de tout ce qui est de saueur acre, nitreuse, ou salee, mesmes des lentilles, bien qu'elles semblent fort adstringentes au goust. Son discours est bien plus clair
chap. 18. & plus distinct au premier de la faculté des aliments, ou faisant anatomie des lentilles il nous enseigne que leur escorce est fort austere & fort adstringeante, leur chair d'vne substance terrestre & vn peu austere : leur suc d'vne qualité contraire à l'astringente, & reciproquement leurs autres parties d'vne faculté contraire à leur suc. D'où suyt clairement que si leur escorce estreint le ventre, leur suc le lasche : si l'escorce bouche & resere les veines, & les autres conduicts, le suc les ouure & dilate, si l'escorce & la chair espaississent le sang, leur suc le subtilise. En suyte de ceste doctrine le commun des bons Praticiens vse des lentilles en verole, tãtost à l'vn tantost à l'autre de ces effects contraires. Vous me demanderez le moyen de separer toutes ces facultez les vnes des autres : Galien l'enseigne aux lieux susalleguez. Desia vous auez entẽdu cõme il veut que l'on cuise les choux en diuerses eaux pour separer leur substã-

ce vitieuse qui consiste au suc, de la terrestre qui consiste aux autres parties. Il dict de mesme des lentilles, sçauoir que cuites entieres par diuerses fois & en diuerses eaux elles desseichent le flux de ventre, & corroborent l'estomach, les intestins, bref le ventre entier. Donc pour faict contraire vous les ferez monder & escorcher, puis cuire vne fois seule, & en vne eau seule, afin que la decoction ne reçoiue que le suc seul, sans meslange des autres parties.

Iugez amy lecteur combien il importe du salut des malades, & à nostre reputation, que tant nous que noz apoticaires, nous rendions exactes & soigneux, nous à ordonner, eux à dispenser noz ordonnances : iugez combien la negligence ou ignorance des vns ou des autres est dangereuse & pernicieuse au publique, puis que la preparation seule dvne mesme drogue produict des effects du tout contraires. Le bien publique crie vengeance contre vn nombre infiny de meurtriers qui sous couleur de medecine, & sous asseurance d'impunité font trafique ordinaire des vies & des santés humaines. L'interest particulier tant de

l'honneur de noſtre profeſſion, que de noſtre reputation nous coniure d'implorer les iuſtices & authoritez ſouueraines pour refrener l'audace preſomptueuſe de ceux qui ne ſe contentants pas de courir ſur noz briſees, oſent impudemment & malicieuſement peruertir noz ordonnances.

Or pour ſurcroiſt de difficulté je veux vous faire voir qu'il y a apparence de contradiction entre Hippocrate & Galien, voire entre Galien & ſoy meſme touchant les facultés des lentilles. Vous auez entēdu comme Galien les employt
4. acutor. 94. pour fortifier le ventre. Hippocrate au contraire dict qu'elles ſuſcitent du trouble & du debat. Tous deux parlent des lentilles entieres auec leur eſcorces, & de faict Galien en ſon commentaire ſur Hippocrate aduouë qu'elles font du trouble, & en accuſe la diuerſité ou contrarieté de leurs parties & des facultés.

Ceſte contradiction n'eſt qu'en apparence, car en effect il y a raiſon de part & d'autre. Hippocrate cuit les lentilles entieres, auſſi faict Galien, il eſt vray : mais Hippocrate les cuit en vn eau ſeule, & Galien en deux diuerſes. Ainſi Hippocra-

te retient le ſuc auec les autres parties, & Galien le ſepare. La ſeparation qu'en faict Galien empeſche le trouble, la confuſion & meſlange qu'en faict Hippocrate apporte le debat. Car le ius des lentilles ſe perd & ſe conſume lors que vous les faictes cuire en deux où trois eaux diuerſes eſpanchant les premieres, là où il ſe conſerue auec la ſubſtance plus terreſtre, auſtere & groſſiere, ſi vous les cuiſez en vne eau ſeule.

Auicenne a fort bien compris ceſte diſtinction car au lieu ſuſallegué, lors qu'il eſtoit queſtion de pouſſer la verole en dehors, il a ordõné les lentilles mondees de leur eſcorce, & cuites en vn eau ſeule, euitant l'adſtriction de l'eſcorce, & recherchant la vitioſité du ſuc. Au contraire où il s'agit d'aſtreindre & fortifier, il les ordonne toutes entieres, & cuites en deux eaux. Ie m'eſtonne que ſon docte interprete Arculan ſe ſoit equiuoqué en l'interpretation du premier texte, attendu qu'en l'explication du ſecond, où il ne ſe parle que d'aſtreindre, il a fort bien remarqué que l'intention de ſon autheur eſtoit que la cuite ſe fiſt en deux diuerſes eaux, afin que la vertu nitreuſe qui

est superficielle, se consumast & disioignist de la terrestre. Il deuoit conclure au reciproque que l'escorce estant reiettee, & le demeurant cuit en vne eau seule, la vertu nitreuse gisante au suc, comme superficielle, se communiquoit plus facilement à ceste eau, que la terrestre qui se retrouuoit en la chair, & cõsequemmẽt que la decoction en reçeuoit la vertu detersiue & aperitiue, & nõ pas l'adstrictiõ.

Des exercices, des veilles, & du surplus appartenant au regime de viure.

Chapitre VI.

Ceux qui se trouueront si legerement traictés de verole que ny fiebure, ny lassitudes, ny douleurs, ny desgousts, ny autres accidents fascheux ne troubleront leur repos, pouront, sans s'obliger au lict, se licencier à quelque leger exercice de chambre: leger dis-ie, car ie ne puis nullement approuuer ces courses turbulẽtes qui se permettent aux enfants, notamment apres repas, d'autant qu'elles les rendent estourdys, & eschauffés,

& leur empliſſent la teſte, l'eſtomach, les veines de vents, de vapeurs, ou de crudités. Les febricitants, & autres tr auaillés d'accidents violẽts ou dangereux tiendront le lict, ſans autre exercice, fors quelques frictions douces que l'on leur fera loing des repas, au commencement & à l'augmẽt de la ſortie des puſtules, pour attirer & conduire les humeurs aux extremités plus eſloignees des parties nobles, & ſolliciter l'action de nature ſi beſoing faict.

Les veilles & le ſommeil ſeront mediocres: les veilles exceſſiues enflamment les eſprits & les diſſipent, irritent & effarouchent les humeurs, aggrauent la fiebure, les inquietudes, les douleurs. Le ſommeil immoderé eſt ſur tout à craindre auant l'eruption, & au cõmencement d'icelle; par ce qu'il redouble la ferueur interieure, retire le sãg au dedãs, & l'y tient comme en bride, deſtournant & diuertiſſant l'expulſion qui s'en doit faire au dehors.

L'on tiendra le ventre ouuert par meſlange d'herbes & viandes lenientes auec les adſtringentes : ſi cela n'y ſuffit, on paſſera aux clyſters ou ſuppoſitoires.

Ce pendant que l'on se souuienne d'estre circonspect & retenu en l'vsage des viandes relaschantes, d'autant qu'elles font bresche à la vertu expultrice des parties internes, qui en demeurent plus foibles, en sont plus exposees aux assauts veroliques, & moins capables de les repousser.

Que l'on entretienne le cœur gay, & l'esprit tranquile, repaissant le malade d'esperances, le consolant en ses maux, diuertissant ses pensees par petits contes facetieux, par instruments, par la musique, bref complaisant à ses affections, & contentant ses volontés autant que la raison le permettra. Arriere tous suiects de cholere, de crainte, ou de tristesse. La crainte tire le sang vers le cœur: la tristesse l'y retient comme en presse: la cholere l'enflamme, & l'esleue en boüillons, tous ces mouuements contrarient directement l'intention de nature & la nostre.

Le viure estant bien reglé nous donnerõs ordre que la chirurgie & la pharmacie marchent de mesme pied, & l'assistẽt en bonne ordonnance. Ouurons en les moyens, apres auoir decidé vn probleme touchant l'vsage des clysters.

Probleme.

Pouuons nous auec asseurance mouuoir le ventre par clysters en petite verole, & rougeole?

Quelle asseurance où les indications nous cõtrequarent? Les clysters propres à nostre vsage sont laxatifs, ou lenients. Les laxatifs tirent des intestins, & aux intestins: tirent des intestins ce qui y croupit, & bien iusques à là; mais au mesme temps ilz tirent aux intestins ce qui redonde aux autres voyes, par vn mouuement opposé de ligne droicte à celuy de nature, & à noz desseins. Les clysters lenients relaschent, & elangourissent la faculté expultrice des boyaux, là où nous nous sommes precedemment proposé de l'adstreindre & fortifier, pour preuenir le danger & les torsions d'vne dysenterie mortelle.

Nous pouuons nous seruir de clysters auec asseurance, & nous exempter des inconuenients qui en despendent par trois moyens.

Le premier est de s'abstenir entierement des laxatifs violents. Le second de

meslanger les lenitifs ou emollients auec adstringents, afin de maintenir la vertu expulsiue en sa force & vigueur. A cet effect nous n'y ordonnerons ny huiles ny graisses, signammẽt en l'estat de la fieure, par ce que non seulement elles relaschẽt & amolissent les fibres, mais de plus elles sont promptes à s'enflammer. Le troisiesme moyen est d'aiguillonner les intestins par detersifs, doüez de quelque nitrosité, ou d'y adiouster vn brin de sel auec quelq; leger adstringent, ou il seroit dur à esmouuoir plustost que d'vser de violence. Exemple,

℞ seri lactis caprini optimè depurati quart. iij. mellis rosati soluti ℥ 2 m pro clysteri. ou bien *℞ decoctionis hordei integri perfectè cocti cum furfuris macri. P. 1. quantum sufficit mellis rosati colati, sacchari rubri ana. vnc. 1. salis communis ʒ ſ. m. pro clysteri.*

Exemple d'vn emollient, adstringent, & refrigerant ensemble.

℞ maluar. althea, violar. endiu. lactuca, plãtag. an. m i. prunorũ acidulorum par. iij. rosarum rubrarũ a. p. i. f. decoctio A S in colatura q. suff. dissolue looch de casia ʒ. vi. mellis violati ana. i. ſ. m. pro clysteri.

Si le malade est suiet aux tranchees l'on

y adiouſtera des fleurs carminatiues, ou bien vn brin d'anis, ou de coriandre preparee.

Notez que tous ces clyſteres ſont refrigerants par ce que nous butons touſiours à refrener les boüillons du ſang. Et au cas qu'il n'y euſt pas grande fieure, les clyſteres de laict auec miel roſat ſe trouueront ſouuerains. Ce diſcours s'eſtend plus auant que noſtre propoſition, car il appartient mieux à la pharmacie qu'à la diete.

D'icy les Apoticaires aprendront à ne point paſſer legerement condamnation d'ignorance ou d'oubly contre les Medecins, lors qu'ilz ne verront ny beure, ny huiles, ny graiſſes ordõnees dãs leurs clyſters malactiques. Pour moy ie laiſſe à leur liberté d'en pẽſer ce qu'il leur plaira, pourueu qu'ilz ſe contiennent ſoubs les bornes de modeſtie, & ſoubs les loys du reſpect & de la fidelité deuë aux Medecins. Mais trefues pour ce coup auec les Pharmaciens auſſi bien s'agit-il de la diete, nous leur parlerons plus particulierement par apres, maintenant auant que leur addreſſer noz ordonnances, nous nous trouuons preſſez de recourir à la Chirurgie.

De la Saignee.

CHAPITRE VII.

IE ne veux point icy remettre ſur le parquet ſi la ſaignee ſe peut faire au deſſous de l'aage de puberté, ià il eſt reſout qu'elle ſe peut faire, mais bien meton en doute ſi elle cõuient en la gueriſon de verole. Et au cas qu'elle conuienne en quel temps elle ſe doit faire, de quelle partie du corps, & en quelle quantité. Que ſi elle ne conuient pas, l'on demãde quel autre remede deura ſe ſubſtituer en ſon lieu. La viuacité des eſprits rend la raiſon tributaire à toutes leurs conceptions, & leurs conceptions pour la plus part Problematiques, voire meſmes és faicts de pratique, où il s'agit plus de ſolidité que de ſubtilité. C'eſt ce qui a dõné lieu cy deuant à tant de Problemes que nous auons debatus, c'eſt ce qui preſentement encore m'occaſionne de dreſſer ſix Problemes ſur ces poincts que ie viens de propoſer.

Premier Probleme.

LA ſaignee conuient elle en la gueriſon de verole?

Ie

Ie treuue deux opinions diametralement opposees. La premiere bannit à perpetuité la saignee, & la repousse à cors & à cris : l'autre la reçoit absoluement.

Les causes du bãnissement sont fondees sur la debilité du patient, & sur l'actiõ de nature. On nous faict paroistre en imagination vn petit garçon au dessous de douze ans saisy de verole (car c'est en tel age que plus elle faict ses saillies) quelle apparence que les forces de ce tendron, qui d'elles mesmes s'espuisent & se consument insensiblement par vne euacuation naturelle & continuelle, puissent supporter l'effort d'vne sensible & artificielle, au milieu des ardeurs, des douleurs, des langueurs, lors que de toutes parts, du sommet de la teste iusqu'à la plante des pieds, il se treuue plongé, & comme submergé dans les bouillons cuisants d'vne humeur corrosiue & maligne? quel moyen de les releuer apres estre combatues de tant d'armes si puissantes, recrues de tant d'assauts, faillies pour tant de combats, atterrees par tant de secousses, si vous leur ostez le sang, & les esprits qui sont leurs suspots? Quel recours pour leur assistence, si au mes-

me temps vous fermez passage à nature qui s'aduance pour les secourir? Nature s'occupe à la coction de ce sang impur qui les afflige, s'efforce de le distraire & separer du plus pur, ià elle leue la main pour luy faire quitter le donjon, & le repousser des plus grands vaisseaux aux plus petits, & des plus petits, au cuir. L'art s'y oppose, r'appelle ce sang par l'entremise de la saignee, & le retire des veines capillaires aux plus grandes, & des plus superficielles aux plus profondes, faict vn nouueau Chaos plus confus & plus sordide que le premier. Tant y a que tout ce qui peut faire obstacle à la saignee, se trouue inseparablement vny en ceste maladie.

Il se voyt neantmoins des Medecins directement appoinctez en party contraire, lesquelz sous l'appuy du bon heur de leur experience, qui tousiours leur à reüssy selon leur desir, maintiēnent absolumēt que la verole a besoing de saignee. Leur experience m'est vn peu suspecte, si veux-ie l'establir & la renforcer par mes raisons.

Disons de grace qu'est-ce la verole sinon vn feu, vn boüillon? Quel plus

grand expedient pour rasseoir le boüillon que d'esteindre ou diminuer le feu, & pour diminuer le feu que d'en soubstraire le foyer?

Subtrahe ligna foco si vis extinguere flammam.

Tire le bois du feu pour esteindre la flamme.

dit vn Poëte. La verole est vn trouble prompt, dangereux & vniuersel : quel doux Zephire plus à propos pour calmer vne Mer boüillonnante, quelle bise plus actiue pour esquarter les nuës qui ombragent l'air, que la saignee pour appaiser ce trouble? *Quæ quám ocissimè, vt á toto detrahit*, laquelle descharge tres-promptement & tres-seurement tout le corps de ce qui le moleste, dit Galien. La verole est vne Crise : quelle action plus secourable à nature que de luy rendre son fardeau plus leger par la diminution qu'en fait la saignee? *Hac enim veluti sarcina deposita quod reliquum est liberiùs aggreditur natura, coquit, secernit, excernit.* Car la nature exempte & soulagee d'vne partie de sa charge comme d'vn paquet bien pesant, elle attaque, elle cuit, elle separe, elle exclud plus librement ce qui

luy en demeure sur les espaules, disent nozbons praticiens. Finalement ce fardeau est le sang, qui redonde en façon telle ou que les vaisseaux en regorgent, ou qu'ilz ne peuuent regler ses mouuements. Quel plus souuerain remede à cela, quel frain plus reserré que la saignee, qui est le commun refuge des affections
6. aph. 47. plethoriques? *Commune præsidium earum quæ ex plenitudine fiunt dispositionum*, ainsi l'appelle Galien.

Iusques icy nous auons entendu les motifs de saignee, ensemble les causes d'opposition formee par les hæmophoues en faueur du populaire; qui tousiours se rend auare de son sang comme du thresor de sa vie. Ie ne puis à la verité m'asseruir à la suyte de ces grands saigneurs, qui pour quelques occasions legeres s'en monstrent prodigues: aussi ne dois-ie pas pour gratifier aux imaginations erronees d'vne populace craintiue, condamner à l'exil perpetuel vn remede autant necessaire contre les reuoltes du sang, qu'est presques le sang mesme pour l'entretien de la vie. Donques pour rendre sentence equitable il faut que ie tienne vn milieu, n'admettãt ny n'excluant la saignee sinõ

ſous condition.

Ma ſentence eſt qu'elle ſe doit faire en verole, deuant, pendant, & apres l'apparition des puſtules, de meſme qu'és autres maladies, lors que les indications y conſpirent, & rien n'y empeſche, autrement non. Les doctes m'entendent bien, mais ie deſire que chacun m'entende.

Pour ne point donner la peine au Lecteur de recourir au chapitre de la ſaignee preſeruatiue où nous auons tenu quelques diſcours à ce propos, il eſt à noter que le mot de ſaignee comprend deux choſes, ſcauoir l'euacuation du ſang, & la ſection de la veine. La ſaignee en tant qu'euacuation du ſang, eſt indiquee par l'abondance du ſang meſme. Toute maladie prouenante de repletion ſe guerit par euacuation, dit l'Aphoriſme. En tant que l'euacuation ſe faict par la ſection de la veine, elle eſt du nombre des grands remedes, ſelon Galien & tous ſes diſciples: conſequemment elle eſt indiquee par la grandeur de la maladie naye ou à naiſtre. Ou à naiſtre, dis-ie, car ce qui ſe faict à propos pour la gueriſon des maladies, ſe doit faire par precaution. La maladie eſt grãde, ou de ſon eſſence propre, ou pour

2. aph. 22.

lib de cur. per ſangu. miſſ.

la violence & malignité de ses causes & symptomes, ou pour la noblesse & importence des parties lesees. La verole de son essence n'est pas grand mal, ce ne sont que pustules.

Mais la vehemence & les mauuaises meurs de ses causes, l'impetuosité des symptomes qui la precedent, qui l'accompagnent, qui la suyuent, (car elle a son auant & arriere-garde) le nombre & la qualité des parties qu'elle offence, la rend grandement dangereuse & redoutable: & comme telle elle indique & implore vn grand & puissant remede. Quel sera ce remede? La Phlebotomie (dict
6. aph 47 Galien) s'il y a Plethore, ou bien la purgation, s'il y a Cacochymie. Conclusion que si la verole se monstre dangereuse, & le corps Plethorique & rien n'y empesche, l'on viendra à la saignee.

Qu'appellez vous vn corps Plethorique? dira quelque apprentif. Ie l'appelle Plethorique en deux manieres. La premiere est lors que le sang est tellement abondant & copieux que les veines en sont pleines, rebondies, & tendues. L'autre est lors que les veines sont oppressees & aggrauees sous son poids, bien que la

quantité n'en soit pas fort excessiue d'elle mesme. I'explique ceste distinction par vn exemple familier emprunté de Galien (que l'on me pardonne si ie suis long, mieux vaut la longueur que l'ignorance ou l'obscurité) tout ainsi (dict ce grand Docteur) qu'apres auoir beu & mangé à exces l'on se sent l'estomach plein & bandé, pour fort & bien constitué qu'il soit; autres fois, lors qu'il est debile, l'on le sent appesanty & greué ores que l'on n'ait pas faict grand' chere. De mesmes il arriue par fois que le sang faict distention aux veines par sa trop grande quantité: autrefois qu'il les surcharge, non pas pour estre desmesuré ou trop copieux en soy, mais parce qu'elles sont debiles. La premiere espece de plethore ou repletiõ s'appelle aux escoles *ad vasa*: la seconde *ad vires*. En l'vne & en l'autre nous employrons la saignee.

lib. de plenitudine

Nostre conclusion ainsi expliquee est à l'endroit des arguments contraires ce qu'vn rocher au milieu des vagues. En premier lieu tant s'en faut que ceux de la seconde opinion puissent la renuerser, qu'au contraire ilz l'affermissent & sont plus à son auantage qu'à leur intention

propre: car ilz ſuppoſent vne concluſion ſimple & abſolüe qui doit eſtre conditionnee, & font d'vne particuliere vne vniuerſelle. Ie demãde à leurs fauteurs ſi la verole eſtant legere, ou les forces du malade trop debiles, ilz paſſeront à la ſaignee? Ie croy qu'ilz auront bon egart à l'vn & à l'autre. Le cas eſcheant au contraire s'il n'y a nulle plenitude, que feront ilz? Ilz me diront peut eſtre que le deſreglement du ſang teſmoigne la ſurcharge *ad vires*, ilz ſe trompent, car ce debordement prouient autant & plus ſouuent du vice de la qualité que de l'excés de quantité, cõme nous l'auons faict clairement paroiſtre en noſtre premier liure: or eſt il que le vice de la qualité n'eſtant point aſſiſté de l'excés de quantité ne requiert nullement la ſaignee, ſi ce n'eſt par accident, ainſi que pour rafraiſchir la chãbre on eſteint le feu, & en tire-on le bois. Mais s'ilz ne nous repreſentent autre ſubiect de ſaigner en verole que ceſte cauſe accidentelle, ilz auront fort à faire à ſe deffendre contre les obiections de la premiere opinion, qui n'ont nulle force contre la noſtre, ſuppoſé que la ſaignee ſe face aux premiers

iours, lors que les forces sont encore en leur entier, & que la nature n'est pas si fort embesoignee en son action. Car la coction, la separation, l'expulsion se font au progrés de la maladie, donques pour en auancer la perfection il est expedient (dict Galien) que l'on vuide du commencement, afin que la cause du mal estant diminüee d'autant, nature y rencontre moins de resistence. Ie ne veux pas nyer que là où la malignité se monstreroit extreme ou pestilente, il y auroit iuste subiect de craindre que la saignee ne renuersast & destruisist entierement les forces des parties principales, principalement estant faicte par quelq; veine notable, & en quantité immoderee. 2. apho c. 29.

Ceste responce est bonne me dira quelqu'vn, mais elle ne ferme pas du tout la bouche à voz opposants qui vous attendent à pied coy sur la distinction des temps. Oyons ce qu'ilz ont à dire.

Second Probleme.

EN quel temps se doit faire la saignee?

Nous nous sommes desia declarez au

probleme precedent, & auons dict qu'elle se doit faire du commencement, C'est en general la doctrine de Galien que, là où il se rencontre quantité de sãg boüillonnant, l'on en vienne promptement à la saignee, auant qu'il se iette sur quelque partie noble. C'est en particulier celle d'Auicenne en faict de verole, que l'on en commence la guerison par la saignee, laquelle il recommande sur tout autre remede, limitant son temps iusqu'au quatriesme iour, qui est le terme plus ordinaire de sa sortie. Ie dis en verole, car en rougeole comme la sortie est plus soudaine la saignee se doit faire d'autant plustost. L'experience fauorable authorise ceste doctrine, & la raison la produict, eu egart tant au malade qu'à la maladie.

Quand au malade, ses forces sont encore en leur entier, la violence de leur contraire ne faict son eschec qu'auec temps, dont il est à craindre que le mal croissant à proportion du temps, & les forces decroissant à mesme proportion l'occasion ne se perde de les soulager. La preuoyance de ce grand Hippocrate oblige la nostre de prendre garde soudain

dés la naiſſance du mal s'il eſt queſtion de remuer, & de ne point differer l'action quand l'occaſion ſe preſente. Car la maladie n'eſt point vne action de droict, où l'on va prolongeant les dilays au bon plaiſir des iuges, pour gaigner autant de temps, c'eſt vne action de neceſſité où le dilaye importe de la vie. ἐν ᾗ τῆς ψυχῆς κινδυνος ὑπέρθεσις. Or qu'il ſoit queſtion de mouuoir en verole nous l'auons precedemment monſtré par la rencontre qui s'y faict des indications pregnantes. Et au cas que l'on differe non ſeulement les forces vont en decadence par la continuation & ſurcroiſt des trauerſes langoureuſes, mais de plus l'ennemy eſtant à mains fortes & armees campé au milieu de noz veines oppreſſe tellemẽt leur vertu expultrice qu'il n'y a moyen qu'elle s'en desfaſſe, & lors la fiebure redouble. Ou bien ce meſme ſang ennemy ſe gliſſe par le voiſinage, & s'empare de quelque partie interieure, d'où procedẽt vlceres incurables, dyſuries, dyſenteries, phtiſes, & autres accidents non moins deplorables. Ou ſi à la mal mercy il eſt repouſsé aux parties exterieures, il les ſuffoque de ſon poids, il eſteind ce peu de

Hippocrate

chaleur naturelle qui leur reste, & les tire à gangrene & corruption.

Ces raisons semblent peremptoires, mais d'autrepart il se peut faire des instances bien pressantes, pour prouuer que la saignee se peut differer iusqu'apres l'eruption des pustules. Qu'ainsi ne soit ie demãde qui empesche qu'elle ne se differe? Est-ce de peur que le mouuemẽt du sang qui s'escoule à l'exterieur ne soit retardé ou diuerty, & que ce qui desia s'y est escoulé ne rebrousse en arriere? Ces inconuenients ne nous menacẽt ilz pas autant ou plus auant qu'apres la sortie? Est il pas plus aisé de dõner cours par où bon vous semble à vne eau retenue dans son enclos, que de la retenir & la retirer ensemble à vn mouuement contraire, apres qu'elle a forcé ses vannes, & franchy ses digues par l'impetuosité de ses flots? De mesmes il paroist plus facile à nostre imagination, de trasser vne route au sang fretillant encore dans l'enclos de ses veines, pour le conduire la part où il nous plaist auant qu'il ayt choisy sa course de soy mesme, que de luy rompre ses brisees, & le destourner de celles qu'il aura desia prises. De tant plus que la carriere luy est

bien plus longue & plus difficile du cuir aux veines capillaires, de celles icy aux mediocres, & des mediocres aux plus grandes, que simplement des veines aux veines. Donques il est plus à craindre auãt qu'apres l'eruptiõ de verole que la saignee ne tire le cours du sang à l'interieur, & n'empesche son mouuemẽt à l'exterieur. Pour satisfaire à ceste instance ie dis que le mouuement de l'eau est fort different de celuy du sang. L'eau s'esmeut de sa seule pesanteur, qui la porte naturellement sur la surface de son centre, tandis qu'elle y treuue de la pante ou descente. Le sang sans s'astreindre à l'inclination de son poids, se porte & se guinde où nature le pousse à toutes rencontres & differences de positions. Bien est-il vray, que, comme l'eau plus elle est copieuse plus elle est pesante, & plus elle est pesante, plus elle est forte & roide en ses mouuements, & plus rebelle aux agitations contraires : de mesmes le sang pour sa quantité excessiue est souuent indomtable en ses mouuements, & rebelle à ceux de nature. C'est pourquoy du commencement auant qu'il fasse ses saillies nous luy retranchons ses aisles, de peure

que d'vn vol impetueux il ne s'esleue par dessus la portee de nature, ou bien que de sa pesanteur il ne l'aggraue, & la renuerse elle & ses efforts. Soudain ce sang ennemy de nature affoibly d'autant faict ioug, ou du moins r'abbat ses efforts & sa resistẽce. Soudain au contraire nature allegee par sa descharge, vse de son plein pouuoir sur le demeurant, & en faict l'expulsion entiere & parfaicte. Là où si au progrés de la maladie, apres qu'elle a soustenu de longs & violents assauts, apres qu'elle a employé toute sa puissance pour s'exempter de la tyrannie à laquelle elle est reduicte, vous luy ostez son suppost qui est le sang, c'est l'eneruer, c'est luy rompre ses coups, & de suyte la faire succomber, exposant indiscretemẽt sa foiblesse au bransle impetueux de deux mouuements contraires.

Ie n'entẽds pas pourtant que l'on conclue absolument qu'en tous cas la saignee soit defendue apres la naissance des pustules, car la violence de la maladie, & la grandeur de la plenitude peuuent estre telles pour lors, qu'elles nous y obligerõt. Mais le cas escheant (dira quelqu'vn) craindrez-vous pas ou que les forces ne

manquēt fatigueesdes alarmes preceden-tes, ou que l'humeur ne retrograde di-uertye par la saignee, consequemment que la calomnie ne vous en demeure? at-tendu que la voix du peuple s'oppose à telle action, & qu'elle n'a pas faute de medecins pour adherents.

Ie responds ce que respondoit Periander, que la bonne conscience est sans crainte. La conscience est bonne quand l'on faict ce que l'on doit, quand on procede selon l'art. Par apres s'il en reüssit mal la faute en est à la grandeur de la maladie, ou au manquement de nature, non pas au Medecin. Si nonobstant le medecin en est chargé ce ne peut estre que des ignorants, ou des malueillants. Vn hōme de bien, de cœur, & d'authorité s'aquitera tousiours de son deuoir au mespris des calomnies, postposant les iniustes reproches, aux iustes regrets, & les accusatiōs precipitees, aux condamnations raisonnables. Voyla quand au temps de la maladie.

L'heure du iour la plus cōmode pour la saignee est celle en laquelle le malade est moins trauaillé. Galien se moque des Medecins de son temps qui bornoient *lib. de cur. rat. per sā. miss. c. 11.*

lib. de cur. rat per sã. miß. c. 12. l'heure de la saignee depuis vne heure ou deux apres le leuer du soleil iusqu'à cinq ou six; ceste obseruation est receuable ou rien ne presse, ou n'empesche, mais à la necessité toutes heures du iour ou de la nuict sont egales.

Troisiesme Probleme.

DE *quelle partie se fera la saignee?*

Dirons nous que pour tirer le cours de l'humeur maligne au plus loing du cœur, il faille ouurir la sofane? Ou bien se contenter des scarifications des iambes? *lib. de cu- surb. c. 20* A l'imitation de Galien qui se trouuant saisy de peste, s'exempta du peril par ce moyen, & auec soy plusieurs autres qui en vserent de mesme. Si vous dictes que ceste scarificatiõ pourroit auoir lieu où la plenitude ne seroit pas grande, & autrement non. Voyez que Galien remarque par expres qu'en ceste peste susdicte il se rencontroit plenitude. Et pour monstrer qu'elle estoit grande, il adiouste que ceux là guerissoient principalement, à qui on vuidoit grande quantité de sang. Et de faict il s'en tira à soy mesme enuiron deux

liures

liures. Voyez que le mesme Galien au 4. de la conseruation de santé conseille que l'on ouure la veine, ou bien que l'on scarifie les malleoles, où la plenitude se retreuue : rengeant la saignee & la scarification en mesme degré de valeur, & substituant l'vn à l'autre. Mais pourquoy preferera-il la scarification des iambes à la saignee du talon, s'il n'auoit autre but sinon de faire reuulsion de la cause pestilente au plus loing du cœur ? Fut-ce point pour mesnager les forces ? Car la scarification vuide & dissout moins d'esprits que ne faict pas la saignee. Donques nous deuons suyure la mesme piste en verole, qui souuent est virulente ou pestilente. Du moins deuons nous faire choix de veines plus petites, & remotes de la fontaine de chaleur. Des plus petites, par ce que leur euacuation est plus lente : des plus remotes, par ce qu'elles donnent moindre choc à leur principe. Ainsi en vsa tres-heureusement Apollonius en ceste grande peste qui courut & rauagea toute l'Asie, n'administrant la saignee que par les veines hemorrhoïdales, dont il aquit vne reputation admirable. chapit. 10.

Ce discours est fondé en belles remar-

ques, il ne satisfaict pas neantmoins à toutes difficultés: pour ne nous y point embarasser, distinguons des differences qui se recongnoissẽt és forces du malade, en la violence de la maladie & de ses causes. Es lieu offensez en la plenitude: car le sang verolique n'est pas esgal en touts corps, ny mesmes en toutes parties d'vn mesme corps soit en qualité ou en quantité. Il n'heberge, ny ne se putrefie pas tousiours en mesme lieu: la putrefactiõ en est par fois pl⁹ legere & plus superficielle, autrefois plus malicieuse, plus profonde, & plus voisine du cœur. Les forces des malades sont autant differẽtes entre elles que leurs ages, leurs temperatures, leurs habitudes, leurs nourritures, leurs demeures. Si le foyer du mal voisine le cœur & la plenitude est grande, & les forces à l'auenant, & rien n'y empesche, c'est sans difficulté que nous deuons choisir quelque vaisseau capable qui satisfasse promptement à nostre indication.
Galen. 13. method. 11 Telle est la Basilique du bras droict laquelle regarde directement la source du sang, & a vne alliãce grande auec la veine caue par vne voye royale, ample & large: aussi l'appellons nous basilique,

c'est à dire royale. La section des veines inferieures ne peut pas extirper les racines du mal supposé. D'où vient (dict ce grand Fernel) que souuent la vehemence de la fiebure nous contrainct de tirer du sang du bras aux femmes pendant leurs purgations, & aux accouchees lors mesmes qu'elles se purgent comme il appartient, bien qu'à la verité l'euacuation se doit faire en petite quantité. Si l'ouuerture des veines inferieures n'y satisfaict pas au tesmoignage de cest Hippocrate François, beaucoup moins la scarificatiõ des iambes y pourroit elle satisfaire. Lors que Galien l'approuue en plenitude, il parle de la plenitude grauatiue; ou bien il s'entend au cas que les forces soient suspectes, ou que rien ne presse. Il l'approuue en la peste eu egart aux forces, comme desia nous auons dict. Au quatriesme de la conseruation de santé il faict mention expresse de plenitude aggrauante, tesmoing ces mots desquels il vse *vbi sanguinis abundantia grauat*. Et de plus au mesme lieu. Il ne s'agit pas de la cure de quelq; maladie presẽte & presſãte, mais de la preseruatiõ deuë aux lassitudes tẽsiues & phlegmoneuses, qui sõt autãcoureurs &

2. met. c. 8

chap. 10.

2. aphe. 5.

messagers de maladies comme parle
2. apho. 5. Hippocrate, & non pas maladies.

Notons icy vn aduertissement que nous donne le mesme Galien, & au mesme endroit, qui faict du tout à nostre propos. Lors que pour empescher l'esclandre dont la lassitude te menace tu te disposes à la saignee, prends soigneuse garde (dict il) si la tension poignante est fichee & arrestee à la poictrine, au dos, ou aux lombes: ou bien si elle est à la teste ou au col. Car en ce dernier cas icy tu dois ouurir la cephalique, notamment si la teste se treuue pleine ou chaude. Au premier cas tu ouuriras la basilique. C'est là consideratiõ mesme que nous deuons nous representer en verole, prenant garde en quelle de ces parties la chaleur, la tensiõ, la pesanteur, la douleur sont plus fixes & fermes, afin de choisir la veine plus correspondante à nostre pretẽtion. Ie dis fixes & fermes, car les symptomes passagers comme ilz ne monstrent point de cause stable & essentielle à la partie
4. aph. 39 qui les resent, aussi ne nous obligent ilz
& ibi Gal. pas d'y dresser la poincte de noz remedes. Or tout ainsi qu'és affections qui se campent au dessus du foye Hippocrate com-

mande que l'on saigne du bras, de mesmes il ordonne qu'és infirmités des parties inferieures l'on ouure les veines inferieures. Donques si la verole exerce la violence de ses rigueurs sur les reins, la matrice, la vescie, le fondement, l'on ouurira les veines inferieures. Si de plus il y a retention de quelque euacuation hæmorrhoïdale ou menstruele nous aurons double subject d'ouurir ces mesmes veines qui sont celles du genoil, pied, des malleoles, les hæmorrhoïdales.

Quatriesme Probleme.

MAis que dirons nous d'Auicenne qui semble preferer l'ouuerture des veines du nez à toutes autres?

Car apres auoir dict que le plus souuerain remede contre la verole est la saignee que neantmoins elle ne doit point se faire si la plenitude de sang n'est vehemente, il ordonne par expres la seule saignee du néz, & non autre, mettant en auant trois raisons qui la rendent singulierement recommandable. La premiere est qu'elle retranche la plenitude. La secõde qu'elle conserue & tient en seure garde les par-

ties ſuperieures contre la malice verolique. La troiſieſme qu'elle eſt facile & fort familiere aux enfants. Adiouſtons y s'il vous plaiſt, pour gratifier aux dames, que la plenitude de la teſte eſtant diminuee & amoindrye par telle ſaignee la face en demeure moins ſurchargee & deshonoree des boutons. Ces raiſons sõt elles ſuffiſantes pour nous porter indifferemment au conſeil de ce Prince des Arabes?

Non il eſt neceſſaire pour n'y point faillir que nous auiſions ſi le reſte du corps eſt plein & abondant, en ſang ou non. S'il l'eſt, l'art nous preſcrit l'euacuation vniuerſelle, qui ſe faict par l'ouuerture des veines du bras, auant que venir à la particuliere. D'autant que le corps eſtant plein la ſaignee particuliere charge & oppreſſe la partie qu'elle pretend ſoulager, en luy attirant ce qui regorge és autres. Que ſi la teſte ſeule ſe trouuoit ſurchargee de ſang exceſſif, & comme aggrauee & appeſantie ſous le fais, ou trauaillee d'vne certaine affectiõ vlcereuſe, ou bien les muſcles des tempes appellez crotaphites, tendus & bandés, ſans chaleur, ou auec chaleur extraordinaire

Galen. in arte parua cap. 95.

Galen. lib. de cur. rat per ſangu. miſſ.

(comme parle Galien) alors en toute asseurãce l'on pourra suyure l'aduis d'Auicenne, notamment si le malade est naturellement enclin à hæmorrhagie, de laquelle il ne se seroit resenty de long temps. Si donques nous ne trouuions meilleur de nous arrester à celuy d'Hippocrate, qui nous propose la section de la veine du front aux douleurs posterieures de la teste, comme reciproquemẽt Galien atteste auoir souuent guery des fluxions inueterees sur les yeux par l'ouuerture des veines posterieures. L'occasion se presente ordinairement de faire experience de ce remede Galenique, car il y a peu de parties si rudement traictees de verole, & si souuent que les yeux.

3 in 6. Epidem. 27
5. apho. 58 & ibi Gal.

Cinquiesme Probleme.

ADuenant que les forces ne permissent pas la saignee à quoy aurions nous recours ?

Nous auons monstré en noz controuerses par Galien mesme, qui neãtmoins semble d'opinion contraire, que les forces ne donnent point d'indication pour la saignee, mais bien contre la saignee, d'autant que leur indication ne tend qu'à

3. aphor. quæst. 8. & 9.

leur conſeruation propre, l'à où au contraire la ſaignee d'elle meſme & de ſa nature diminuant le ſang & les eſprits ne peut qu'elle ne faſſe breſche aux facultés, qui en deſpendent. Ie dis d'elle meſme & de ſa nature, car par accidents elle les ſoulage lors qu'elle les deſcharge du ſang exceſſif qui les oppreſſoit. Or ſi la ſaignee contrarie aux forces, elle ne peut legitimement eſtre faicte ſans leur permiſſion.

Cela ſupposé & declaré en faueur des moins ſçauants, ie conclud premieremẽt qu'ores que la grandeur de la plenitude, & de la maladie enſemble requiſſent l'ouuerture d'vne veine ample, & capable de ſubuenir promptement au danger qui nous menace, neantmoins où nous tomberions en meſfi des forces, ſoit en conſideration ou du bas age, ou de l'habitude & temperature du patiẽt, ou de quelque autre cauſe ſuffiſante tant interieure qu'exterieure, nous nous contenterions de prendre les veines des mains au lieu de celles du bras, ou celles des pieds, au lieu des malleoles; Ou bien nous employriõs des ſangſues au lieu de lancette. Car la petiteſſe de leur poincte faict que le ſang n'eſtant pas ſi prompt & impetueux en ſa ſortie le malade en eſt moins de-

bilité. Cefte poincte dis-je, peut bien feruir de lancette aux enfants qui ont la peau tendrelette, & le fang fubtil; elle peut bien fuppleer au defaut de la faignee lors qu'elle fe rencontre dans quelque vaiffeau notable, mais à ceux qui ont le cuir dur, ou le fang groffier elle ne faict pas grand effect, ou fi la fangfue ne s'applique finon à quelques petits rameaux, elle ne faict euacuation que de la partie mefme à laquelle elle s'applique, ou de celles qui la voifinent de plus pres, fans profonder le creu.

Les fcarifications fe fubftituent à la faignee, particulierement és perfonnes blanches & charnues, par ce qu'elles ont les veines petites & de fang fubtile. Nous auons allegué precedemment l'exemple de Galien qui nous aprend de nous en feruir quand les forces nous font fufpectes. Si les fcarificatiõs font profondes l'euacuation en eft plus copieufe, & fon effect redonde iufqu'aux parties plus efloignees. Si elles font fuperficielles, le malade en eft moins debilité, mais le corps moins defchargé. Leur attraction fe peut fortifier & accroiftre par l'application de vẽtoufes aux parties fcarifiees. *Galen. lib. de cur. rat per fangu. miß. c. 11.*

Que si les forces se trouuoient si basses qu'elles ne peussent soufrir aucune euacuation sensible nous nous contenteriõs des ventouses simples sans scarification. Ou bien de frictions telles que le malade pourroit supporter sans incommodité.

Ces derniers remedes conuiennent principalemenr apres la sortie de verole, lors que non seulemẽt l'exces de la quantité nous incite à vuider, mais de plus que le port & inclination de nature nous monstre le chemin que nous deuons suyure, qui est du centre à la circonference.

Sixiesme Probleme.

Quelle quantité de sang tirerons nous à noz malades?

Rhasis ce grãd Praticien Arabe, est dauis que par fois on en tire iusqu'à defail-
30. continentis. lance de cœur, tant pour espuiser la plenitude, que pour reprimer l'ebullitiõ du sãg. En quoy il a Galien pour autheur la raison & l'experience pour apuy. Galien, le tresdocte entre les experts, & tresexpert entre les doctes, asseure qu'il n'y a remede si efficace cõtre les fiebures sinoches que la saignee iusqu'à lipothy-

mie. Et le prouue par deux exemples de deux adolescens, desquels l'vn trauaillé de fieure synoche sans putrefaction, l'autre de synoche auec putrefaction, tous deux receurent guerison par ce mesme moyen. Sa raison est qu'ilz en demeurerent soudainement rafraichys, & de faict le premier en fut si promptement soulagé, que ceux qui y assisterent s'escrioient par forme de gausserie, que Galien auoit esgorgé sa fiebure. Galien adiouste qu'outre le rafraichissement, souuent, par benefice de nature, il succede vne seconde euacuation, ou par le ventre, ou par vomissement, ou par sueurs. Tout ce discours faict du tout à l'opinion de Rhasis, & satisfaict aux intẽtions esquelles nous deuons dresser nostre mire. En premier lieu la fiebure verolique qui nous meut à la saignee difficilement peut elle estre autre que synoche, sans putrefaction, ou auec putrefaction. De plus Rhasis suppose qu'elle soit conioincte auec plenitude, qui est l'autre indiquant de la saignee, duquel Galien ne s'est point oublié, car il l'a representé par la tention que le premier adolescent resentoit en tout son corps. En troisiesme 9 meth. 4

lieu nous desirons que la nature de son mouuement propre pousse & expulse le demeurant de l'humeur viticuse par les voyes destinees aux sueurs, conformémẽt à ce que Galien nous en promet.

Ceste opinion est fort plausible & soustenable en theorie, mais la pratique en est dangereuse, car si la medecine est coniecturele c'est principalement en ce qui touche la quantité du remede, laquelle doit croistre & descroistre à mesure que les indications non seulement des remedes, mais aussi des forces croissent ou descroissent, en quoy il est fort aisé de se tromper, & d'outrepasser les bornes, tesmoings ces trois Medecins qui, au rapport du mesme Galien, rendirent leurs malades morts sur le champ cuidants les rendre seulement à cœur failly. Le meilleur & plus seur aduis est de partager la saignee, & la reïterer vne, voire deux & trois fois si la plenitude le requiert, ayant soigneusement les yeux sur la contenance du malade & sur le cours de son sang, & les doigts sur son poulx de fois à autre, ainsi que l'auoit nostre Galien sur tous ceux qu'il saignoit.

Galen. lib. de cur. rat per sangu. miss. 12.

ibidẽ c. 13.

ibidẽ c. 12.

Or ce qui rend la quantité de l'euacu-

ation du sang d'autant plus coniecturele, est en partie la nature du malade qui ne se peut exactement cognoistre : en partie la temperature de l'air de laquelle nous sommes incertains pour l'auenir. Qui est la cause, dict Galien, que nous tirons moins de sang à aucuns que ny leur plethore, ny leur maladie ne le requierent, comme aux enfants à cause de leur temperature chaude & humide : aux blancs, & à ceux qui ont la chair tendre & mollasse, ainsi que les Gaulois (c'est l'exemple de Galien, noz grands saigneurs y prendront garde) aux blancs dis-je, & mollasses, à cause qu'ilz ont le sang fluet, & la texture rare. Aussi en tirons nous moins pendant les iours caniculaires, és regiõs, & saisons feruides, à cause des chaleurs : & reciproquement és regions & constitutions contraires nous en tirons moins, à cause de la froideur. Voyla les considerations principales esquelles nous deuõs niueler la saignee en toutes maladies, & notamment en petite verole & rougeole, de tant plus qu'il est à craindre que les veines amples & profondes espuisees par vne euacuation copieuse faicte tout à coup, ne succent & tirent l'infection es-

Gale. ibid. cap. 14.

parse à la circonferẽce, de mesmes qu'au tesmoignage de Galien, il arriue és lassitudes phlegmoneuses que ce qui est desia hors des veines y est attiré de nouueau par la saignee. Voyons maintenant cõme nous nous comporterõs en la purgation.

4 de sanitate tuen.

De la purgation curatiue.

Chapitre. VIII.

LA distinction des temps se faict diuersemẽt és maladies, & à diuers vsages. Nous auons distingué ceux de verole en deux manieres, sur lesquelles nous auons basty & fondé nostre methode curatiue. La premiere est tiree de l'action de ses causes: la seconde est puisee de son essence. Ses causes produisent diuerses actions deuant, pendant & apres l'apparition des pustules, dont les effects nous obligent de recourir aux remedes, desquelz aucuns butent directement contre les effects mesmes, autres dressent leur mire contre les causes. Entre ceux icy nous en auõs deux de signalés, qui sont la saignee, & la purgation. Nous auons discouru du premier autant qu'il estoit necessaire à

noſtre ſubject, reſte d'apprendre quand & comment nous pourrons employer le ſecond. Continuons la diſpute à noſtre ordinaire, le feu eſclatte des cailloux par leur entrechoc mutuel, faiſons eſclatter la lumiere de verité par l'entrechoc des raiſons contraires, oyant les deux parties nous rendrons iugement auec plus d'aſſeurance.

Premier Probleme.

LA *purgation ſe doit elle adminiſtrer auant l'eruption des puſtules?*

Tout ainſi dict Galien que la ſaignee s'ordonne ou pour l'abondance du ſang, ou pour la grandeur de la maladie, de meſmes l'impureté du ſang auec la maladie grande, implore la purgation. Or eſt il que ſouuēt, voire ordinairement l'impureté du ſang nous enfante la verole, pourquoy donques ſi nous auons accordé la ſaignee à ſon abondance, refuſerõs nous la purgation à ceſte ſienne impureté. Sera-ce d'autant que du commencement la nature impure eſt encor cruë, confuſe & peſlemeſlee auec le ſang loüable, conſequemment qu'elle ne peut eſtre diſtrai-

te ſans grandiſſime trouble & ſans violence? Ou bien par ce que pour lors tout eſt en trouble, le ſang en boüillons, le corps en combuſtion: Ie ſçay bien que ce ſont les raiſons des deffenſes expreſſes qui nous ſont faictes d'attẽter la purgatiõ au commencement des maladies, notamment des maladies aiguës. Mais les deffenſes ſont limitees par le legiſlateur meſme, qui en tout cas nous leue la main & nous diſpenſe, voire nous commande de purger ſi la matiere eſt fretillante. *Ipſam verò turgere ex dolore & pruritu dignoſcere licet*, dit Galien. Si l'on cognoiſt la matiere fretillante par la douleur & par le prurit, doit on pas croire que la matiere de verole & rougeole eſt fretillante, puis qu'elle deult, elle cuit, & demange? Mais vous craignez de diuertir le mouuement de nature par vn mouuement contraire me direz vous? Nature viſe du centre à la circonference, la purgation tire de la circonference au centre, ie l'aduouë, mais la ſaignee meut elle pas de meſme que la purgation? Que ne craignez vous donques egalement le ſuccés qui en peut prouenir de part & d'autre? Ou ſi vous eſperez du ſoulagement de la ſaignee

Hippocrat. 1. apho. 22. & 24.

Gal. 3 in 6 Epid. com. 30.

saignee par la descharge du sang excessif, que n'esperez vous le mesme de la purgation par la descharge des humeurs vitieuses? Voyt on pas souuent arriuer des sueurs critiques apres la purgation, aussi bien qu'apres la saignee? auons nous moindre subject d'en attribuer le benefice à la purgation precedente, qu'en a Galien de nous en donner l'esperance apres la saignee? En ceste grande peste de laquelle il parle au cinquiesme de sa methode, ceux qui recouuroient santé auoient premierement des vomissemẽts, des flux de ventre, ou du moins des flux de ventre (car pas vn n'en estoit exempt) ces flux se trouuoient suyuis de pustules vlcereuses, pustules vrayement veroliques à mon aduis, qui non seulement estoient salutaires mais de plus se guerissoient d'elles mesmes, à cause de la desiccation prouenante des euacuations precedentes. D'où l'on peut inferer que ceux la ont grand tort qui crient contre la purgation, craignants que l'acrimonie de l'humeur conduite aux intestins n'engendre la dysenterie, attendu qu'il n'est arriué aucun inconuenient à ceux desquelz nous venons de faire rapport, qui

9. meth. 4 chap. 11.

ſans doubte eſtoient remplys de toutes parts d'humeurs acres&corroſiues, puis que de toutes parts il s'en faiſoit euacuation, & que les puſtules en prouenantes eſtoient vlcereuſes. Mais quel danger de purger en verole, s'il n'y en a point meſmes en dyſenterie? Pouuons nous pas regler la purgation ſous les meſmes loys & conditions qui s'obſeruent en dyſenterie? Apprehendez vous la vehemence ou la ferueur du medicament? choyſiſſez le doux & temperé. Redoutez vous la fureur de l'humeur? Amadouëz la, bridez la. Craignez vous que l'eſtomach, ou les inteſtins n'en demeurent affoiblys? Corroborez les.

Ces raiſons ſont elles pas de belle apparence? Nous fourniſſent elles pas d'expedients contre toutes les difficultés qui ſe preſentent? Si ne peuuent elles eſtre bien receuës en pratique, vous trouuerez peu de ſages Praticiens qui à l'hazard de tant d'inconuenients qui les contrepoinctent, oſent preuenir la ſortie de verole ou rougeole par la purgation de l'humeur qui les produict. Premierement par ce que du commencement elle n'eſt pas cuite, donques la ſeparation ne s'en

peut faire ſans grande violence, voire la confuſion en eſt plus à craindre pour l'effort de l'emotion, que la ſeparation à eſperer. La concoction en eſt retardee, car elle demande le repos: les troubles, les ardeurs, les douleurs, les inquietudes s'en aigriſſent. Ce n'eſt pas de meſme de la ſaignee, car elle vuide indifferemment toute la maſſe, les bonnes & les mauuaiſes humeurs enſemble, conſequemment la concoction n'y eſt pas neceſſaire, non plus que la ſeparatiō. Auſſi elle ne violēte ny n'effarouche les mouuements des humeurs, au contraire elle les retient, elle les apaiſe. De plus on ſe trompe de croire que la matiere ſoit fretillante en verole, elle ne l'eſt point, car elle ſe contient dās le pourpris de ſes veines, iuſqu'à ce que l'eruption s'en faſſe aux parties cutanees. Où voyez vous qu'elle ſe lance errante & vagabonde d'vne partie à vne autre? (qui eſt ce que proprement les Grecs appellent ὀργᾶν les Latins *turgere*, & nous fretiller, ainſi que font les animaux eſchauffez au rut.) Les douleurs & demangeaisōs qu'elle excite preſques vniuerſellement, viennent de ce qu'elle eſt vniuerſellement eſparſe par touts les membres,

ou qu'elle y espand ses vapeurs chaudes & poignantes. Finalement elle est profonde & esloignee des premieres voyes, donques elle ne peut y estre tiree sans danger: car si vous y employez des medicaments doux & benings vous esmouuez sans effect, & non pas sans trouble: vsez de violence, vous aiguisez la poincte de l'humeur, cependant le corps se consume, ses forces se perdent, nature affoiblye sous le faix se rend à l'effort d'vn mouuement contraire à son intention, l'ennemy se pousse & s'introduict au profond des entrailles, & s'en rend possesseur. Ces inconuenients n'ont nulle part en la saignee comme nous auons faict voir au chapitre precedent. Aussi n'en ont ilz point en la purgation qui se faict pour la dysenterie, car ou l'humeur qui la produict est arrestée dãs l'enclos des intestins, ou elle y accourt d'ailleurs. Si elle y court c'est comme à son precipice: vn petit medicament la rencontrant au passage suffira pour auancer sa sortie. Que si elle demeure fixe & arrestee aux intestins, le purgatif, bien que leger, luy fera quiter prise, se trouuant dans la sphere de son actiuité,

effects de la purgation aux dissenterie

ayant la vertu expultrice desia irritee & aiguillonnee pour second, & le champ de bataille ample, & ouuert à ses actions du tout à son auantage. L'exemple de Galien touchant ces flux qui precedoient l'eruption des pustules vlcereuses, est plus admirable qu'imitable, car à la verité c'est merueille qu'vne humeur corrosiue, telle qu'il nous la depeint par ces pustules, ayt peu se vuider par les intestins, sans quelque interest notable. C'est merueille dis je que ceste humeur pestilente reliquataire d'vn sang putrefié pendant la fiebure ayt peu par benefice de nature se porter par deux voyes du tout contraires, les forces demeurant saines & entieres. L'experience iournaliere nous faict preuue du danger, aux despens de plusieurs, qui estants touchez de verole succombent fauté de forces, ou bien tombent en dysenterie mortelle, lors que l'humeur verolique tourne brisee vers les intestins.

Second Probleme.

Si la purgation est si dangereuse auant l'eruption de verole, pourquoy Auicenne y ordon-

ne il la casse & la manne? ou bien la manne seule ainsi qu'aucuns l'interpretent? Pourquoy le commun des plus doctes & plus experimentez en vse il de mesmes?

La casse & la manne sont-ce pas purgatifs? Purgent elles pas par election (cõme l'on parle en termes d'eschole) par electiõ dis-je des humeurs aqueuses, & sereuses? Sont ce pas les aquosités, les serosités meslangees auec le sang qui plus regorgent & trauaillent en verole? D'où il est à presumer que l'intention d'Auicenne est dressee de droict fil contre l'humeur verolique. Mais pourquoy se sert il de ces drogues douces au goust, & relaschãtes en substance? Leur douceur luy debuoit estre suspecte dans vn corps boüillonnant. Mais bien d'auantage la relaxation, en vne maladie qui faict de si rudes menaces à l'estomach, & aux intestins, contre lesquelles luy mesme s'arme de remedes adstringeants & corroborants.

Ie responds que le dessein d'Auicenne n'a iamais esté de purger du commencement l'humeur qui enfante la verole, n'estant point ignorant qu'elle est esparse és grandes veines, ou bien en celles qui

tiennent, ou voisinent l'ambitude du corps, dans lesquelles ny la casse ny la manne n'ont nul accés. Ses fauteurs & interpretes emploient les mesmes drogues, selon l'intention de leur Autheur, comme ilz disent, mais à la descharge seulement des premieres voyes, & pour bonnes raisons. Premieremẽt par ce que la saignee succe les impuretés qui s'y retrouuent & les tire par maniere de dire, dans le foye, dans les veines, voire iusqu'à l'ambitude du corps. En second lieu par ce que ces mesmes impuretés barrent les passages aux medicaments & aux aliments, & rembarent leurs forces & leurs actions. Tiercement par ce que tant les medicaments que les aliments leur seruent de guidon, & de vehicule pour les porter & disperser par tous les membres. S'il n'y auoit que les intestins grossiers occupez de telles impuretés, vn bon clyster en feroit la raison, estant ordõné soub les regles que nous auons establies cy deuant. Mais pour la descharge de l'estomach, des intestins gresles, du mesentere, de la partie caue du foye, c'est sans doubte qu'il faut aualler le gobelet, ou quelque medicamẽt en forme solide.

La caſſe & la manne y ſont ſinguliers, quoy qu'on obiecte au contraire: ilz ſe peuuent preparer en breuuage ou en bolus. Leur douceur eſt aſſez corrigee par l'aigreur des tamarindes, & leur relaxation par l'adſtriction de meſmes tamarindes ainſi Qu'Auicenne nous ordonne. Les iuiubes y ſont adioinctes comme incraſſantes, pour tenir en bride les humeurs aigueuſes & ſereuſes, fluettes & fretillantes, qui pourroient s'eſmouuoir au branſle de celles que l'on pretend euacuer. Exemple d'vne potion propre à vn enfant de ſept à huict ans, ſauf à augmēter ou diminuer la doſe à proportion de l'aage & du naturel d'vn chacun.

℞. pulpæ tamarind. ℥ ſ. Iuiubas num. ij. fol. acetoſæ P. ſ. bulliant in aq. borag. & endiuiæ. In colatura q. ſuff. diſſolue manna ℥ ij & f. P. quam capiat vna aut altera hora ante iuſculum. Vel

℞. aquæ acetoſæ ℥ i. infuſ. roſarum pallidar. laxatiuæ ℥ i. ſem. coriandri præpar. & contuſi ʒ ſ. flor. caſſiæ recens extractæ ʒ vj. ſinantur in infuſ. per noctem. Colatura exhibeatur circa vij. matut. vna aut altera hora ante iuſculum. Vel

℞. Prunorū acidodulcium par. ij. flor. viol.

P. s. santal. citrini scrup. s. bulliant in aq. endiuiæ & plantag. In colatura q. suff. dissolue mannæ, syrupi rosati solutiui ana. ℥ i. & f. potio. Capienda vt supra.

Exemple d'vn bolus.

Rec. floris cassiæ recens extract. ℥ s. pulpæ tamarind. ʒ i s. sem. coriandri præpar. scrup. s. cum saccharo q. s. f. bolus.

Aucuns recommandent les vomitoires, pour moy i'ay peine de les approuuer aux enfants, si ce n'est que desia l'estomach leur bondisse. Car ou ilz sont du tout legers, (comme est l'exymel simple pris auec eau tiede) & il ne font rien, si vous n'irritez par apres le palais auec le doigt, ou auec vne plume: c'est à quoy difficilement les enfants se resoudront, qui desia sõt assez chagrins d'eux mesmes en maladie, pour ne point souffrir telles importunitez. Si les vomitoires sõt forts, ilz trauaillent & debilitent l'estomach, & le corps entier, non sans emotion des humeurs, & accroissement de la fiebure, des douleurs, des langueurs. I'en laisse l'vsage à la prudence des experimentez, & retourne à ma premiere enqueste touchant le temps propre à la purgation.

Troisiesme Probleme.

E*St il à propos de purger pendãt l'apparition des pustules?*

Galien monstre qu'il se doit faire, quand & cõment en ce peu de paroles, il suffit que l'on sçache que les humeurs qui se portent au cuir se doiuent euacuer par le cuir: ie n'entends pas pourtant qu'il ne soit loisible de les purger par le ventre, car i'ay enseigné ailleurs que la purgation estoit vtile & conuenable où l'abondãce en est grande: d'autant que si l'on entreprend de les discuter par fomẽtations chaudes auant que d'auoir retranché ce qui regorge par purgation ou saignee, il s'en attire d'auantage qu'il ne s'en vuide par le cuir. Voyla la decision de Galien bien claire, contraire neantmoins en apparence au texte de son Hippocrate, qui porte par expres que Simon estant chargé de pustules larges, se sentoit soulagé par les onctions chaudes, & par les lauements d'eau chaude, mais nullement par les vomissemẽts. Pourquoy non par les vomissemẽts? D'autant dit Galien (par-

6. in 6. Epidem. c. 30.

lant si semblé contre soy-mesmes) que la revultion qui se faict par le vomissement, ou par le ventre, est trop esloignee de l'humeur qui prend son chemin vers le cuir. I'adiouste que non seulement elle est difficile comme esloignee, mais aussi tresdangereuse pour les causes sus-alleguees au premier Probleme.

Quelle resolution prendrons nous en ceste cõtrarieté? Distinguõs des cas & des humeurs, & nous les accorderons. Ie dis en premier lieu que l'eruption des pustules estãt faicte & parfaicte, s'il se recognoist par les accidents que les premieres voyes soient impures, ie ne voys nul obstacle qui nous empesche de les vuider. La raison qui nous en permet la vuidange auãt l'eruptiõ n'a pas moindre pouuoir apres icelle, lors principalement que l'humeur verolique se trouue entierement portee & esparse à la circonference : car il n'y a nulle apparence qu'vne matiere si esloignee du centre puisse retrograder au mouuement d'vn medicament lenitif tel que nous l'auons depeint & reiglé au Probleme precedent. Si la question estoit touchant la purgation de l'humeur verolique, c'est chose bien receuë & approu-

uee en pratique qu'elle ne se doit nullement esbranler par cathartiques, beaucoup moins attirer à l'estomach ou aux intestins, ains plustost en suyte de l'intention de nature qu'elle se veut pousser à l'exterieur, de crainte d'encourir les esclandres funestes que nous auons veu souuent arriuer lors qu'elle a tourné carriere vers l'interieur.

L'inconuenient que propose Galien, sçauoir que les veines estant pleines, les resolutifs appliquez à l'exterieur y attirẽt d'auantage qu'ilz ne resoudent, cet inconuenient dis je est plus à desirer qu'à craindre en verole & rougeole, car nostre intention est de ne laisser aucun reliquas qui de son infection puisse faire renaistre le mal, ou qui s'escoulant sur les intestins, ou autre partie interieure y enfante quelque maladie conforme à sa malignité. Bien accordons nous comme desia nous l'auons accordé, que la plenitude se peut & se doit espuiser par la saignee le cas escheant tel qu'il a esté specifié cy deuant. Aux eruptiõs qui sont exemptes de virulence & malignité nous admettons absolument l'aduis de Galien, & permettons librement la purgatiõ aussi bien

que la saignee quand les indications s'y accordent. D'autant qu'il n'y a danger quelconque d'expulser par les intestins la cause antecedente de telles eruptions, attendu mesmes que l'experience iournaliere nous tesmoigne que la gueriso͂ en est beaucoup plus facile & plus abbregee par telle voye. C'est pourquoy le diuin Hippocrate nous commande en tel cas de ietter l'œil sur les excretions, car si elles sont bilieuses c'est signe, dict Galien, que le corps abonde en bile, & consequemment qu'il a besoing d'estre purgé: s'entend s'il ne se rencontre nulle indication contraire à la, purgation ainsi qu'il se faict en verole & rougeole. *2. apho. 15. & ibi Gal.*

Quatriesme Probleme.

DV moins pourrons nous ordonner la purgation apres la desiccation des pustules verôliques?

Pourqu o y non? D'où procede la recidiue sinon dés reliquas delaissez apres la Crise? Com bi en en voyons nous retomber en verole fau te d'auoir entierement repurgé son leuain infect? Combien d'accidents en renaissent? Est il pas probable *2. aph. 12.*

que la purgation euſt entierement extirpé iuſqu'aux moindres filets des premieres racines, deſquelles pullulent ces faſcheux reiettons? Combien s'en voyt il de fort rudement traictez apres l'extinction de verole, qui precedemment ioüiſſoiẽt d'vne pleine ſanté? D'où vient ce mauuais traictement, ſinon de ce qui leur eſt demeuré de la cauſe verolique, laquelle eſtant vne fois eſmeuë va multipliant ſes rigueurs à l'infiny? D'où pouuons nous en eſperer la fin, ou le ſoulagement ſinon de l'entiere abolition de ce qui la ſuſcite? C'eſt la conſideration qui rend pour l'ordinaire les dames ſi deſireuſes que leurs enfants ſoient purgez apres la gueriſon.

Mais ſi elles ont raiſon en apparence il y a du doubte en effect en ce qu'elles deſirent, car telle purgation ſemble ou dangereuſe, ou inutile, ou non neceſſaire. Elle n'eſt point neceſſaire, ores qu'il ſe treuue des reliquas, par ce que les meſmes voyes qui ont ſeruy à ce qui s'eſt vuidé peuuẽt ſeruir au demeurant. Elle n'eſt point vtile, ains du tout ſuperfluë lors qu'il ne ſe treuue aucuns reliquas. Et en touts cas elle eſt dangereuſe, car les reliquas ne ſont pas moins acres, ny moins

malfaisants que ce qui est expulsé, tesmoins les vlceres dysepulotiques qui en procedent. La raison en est euidente, car plus vne humeur croupit dans le corps, plus elle s'eschauffe, plus elle se putrefie. D'autre part les forces sont recruës des combats passez, c'est pourquoy les recidiues nous sont plus rudes & plus insupportables que les premieres atteintes. Finalemẽt le corps estant vuidé d'humeurs estrãgeres la purgation quelle elle soit ne luy est pas seulement inutile mais du tout nuisible, car ou le medicament, ne trouuant à quoy s'ahurter, donne contre ce qui est de plus loüable, le trouble, l'agite & luy imprime ses qualités: ou bien il se tourne en quelque humeur respondante & proportionnee à sa nature.

A la verité me representant la laideur & la rigueur de ceste infection, & la suyte de ces trauerses effroyables qu'elle entraine à sa queuë, ie n'ay iamais trouué mauuais si les meres pieuses & iustement craintiues nous font instance de purger leurs chers poupons, apres qu'ilz en sont deliurez, ores qu'il ne se rẽcontre aucun subject suffisant qui les y pousse; mais ie me ris quelquefois de la complaisance

effeminee d'aucuns Medecins qui leur applaudiſſent auec trop de facilité. Ie ſçay bien que la calomnie nous ſuyt & nous talonne pas à pas en toutes noz actions à droict & à tort, c'eſt le payement ordinaire des ingrats, & l'abut des malueillants. Les iugements populaires nous ſont ſouuent deſauantageux, ſur toutes actions eſloignees de certaines maximes qu'ilz tirent pour inuiolables, mais c'eſt deroger à l'aſſeurance de noz principes de flaiſchir legerement ſous le poids de telles conſideratiõs. Mieux vaut comme deſia nous auons dict s'expoſer aux reproches mal fondez, qu'aux actions iuſtement reprochables.

la recompence quont souuent les medecins de leur peine

Pour concluſion ſouuenons nous que la Criſe entiere & parfaicte ne ſe doit ny innouer, ny irriter en façon quelconque, car les corps bien diſpoſez & deſchargez d'excrements ne peuuent eſtre purgez ſans offenſe, laquelle eſt d'autant plus griefue & importante que plus ilz ſont debilités & extenués par maladie. Que ſi la Criſe ſe iuge imparfaicte par la continuation ou entreſuytte des ſymptomes, ou par le manquement des ſignes qui accompagnent la Criſe parfaicte, c'eſt ſans doubte

que la cacochymie delaissee se veut desraciner par purgation, eu egart à la faculté du malade, & à la qualité de l'humeur peccante. Les forces extenuees de verole se traicteront auec douceur, & l'acrimonie des humeurs s'attrempera auant & pendant la purgation. Auant la purgatiõ dis-je par les alteratifs desquelz nous parlerons au chapitre suyuant. Pendant la purgation par les correctifs desquelz il est parlé au second probleme de ce chapitre.

Donques supposé que l'humeur delaissee soit aduste, comme volontiers il arriue apres les maladies aiguës, & comme il arriua en ces fiebures pestilentes susalleguees desquelles parle Galien au 5. de la methode, nous y employerons ce remede.

℞ foliorum sena mundata drag. ij aquarum rosar. & buglossi ana. ℥ i s. prunor. dulcium Iuiubar. ana. par. i. passul. mundatar. P. s. cort. mirabol. citrinorum, & indorum ana. scrup. i. radicum liquir. rasa ʒ i. sem. coriandri præpar. scrup. ij. santali rubri & citrini ana. scrup. s. coquantur & infundãtur ex arte In expressione dissolue syrupi violati, & rosati solutiui ana. ℥ s. & f. potio.

Ceste potion s'augmentera ou dimi-

nuera selon les circonstances des lieux, des temps, & des personnes. Si les serosités se trouuent redondantes & meslangees auec la bile aduste, l'on y adioustera de la manne. Si c'est la bile iaune qui regorge, le rhabarbe y sera fort propre, si c'est la pituite, l'on vsera d'agaric : & d'autant que c'est l'impossible que la pituite seule se trouue reliquataire d'vne maladie boüillonnante, sans estre accompagnee de bile iaune ou noire, l'on alliera l'agaric auec rhabarbe, ou sené, desquelz l'vn & l'autre domine sur le phlegme *ex subdominio*, comme l'on parle aux escholes. I'en remets la charge aux experts, vn mot leur suffit pour leur ouurir le chemin à l'indication, laquelle estant bien dressee les moyens d'y satisfaire ne peuuẽt manquer, voire aux plus steriles & desnuez d'inuentions. Que l'on se donne garde sur tout d'esueiller le chat qui dort, & de mutiner l'ennemy par medicaments violents tant simples que composez, que l'on se contente des plus benings & familiers à nature, plustost que l'on enfle leur dose s'il est necessaire de redoubler le port de leur action. Encore est il expedient pour doux & familiers qu'ilz

puissent estre de les entremesler & cōme assaisonner de corroboratifs & adstringents, tant pour les familiariser d'auantage à la portee des malades ou conualescents, en moderants leurs efforts, que pour entretenir le ton & l'harmonie des parties princieres, ou necessaires à l'œconomie naturelle. Bref pour regler l'impetuosité des humeurs qui les abordent au passage.

Ie redouble les aduertissements afin de les engrauer plus profondement dans noz memoires.

Voyla si me semble tout ce qui se peut ou doit dire en ce lieu touchant l'vsage des remedes generaux, descendons maintenant aux plus particuliers.

Des remedes præparatifs & alteratifs.

CHAPITRE. IX.

QVi procede sans indications procede sans science, il faict de mesmes que celuy qui tire à quelque but sans mire, ou sans veuë. Nous auons desia mis en auant celles que nous deuons tenir à present, &

y auons en partie satisfaict aux chapitre 3. & 4. où il a esté question du manger & du boire, ie veux neantmoins les remettre sus le bureau, tant pour releuer le lecteur de la peine qu'il auroit de refueilleter les discours precedents, que pour luy en affermir la memoire par la repetition que i'en feray.

Qu'il se souuienne premierement que là où le malade se trouueroit entieremēt exempt de fiebure, & de tous accidents fascheux, & où la Crise seroit entiere & parfaicte, en vain l'on employeroit les remedes, la nature seule estant bonne & suffisante d'elle mesme d'apporter le comble de nostre intention. Mais où il y a fiebure il est besoing de rafraischissemēt : si de plus le sang se monstre trop subtile & remuant pour estre trop sereux ou bilieux, il se veut incrasser. S'il y a crainte que les parties interieures n'ayent part aux assauts veroliques, elles se doiuent astreindre & corroborer : A l'opposite les pores de l'ambitude du corps s'ouuriront & se dilateront, pour faire largue au sang qui y doit prendre passage. Voila les indications qui se presentent pour l'ordinaire auant l'eruption des pustules, Car

alors le ſang eſt boüillant & remuant, & de ſes boüillons & mouuements impetueux ſuſcite la fiebure, & diuers troubles. Lors il eſt à craindre que l'humeur verolique ne donne en dedans, ne trouuant iſſuë en dehors; le moyen de pouruoir à tous ces inconuenients eſt de rafraiſchir proportionnement à la violence de la fiebure; d'incraſſer autant que la tenuité du sãg le requerera: d'aſtreindre, & ouurir, & d'auantage où les accidents nous rendroiẽt teſmoignage de quelque malignité virulente, nous aurions recours aux antidotes, & medicaments bezoardiques, leſquelz ſe continueront deuant & apres la ſortie, autãt de temps que la virulence perſeuerera.

Quand aux rafraiſchiſſants, incraſſants & adſtringents, ilz ſe modereront ſi toſt que la verole commencera à paroiſtre, de peur que les ſuperfluités ne ſe reſerrẽt & empaquettent à l'interieur, ſe rendãt comme immobiles, ou deſobeyſſantes à l'action de nature. Ilz ſe modereront diſ-je conformement à la grandeur de leurs indications, car ou l'humeur ſe monſtreroit indomtable pour ſa ferueur, ſa tenuité, ſon acrimonie, l'indication de ra-

fraischir, & incrasser, l'emporteroit sur les contraires : comme aussi arriuant flux de ventre, l'adstriction le gaigneroit sur les aperitifs. Au contraire où ces empeschements ne nous apporteroient aucun destourbier le meilleur est que l'on fasse espaule à nature par l'vsage des aperitifs, redoublant leur quantité & leurs vertus. Et au cas qu'ilz ne satisfassent pas pleinement à nostre dessein nous leur aduancerons passage par attractifs appliquez à l'exterieur. En ces ẽtrefaictes nous remparerons les parties tant interieures qu'exterieures doüees de quelque vsage ou action commune, de peur que leur offence ne ruine ou incommode le reste du corps.

Voyla noz batteries bien dressees, noz mires bien adiustees, ouurons noz arsenaux, desployons noz munitions pour fournir à la charge. Le Iulep suiuant seruira du commẽcement pour combattre l'ebullition, & la tenuité d'vn sang bilieux, ensemble pour remparer l'interieur contre ses assaillãts, & se prendra fray si l'estomach n'y repugne.

℞ rad. tormentillæ acetosæ ana. ℥ i. herbarum endiuiæ acetosæ rotundæ, cichorij portu-

lacæ ana. Mi. pulpæ tamarindor. ℥ s. Iuiubar. par. iij. flor. quatuor. Cordial. ana. P i. f. decoct. S. A. In colaturæ lib. i. dissolue oxysaccharæ ℥ iiij. & f. iulepus clarif. & conditus santal. omn. ana. ʒ ij. in quatuor doses sumendas bis in die.

L'on diuersifiera ce breuuage & sa dose selon la temperature, l'humeur & l'aage du malade, la saison, & constitution du temps, & du climat, & la vehemence de la fiebure. Le mesme se doit entẽdre des autres suiuants, comme aussi de ceux qui sont descrits au chapitre du boire desquelz nous laissons le choix à la discretiõ de personnes capables.

Sitost que les pustules se ferõt paroistre l'on changera de dessein, vsant moins d'adstringents & les changeant pour la plus part en aperitifs, à quoy fournira le Iulep qui sensuyt pour vne personne bilieuse, ou fort eschauffee, & en temps chaud, & prendra-ton garde qu'il ne soit trop rafraischy, car la trop grande fraicheur rend les humeurs engourdies & rebelles au mouuement.

℞ rad. graminis, asparagi, acetosæ ana. ℥ i. polytrichi, adianti nigri, agrimon endiuiæ, portulacæ, plantag. ana. mi. sem. endiuiæ, ani-

si ana. ʒ i s. f. decoct. S. A. ad lib. i. In qua dissolue syrupi limonum ℥ iiij. fiat iulepus clarus conditus vt supra.

Pour vn melancholique.

℞ radicis scorzoneræ, buglos. ana. ℥ i foliorum melissæ, thimi, boraginis, ceterach, linguæ ceruinæ ana. mi. florum cordial. epithimi, summit. lupul. ana. P i. passul. corinthiac. ablutarum aqua tepida ʒ vi. seminum violarum acetosæ, citri ana. ʒ ij. fructuum cordialium ana. P i s. fiat decoctio S. A. in sero lactis. In colatura lib. i. dissolue syrupi de succo borag. & acetosæ ana. ℥ ij & f. iulepus clarificatus & conditus santali citrini ʒ i s. in quatuor doses.

Pour vn pituiteux.

℞ rad. fœniculi, appij ana. ʒ vi. herbarũ Card. bened. beton. scabiosæ, menthæ, ana. Mi. lentium excorticatur. sem. cardui bened. fæniculi dulcis, laccæ ana. dr. ij. caricar. pinguium numero v. passul. mũdatar. P i s. f. decoct. S.A. in colaturæ lib. i. dissolue lapidis prunel. dra. i s. oxymelitis simp. syrupi de menta ana. ℥ ij. & f. iulepus clarif. & conditus Cinnam. scrup. ij. in quatuor doses.

Les humeurs estãt mixtes, l'on meslangera les remedes à proportion. Mais notons que nous auons à faire icy à des enfants pour la plus part, qui ne s'accom-

modent pas facilement à toutes ſortes de gouſts, & qui ſouuent ſe rendent opiniaſtres & importuns à quelque breuuage particulier. Qui ne veut que de l'eau pure, qui s'opiniaſtre au vin, qui eſt amateur de douceur, qui d'aigreur, qui deſdaigne l'vne ou l'autre de ces ſaueurs, tous fuyent l'amertume.

Ceux qui s'ahurtent à l'eau pure ſe peuuent tromper auec eaux diſtilees. Ceux qui s'arreſtẽt opiniaſtrement au vin ſe laiſſent quelquesfois amuſer par l'aigreur ou la teincture des racines d'oſeille, de groſelles rouges, de berbelin, d'aigremoine: ou du moins l'on peut les contenter par la meſlange de quelques gouttes d'vn petit vin piquãt auec quantité ſuffiſãte d'eaux diſtillees en bain marie pourueu qu'elles ne reſentent point ce hale, ceſt empyreume faſcheux qui exhale de celles qui ſe diſtillẽt ſur le charbon. Certes ie ne puis que ie ne me plaigne icy en paſſant de bon nombre d'apotiquaires qui ſe rendent ſi peu curieux de contenter les yeux, le nez, & le palais du malade, par leur artifice; voire qui par auarice, par negligence, ou ignorance rendent leurs drogues odieuſes, horribles & de-

testables aux sens des assistents. Si les magistrats mesmes en sõt par fois mal seruys à eux la faute, ou pour n'y auoir pas donné l'ordre, ou pour auoir empesché qu'il ne s'y donnast.

Nous satisferons à ceux qui se plaisent à la douceur, par la meslange de syrops doux, tels que sont le capillaire, celuy de iuiubes, de coings, & autres aperitifs & attenuants, ou incrassants, & adstringents selon noz diuerses intẽtions. Toutesfois que l'on prẽne garde que les choses douces, si elles ne sont attrempees d'vn filet d'aigreur, s'eschauffent & s'enflamment promptement, par l'ardeur de la fiebure, & degenerent en bile notamment és ieunes gens, & temperatures chaudes, & pendant l'esté. C'est pourquoy les syrops de ius de limon, de agresta, de grenades, l'acetaux, & leurs semblables y seront plus à propos, tant pour donner du rafraischissement au malade, que pour donner du contentement à son goust par vne poincte aigre-douce.

Les eaux propres aux sangs chauds & bilieux, sont celles d'oseille, de cichoree, d'endiues, d'aigremoine, de chien-dent de tormentille, de pourpier. Pour les

melancholiques prenez celles de meliſſe, borrache, bugloſſe, fumeterre, d'houblon, d'abſinthe.

Pour les pituiteux vſez de celles de menthe, de chardon benit, d'enula campana, de chamæpythis, de fenoil, de mors de diable, de ſcabieuſe, de ſcordium, de dictame.

Ce ſera aux doctes & experimentés d'en faire option, & meſlange proportionnement aux indications qui leur ſerōt preſentees.

L'humeur eſtant du tout opiniaſtre & rebelle contre les efforts de nature & de l'art, l'on viendra aux ſudorifiques plus puiſſants, tels que ſont ceux deſquelz nous vſons particulierement en la groſſe verole, ſçauoir le Gajac, la ſalſe pareille, la chine, le ſaſafras. Le Gajac eſt plus chaud, & plus faſcheux au gouſt que les autres. La chine a ſi peu de gouſt qu'elle ne peut eſtre deſdaignee ſinon de ceux qui ont toutes choſes à deſgouſt, l'on en pourra vſer comme s'enſuyt.

℞ radicis Chinæ in talleolas ſecta ℥ s. raſuræ cornu cerui iunioris & eboris ana. ʒ ſs. infundantur horis 12. in aqua fontana lib. iij. deinde coquantur lento igne ad tertiæ partis

consumptionem. Colatura seruetur pro potu ordinario in pastibus & extra.

Ceux qui aymeront l'aigre-doux y meslerõt du syrop de limon ou acetueux, s'il est question d'inciser & attenuer. Ou bien les syrops de grenades, de berbelin, & autres adstringents selon la necessité. Ceste decoction outre qu'elle est aggreable aussi est elle fort temperee, neantmoins és corps bilieux, és constitutions feruides, & la fiebure estant forte, l'on y meslangera les endiues, la cichoree, l'oseille, le pourpier, les semences froides, & autres herbes & semences froides proportionnees à noz intẽtions. Le mesme se pratiquera és decoctions de salse, & gajac. Le commun des Praticiẽs esleue iusqu'au Ciel la poudre de bezoar prise auec eau de chardon benit, nous en dirons nostre rattelee en noz Problemes.

Des remedes cordiaux.

CHAPITRE. X.

NOtons auant toute chose que si apres la sortie des pustules, le malade ne resent aucun allegement, au contraire la

fiebure redouble, la langue se noircit, les douleurs, les angoises, & autres symptomes dangereux & pernicieux s'entretiennent ou s'aigrissent, de deux choses l'vne, ou la matiere est extremement abondante à l'interieur, ou maligne, ou pestilente en sa qualité. Si la quantité seule la rend rebelle à nature, on y pouruoira par euacuatiōs conuenables, en suytte de la decisiō qui s'en est faicte precedemment, Mettant ordre au reste qu'elle ne s'irrite & s'effarouche par le mesus des remedes chauds, esquelz on pourroit indiscretement s'opiniastrer croyant qu'il n'y eust que la froideur & grossiereté de l'humeur qui luy peust empescher sa sortie, & que le manquement seul de son eruption estant capable de donner pied au mal, il n'y eust autre asile de santé sinō d'ouurir, attenuer, & eschauffer.

Que si la violence opiniastre de la maladie suyt la malice de ses causes, noz remedes buterōt à trois fins principalemēt. La premiere sera de rompre ou rabattre les efforts de ceste qualité maligne par antidotes bien choisies. La seconde de s'attaquer viuement à son subject, & le repoussant de dedans au dehors, & des

veines au cuir. La derniere de munir & remparer soigneusement le cœur contre ses assauts mortels.

Nous auons bon nombre de bezoardiques tant simples que composez, capables de satisfaire à toutes ces trois pretentions ensemble.

Entre les simples le bezar tient le premier rang aupres de la plus part des Praticiens. Nous en vsons és Indes fort heureusement (dict Garcias ab Horto) contre la verole, la rougeole, & l'herpes, qui y sont fort frequents & non moins perilleux, & en donnons par chacun iour vn ou deux grains en eau rose. I'en diray mon aduis en mes Problemes. Autres font vn estat admirable de la licorne; mais la vraye nous est si incognuë pour la varieté grande de sa description, que le succés ne nous en peut estre que doubteux: Et en ceste incertitude le pris nous en est si haut que ie n'ose librement conseiller ceux qui n'ont pas grand argent à perdre d'achepter l'hazard d'vne tromperie si cherement. Pour les grãds il n'est rien si cher que leur vie, aussi leur messieroit il d'espargner à leur salut ce qu'ilz auroient honte d'espargner en vaine pa-

en sõ liure des simples Indiens.

la licorne est la corne dun poisson marin qui est dan la mer du nort il es apporte fest assez cognu jen ay veu 2 un a st denis et une chez monsr charas appot a paris qui valent 600 et dauantage elle est plus haulte qu un boc

rades & affiquets inutils. S'ilz s'y trouuët trompez, du moins pour l'ordinaire la tromperie ne leur est chere qu'à la bourse car les licornes qui se vendët pour vrayes sont peu souuent sans quelque loüable effect. Entre autres ie tiens celle de Rhinoceros pour recommandable. Aussi ne faict-ie pas peu d'estime des rapures de dagues de cerf: i'en vse en plusieurs occasions auec heureux succes tant en infusion, ou decoction, qu'en substance. Aucuns les calcinant font euaporer ce qu'elles ont de plus subtile & aëré, dont ilz les rendent inutiles à mouuoir les sueurs. L'eau distillee de leur recruë est singuliere & experimentee à nostre subject.

Ces remedes n'öt ny goust ny desgoust; ilz se donnët chacun à par soy, ou messãgez ensemblemët. L'on les puluerise subtilement, & les dissout-on en eaux cordiales propres aux mesmes fins, telles que söt celles de borrache, buglose, oseille, chardon benit, melisse, dictame, tormentille, scorzonere, bistorte, quintefueille, & autres pareilles en vertus, chaudes ou froides, selon que la fiebure le permet, ou requiert. Les meslanges se reduisent en poudres, en tablettes, en

la cornede cerf Bapcée fin et mise enpouldre Suptille. et laprendre cest lameilloure preparation car lesprit et levolatile qui font la principale vertu ne le perdent point

condits, en opiates & en poudres.

En poudres. *R. rasuræ cornu cerui iunioris dr. ij. rasuræ Rhinocerotis dr. s rasuræ Monocerotis, pulueris bezar, & margarit. nõ perforat. ana. scrup. i. sacchari albiss. subtiliss. puluer. ad pondus omniũ. M. capiat à dr. s ad dra. i ex cochleari longè à pastu, & superbibat tantillum aquæ acetos. & borag.*

En tablettes. *Rec. pulueris elect. diamarg. frigidi, rasuræ cornu cerui iunioris ana. dr. i lapidis bezar, crystalli subtilis. puluer. ana. scrup. i confect de hyacintho drag. s sacchari albiss. aq. cardui bened. & rosar. solut. q. suffi. f. tabellæ pond. drag. is. Dosis pro ætate.*

Y adioustant des conserues cordiales, ou cellès de racines de scorzonere, d'aigre de cedre, d'escorce de citron, d'œillets, on en fera condits ou opiates.

De plus des eaux susmentionnees, ou bien de la decoction des plãtes desquelles elles sõt distillees on preparera des Iuleps qui seruiront d'antidote, & de breuuage hors repas.

L'on en vient par fois au Mithridate, à la theriaque, & finalement aux sels, & eaux theriacales, qui sont grandement dangereuses aux fiebures, & nommemẽt aux ieunes gens, si l'on ne s'y porte d'extrement

trement & prudemment.

Ce seroit icy le lieu de parler des remedes exterieurs, si la curiosité ne nous tiroit à la recherche de trois Problemes fort agitez entre les doctes, l'vn touchãt la mesłange des aperitifs auec les adstringents, les autres du Bezar,

Trois Problemes touchant les adstringents, les aperitifs, & le Bezar.

Chapitre XI.
Premier Probleme.

Est il expedient de faire meslange des aperitifs & des adstringents ensemble? Voire est il raisonnable?

Iugerons nous qu'il soit expedient, veu & consideré que les contraires sont de leur nature coniurez à leur ruine & destruction mutuelle? Faictes s'il vous plaist qu'ilz se rencontrent à la meslee égaux en degrés de qualité & de quantité la guerre ne se finira pas qu'ilz ne se treuuent mutuellement reduicts des extremités à la mediocrité, vous ne les reco-

gnoiſtrez plus en fin pour ceux qu'ilz eſtoient auparauant, tant ſeront ilz differents, voire aucunement contraires à eux meſmes en vertu & en action. Pour exemple faictes meſlãge de pareille quantité d'eau chaude & froide en degrès ſouuerains, vous les verrez bien toſt rangees l'vne & l'autre à la tiedeur, deſpoüillees reciproquement, l'vne de ſa chaleur cuiſante, l'autre de ſon froid piquãt, & vous deſnué & fruſtré des effects de leurs qualités ſouueraines. De meſmes eſt il pas à croire que des aperitifs & des adſtringẽts peſlemeſlez en degrés pareils, il reſultera vne qualité mixte & mediocre, incapable de produire diſtinctement & ſeparément les effects que vous pretendez? Que ſi les contraires viennent aux priſes inegaux en degrés, le plus fort, bien que victorieux, reſtera apres la victoire deſcheu d'vne partie de ſes forces, & le vaincu deſpoüillé de ſes actiõs, le malade d'vn coſté ſans ſoulagement notable, d'autre coſté sãs aucun effect. Ainſi quelque portion d'eau froide meſlangee auec quantité beaucoup plus grande d'eau chaude rabbatra quelque peu la chaleur de ſon contraire, perdant entierement ſa pro-

pre froideur.

Il n'eſt donques pas expedient de faire ces meſlanges ; s'il n'eſt pas expedient moins eſt il raiſonnable, de tant plus qu'il n'y a nulle apparence que le medicament composé de parties contraires puiſſe de ſoy-meſme determiner, appliquer & approprier chacune de ſes parties à celles de noz corps ſelon leur neceſſité. Quelle raiſon ie vous prie qu'il vienne à reſerrer les parties internes, & qu'au meſme temps, & comme d'vn meſme coup il ouure les externes, ſi vous ne luy attribuez de la raiſon ? Pourquoy arreſtera il le cours du ſang qui s'eſcoulle des veines au centre, pour le pouſſer à la ſuperficie d'vne meſme carriere ? Eſt il pas plus vray-ſemblable qu'il l'arreſtera tout court, & l'empaquettera dans ſes vaiſſeaux, l'y tenant en bride comme immobile ? Ce ſeroit acte de creance non moins ridicule d'eſtimer que les parties meſmes de noz corps, aueugles qu'elles ſont, euſſent l'entendement de faire partage & election entre elles en deſtail de ce que leur eſt preſenté en gros pour le bien de leur ſanté Ny que la chaleur naturelle, ou la temperature qui tient le timon de leurs actions, en fiſt de

son instinct propre la distribution requise, estant comme elle est, sans art & sans cognoissance. Auquel de ces trois vous defericz tel pouuoir, vous ne laissez rien ou fort peu à la science medicale, car quelle mixtion vous puissiez offrir au malade, soit bonne ou mauuaise tousiours les parties n'en receuront que ce qui sera pour leur auantage.

Les plantes, dira quelqu'vn, font acte euident de cognoissance & de discretion, triant & tirant de la terre ce qui est propre & destiné à leur entretien : pourquoy refuserons nous mesme prerogatiue aux parties de noz corps ? Pourront elles pas de mesmes faire election de tout ce qui touche leur conseruation ? Ie responds que toutes noz parties sont doüees des mesmes graces, & prerogatiues, & en degré plus eminent & plus releué que les plantes, pour ce qui concerne leur nourriture : mais pour faict de remedes il ne se recognoist nulle vertu electiue de part n'y d'autre. La raison de la difference est que l'aliment se tire pour quelque conuenance & resemblãce qu'il a auec le corps & se reçoit, non pour luy rien changer ou alterer de sa substance, ains pour estre

alteré & trãſmué en icelle : non pour luy rien oſter, ou diminuer du ſien, ains pour luy rendre ce qu'il a perdu, luy accroiſtre ce qu'il a, luy donner ce qu'il n'a pas. Bref il eſt attiré comme amy, & receu cõme reſtaurateur bening & familier.

Le medicament tout à l'oppoſite tourne & vire ſan deſſus deſſous, range les corps ſous ſes qualités, comme ſous vn ioug, en vn mot ſon propre eſt de contrarier. Et bien que ſon effect ſe termine au biẽ & ſalut du ſubject, le principe formel du ſalut luy eſt externe, il n'en eſt que la matiere : c'eſt à la ſcience d u medecin à qui nous en deuõs l'honneur & le remerciement, qui par l'application deuë & conuenable qu'il en faict, l'anime & l'auiue des vertus & actiõs d'vn vray remede. Le medicamenr dis-je n'en eſt que la matiere, qui de ſon naturel tend à deſtruire pluſtoſt qu'à reſtablir, voire qui en toutes ſes qualités mõtre acte d'hoſtilité pluſtoſt que d'amy, ſe rendant odieux au nez, ennuyeux au gouſt, inſupportable à l'eſtomach, outrageux aux viſceres, & ſouuẽt le boureau des inteſtins.

Ces raiſons ſont à l'humeur de pluſieurs, notamment de noz controolleurs

qui se repaissent d'ombres & d'apparences, ie m'en rapporte au Sr. des Mõtagnes. Mais la verité est que la meslange dont il est question est expediente, & fort raisonnable, comme sont vne infinité d'autres desquelles on dresse coustumierement des procés verbaux.

Elle est expediente puis que le cas le requiert, car il est besoing d'ouurir & resserrer, de pousser & reprimer tout ensemble. Elle est raisonnable puis qu'elle est vtile & necessaire. La necessité se tesmoigne par les mouuements contraires de l'humeur qui implorent des efforts contraires. L'vtilité est euidente par les loüables effects que nous en resentons. Qui ne sçait que le Rhabarbe ouure & reserre le ventre? Que la Turquette ouure & descharge les obstructions des reins, & qu'elle restrainct & retient les Hargnes? Que l'opium est si froid qu'il stupefie, & qu'il eschauffe neantmoins tesmoing son amertume? Voyez d'autres exẽples que Galien vous produit au troisiesme des facultez des simples. Mais qu'est il besoing d'exemples si les meslanges naturelles sont si ordinaires, & si sensibles qu'il est insensible qui les mescognoit? & leurs

herniaria sesoeffects

effects si palpables que l'on ne les peut nier? Nous qui faisons noz apprentissages en l'eschole & sous la discipline de nature, verrons nous ses œuures sans les imiter? *la nature nous l'aprend*

Ce qui s'obiecte au contraire ne peut pas nous siller les yeux pour nous en faire perdre l'enuie auec la cognoissance. En premier lieu nous ne receuons pas pour maxime que les contraires ne puissent se rencontrer sans destruire ou empescher reciproquement leurs actions. L'exemple nous en est clair & euident sans nous despartir de nostre subiect. Car tant s'en faut que les aperitifs destournent les adstringents de leur action, qu'au contraire ilz leur donnēt ouuerture, & leur seruent de conduite & de vehicule pour paruenir la part où nous desirons de les employer. Au reciproque les adstringents poussent en auant les aperitifs en les comprimant, de mesmes que pressant la matiere contenue dās vne siringue vous la faictes glisser dans les boyaux. Ou bien estreignant vne vescie, vous poussez en auant ce qu'elle enserre, & le faictes couller où bon vous semble.

Gale. 6. de composit. medic. secundum locos cap. 1.

Quand à l'exemple de la tiedeur engendree par la meslange des extremitez, i'ad-

uouë que son action est fort differente de celle de ses extremitez; Elle n'est pas inutile pourtant, ains necessaire pour combattre en asseurance les anticrasies de diuerses parties. Supposez de grace vn foye chaud, & l'estomach froid (le faict n'est que trop ordinaire, c'est le pont aux Asnes en medecine) si vous rafraichissez l'vn vous morfondez l'autre, eschauffez l'vn vous bruslez l'autre, les extremitez y sont euidemment dangereuses. La tiedeur seule satisfera de part & d'autre sans danger, comme estant chaude à respect du froid, & froide à respect du chaud. Vray est que comme son action est debile, l'effect en est plus tardif.

Mais arriuant que l'vne des extremitez surpasse l'autre, l'inferieure demeure-elle aneantie de ses forces ainsi que l'on nous l'obiecte? Non Non, autrement nous serions mal fondez de niueler noz remedes au niueau des indications qui s'y presentent. Pour exemple au commencement des fluxions nous ordonnons les adstringents seuls, mais à l'augment nous ioignons les adstringents & les resolutifs ensemble, ceux icy pour resouldre & dissiper ce qui a flué à la partie, ceux la pour arrester le cours de ce qui y fluë encore

Nous allons augmentant ou diminuant la dose des vns & des autres à mesure que les indications de resouldre ou repousser s'augmentent ou diminuent. Ceste methode, bien que fondee en la nature de la chose, seroit vaine & abusiue, si apres la meslee le plus foible restoit comme entierement perclus & du tout impuissant : là où il nous appert clairement, par les euenements fauorables qui en reüssissent, qu'il ne demeure pas sans vertu, ny sa vertu sans action, ny son action sans fruict.

Mais que dirons nous pour responce à l'exemple que l'on met en auant du peu d'eau froide meslangé auec quantité de la chaulde ? Est il pas notoire & sans contredict que ce peu d'eau froide ne faict nullement resentir sa qualité, & que la chaulde seule agit, & altere nostre sentiment ?

Ie responds que ce n'est pas de mesmes des qualitez potentielles que des actuelles. Les actuelles s'entrechoquent & se destruisent mutuellement si tost qu'elles se rencontrent. Les potentielles n'ont nulle action auant qu'estre reduictes en acte, & de plus elles sont tellement attachees à leur matiere que fort difficilemēt

peut-on les en separer ou distraire, iusqu'à ce que par vne longue fermentation il resulte vne forme nouuelle, accompagnee des proprietez resultantes de la mixtion.

D'icy l'on peut sans difficulté colliger la solution de l'obiection derniere : car si ainsi est que le medicament composé retient toutes les facultés de ses ingredients bien que cõtraires, voire les qualités sensibles, comme la douceur de l'vn, l'amertume de l'autre, & les odeurs differentes de chacun en particuliet, est il pas raisonnable que nous en resentions les effects contraires ? Ces effects s'approprient à noz necessitez, & s'y determinent, non pas au choix des parties lesees, ny à l'option de la vertu qui gouuerne le corps, mais selon le port & disposition des facultés mesmes qui les produisent, & selon l'entree ou resistence que ces facultés retrouuent au patient. Ainsi les aperitifs comme estants de parties subtiles & penetrantes, s'eslancent & se poussent du centre à la superficie, & d'vn mesme erre, (s'il n'y a rien qui empesche) tirent quant & eux le sang desia esmeu, & sollicité de sortir par la nature. Les adstringents à rebours comme terrestres & grossiers, ne

s'esloignant pas facilement du centre, resserrent les visceres y contenus, ferment passage au sang qui les assault, & donnent force aux parties internes pour les surmaincre & repousser.

Second Probleme.

A *quelle fin employerons nous le Bezoar?* Nous laisserons nous aller à la persuasion du docte Saxonia qui reiette absolument le Bezar soit vray ou faulx, donnant aduis aux Princes & Seigneurs de n'y point mettre leur argent, non seulement pour euiter la tromperie de certains imposteurs qui le falsifient pour en tirer les trente, & quarante escus, mais aussi pour auoir souuent experimenté que celuy qu'on tenoit du tout vray & asseuré (comme ayant esté pris du ventre du bouc qui l'engendre, nommé Pazain en langue Persienne, par ceux mesmes qui le possedoient) ne produisoit autre effect fors vne sueur mortelle & diaphoretique, en lieu de ceste sueur salutaire que l'on en esperoit, & que l'on luy attribue auec tant de loüanges. Paré semble tenir son party, du moins il le fauorise par vne espreuue qu'il dit en auoir esté faicte en sa presence,

lib. de Plica c. 10.

liure 21 chap. 44.

ſus vn cuiſenier qui meritoit le pendre. Ce cuiſenier pour ſe redimer du gibet apres auoir eſté condamné à prendre du ſublimé, & l'auoir auallé, prit ſoudain quelques grains d'vn Bezar qu'vn Seignr auoit apporté d'Eſpaigne pour en faire preſent au Roy Charles 9., comme d'vne antidote tresſouueraine cõtre toꝰ venins. Le pauure miſerable ne laiſſa pas de mourir ſept heures ou enuiron apres ſon eſſay, & apres auoir ſouffert des gehennes ſi cruelles, qu'il s'eſcrioit en mourant que la mort luy euſt eſté plus deſirable en vne potence, qu'en ce braſier interieur qui le deuoroit : duquel ledit Bezoar n'ayant peu eſteindre la flamme fut ietté au feu par le commandement du Roy.

Nonobſtant le recit & authorité de ces perſonnages dignes de creance, adiouſterons nous pluſtoſt foy aux rapports de Garcias ab Horto, de Mathiole, & d'autres autheurs celebres & veritables? Nous auons deſia entendu de ce Garcias comme les Indiens en vſent heureuſemẽt contre la Rougeole & verole : Il ne luy donne pas moindre pouuoir contre les maladies melancholiques inueterees, contre la galle, la lepre, la demangeaiſon,

en sõ liure des ſimples Indiens.

mesmes contre les morsures des bestes venimeuses, & contre les charbons pestilẽts, tant auallé, qu'appliqué à l'exterieur sus les parties offensees, & en parle cõme scauant & experimenté. Mathiole, confirmant le dire du Seigneur susmentiõné, luy accorde vne vertu particuliere cõtre toute sorte de venin, & vne prerogatiue singuliere par dessus la theriaque, & tout autre contrepoison. Lisez l'effect admirable qui en reüssit en vn certain larron lequel en fit l'essay sur le Napellus, pour se rachepter de la mort ignominieuse à laquelle il estoit condamné. Ce larron aagé de 27. ans vne heure apres auoir pris du Napellus (vous apprẽdrez du mesme Mathiole ce que veut dire Napellus en son 7. chapitre de l'aconit) commença de vomir, lors l'on luy bailla sept grains de Bezar auec du vin blanc tout pur. Soudain il se trouue assailly de diuers & tresviolents accidents, ores de vomissemẽts bilieux & porracés, ores de paralysie qui se coulloit des bras aux iambes, & d'vn costé à l'autre: ores d'vne froideur sensible qui luy parcouroit toutes les veines, ores de tournoyemẽts de teste, suiuys d'emotions de cerueau

liure 5. ch. 73.

Mathiole liure 4. c. 73.

chaudes, comme eau boüillante, ores de conuulsions de la bouche & des yeux auec douleurs insupportables des machoires, tantost il se voit tout affreux, le teint noir, ou decoloré, tantost bouffy comme vn hydropique, tantost au desespoir de sa vie, tantost en resueries, tantost à cris & à pleurs, tantost à chants & à ris, tousiours beant apres l'eau froide. Quel Euripe s'est iamais veu trauersé de tant de mouuements si effroyables? Bref par trois fois la veuë luy faillit, & autant de fois il se vit aux derniers abois, ne luy restant au milieu de ses trauerses que la parolle seule, choses à la verité dignes d'admiration! Ce pauure corps ayant seruy de ioüet à ceste plante venimeuse l'espace de six heures, nature assistée du Bezar se porta si valeureusemẽt qu'elle emporta le champ de bataille saine & sauue. Voila vne histoire du tout memorable qui peut seruir de contrepoix à celle de Paré, & renuerser de fond en comble la mauuaise opinion du Saxonia.

contre paré Quand à Paré son espreuue est fondee sus vn sable mouuant, & succombe d'elle mesme, car ou le Bezar dont il parle estoit vray, ou il estoit faux: s'il estoit faux

son discours ne conclud rien qui nous contrequarre les iustes loüanges deuës au vray Bezoar. S'il estoit vray que ne requeroit-il que l'espreuue s'en fist sur d'autres subjects que sur le sublimé, pour verifier son dire, qui est que les antidotes qui agisent par qualités specifiques, n'ont nul effect sur les poisons qui agissent par qualités sensibles, & consequemment qu'il ne se peut rencontrer aucun simple qui soit indifferemment, & vniuersellement efficace contre tous venins, par ce que les qualités specifiques ne se rendent qu'aux specifiques, & les elementaires, comme tous contraires à leurs contraires. Donques si l'espreuue de son Bezoar se fust faicte sur quelque venin specifique il y auoit esperance qu'il luy eust reüssi, & par mesme moyen il eust esteint ce feu de mespris qui s'alluma à la perte d'vne drogue si chere & si pretieuse, & au blasme de toute son espece.

Pour responce à Saxonia, i'aduouë librement, pour l'auoir experimenté plusieurs fois, que le Bezoar excite des sueurs diaphoretiques, mais à ceux la seulemẽt que la chaleur naturelle abandonne au

desespoir. Ceux à qui il reste de la vigueur s'en sentent soulagez & fortifiez. I'en ay faict l'experience en moy-mesme sont enuiron vingt ans estant trauaillé d'vne fiebure pestilentielle, qui me mit à vn pied pres du tombeau. Contre laquelle armé que ie fus de ceste antidote salutaire, ie resenty dans mon estomach, ne sçay quelle chaleur gratieuse & secourable, pleine de renfort, ceste chaleur gaignant pied à pied sur le reste du corps, s'espandit finalement à la circonference suyuie d'vne sueur vrayement critique, au cinquiesme de ma maladie.

lautheur gary de la peste par le bésouard

D'icy ie conclud que le Bezoar a vne vertu singuliere & du tout recommandable d'emouuoir les sueurs critiques & loüables, domter les humeurs malignes pestilentes & venimeuses, & de fortifier les parties nobles, & celles qui sont dediees à leur seruice: Mais l'importance est d'en sçauoir vser.

laigneau En son traité de la saigne contre Guibert deffond et loüe fort le bésouard.

Troisiesme Probleme.

QVelle est la vraye methode d'vser du Bezoar en verole & Rougeole?

Est-ce celle des Indiens susmentionnee

au chapitre precedẽt, lesquelz en dõnent vn grain ou deux par iour, auec eau rose? Mais pourquoy en ferons nous comme d'vne chaussure à touts pieds sãs distinction ny des malades, ny des maladies, ny d'aucune de ces circonstances desquelles nous puisons les indications de la qualité & quantité des remedes, & du temps conuenable à leur vsage?

Approuuerõs nous plustost ceste façon qui pour le iourd'huy est plus vsitee entre les Medecins vulgaires? Qui est d'en donner trois matinees de suyte auec eau de chardon benit, trois grains par fois aux enfants, le double aux personnes plus aduancees en aage, & ce lors que les taches ou bourgeons de verole commencent à poinctiller. Ceste methode encourt les mesmes reproches que la precedente, & celuy cy d'auantage, qu'elle court fortune d'aigrir la fiebure où elle seroit importante; & au cas que les humeurs fussent remuantes & desbordees elle les abandonne à leurs mouuements impetueux, voire elle les y aiguillonne, & les y pousse comme à toute bride, par l'adiunction de l'eau de chardon benit. Celle des Indiens au contraire les refrene, & attrẽpe

leurs boüillons par la mixtion d'eau roſe.

Certes ie me ſuis ſouuent eſtonné qu'aucuns de ma robe ſe laiſſaſſent ſi facilement emporter à ces obſeruations populaires, ou, pour mieux dire, à ces routines Empiriques au peril de leur cõſcience, & de la vie de ceux qu'ilz ont en main. Ie dis de leur conſcience, car ilz croient tenir leur reputation à couuert contre la meſdiſance, & les iuſtes reproches, tandis qu'ilz ont la voix du peuple pour bouclier. S'y fie qui voudra, pour moy i'ay appris des ſages & experimentez que la guerre & la medecine ſe font à l'œil. Faire la guerre à l'œil, c'eſt recognoiſtre ſes forces, & celles de l'ennemy, & les mettre à la balance d'vne meure deliberation auant que venir aux priſes, peſer toutes les circonſtances qui peuuent auantager ou deſauantager l'vn ou l'autre party, ſe ſeruir de l'occaſion, changeant d'aduis ſelon les occurrences, voire en la ferueur du combat.

le medecin doit faire la guerre a l'oeil & Reconoistre sa capacite et ses forces et celle du mal et du malade

Conſilium mediâ ſumit luctator arenâ.

Vn luċteur prend aduis au milieu de la luċte.

Le meſme ſe doit practiquer en medecine : Pour exemple & pour reſponſe à noſtre Probleme, eſt-il queſtion d'em-

ployer le Bezoar? Voyons premieremēt s'il eſt Leuantin ou Occidental, car le Leuantin ne ſe donne que iuſqu'à huiɛ̃t ou neuf grains, L'Occidental ſe donne au double.

Voyons en ſecond lieu la force & la grandeur du mal & du malade pour adiuſter noz doſes. Vn grand mal fort rebelle ſupporte vn plus grand effort qu'vn petit, & comme ayant plus de reſiſtence ſe veut combattre plus rudement. Au contraire plus debiles, & plus delicats ſont les malades plus ilz requierēt de douceur. Donques aux enfants de laict, & à ceux qui ſe trouueront elangourys vn grain ou deux ſuffiront: au plus forts ou plus grandelets, nous paſſerons iuſqu'à deux ou trois grains, & ainſi conſequemment à proportion tant de la maladie, que de la force ou delicateſſe du malade. Sous le nom de maladie, ie comprends ſes cauſes & ſes ſymptomes.

En dernier lieu, puis que difficilement le Bezoar ne ſe peut aualler s'il n'eſt diſſoult en quelque liqueur, voyons à quelle intention nous le donnons, afin de faire choix d'vn breuuage à noſtre auantage. Nous en vſons en verole ou pour la pouſ-

ser en auant, ou pour contrepoincter la malignité de sa cause, ou pour les deux ensemble. Si c'est pour auancer sa sortie, nous dissoudrons le bezoar dans quelque liqueur aperitiue, & attenuante, prenant garde à l'humeur prædominante. Si c'est pour s'opposer à la virulence ou qualité pestilente du sang verolique, nous employerons les sucs ou les eaux recommandees à cest effect. Si c'est pour les deux ensemble, nous trierons celles entre autres qui sõt doüees des vertus requises. Telles sont les eaux de chardon benit, de dictame, de melisse, de borrache, buglosse & autres diaphoretiques vsitees contre la peste, desquelles on se sert fort vtilement en verole pour conduire les humeurs à la circonference, ores qu'il n'y ayt nulle apparence de malignité. Si neantmoins il y auoit complication de fiebure violente, on auroit recours aux eaux plus froides, ou temperees, telles que sont celles de chiendent, d'endiues, de fraise & autres susmentionnees aux deux chapitres precedents. Si de plus l'agitation furieuse de l'humeur suscitoit quelque hæmorrhagie, quelque vomissement, quelque autre flux importun & desreiglé, l'on ac-

coupleroit le bezoar auec eau rose, de bistorte, de quinte-fueille, de ius de grenades, de barbelin, & autres adstringēts de pareille force & temperature pour seruir de frain au desreglement, de rafraischissement à la fiebure, & de soustien aux vertus princieres;les effects qui en reüssiront dresseront les bornes & la conduite à noz actions, & non pas les iournees.

Iusques icy nous auons amplement discouru des moyens interieurs propres & necessaires à faire sortir la verole, parlons des exterieurs.

Des attractifs exterieurs.

Chapitre XII.

AVicenne (le niueau & parangon des plus doctes en matiere de petite verole) nous donne trois enseignements tresimportants & tressalutaires touchāt l'vsage & application des remedes exterieurs pendant la sortie des pustules.

Le premier est que le malade se tienne à couuert du vent & de l'air froid, en la façon mesme q̄ font ceux qui suent, signāment l'hyuer, par ce que le froid bouche & constipe les pores, & repousse les hu-

meurs en dedans. Au cas neantmoins que la fiebure seroit vehemēte, la langue noire & aride, il conseille d'y auoir esgart, suyuant ce que nous en auons enseigné cy deuant.

Le second aduis est que l'on reiette toutes onctions, ou embrocations d'huiles en arriere, tant par ce qu'elles conçoiuent promptement la chaleur, & s'eschauffant redoublent l'ardeur febrile: comme aussi par ce qu'elles adherent au cuir, s'emparent de ses petits trous insensibles, & les occupant, ferment passage à la transpiration.

Le dernier aduis est qu'il ne s'applique emplastre quelconque sur le ventre : ce qui se doit entendre non seulement en particulier des emplastres froids ou adstringents qui notoirement contrarient au mouuement & inclination de nature, mais de tous en general. Car toutes choses emplastiques estoupent les conduits, & tiennent en chaleur les parties qu'elles couurent, d'où arriuent accidents mortelz ou tresdangereux, tant par le surcroist de la fiebure, que par le retour & concentration des humeurs : sçauoir soif insupportable, veilles, inquietudes, lan-

gueurs, syncopes, oppressions, vomissements, flux de ventre, dysenteries, hæmorragies. Que si telles sortes d'accidẽts naissent par le mesus d'emplastres, qui iugera ceux la bien fondez qui pour y subuenir emplastrent le ventre, ou bien se seruent d'epithemes refrigerants & adstringents sur le cœur & le foye? somme que nostre mire principale bute à tirer l'ennemy hors du fort: & au cas que les remedes interieurs cy dessus descrits ne touchent au blanc de noz desseins, nous employerons les exterieurs à leur ayde. A cest effect, comme le mal est vniuersel, aucuns y approuuent les bains comme remedes vniuersels.

I'y recognois à la verité vn grand pouuoir, soit que nous en vsions pour rafraischir, ou pour humecter, ou pour attirer: Ie les ay neantmoins fort suspects & hazardeux, car s'ilz rafraischissent, ilz repoussent; s'ilz humectent, ilz relaschent, s'ilz attirent, ilz eschauffent, ilz dissipent, & resouldent les esprits auec les humeurs vitieuses: de tant plus que le corps affoibly donne entree libre aux causes qui luy sont desauantageuses ou outrageuses, & succombe soudainement sous leur faix.

Sont douze à treize ans qu'vne Dame de qualité èn fit l'espreuue en ceste ville de Nancy aux despens de sa vie. Car apres sa mort estant ouuerte l'on trouua l'interieur de son corps parsemé de boutons, dont on imputa la faulte aux bains desquelz elle s'estoit seruie ; soit ou qu'ilz eussẽt dissoult les esprits par leur chaleur, ou qu'ilz eussent relasché les fibres par le trop d'humidité, & cõsequemmẽt affoibly la faculté expultrice : Ou bien que par inaduertence il fut suruenu quelque refroidissement qui eut repercuté le sang au dedans.

Pour ces raisons ie prefere les fomentations aux bains, à condition que l'on prenne soigneuse garde qu'elles ne se refroidissent par trop auant qu'on les change, ou qu'il n'en demeure quelque moiteur ou fraischeur aux draps. Encore desireroisie pour plus d'asseurãce qu'elles se fissẽt auec des vescies pleines de la decoctiõ suyuãte qui seruira pour fomẽtation.

℞ foliorum melissæ, Card. bened. beton. orig. flor. chamæmeli, melil. aniti ana. Mi. s. sem. anisi. fœniculi. lini. ana. ℥i. f. decoct. in aqua communi, & quarta parte vini albi, Colatura seruetur ad vsum præfatum, ad-

moueatur calidè longè à pastu.

Ces vescies s'appliqueront aux aiscelles, aux aisnes, aux cuisses & costé du malade. En lieu des vescies, de part & d'autre à l'endroit des parties susdictes on arangera, des rates, des poulmons, des toilettes d'animaux tuez sur l'heure : Ou bien des coqs, des poulets, pigeonnaux, petits chiens, fendus par le milieu du dos, tous chauds & saignants ? Ou bien des pains de seigle, d'orge, de forment, blancs ou bis, tirez nouuellement du four, & arrosez d'vn brin de vin blanc, d'eau de chardon benit, de melisse, de dictame, de chamomille ou autres semblables.

L'on dict que Valentin Borgia filz du Pape Alexandre sixiesme estant chaudement mis dans le ventre d'vn mulet tué sur l'heure, & vuidé de ses entrailles, se garantit des offences d'vn poison qu'il auoit pris. Ceste inuention n'est bonne que pour les Princes, les Seigneurs, & gens de moyen qui ont leur vie plus chere que les biens de fortune. Les mediocres se contenteront d'enuelopper leurs malades dans des peaux de moutons, de lieures, & autres animaux fraischement tuez & escorchez.

Si l'on doit auoir quelque partie du corps en ſinguliere recommandation c'eſt le cœur : C'eſt où particulierement l'on appliquera les animaux ſuſmentionnez pour eſuertuer ſa chaleur. Et afin que leur action ſoit d'autant plus fauorable & vigoureuſe, l'on le parſemera de la pouldre ſuyuante auant que les y appliquer.

℞ florum cordial, anthos. meliſſæ, ſum mit. origani ana. P.i. corticis citri ſicci, macis, garyophyllor. pulueris diamarg. calidi ana. ʒi. Croci, ligni aloës ana. ſcrup.i. Camphoræ ſcrup. ſ. redigantur omnia in puluerem.

De ceſte meſme pouldre l'on fera des petits ſachets d'vn taffetas bien deſlié, leſquelz ſe tiendront ordinairement ſur la region du cœur, eſtant premierement eſchauffez à la vapeur de vin d'Eſpaigne, ou de quelque autre genereux & aromatique.

Ceux qui aymeront la diuerſité, ou qui feront plus d'eſtat des Epithemes liquides que des ſachets ſe ſeruiront de ceſtuy cy.

℞ aquarum flor. arauciorum, ſcabioſæ, borag. cardui bened. meliſſæ, vini albi optimi

ana. ℥ij. pulueris electuar. diambr., & diamarg. calidi ana. ℥i. Camphoræ, Croci ana. scrup. s. M. pro epithemate, quod calidè applicetur, & renouetur antequam refrixerit.

La seule Theriaque ou le Mithridat dissoults en l'vne de ces eaux cordiales font des effects admirables.

Or tandis que nous auons l'vn des yeux attentif à ceste action, iettons l'autre sur

Les parties qui ont besoing d'estre munies & remparees contre les aßauts de verole.

CHAPITRE. XIII.

AVicenne met en auant cinq parties qui implorent nostre secours contre les saillies veroliques, desquelles fort souuent elles se trouuent allarmees, & par fois si mal traictees que la vie ou la santé y demeurent pour gage, ou le corps en reste incommodé, tronçonné, ou deshonnoré. Ces parties sõt les yeux, le nez, la gorge, les poulmons, les intestins: adioustons y les reins puis qu'Auicenne mesme nous menace du pissement de sãg,

& autres ſymptomes treſ pernicieux qui procedent de ſon offenſe. Ie ne veux point icy tirer en ligne de compte les eſclandres qui arriuent de l'offence de toutes ces parties, auſſi n'eſtce pas le lieu d'y remedier, ie me contente d'ouurir les moyens de les preuenir & empeſcher ſi neantmoins l'on ne peut les eſquiuer on aura recours aux traictés particuliers dediez à leur curation.

Le meſme Auicenne nous ordonne pour les yeux l'eau roſe, l'eau de coriandre, celle de ſumach, le ius de grenade, le ſumach meſme trempé dans ces eaux, auec le camfre, ces remedes sõt froids & adſtringents, nous pouuons en inuenter grands nombres d'autres ſous les meſmes fins, pourueu que nous ne ſoyons ignorants des vertus des ſimples, & que nous ſçachions tenir les bornes de mediocrité. Les ordonnances ſuyuantes ſeruiront de modele aux apprentifz.

℞ aquæ roſar. & coriand. ana. ℥ i s. ſumach ʒ i. ſinantur in infuſione per noctem: In colatura diſſolue Camphoræ gr. v. pro collyrio, quo ocul⁹ quaquauerſum foueatur, & aliquot eiuſdem guttulæ intrò frequẽter inſtillentur.

℞ aq. plantag. fragorum, lactis mulicbris

(ad dolorem demulcendum maximè valet) ana. ℥ i. albuminis oui mediam partem, agitenter simul optimè addendo aluminis rochæ scrup. s. Croci, Camphoræ ana. gr. v.

La quantité d'alun s'augmentera ou diminuera selon le sentiment de l'œil malade. Le saffran y est adiousté pour fortifier l'œil, souuent le populaire en abuse, comme c'est son propre de se porter à l'excés où il pretẽd quelque soulagemẽt, ie l'aduise qu'où il y auroit inflammation l'vsage en seroit fort dangereux, signamment s'il n'estoit autrement reiglé qu'il ne l'est pour l'ordinaire. De plus si l'on se sert de ius de grenades ou autres liqueurs aigres & piquantes, qu'on prenne garde que l'œil n'en soit interessé.

Pour la deffence des narines, on attirera par le nez vn oxycrat bien trempé, faict de vinaigre, d'eau rose, ou de plantain. Ou bien de vertjus de grain, & ius de plantain meslez auec eau d'orge & quelques grains de Camfre. Ou bien on tiendra souuent souz le nez vn petit noüet de semences de coing, & de psyllium, trempé dans l'eau rose, ou vinaigre rosat camfré.

L'on remparera la gorge auec syrops

de grenades, de roses seiches, de coings, de berberis: auec looch composez de sucre rosat, de diamorum, de mucilages, de semences de coings, & de psyllium. Auec gargarismes faicts d'vne decoction de balaustes, de roses seiches, de racines de tormẽtille, de bistorte, cynoglosse, semences de Plantain, iuiubes, orge entier: on y dissouldra du vertjus, des syrops de meures, de grenades, de myrtilles, l'aceteux l'exysacchara. Si la douleur y est grande le laict ferré se gargarisera seul, ou bien meslangé auec eaux de tormentille, cynoglosse, quintefueille, oseille, Plantain. Il n'est pas bon que le malade en aualle de peur qu'il ne le corrompe dans son estomach.

Les remedes propres au gosier sont propres aux poulmons, pourueu qu'ilz n'ayent point d'aigreur, car l'aigreur irrite la toux, & la toux eschauffe & moleste le malade. Auicenne recommande sur tout le looch composé de suc de lentilles, & de semences de pauot. Nous pouuons nous seruir de syrops de roses seiches, du myrtin, de celuy de Iuiubes, de fleurs de pauot rouge ou Rheas, du violat en forme de looch, & pour leur

donner plus de corps y mesler du sucre rosat en pouldre, auec les semences de pauot blanc, du bol fin laué en eau rose, & terre sigillee lauee de mesme, ou bien en eau desdictes fleurs de pauot Rheas dictes vulgairement coquelicoc, ou en celle de pauot cultiué, qui est loüé de Galien contre les toux du thorax & des poulmons.

Pour les intestins il n'est ia necessaire de rien adiouster à ce que nous en auons dict cy deuant. Auicenne ordonne les Trochisques de spodio, de ribes, de semine acetosæ, aux flux de ventre qui arriuēt au progrés de verole.

Pour les reins ie treuue les Trochisques de Gordon fort recommãdables meslez auec de la pouldre de carabe blanc ou iaune, & dissoults dans vne emulsion de semences froides tiree dans l'eau d'orge, ou de fraises, ou bien incorporez auec bonne terebenthine de Venise bien lauee en eau de fraise, ou d'anonis, ou de fenoil, selon que nostre intention tend plus ou moins au rafraischissement. Ces eaux diuretiques seruent de vehicule aux medicaments qu'elles accompagnent. Il reste icy vne difficulté touchant la

face qui merite bien d'eſtre miſe ſus le bureau, nous la diſputerons problematiquement en faueur des Dames.

Probleme.

LA face eſt elle pas du nombre des parties qui ſe doiuent remparer contre la verole?

Si nous en prenons aduis des Dames c'eſt ſans doubte que la plus part nous reſpondront abſolument qu'ouy, voire meſmes au peril de la vie. I'en ay congnu qui craignoient autant ou plus la verole que la peſte, d'autant, diſoient elles, que le dãger de mort, s'il n'eſt egal, du moins eſt il commun à l'vne & à l'autre maladie, & la vie qui reſte apres la verole eſt ſouuent deshonnoree par les veſtiges & cicatrices qui en demeurent à la face. A la verité il ſemble que chacũ des aſtres ſe plaiſt à combler le ſexe feminin de quelque grace ſpeciale, tous l'enuiſagent en ſa naiſſance d'vn aſpect fauorable pour le rendre gratieux à noz ſens, & pour captiuer noz cœurs ſous ſon eſclauage. Son port, ſon action, ſa voix, ſes diſcours, ſes douceurs, ſõt autant d'amorces & de liens qui nous alleſchent, nous tirent, nous enlacent

enlacent dans ses pieges amoureux. Mais la seule splendeur de sa face donne plus d'esclat, & son esclat plus de passion que tout le reste ensẽble. Ces autres perfections sont comme autant de brillants, la face est vn soleil rayonnant qui les faict esclatter. Leur lueur s'eclipse à noz yeux, ou s'ombrage, si tost que la face s'eclypse en ses beautez. C'est pourquoy Duncanus Fidelius Medecin Escossois semble auoir bon droict de rendre vn soing bien particulier à sa conseruation, enioingnãt par expres qu'auant la sortie des pustules elle soit souuent arrosee d'eau rose meslee auec brin de saffran, ainsi que l'on fait des yeux: de plus que l'on saigne du nez, que l'on ventouse les espaules, & les iambes auec scarification.

Quand à moy ie ne puis rejetter ny les saignees, ny les ventouses scarifiees puis que precedemment ie les ay receuës, mais pour les lauements adstringents & repercussifs, ie ne puis à mon grãd regret les approuuer. Ne s'y frotte qui voudra, les euenements en sont par trop hazardeux. Nous voyons iournellement que la face est plus attaquee de verole que nulle autre partie du corps, nous en auons at-

tribué la cause à sa situation releuee, à sa temperature chaude & humide, à sa tissure rare laxe & mollasse : si nous repercutons toute ceste matiere qui y affluë en abondance, où sera elle-la retraicte sinon sur le voisinage ? Si c'est au cerueau, garde les epilepsies, apoplexies, spasmes, paralysies, melancholies, manies. Si c'est au gosier, garde que la deglutition n'en demeure empeschee, la voix casse & enroüee, la parole incommodee & de mauuaise grace. Si c'est aux poulmõs, garde la toux violente & rebelle, la phthise, l'asthme, l'orthopnee, la suffocation. Bref le dãger nous menace & nous presse de toutes parts si estroictement, qu'il ne nous reste aucun lieu de refuge. Que si à peine pouuons nous garantir la gorge des incursiõs veroliques, nonobstant qu'elle ayt ses saillies libres à l'exterieur, que pourons nous esperer lors que les passages luy estãt fermez, ses forces, ses munitions redoublées nous aurons à combattre & soustenir ses efforts, & ceux de l'art ensemble ? Est-ce pas fureur de mourir pour ne point mourir ? dit Martial, parlant sous le nom de Caton d'Vtique aux parricides d'eux mesmes. Ce n'est pas moindre degré de

fureur de preferer l'ombre au corps, racheptant vne beauté paſſagere au peril du ſubiect entier, au peril (dis ie) d'vn grand nombre de maux perdurables, plus honteux & plus inſupportables ſans comparaiſon, & qui moins peuuent ſe couurir ou pallier par artifice que ny les taches ny les foſſes qui terniſſent ou infectent le teint. Cherchons pluſtoſt les moyens, ſi aucuns y en a d'y obuier ou remedier auec plus d'aſſeurance.

Des maturatifs & deſiccatifs de verole.

CHAPITRE XIIII.

AVicenne bien que treſexacte en la curation de ceſte maladie, ne faict mention quelconque des maturatifs, eſtimant, peut eſtre, que la maturation ſe doit entierement remettre à l'œuure de nature. Auſſi n'eſt il pas beaucoup neceſſaire pour l'ordinaire que nous y employons l'art. Arriuant toutesfois que les puſtules fuſſent cruës, dures, & rebelles à nature, nous les meurirons & amollirõs par onctions, fomentations, & parfuns. Les onctions ſe feront d'huilles de lis,

d'amendes douces, & d'oliues : aucuns se seruent de beur fray bruslé, qu'ils laissēt escouler dans vn bassin plein d'eau rose, le beur fray seul y est bon sans autre artifice. Ie suppose que toute la matiere soit esparse au cuir, sans qu'il y ayt inflammation.

Les fomentations & parfuns se feront auec decoction de racines de lis, de racines & fueilles de maulues & guimaulues, de semēces de lin, de fenu grec, figues seiches, & leurs semblables.

Les pustules estant parfaictemēt meures Auicenne les ouure, les vuide, & les desseiche.

Pour les vuider il les perce auec vne aiguille d'or, puis en espuise la bouë auec du coton.

Pour les desseicher il vse de salures, de parfuns, & de pouldres desiccatiues.

La perforation ne conuient qu'aux plus grosses, & principalement au visage pour euiter les fosses & cicatrices : Car comme elles sont longues à se desseicher, il est à craindre que leur matiere croupissant longuemēt ne s'eschauffe, s'eschauffant ne s'aigrisse, & s'aigrissant ne corrode les parties subiacentes.

La desiccation est propre à toutes pustules, & par fois necessaire aux mediocres pour les mesmes causes. Si l'humeur est fluette & aqueuse suffit de la desseicher auec parfuns de bois de tamaris; bois, fueilles, & bayes de myrtilles, & cypres. Au mesme effect l'on enfermera des pouldres ou farines d'orge, de ris, de febues, de millet, d'ers, de lupins, de ciches, dans des sachets ou linceulx bien deliez sur lesquelz reposeront les malades.

Si la matiere est crasse & impacte, oultre la desiccation il est besoing d'abstersion, en l'vsage desquelles notons trois obseruations fort remarquables pour euiter la douleur & inflammation.

La premiere est que la salure ne se fasse auãt la maturation parfaicte des pustules.

La seconde, qu'elle ne touche aucunement celles qui sont percees, ny les parties escorchees, quelles elles soient.

La troisiesme, que l'on en modere l'vsage & la dose és parties douloureuses, és personnes delicates & sensibles.

Voicy comme i'en ordonne pour l'ordinaire où rien n'est à craindre de ce que dessus.

℞ aqua fragorum & rosacea ana. quart. i s.

ſalis communis ʒ vi: ſantal. omnium ana. vn. j Croci, camphoræ ana. gr. v. coquantur ſimul ad conſumptionem tertiæ partis, Colatura tepida imbutus linteolus faciei blandè affricetur.

Ceſte fomentation ne ſert pas peu pour effacer & eſteindre les rougeurs.

Que ſi l'on requiert qu'elle ſoit plus deterſiue on y adiouſtera des farines en ceſte ſorte.

℞ aqua roſarum & nymphea ana. lib. ſ. ſalis communis ℥ ſ. farinæ orobi & lupinorum, ſantali rubri ana. ʒ i ſ. Camphoræ ſcrup. ſ. Croci gr. v. f. decoctio ad conſumptionem tertiæ partis. Colatura ſeruetur ad vſum præfatum.

Pour les pauures on prendra demy chopine d'eau commune, vn pincet de ſon, & autant de ſel, l'on fera boüillir le tout enſemble à conſomption du tier, puis on y diſſouldra cinq à ſix grains de ſaffran.

La quantité de ſel & des autres ingredients ſe limitera ſelon la grandeur du mal, & la nature du malade. Telle eſt la methode puiſee d'Auicenne, ſuyuie & autoriſee des Praticiẽs plus celebres vieux & modernes, voyons ſi elle eſt repro-

chable.

Trois Problemes touchant l'ouuerture & desiccation des pustules.

CHAPITRE XV.

Est il necessaire de se seruir de remedes pour la guerison des pustules?

Auicenne le conclud ainsi en termes exprés. Quand la verole est entierement sortie, passé le septiesme si elle est en maturité, il est (dit-il) necessaire de l'ouurir auec vne aiguille d'or. *lib. 4. fen. 1. tract. 4. cap. 10.*

Tout d'vne suyte parlant de la salure il repete par deux diuerses fois qu'elle est aussi necessaire, nous venons d'apprendre les raisons de ces necessitez.

Le vulgaire s'oppose à la premiere conclusion, & le Signor Thomas Minadous à la seconde. Donnons premierement audience à ce personnage digne d'authorité, puis nous respondrons au vulgaire au Probleme suyuant.

Superuacaneum est id præsidij genus, dit Minadous en son liure de verole chap. 28. Il iuge la desiccation des pustules super-

fluë, d'autant que d'elles mesmes elles se seichent & se guerissent sans artifice, de mesmes qu'il arriua à ces pustules pestilentielles desquelles parle Galien au 5. de sa Methode Therapeutique chap. 12.

Minadous est Phœnix en ceste opinion, aussi est elle mal fondee de bannir absolument & generalement les desiccatifs: Car ie puis asseurer auec verité d'auoir cent fois recognu de tresloüables effects de la salure, au grand contentement & estonnement des assistants, & non sans recommandation du remede. I'aduouë nonobstant au reciproque qu'Auicenne seroit condamnable s'il maintenoit que generalement & absolument ce remede fust necessaire, car pour les petites pustules on s'en passe fort bien: Pour les mediocres du moins est il necessaire *ad benè esse, siue secundùm quid*, (comme parlent les Logiciens) sçauoir pour obtenir plus prompte, plus facile, plus parfaicte, & plus asseuree guerison, qui n'est pas vne petite necessité en medecine. Mais ie trouue vn petit de contradiction ou bien de repugnance au procedé de Minadous, en ce qu'il veut que l'on perce les pustules pour leur faciliter la guerison, & rejette

les deſiccatifs qui ſont à meſme effect. D'auantage ce qu'il obiecte de Gallen fait autant contre luy que pour luy, car ſi la conſequence qu'il en tire eſt bonne, ſçauoir que les puſtules de verole n'ont pas beſoing de deſiccatifs, par ce que Galien n'en vſa point és puſtules peſtilentes ſusmentionnees; le conclueray du meſme principe que comme ces meſmes puſtules n'eurent pas beſoing d'eſtre percees, auſſi n'ont celles de verole. Or puis que ceſte opinion ſe refute d'elle meſme & par ſon Autheur meſme eſcoutons maintenant celle du vulgaire qui a Mercurial pour appuy.

Second Probleme.

Est il neceſſaire de percer les puſtules de verole?

Le vulgaire vous dira qu'il a recognu par experience que les foſſes & les marques demeurent plus profondement empreintes au cuir lors que les puſtules ſe percent, que lors qu'elles ſe gueriſſent ſans auoir eſté percees. Son experience a grande apparence de raiſon, car le pus bien cuit qui en deſcoulle par l'ouuerture, eſtāt deſpoüillé de toute acrimonie

par la maturation, doit estre sans comparaison moins corrosif & malfaisant que ces icheurs, ces sanies poignantes qui luy succedent, lesquelles on en voit ruisseler par apres.

Ie responds auec distinction que les pustules sont grosses, ou mediocres, ou petites. Ie diray des petites ce que dit Celse des boutons appellez *vari*, que c'est presques folie d'y rien faire, n'estoit pour complaire aux Dames qui ont leur teint en singuliere recommandation. Les mediocres se peuuent commodément desseicher, par les moyens susdicts. Les grosses ont souuent besoing d'ouuerture. Car si bien le pus estant cuit (comme il le doit estre lors que l'ouuerture se faict, autrement il s'y pourroit engendrer douleur & inflammation) si dis ie le pus estant cuit n'a nulle poincte, nulle acrimonie, il acquiert neãtmoins vne chaleur putride acre & piquante s'il demeure longuemẽt arresté & attaché à la partie qu'il possede, d'où suyt erosion, & de l'erosion, les vlceres, les fosses, les cicatrices. La sanie qui luy succede, bien que corrosiue, est moins dangereuse, d'autant que soudain elle treuue son issuë, & de plus elle peut

se desseicher & attrẽper auec decoction de santaux, de tamaris, de lupins, faicte en eau rose camfree, ou autre de pareille force.

Troisiesme Probleme.

F*Aut il que l'ouuerture s'en face auec vne aiguille d'or?*

Ainsi l'ordonne Auicenne; rude ordonnance pour les pauures. Mais qu'importe que l'aiguille soit de fer ou d'acier? Les playes qui se font auec le fer sont de plus difficile guerison que celles qui se font auec l'airain pour deux raisons, (dit Mercurial parlãt apres Aristote en ses Problemes.) la premiere raison est que le fer dechire & endommage d'auantage: la seconde est que l'airain a quelque faculté d'astreindre & agglutiner, ce qui se doibt pareillement entendre de l'or. Ces raisõs n'ont que l'escorce, & ne font rien pour Auicenne, car si elles estoient concluantes il auroit tort de preferer l'or à l'airain. Mais considerez ie vous prie quel subiect il y a de songer à l'adstriction & agglutination de l'epiderme qui promptement & facilement se repare par l'œuure seul

lib. de morbis pueror. cap. 2.

de nature, & qui d'ailleurs doit se corrompre & tomber. Ce n'est pas où gist le liepure, l'importance est que l'aiguille soit si ferme qu'elle ne s'espoincte pas en l'operation, & qu'elle soit si aigue & bien afilee que l'ouuerture se fasse promptement, sans violence, & sans douleurs. Pour plus d'asseurance aucuns sont d'aduis que l'on coupe les pustules auec des ciseaux bien trenchants plustost que de les percer, ce que i'approuue fort, non seulement pour plus grande facilité, mais aussi par ce que l'ouuerture estant grande le cuir est moins suiect à se reioindre, & la sanie treuue plus libre yssuë.

Mais qui peut auoir esmeu Auicenne de preferer l'or aux autres metaulx? Seroit-ce point pour amuser les femmelettes, & leurs tendres poupons, qui iamais ne sont sans grande apprehension de leur peau? Certes comme leur apprehension n'est fondee qu'en vne imagination erronee, c'est action de prudence de siller les yeux à l'imagination par l'esclat de l'or, pour fermer l'entree à la crainte & apprehension qui naist de la poincte.

Or nonobstant que l'ouuerture & desiccation des pustules se fasse à propos, le

malade n'est pas exempt du danger d'en porter les marques, voyons quelle en peut estre la suyte, & y donnons ordre.

Des crouftes, vlceres, taches, fosses & cicatrices de verole.

CHAPITRE XVI.

IL n'y a rien pis à escorcher que la queuë dit le prouerbe, c'est ce que nous experimentons ordinairement en verole : ores que ses dernieres atteintes soient moins funestes pour l'ordinaire que les premieres, si laissent elles bien souuent vn resouuenir plus ennuyeux, & des plaintes plus cuisantes qui ne nous quitent qu'au tombeau, desquelles la cause plus frequente & plus iournaliere procede des croustes delaissees apres l'ouuerture & desiccation des pustules. Ces croustes ou par leur importunité, ou par le prurit qu'elles excitent és parties affligees, sollicitent les malades à les arracher, ce qui difficilement se peut faire sans que le vray cuir en soit endommagé, & consequemment sans que la marque y

demeure empreinte. Si les crouſtes ſont petites il ſuffira d'empeſcher que le malade y porte la main : Et au cas que ſon aage ou ſon humeur ne ſoit capable de remonſtrances, l'on luy bridera ſi bien les mains, on luy rongnera les ongles de ſi prés qu'il n'en puiſſe emporter les pieces. Ce pendant la demãgeaiſon s'adoulcira auec les eaux ſalees ſuſmentionnees.

Si les crouſtes ſont grandes & groſſes, ainſi qu'il arriue lors ou que les puſtules d'elles meſmes ſont fort groſſes ou que pluſieurs petites contiguës ſe mettent comme en vne, elles ſont non ſeulement importunes & faſcheuſes, mais auſſi dangereuſes, par ce qu'ordinairement elles enſerent quelque ſanie acre & mordicante qui va rongeant & profondant par fois iuſqu'aux os, d'où naiſſent vlceres rebelles & diſepulotiques, participants à la virulence & malignité de leur cauſe. Du moins il en demeure des taches difformes, & ſouuent des foſſes & cicatrices incurables.

Donques le premier & plus expedient remede eſt de procurer la cheute des crouſtes. Ce qui ſe fera en les oignant tiedement auec huiles roſat, violat,

d'amendes douces, auec beur fray laué en eau de rose, ou de plantain, ou de nymphæa, auec cresme battue és mesmes eaux, auec graisse d'anguille, vnguent rosat, pomade. Si à ces huiles, graisses & onguents vous adioustez pouldres de ceruse, de tuthie, d'aloës, litarge, & d'autres sēblables desiccatifs, vous ferez d'vne pierre deux coups (cōme l'on dict) faisant ensemble tomber les croustes, & desseichant ces sanies qui croupissent au dessous d'icelles, ce qui seruira quand & quand de preseruatif aux vlceres qui en prouiennent. Exemple d'vn onguent. *℞ vng. rosati, olei violati, pinguedinis anguillæ optimè elotæ in aq. rosar. ana. ℥ s. litharg. Cerusæ subtiliss. puluerat. ana. ʒ s. M. f. vnguentum vt artis est.*

Autre, *Rec. Pomatæ, olei rosati, & amigdal. dulc. recens extracti ana. ℥ s. aloës rosata, tuthiæ prepar. trochiscor. albor. Rhasis ana. scrup. i. croci gr. iij. M pro vnguento.*

Si nonobstant ces onguents il s'engendre quelque vlcere on y remediera auec l'onguent rouge camfré, le diapompholigos, de plumbo de mōtaguana, ou bien auec le suyuant qui est fort excellent

Rec. vnguenti diapompholigos, desiccantis

rubei ana. ℥ s. minij ʒ. ducantur optimè in mortario plumbeo & pistillo plumbeo, sensim affundēdo olei rosati q. suff. & f. vnguentum.

Au cas qu'il n'en demeure que des taches elles s'effaceront par la desiccation & detersion de l'humeur fichee à la partie lesee. En quoy deux choses sont à remarquer. La premiere est que si la face se monstre seiche & maigre, l'on modere les desiccatifs & detersifs; cōme au contraire que l'on les fortifie si elle se trouue humide, grasse & pottelue. L'autre remarque est que l'on employe à cet effect plustost des eaux & autres medicaments liquides, que des onguēts, ou emplastres, par ce que les solides s'empaquetent facilement dans les petits pores, dont la transpiration est empeschee, & le teint demeure crasseux si l'on ne rend grand soing à le bien nettoyer & deterger. Mercurial fait estat de la cresme ou boüillie suyuante qui est de mediocre consistēce, de laquelle il commande qu'on laue la face & les mains pour en oster les taches.

℞ farinæ lupinorum, fab. hordei ana. ℔ iß. bulliant in aqua communi ad consistentiam cremoris.

I'approuuerois fort qu'en ceste boüillie

lie au lieu d'eau commune on se seruit de celles de nymphæa, de morelle, de fleurs de lis blancs, & de febues, de fraises, & autres semblables distillees proprement en lambic de verre. L'on l'appliquera le soir en se couchant, ou bien on s'en lauera le visage & les mains sans les essuyer, Puis le matin de peur que les pores n'en demeurent imbus & obstrus, on se lauera auec decoction de fleurs de violettes de Mars; ou bien on emplira vn petit sachet de fleurs desdites violettes & de son, lequel on trempera dans de l'eau chaude pour s'en frotter lesdictes parties. L'eau suyuante seule est fort efficace contre les taches.

Rec. rad. arundinis, amygdal. amarar. lupin. ana. ℥ij. foliorum serpentar. Mis limones detracto cortice num. ij. Pedes vituli num. ij. oua integra cum testis conquassata num. iij. aluminis ℥ s. incidenda incidantur, contundenda contundantur, & in alembicum vitreum indantur, superaffundendo aq. flor. nymphaa, aq. fab. lactis caprini ana. lib. s. digerantur per biduum vase optimè clauso ad ignem Balnei Mariæ, deinde distillentur. Aquarum stillatitiarum defectu aqua communis substituenda est.

Au reste il n'y a pas grand peine pour l'ordinaire à oster les taches, mais quand aux fosses, pour en dire ce que i'en pense, ie les tiens incurables, par ce que le vray cuir, comme partie spermatique, ne peut se reparer si ce n'est par le moyen d'vne cicatrice, laquelle est engendree du sang qui accourt à la partie pour sa nourriture. Donques pour la generation de ceste cicatrice il est necessaire que le sang soit attiré & retenu, sans que la temperature naturelle de la partie soit notablement alteree ou corrõpue. Pour faire attraction le docte Mercurial est d'aduis que la partie soit frottee auec vn drap rude iusqu'à ce qu'elle rougisse, & lors qu'elle soit couuerte d'vn emplastre de poix, ayant premierement faict raser le poil, de peur qu'estant arraché auec ledict emplastre il ne cause douleur, car il veut que l'emplastre s'arrache auec violence par trois ou quattre fois.

Finalement le sang ainsi suffisammen attiré au lieu offensé, pour l'y retenir il y applique le liniment qui s'ensuyt à l'heure du coucher, ou sur la nuict, puis le lendemain matin il la laue tresbien auec decoction de lupins, qui est detersiue, pour

nettoyer ce qui en pouroit adherer aux pores insensibles.

℞ olei oliuarum dulcissimi ℥ i s. succi limonum ℥ ij. lithargiri loli, cineris testudinis combustæ ana. ℥ i s. puluer. rad. cannæ ℥ ij. pinguedinis Gallinæ ℥ s. M pro linimente.

Ceste practique de Mercurial me satisfait plus que celles d'autres qui se contentent de frictions molles faictes auec vn linge trempé en huiles d'amendes doulces, ou de lis, ou d'oliues: ou bien d'embrocations des mesmes huiles tiedes, seules ou meslangees auec eau. Ou bien d'onctions faictes de graisses d'hommes, ou de poulles, ou d'autres de qualité approchantes.

Tout ce que l'on peut esperer de ces artifices n'est que la production d'vne cicatrice, laquelle, pour estre fort dissemblable au cuir, ne peut qu'elle n'y laisse quelque deformité. Pour y remedier, ou du moins pour la palier, l'onguent citrin recentement faict est fort recommandé, aussi est l'eau qui distile d'vn œuffray pendant qu'il se cuit dans les cendres. On ne fait pas moins d'estat des huiles de tartre, de dattes, de myrrhe, qui est celle (selon l'opinion d'aucuns) de laquelle ce grand

Fernel l'honneur de la France faisoit des miracles. Il y a vn nombre infiny d'autres petits secrets familiers aux Dames à ce mesme effect. Ie remets à leur choix & discretion l'vsage de ceux qui leur sont plus experimentez, auec supplication tres-humble qu'elles daignent receuoir ces discours pour airs, & pour tesmoignage du perpetuel seruice que ie leur vouë à toutes en general & en particulier.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES & Problemes cõtenus en ces trois Liures.

Le nombre signifie la page.

Liure Premier.

Liure second.

Fin de la Table.

Fautes plus obscures de l'impression.

Le premier nombre signifie la page, le second la ligne.

Page 33. ligne 28. effacez,ne, 60. 9. qu'humide. 65. 4. qualité lisez quantité. 72. 13 conseruent. 76. 5. poreux 155. 28. vrines 197. 19. qu'où ce sang n'est superflu 210. 6. effacez, tousiours 216. 20. aliis causis 251. 28. reiaillissent 263. 22. empeschez 268. 10. s'attenue 298. 16. λοιπον καὶ τοῦ 300 23. dissipation 357. fluet 389. 5. rehausse 452. 2. d'affranchir 460. 7. preuenus 477. 8. rehausser 518. 1. vrine 530. 27. l'intemperance 610. 12. viure 619. 18 nitrosité 667. 26 matiere impure 713. 16. les elementaires aux elementaires.